HISTOIRE ROMAINE,

DEPUIS

LA FONDATION DE ROME

JUSQU'AU

RÈGNE D'AUGUSTE.

LE NORMANT FILS, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE DE SEINE, N° 8, F. S. G.

HISTOIRE ROMAINE,

DEPUIS

LA FONDATION DE ROME

JUSQU'AU

RÈGNE D'AUGUSTE;

PAR JACQUES-CORENTIN ROYOU.

Seconde Édition.

TOME QUATRIÈME.



PARIS.

LE NORMANT PÈRE, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 8,
FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

1824.

HISTOIRE ROMAINE.

RÉPUBLIQUE.

L'AMBITION ou l'imprudence des Gracques 50.
avoit ébranlé la république jusque dans ses fondemens. La rivalité de Marius et de Sylla en commença la destruction : celle de César et de Pompée la consomma.

La cause de cette rivalité, la plus mémorable de celles que l'univers ait encore vues, n'est pas ce qu'a dit Lucain, que Pompée ne vouloit point d'égal et César point de maître : César ne vouloit pas plus d'égal que Pompée. La nature des choses exigeoit depuis longtemps un monarque, et chacun d'eux prétendoit l'être. Pompée en avoit à peu près la puissance depuis son troisième consulat. Quoique résidant hors de Rome, dans un faubourg ou à la campagne non loin de la ville, à cause de sa qualité de proconsul, rien ne s'y

50. faisoit qu'avec son agrément ou par ses ordres. César, revenant en Italie, simple particulier, comme l'exigeoit la constitution, se seroit trouvé, avec les autres, sous la puissance de Pompée qui, appuyé du peu d'autorité dont jouissoit encore le sénat, n'avoit plus de contre-poids depuis la mort de Crassus. César étoit craint et détesté de ce grand corps qu'il avoit tâché toute sa vie de rabaisser, et qu'il avoit traité, pendant son consulat, avec le plus profond mépris. Il s'étoit mis si souvent au-dessus des lois, qu'il appréhendoit d'être traduit en justice : Caton l'en menaçoit ouvertement; et il n'étoit rien moins que sûr de l'absolution : aussi avoit-il pris ses mesures pour conserver les forces qu'on lui avoit mises en main. Après ses dix ans de commandement dans les Gaules, intervalle prescrit entre deux consulats du même citoyen, il se proposoit de redemander les faisceaux; et, pour n'avoir pas les mains désarmées un seul instant, il s'étoit fait accorder le privilége d'être éligible quoique absent. Ces démarches éclatantes dévoiloient ses desseins à tous les yeux; elles n'étoient pas les seules qui les manifestassent: de tout temps attentif à caresser la multitude, il donna des spectacles et un repas à tout le peuple, pour honorer les funérailles de sa

fille, commença une place dans la ville, dont 50.
le terrain lui coûta plus de cent millions de sesterces, doubla la solde des légions, et leur distribua le butin sans mesure. Dans tous les états et dans toutes les classes, il se fit une multitude innombrable de créatures, par ses immenses largesses.

Pompée s'avisa un peu tard d'attaquer une puissance formidable, qui étoit en partie son ouvrage. Il fit une double faute en se liguant avec César, et en se brouillant avec lui. Le premier de ces deux partis, dit Cicéron, ne convenoit pas à la probité, ni le second à la prudence. Pompée, toujours cauteleux, laissa faire le premier acte d'hostilité, en 51, à M. Marcellus, alors consul. Ce magistrat annonça qu'il mettroit incessamment en délibération une affaire de laquelle dépendoit le salut public; et peu après il proposa d'ôter à César le commandement des Gaules, et la faculté de demander le consulat en son absence. Ces deux propositions tendoient à la ruine directe de son pouvoir et de son crédit. Mais César avoit en sa faveur deux lois existantes. Avec un moyen de défense aussi plausible, il lui fut aisé de se procurer l'appui de plusieurs magistrats; des tribuns prirent son parti; et l'autre consul, Sulpicius, accoutumé,

50. par sa profession de jurisconsulte, à respecter les lois établies, se déclara contre son collègue. Pompée, toujours prêt à dissimuler, et même à tergiverser lorsqu'il croyoit y avoir intérêt, dit que Marcellus alloit trop loin.

Effectivement, ce magistrat se laissoit quelquefois emporter au-delà des bornes par l'excès de son zèle. César avoit fait donner à la ville de Come, dans la Cisalpine, le droit du Latium, en vertu duquel ceux qui avoient exercé la première magistrature, devenoient citoyens romains. Marcellus vouloit lui enlever ce droit, prétendant qu'on le lui avoit accordé sans autre motif que le désir de se faire des créatures, désir dont son protecteur étoit dévoré. L'allégation du consul étoit vraisemblable; mais il alla jusqu'à faire battre de verges un citoyen de cette ville, qui en avoit été premier magistrat, et lui dit ensuite d'aller montrer à César les marques des coups qu'il avoit reçus. Les citoyens romains ne devoient jamais subir cette punition, à moins qu'ils ne fussent condamnés à mort: ainsi par cette voie de fait, Marcellus, de sa propre autorité, anéantissoit le privilége d'une colonie, uniquement pour faire insulte à César et pour le braver.

Pompée, avec plus de modération en apparence, tendoit au même but que Marcellus;

quoiqu'il eût paru improuver les propositions 50.
de ce dernier, il travailloit à les faire reproduire l'année suivante ; et dans cette vue, procura le consulat à C. Marcellus, cousin de Marcus, et qui pensoit comme son parent. Il crut aussi avoir beaucoup fait en portant au tribunat le célèbre Curion, qui s'étoit toujours déclaré contre César. Celui-ci, au moins aussi habile que son rival, tenta de gagner C. Marcellus, et l'ayant trouvé incorruptible, acheta le silence de son collègue désigné, L. Paulus. Il lui donna vingt-huit millions de sesterces, uniquement pour qu'il se tût : Curion, comme nous l'avons dit, lui coûta bien davantage.

Pompée étoit alors tellement maître du sénat, qu'ayant été obligé de faire un voyage, on attendit son retour pour convoquer une assemblée où l'on devoit prendre un parti sur le gouvernement des Gaules. Il y fit décréter qu'au premier mars de l'année 50, on mettroit en délibération ce qui concernoit les provinces consulaires : expression mitigée, pour ne pas dire en termes formels qu'on délibéreroit sur la révocation de César. On ajoutoit qu'à cette époque aucune autre affaire ne pourroit être agitée avant la décision de celle-là. Il fut défendu de s'opposer à ce sé-

50. natus-consulte, sous peine d'être regardé comme un perturbateur du repos public. Malgré cette menace, quatre tribuns, et entre autres C. Pansa qui avoit long-temps servi sous César, y formèrent une opposition régulière. Il en fut de même pour deux autres sénatus-consultes dirigés contre ce général.

Curion le servit avec une adresse extrême. Pendant les premiers mois de sa magistrature, il parla souvent contre lui ; mais il glissoit en même temps dans ses discours quelques mots déplaisans pour Pompée et les partisans de l'aristocratie. Bientôt il les ménagea un peu moins ; ensuite, pour se créer un prétexte de rupture, il proposa diverses lois contraires à leurs intérêts. Le sénat ne manqua pas de s'y opposer, et c'étoit ce que désiroit Curion. Il crut alors pouvoir rompre ouvertement avec une compagnie qui contrarioit ses projets ; néanmoins il évita de paroître entièrement livré à César. Ainsi, lorsque C. Marcellus fit au sénat la proposition d'envoyer un autre proconsul dans les Gaules, son collègue ayant gardé le silence convenu, Curion dit que rien n'étoit plus à propos ; mais il ajouta que Pompée devoit aussi abdiquer le gouvernement d'Espagne. « C'est, dit-il, le seul moyen » d'assurer la liberté de Rome ; car si César

» désarme seul, Pompée avec les forces qui 50.
» sont à sa disposition, demeure le maître
» absolu de la république. Au contraire, elle
» n'a plus rien à craindre si tous deux rentrent
» dans la classe des simples citoyens. Mais son
» intérêt exige que si l'un garde les armes,
» l'autre les conserve aussi, afin que l'équili-
» bre ne soit pas rompu. » Ces raisons très-plausibles, développées par un des hommes les plus éloquens qui aient brillé dans la capitale de l'univers, firent une grande impression. Le peuple, à qui Pompée avoit déplu par ses lois contre la brigue, approuvoit Curion; mais Pompée ne goûtoit nullement la proposition de désarmer; les meilleures têtes du sénat y voyoient du danger : on craignoit tout de l'ambition déterminée de César; celle de son rival, plus circonspecte, inspiroit moins de défiance; l'addition proposée par Curion fut donc rejetée. Pompée affecta d'abord beaucoup d'indifférence sur l'attaque du tribun. Etant absent alors, il écrivit au sénat « que ses emplois
» étoient le fruit, non de ses sollicitations,
» mais de la bienveillance publique; qu'on lui
» avoit offert, sans qu'il l'eût désiré, la pro-
» longation du gouvernement d'Espagne; qu'il
» étoit prêt à rendre de bonne grâce ce qu'il
» n'avoit accepté que malgré lui. » Il tint de

50. vive voix le même langage ; et attribuant une semblable façon de penser à César, il dit que ce général, fatigué de la guerre et rassasié de gloire, n'aspiroit qu'au repos. Curion ne fut pas la dupe de cette feinte modération, il le somma d'effectuer sur-le-champ ses offres ; il exhorta le sénat à exiger que les deux rivaux se démissent à la fois de leurs commandemens ; et en cas de résistance, à lever des troupes pour les y contraindre. Comme on étoit bien loin de se rendre à son avis, il rompit l'assemblée, sans souffrir qu'on délibérât sur la révocation de César.

Pompée se repentit alors d'avoir relevé le tribunat de l'abaissement où l'avoit réduit Sylla. Il employa le ministère du censeur Appius Claudius, pour se venger du tribun. Ce magistrat entreprit de dégrader Curion ; mais il fut arrêté par l'opposition de son collègue et du consul Paulus. L'autre consul, Marcellus, toujours prêt à s'élever contre les amis de César, porta l'affaire devant le sénat. L'accusé se récria d'abord contre l'attribution sans exemple qu'on donnoit à cette compagnie ; mais s'étant bientôt aperçu que les sénateurs ne lui étoient pas contraires, il cessa de les récuser. Marcellus, après une sanglante et inutile invective, trouvant presque tous les esprits favo-

rables au tribun, n'osa pas pousser plus loin 50.
la délibération.

Pendant que la querelle s'animoit de plus en plus entre les deux hommes qui aspiroient à l'empire du monde, elle pensa être terminée par la nature. Une maladie très-dangereuse conduisit Pompée aux portes du tombeau. C'est à Naples qu'il en fut attaqué; ses habitans, lorsqu'il eut recouvré la santé, signalèrent leur joie par des fêtes et des actions de grâces au ciel. Son retour à Rome fut marqué de la même manière: on se précipitoit sur ses pas, on offroit des sacrifices, tout retentissoit de ses éloges, on le couvroit de fleurs, on n'entendoit que des cris d'allégresse et des applaudissemens.

Ces marques d'affection rehaussèrent son courage. Jusque-là il s'étoit conduit avec une réserve, qui, quelquefois, avoit ressemblé à la timidité; mais les hommages qu'il reçut alors l'éblouirent: il cessa de craindre, et s'imagina qu'il renverseroit son rival aussi facilement qu'il l'avoit élevé. Il commença par l'affoiblir: le sénat, qui n'agissoit plus que par son impulsion, prétextant la crainte d'une invasion des Parthes en Syrie, ordonna qu'il y fût envoyé une légion de César et une de Pompée. Ce dernier donna celle qu'il avoit prêtée au

50. conquérant des Gaules. César sentit très-bien que c'étoit un moyen adroit de lui ôter une partie de ses forces; mais, sans daigner même paroître s'en apercevoir, et avec cet air de supériorité, qui marqua presque toutes ses actions, il renvoya deux légions, après avoir fait présent de deux cent cinquante deniers à chaque soldat. Appius Claudius, chargé du soin de les ramener, dit à Pompée, pour le flatter, qu'il n'auroit besoin que des troupes de César pour le ruiner; que ce général, qui les avoit fatiguées par une guerre longue et pénible, en étoit haï, et qu'en arrivant en Italie, elles s'empresseroient de l'abandonner. Dans ce même temps, Labienus, le meilleur des lieutenans de César, ouvroit l'oreille aux sollicitations qu'on lui faisoit pour qu'il changeât de parti. Ces diverses circonstances inspirèrent à Pompée une sécurité qui lui fit négliger toute précaution contre l'adversaire le plus redoutable et le plus actif. On lui dit que si César marchoit contre Rome, on ne voyoit rien qui pût l'arrêter. Il répondit : « En quel- » que lieu de l'Italie que je frappe du pied, » il en sortira des légions. »

César disposoit tout en secret pour agir ouvertement dès que l'occasion s'en présenteroit. Ses légions, convenablement distribuées

pour ses desseins, dans la Gaule pacifiée, n'attendoient que le signal. Il se transporta dans la Cisalpine aux premiers jours du printemps, sous prétexte d'appuyer la demande d'une place d'augure formée par son ancien questeur, Marc-Antoine ; car ce pays étoit plein de colonies et de villes municipales, dont les habitans avoient droit de suffrage dans les élections qui se faisoient à Rome. Ayant appris dans sa route qu'Antoine avoit été promu à la charge qu'il sollicitoit, César substitua un autre motif à son voyage, et feignit l'intention de se concilier la bienveillance de la province, pour le consulat qu'il devoit demander l'année suivante : son unique objet étoit d'avoir l'œil sur ce qui se passoit à Rome; il y envoyoit même des officiers et des soldats de son armée, munis de congés, comme pour leurs affaires domestiques. Un de ses centurions, se trouvant à la porte du sénat tandis qu'on délibéroit sur quelque demande qu'il avoit faite, et apprenant que ce corps ne s'y prêtoit point, dit, en portant la main à son épée : « Celle-ci lui donnera ce que le sénat lui » refuse. »

50.

César ne pouvoit triompher que par cette voie ; car Pompée s'étoit emparé de toutes les autres : il excluoit des magistratures les amis

50. de son rival, et les donnoit aux siens. Servius Galba, qui avoit fait la guerre des Gaules, se mit en vain sur les rangs pour le consulat; Pompée fit élire deux hommes opposés à son beau-père. Le premier surtout, L. Lentulus, ne gardoit aucune mesure. Curion tenoit tête à tant d'ennemis; César, se reposant sur l'adresse de ce tribun, retourna encore dans les Gaules, y séjourna tout l'été, et ne revint en Italie qu'aux approches de l'hiver; il avoit d'avance distribué une légion dans les postes les plus importans de la Cisalpine, et laissé huit autres qui lui restoient, dans le pays des Eduens et dans celui des Belges: il en avoit, à ce qu'il paroît, une dixième dans l'Italie.

A son arrivée, il apprit que les troupes qu'on lui avoit enlevées, au lieu d'être allées en Syrie, servoient sous les ordres de son gendre: c'étoit une vraie hostilité; il dissimula néanmoins, et demanda seulement au sénat qu'on lui rendît les légions que le peuple lui avoit confiées, à moins qu'on aimât mieux enjoindre à tous les généraux de licencier leurs armées. Cette lettre donna lieu à une assemblée des sénateurs. Marcellus fit délibérer séparément sur ce qui concernoit les deux rivaux: tout le monde fut d'avis de laisser son commandement à Pompée; et la pluralité,

d'ôter le sien à César. Mais Curion, ayant 50.
très-adroitement proposé de décréter que l'un et l'autre abdiquassent à la fois, eut trois cent soixante-dix suffrages contre vingt-deux. Marcellus, furieux, s'en alla en disant : « Eh » bien, que César donc soit votre maître, » puisque vous le voulez! » Le tribun, en sortant, fut accueilli du peuple avec acclamation.

Le consul avoit déclaré, en congédiant le sénat, qu'il n'étoit plus question de vains discours ; que la patrie avoit besoin d'un défenseur, et qu'il alloit y pourvoir. De ce pas, accompagné des consuls désignés, il alla trouver Pompée, qui, à cause de sa qualité de proconsul, se tenoit dans un faubourg, et lui présenta son épée, en disant : « Nous vous » ordonnons de l'employer contre César pour » le salut de la république ; nous vous défé» rons le commandement de toutes les trou» pes qui sont en Italie, et le droit de lever » toutes celles qu'il vous plaira. » Pompée répondit qu'il obéiroit, ajoutant, avec une feinte modération : « à moins qu'on ne trouve » quelque expédient plus heureux. » C'étoit sa phrase familière, par laquelle il croyoit se réserver la faculté de revenir au besoin sur ses pas.

50. Curion ayant fait encore, en faveur de César, quelques tentatives infructueuses, et voyant son tribunat près d'expirer, ne crut pas qu'il y eût de sûreté pour lui à demeurer dans la ville ; il alla joindre le conquérant des Gaules, et lui conseilla de prendre les armes. Mais celui-ci, désirant mettre de son côté la justice, ou du moins ses apparences, jugea convenable d'épuiser les voies de conciliation, avant de recourir à la force; néanmoins, tout en négociant, il opposoit à Pompée et au sénat un autre Curion, un tribun aussi déterminé que celui-ci : c'étoit Marc-Antoine, attaché, depuis son retour de Syrie et d'Egypte, à la fortune de César. Nommé questeur, il étoit parti sur-le-champ pour la Gaule, sans savoir même si le sort en ordonneroit ainsi, parce que le commandement de cette province étoit la ressource de tous ceux qui avoient dissipé leur fortune. Il s'y conduisit en homme de courage. Elevé au tribunat par l'argent et le crédit de César, il ne s'occupa dans cette place que des intérêts de celui qui l'y avoit porté. Il demanda que les deux légions destinées à marcher contre les Parthes fussent envoyées en Syrie, et qu'il fût défendu à Pompée de lever des soldats. Dans une harangue au peuple, il déchira ce général, dont il parcourut

la vie entière, depuis sa première enfance, 50.
plaignit le sort de ceux qui avoient été condamnés en vertu des lois qu'il avoit fait rendre dans son troisième consulat, et finit par des menaces ouvertes d'une guerre civile : « Que fera César, s'il devient le maître, disoit Pompée à Cicéron, puisque son questeur, qui n'a ni fortune ni crédit, ose tenir un tel langage? » Au milieu de toutes ces querelles, on négocioit ; César offrit de se contenter du commandement de l'Illyrie, et d'une seule légion ; mais le sénat prétendoit le désarmer entièrement. Le vainqueur des Gaules continuoit à mettre dans ses procédés plus de douceur et de modération que Pompée.

Le premier de janvier, Curion vint porter 49.
de sa part au sénat des lettres qui contenoient des propositions d'arrangement très-modérées, du moins s'il faut en croire ce qu'en dit (dans son Commentaire sur la guerre civile) celui qui les faisoit. Ces lettres furent si mal reçues, que les consuls n'osant les supprimer, parce qu'elles leur avoient été remises en pleine assemblée, les eussent renvoyées sans les ouvrir, si les tribuns Antoine et Q. Cassius n'avoient usé de toute l'autorité de leur charge pour en obtenir la lecture. Le consul

49. Lentulus proposa ensuite de délibérer, non sur ce qu'elles renfermoient, mais sur l'état présent des affaires; il exhorta les sénateurs à prendre des mesures vigoureuses, leur déclarant que s'ils foiblissoient, il trouveroit le moyen de se réconcilier avec César. Metellus Scipion, beau-père de Pompée, ne put manquer d'opiner contre l'ennemi de son gendre; Caton n'entendoit pas qu'on transigeât sur les intérêts de la république; il y avoit toutefois consenti, lorsque Pompée fut nommé seul consul: il le craignoit ou le haïssoit moins que son rival. Le sénat décréta donc que César licencieroit ses troupes dans un délai qu'on assigna, et qu'en cas de refus, il seroit déclaré coupable d'attentat envers la république.

Antoine et Q. Cassius s'opposent à ce décret; le consul propose de délibérer sur le parti qu'il faut prendre contre les opposans; de grands débats s'élèvent à cet égard; la nuit sépare les combattans. La contestation se renouvelle pendant six jours. Quelques amis de César offrent de l'aller trouver pour l'instruire des dispositions du sénat: on ne les écoute point; les tribuns sont menacés des dernières violences; et la compagnie prononçant la formule qui annonce les plus grands dangers, charge les consuls, les préteurs, les

tribuns et les proconsuls, qui se trouvent près 49.
de Rome, de veiller à la sûreté de la république. Antoine et Q. Cassius, ayant tout à craindre après cet éclat, s'enfuient de nuit sous des habits d'esclaves, et le commandement des deux Gaules est donné à deux proconsuls.

Cette conduite du sénat paroît avoir tous les caractères de la précipitation et de l'imprudence. Si César ne vouloit qu'un prétexte, on le lui fournissoit en foulant aux pieds la loi qui déclaroit inviolables les magistrats du peuple.

Il étoit alors à Ravenne, dernière place de son gouvernement. Dès qu'il eut appris ce qui se passoit à Rome, il assembla sa légion, lui représenta les outrages qu'il venoit d'essuyer, insista particulièrement sur les prérogatives du tribunat, violées en la personne de deux tribuns, et dit que Sylla, qui l'avoit presque anéanti, lui avoit néanmoins laissé le droit d'opposition : droit que Pompée, restaurateur de cette magistrature, lui enlevoit aujourd'hui. Ses soldats témoignèrent leur résolution de venger les injures de leur général et celles des tribuns. Il accepta leurs offres, et avec une légion entreprit d'attaquer l'univers : c'est l'expression de Tite-Live (1). Il est vrai

(1) Qui nous a été conservée par Orose.

49. qu'il donna aussitôt l'ordre à celles qu'il avoit laissées dans la Gaule de le rejoindre ; mais cette jonction exigeoit un assez long délai. Convaincu qu'en certaines circonstances, l'étonnement et la célérité produisent plus d'effet que la force, il commença la guerre par la surprise de Rimini, la première ville de l'Italie en partant de la Cisalpine. Le secret étant nécessaire au succès de son entreprise, il fit marcher vers cette place, par diverses routes, des soldats déterminés ; quant à lui, il assista le soir à un spectacle, se mit à table avec ses amis, sortit sous quelque prétexte, en disant qu'il alloit revenir, quitta Ravenne sans être vu, et rejoignit sa troupe au point du jour. Elle étoit sur les bords du Rubicon, ruisseau qui bornoit sa province, et qu'il ne pouvoit passer sans se déclarer en état de guerre ; il s'arrêta un moment, et dit à ses amis, en regardant Asinius Pollion : « Nous » pouvons encore retourner sur nos pas ; mais » au-delà de ce petit pont, il n'y a plus de » ressource pour nous que dans la guerre. »

Suétone raconte que comme il balançoit à passer outre, on aperçut tout à coup un homme d'une taille extraordinaire, assis et jouant d'une flûte champêtre, que des trompettes s'en étant approchés, il saisit l'instrument de l'un d'eux,

l'emboucha, sonna la charge, passa le ruisseau, et que César s'écria : « Allons où nous » appellent les dieux et l'injustice de nos ennemis; le sort en est jeté. » Aussitôt il marcha vers Rimini, et s'en empara. Les deux tribuns y étant arrivés vers le même temps, il les fit paroître devant la légion, avec le déguisement qui avoit favorisé leur fuite; et haranguant ses soldats : « Voilà, dit-il, comme on » me persécute en la personne de mes amis. » Sans ces vils habits, ils eussent payé de leur » vie notre attachement mutuel. Quel est leur » crime et le mien? Nous avons défendu des » droits sacrés que le cruel Sylla n'osa jamais » enfreindre. » Des larmes s'échappent de ses yeux; il déchire ses habits, et ajoute : « Il y a » neuf ans que la même fortune nous unit; je » vous dois ma gloire; défendez votre ouvrage, » et n'abandonnez pas votre général. — Non, » s'écrièrent-ils, nous ne l'abandonnerons » jamais. » 49.

Rome fut consternée en apprenant la prise de Rimini. On s'imaginoit voir incessamment César aux portes de la ville, avec ses dix légions, et une nuée de Gaulois et de Germains. Quoique Pompée eût autour de lui plus de troupes que son adversaire, il fut troublé, surtout par les reproches dont on l'accabloit de

49. toute part, sur ce qu'il avoit lui-même fourni à son rival les moyens d'asservir la patrie, et sur ce qu'il s'étoit refusé à toute conciliation, n'étant pas en état de lui résister; car on croyoit César suivi de toute son armée. Favonius rappelant le mot échappé à l'indiscrétion de Pompée, lui dit qu'il étoit temps de frapper du pied la terre. Volcatius Tullus, ancien consul, lui demandoit où étoient les dix légions qu'il prétendoit avoir sous sa main; et, comme la réponse ne fut pas satisfaisante, Tullus s'écria: « Vous nous avez trompés », et proposa de députer vers César. Caton lui-même affligea Pompée par une réflexion déplacée dans la circonstance actuelle. Quelqu'un admirant la pénétration de cet invariable républicain, qui avoit prédit dès long-temps ce qu'on voyoit alors: « Sans doute, dit-il, si l'on m'avoit cru,
» un seul homme ne causeroit pas aujourd'hui
» toutes nos craintes, et un autre ne seroit pas
» notre unique espérance. » En effet, Caton avoit de tout temps dévoilé l'ambition de César, principalement dans une occasion où il prit la parole pour répondre à une lettre écrite par ce dernier au sénat contre lui. Après s'être disculpé, il attaqua l'accusateur, et développa tout son plan d'usurpation avec autant d'exactitude que s'il eût été son confident.

Caton reprochant à Pompée de n'avoir pas 49.
profité de ces avertissemens, celui-ci répondit: « Vous avez mieux vu l'avenir, et j'ai suivi » davantage les mouvemens de l'amitié. » Au reste, Caton sentit très-bien que ce n'étoit pas ici le cas de s'en tenir aux règles ordinaires, et conseilla de déposer tout le pouvoir entre les mains de Pompée. On décréta qu'il y avoit *tumulte*, c'est-à-dire, que la guerre étoit ouverte, la ville en danger, et que tous les citoyens devoient prendre les armes.

Pompée abandonna Rome, ordonnant au sénat de le suivre, et déclarant qu'il regarderoit comme ennemis tous ceux de ses membres qui resteroient à la ville. Cette résolution parut désespérée. Néanmoins, on se conforma si unanimement à ses ordres, que quelques uns même des partisans de César, et jusqu'à son beau-père, furent comme entraînés par le torrent. Ainsi, le parti de Pompée avoit de l'éclat; mais la force étoit dans celui de son rival. Nous ne parlons pas uniquement des soldats de celui-ci, les meilleurs et les plus aguerris de la république : son armée étoit le refuge de tous ceux que poursuivoient ou la justice, ou leurs créanciers; il aidoit de son argent et de son crédit ceux dont les affaires ne lui paroissoient pas sans ressource; et il disoit aux autres qu'une

49. guerre civile étoit la seule qui leur restât; qu'elle leur tiendroit lieu d'absolution et de quittances. Ces gens déterminés à tout par leur position, n'avoient d'espérance qu'en lui. Enfin, César qui n'avoit envisagé le commandement des Gaules que comme un moyen de régner, y avoit amassé d'immenses richesses : tout étoit vénal dans son camp. Il pilla les temples, et n'épargna pas toujours les terres des alliés : aussi a-t-on dit qu'il avoit subjugué la Gaule avec le fer des Romains, et ceux-ci avec l'or de la Gaule. Tout ce qui le menoit au pouvoir suprême lui sembloit légitime. Il avoit souvent à la bouche ces mots d'Euripide : « S'il » faut violer le droit, c'est pour régner : en » toute autre chose, soyez juste. »

Entre ces deux factions, la république étoit si bien oubliée, qu'il ne lui restoit guère qu'un partisan : c'étoit Caton, presque également ennemi de César et de Pompée, puisqu'il avoit résolu de se tuer, au cas que le premier fût vainqueur, et de quitter Rome, si c'étoit le second. Son extérieur annonçoit bien les sentimens dont il étoit pénétré; car, du jour où commença la guerre, il cessa de couper ses cheveux et sa barbe, et de mettre des couronnes sur sa sête pendant les repas, suivant l'usage des Romains. Ainsi, Caton ne se rangea

du parti de Pompée que parce qu'il lui sembla 49.
le moins mauvais.

Celui-ci en quittant la ville prit le chemin de l'Apulie, où étoient les deux légions enlevées à César. Cependant, il comptoit assez peu sur elles, et craignoit qu'elles n'eussent conservé de l'attachement pour un général qui savoit si bien se faire adorer de ceux qui le servoient. Son projet étoit donc de lever des soldats dans l'Italie entière, de s'y maintenir, s'il le pouvoit, sinon de passer la mer, et d'assembler dans l'Orient, où il avoit laissé un grand nom, des troupes nombreuses et affectionnées; mais il cachoit cette dernière pensée, qui eût porté le découragement dans les esprits.

Cependant, comme les levées n'alloient pas aussi vite qu'il s'en étoit flatté, il envoya vers César, à Rimini, entamer une négociation. Son but, suivant toute apparence, étoit de gagner du temps; ses envoyés n'avoient même pas de sa part de pouvoirs ostensibles. César répondit par des propositions très-raisonnables, et pour convenir des détails de leur exécution, demanda une entrevue. Cicéron crut la paix faite; il s'imagina que César se repentoit de sa démarche, et savoit Pompée mécontent du peu de forces qu'il avoit entre les mains: il ne tarda pas à être détrompé. Pompée

49. exigeoit que son adversaire, qui avançoit toujours pendant les négociations, abandonnât d'abord tout le territoire qu'il occupoit hors de sa province. César prétendoit au contraire que son rival commençât par renvoyer les troupes qu'il avoit assemblées, et qu'il cessât d'en lever. D'ailleurs, Pompée ne répondoit rien à la demande qui lui avoit été faite d'une entrevue, et en promettant d'aller en Espagne, ne fixoit point le temps de son départ. César, sur ces motifs, se crut en droit de rompre les négociations; il fit courir un manifeste très-spécieux. Il est à présumer que c'est là qu'il déclara regarder comme étant pour lui tous ceux qui ne seroient pas contre lui : politique d'autant plus adroite, que Pompée publioit hautement qu'il traiteroit en ennemis ceux qui demeureroient neutres. Le parti de ce dernier se félicita beaucoup de l'acquisition qu'il fit en ce moment de Labienus, celui des généraux de César qui avoit au plus haut degré son estime et sa confiance; mais ses talens semblèrent éclipsés depuis qu'il eut abandonné les drapeaux sous lesquels il avoit acquis de la gloire. César, avec cette magnanimité qui sembloit annoncer un maître à l'univers, lui renvoya son argent et ses équipages, que ce transfuge avoit laissés dans le camp qu'il désertoit.

Cependant, ce général avec sa seule légion, 49.
poussoit vivement la guerre : huit places étoient déjà en son pouvoir, dont trois avoient été contraintes de lui ouvrir leurs portes, sans qu'il eût tiré l'épée. Mais il lui fallut assiéger Corfinium, où Domitius Ahenobarbus s'étoit enfermé avec plusieurs grands personnages. Pompée lui avoit écrit de le venir joindre, en lui représentant que leur parti ne pouvoit se soutenir en Italie que par la réunion de toutes ses forces. La subordination étant souvent méconnue dans les guerres civiles, Domitius, qui avoit trente cohortes, ou trois légions, voulut auparavant se mesurer avec César : dès la première rencontre, les coureurs de ce dernier mettent en fuite cinq cohortes ennemies; ensuite, avec deux légions, car il avoit recruté dans le Picenum, il va investir une place dont la garnison en avoit trois. Il est vrai qu'il lui arriva bientôt du renfort.

Domitius pria Pompée de venir à son secours. Mais ce général, outre les deux légions dont nous avons parlé plusieurs fois, et sur lesquelles il ne comptoit guère, n'avoit que de nouvelles levées qu'il n'osoit mener contre les vieilles bandes de César; et quelque honte qui en pût rejaillir sur ses armes, il répondit à Domitius qu'il ne pouvoit le secourir; que

49. c'étoit à lui de se tirer du mauvais pas où il s'étoit engagé, et de faire ses efforts pour venir le joindre. César l'avoit trop bien cerné pour qu'il pût s'échapper aisément. Domitius perdit l'espérance et le courage ; il ne songea qu'à se sauver en fugitif. La garnison connut son projet, quoiqu'il eût cherché à le lui dérober. De concert avec les habitans, elle se saisit de sa personne, et fait savoir à César qu'elle est prête à lui livrer la place et le commandant : une telle offre ne pouvoit être refusée ; cependant César n'entra pas encore dans la ville, parce que la nuit approchant, il craignit que ses troupes ne profitassent des ténèbres pour se livrer impunément au pillage. Lentulus Spinther, chassé d'Ascoli par les assiégeans, et qui s'étoit réfugié dans cette place, se fit, un peu avant le jour, conduire à la tente de César, et implora sa clémence. A peine eut-il ouvert la bouche, que César l'interrompit pour lui promettre toute sûreté : alors il demanda qu'on lui permît de rentrer dans la ville où la frayeur, disoit-il, avoit fait prendre à quelques uns des résolutions désespérées.

Il vouloit parler de Domitius, qui depuis long-temps s'étoit montré l'ennemi de César, et venoit de se faire donner le gouvernement

de la Gaule transalpine : n'espérant pas de 49.
quartier, il ordonne à son médecin (c'étoit un de ses esclaves) de lui préparer et de lui apporter du poison, le prend avec courage et se jette sur son lit pour attendre la mort. Peu après arrive Lentulus, qui lui annonce la clémence de César. Domitius désespéré s'accuse de précipitation; son esclave lui dit : « Rassurez-vous ; c'est un soporatif que je vous ai donné. »

Au point du jour, il paroît avec son fils et une foule de personnes de distinction devant César, qui les met à couvert des insultes du soldat, et après quelques reproches sur leur animosité, qu'il prétend n'avoir point méritée, les renvoie libres, sans en exiger aucune promesse ; il permet à Domitius d'emporter la caisse militaire, désirant, dit-il, prouver qu'il n'en vouloit pas plus à la bourse qu'à la vie de ses concitoyens. Quant à la garnison, il l'enrôle sous ses enseignes. Domitius et Lentulus allèrent bientôt rejoindre Pompée, et se distinguèrent par leur acharnement contre l'homme auquel ils devoient la vie et la liberté. César l'ayant appris, écrivit à Cicéron que ce n'étoit pas une raison pour lui de se repentir de sa clémence.

Pompée se réfugia dans Brindes ; César le suivit, et Cicéron craignit qu'il ne l'eût de-

49. vancé; car c'est un prodige, disoit-il, en parlant de lui, pour la vigilance et la célérité. Après avoir investi la place par terre, il commença une digue pour fermer le port. On se battit pendant neuf jours autour de cet ouvrage, et avant qu'il fut terminé, Pompée ayant tout préparé pour s'embarquer, et pris les plus grandes précautions pour n'être pas inquiété dans la retraite, monta sur ses vaisseaux. Son adversaire, averti par les habitans, fit escalader les murs à l'instant où l'on s'embarquoit; mais les mesures pour retarder les assiégeans étoient si bien prises, que le départ s'effectua. Deux vaisseaux seulement, échoués sur la digue, et remplis de troupes, tombèrent au pouvoir des assiégeans; Pompée alla en Epire joindre les consuls qu'il y avoit déjà envoyés avec trois légions.

César eût désiré d'être en état de l'y poursuivre; mais il n'avoit point de vaisseaux, et la saison, dit-il, empêchoit d'en faire venir aisément d'ailleurs (on étoit au mois de mars). Il crut devoir tourner ses pas vers l'Espagne, où se trouvoient deux lieutenans de Pompée avec cinq légions; et disoit à ce sujet, qu'il alloit combattre des troupes sans général, et reviendroit contre un général sans troupes. Les ordres furent donnés pour as-

sembler, pendant son absence, une flotte à Brindes. Afin de se rendre maître des subsistances, il envoya une légion en Sardaigne, et trois en Sicile : celles-ci étoient commandées par Curion. Au premier avis que reçurent les Sardes de la prochaine arrivée des troupes de César, ils chassèrent celles de la république. 49.

Quant à la Sicile, Curion s'y fit précéder par un détachement sous les ordres d'Asinius Pollion. Caton, qui commandoit dans cette île, et qui résidoit à Syracuse, dépêcha vers Pollion, pour lui demander de quel ordre il entroit en armes dans sa province. Ce dernier répondit que c'étoit par l'ordre de celui qui étoit maître de l'Italie. Caton n'étant pas en forces pour résister à Curion qu'on attendoit incessamment dans l'île, assembla les Syracusains, et leur déclara que son dessein n'étoit pas d'attirer inutilement sur la Sicile une guerre qui ne pourroit leur être que funeste; qu'en conséquence il alloit se retirer, et les engageoit à se soumettre au vainqueur. Il se plaignit, en cette occasion, des dieux qui avoient favorisé Pompée dans mille injustes projets, et qui l'abandonnoient au moment où il défendoit la liberté publique. Caton, en quittant la Sicile, alla se joindre à Pompée.

49. César, pendant que ses lieutenans s'emparoient des îles qui nourrissoient Rome, s'avança vers cette capitale : dans sa route il vit Cicéron qui étoit à Formies, et qui, flottant dans une perpétuelle incertitude, n'avoit encore pu se décider sur la conduite qu'il devoit tenir. L'orateur avoit regardé comme le trait d'une profonde politique de s'être attaché aux deux triumvirs; mais il manqua de prévoyance en pensant que leur union seroit éternelle. L'un et l'autre le recherchoient, et paroissoient compter sur son amitié, quoique César s'en défiât un peu. Ses prétentions au triomphe, assez déplacées, et formées surtout dans un temps très-peu opportun, lui ayant imposé la nécessité de s'arrêter au-delà des portes de la ville, il n'avoit pris aucune part aux débats du sénat, relatifs aux deux rivaux : ainsi, quand il vit leur rupture, il se flatta d'être médiateur entre eux, décidé néanmoins, s'il ne pouvoit les concilier, à embrasser le parti de Pompée; car il mandoit à son ami qu'il aimoit mieux être vaincu avec celui-ci que victorieux avec l'autre : ce n'étoit pas qu'il attendît plus de Pompée que de son rival. « La victoire, » disoit-il, ne peut manquer de nous donner » un tyran; tous deux veulent régner; Pom- » pée ne s'en cache pas; il a coutume de dire :

» Ce qu'a pu Sylla, pourquoi ne le pourrois- 49.
» je pas? Il ne respire comme lui que tyran-
» nie et proscriptions. » Mais Cicéron détestoit César, et avoit sa cause en horreur. « Je regarde, disoit-il, cette fureur qu'il a
» de régner, comme quelque chose de plus
» misérable que le supplice de la croix : je ne
» connois qu'un degré de misère au-dessus ;
» c'est de réussir dans une entreprise aussi
» injuste. » Il croyoit, il est vrai, que César victorieux souilleroit sa victoire par le meurtre et les rapines. Outre son aversion pour lui, son penchant pour Pompée l'entraînoit vers ce dernier ; mais il balançoit encore, quand il considéroit les fautes de ce général, les forces de César et son puissant génie.

Ce dernier ne demandoit pas qu'il prît les armes contre son rival ; mais il eût désiré qu'il fût venu avec lui à Rome, pour donner à son parti la seule chose qui lui manquât encore : un peu de lustre. Ce fut dans cette intention qu'il vint trouver l'orateur, et qu'il le pressa de se rendre à la ville. Il alla jusqu'à lui faire observer que son absence paroîtroit une improbation de la cause de César. Ses instances étant inutiles, il lui dit : « Venez
» du moins pour parler de paix. » L'orateur répondit qu'il ne pourroit parler que pour

49. blâmer l'expédition d'Espagne, et plaindre le sort de Pompée. Cicéron, persuadé que son refus avoit offensé le vainqueur, résolut enfin de passer dans la Grèce; résolution qu'il n'exécuta que plus de deux mois après; il emmena son fils, et fut reçu avec joie par tout le monde, excepté Caton, qui le blâma d'avoir renoncé à l'espérance de faire accepter sa médiation par les deux rivaux. Cicéron s'aperçut bientôt que Caton n'avoit pas tort. Quoique peu instruit dans le métier de la guerre, il vit qu'on ne la faisoit pas toujours aussi bien qu'on l'auroit pu; il en parla, et parut inquiet des suites de sa démarche. Pompée, mécontent à son tour, ne lui accorda aucune confiance.

En sortant de la conférence qu'il avoit eue avec cet orateur, César s'étoit rendu à Rome; on y étoit revenu du trouble causé par la fuite de Pompée, et par celle de tous les sénateurs, pour ainsi dire. Les sollicitations de César en ramenèrent à la ville quelques uns des plus distingués; les tribuns Antoine et Q. Cassius convoquèrent le sénat dans un faubourg, afin qu'il pût assister à l'assemblée, sans violer les règles, qu'il ne violoit point sans nécessité. Après avoir défendu sa cause, et rejeté tous les malheurs de la guerre sur ses ennemis, il

pria le sénat de conduire avec lui les affaires, 49.
et déclara que si la crainte l'en empêchoit, il se chargeroit seul de ce soin : c'étoit l'inviter assez clairement à lui offrir la dictature. On ne la lui offrit pas néanmoins, les esprits n'étoient pas suffisamment préparés à cette nouveauté. César finit en disant « qu'il falloit députer vers Pompée pour négocier, et traita » de petitesse d'esprit ce qu'avoit dit peu auparavant ce dernier au sénat, que de telles » députations donnent du relief à celui qui les » reçoit, et dénotent la crainte de celui qui » les fait : que pour lui, après avoir tâché » d'obtenir la supériorité de la gloire, il s'efforçoit aussi de l'emporter en ce qui concernoit la justice. » Il tint le même langage au peuple qui, pour l'entendre, s'assembla, comme le sénat, hors de la ville ; il promit de pourvoir Rome abondamment des blés de la Sicile et de la Sardaigne, et annonça une largesse de trois cents sesterces par tête. On reprit l'habit de paix qu'on avoit quitté après la prise de Rimini. Cependant on n'étoit point entièrement rassuré : les soldats du vainqueur remplissoient la capitale, et l'on n'avoit pu oublier les fureurs de Marius et de Sylla. Ce qui confirma les craintes, c'est que la députation proposée par César n'eut pas lieu. Au-

49. cun sénateur ne voulut s'en charger, soit que l'on redoutât Pompée qui avoit déclaré qu'il traiteroit en ennemis ceux qui resteroient à la ville, soit qu'on crût qu'aucun des deux contendans ne vouloit sincèrement la paix.

César n'étoit pas venu à Rome sans quelques desseins; il n'explique pas ceux qui l'amenèrent, et dans lesquels il se vit traversé par le tribun L. Metellus, qu'avoient, dit-il, apposté ses ennemis. Il éprouva surtout l'opposition de ce magistrat, lorsqu'il voulut s'emparer du trésor public, et lui parla en ce moment avec une hauteur qui ne lui étoit pas ordinaire. « Il ne s'agit pas, lui dit-il, de me » citer les lois au milieu du bruit des armes; » je suis maître et de l'argent et même de la vie » de ceux que j'ai vaincus. » Le tribun néanmoins ne céda pas encore; il voulut empêcher qu'on enfonçât les portes du trésor, dont les consuls avoient emporté les clefs; César, poussé à bout le menaça de la mort, et ajouta: « Jeune » homme, songe qu'il m'est plus difficile de » faire cette menace que de l'exécuter. » Le tribun se retira. Quelqu'un observa qu'il y avoit dans le trésor des sommes auxquelles il étoit défendu de toucher, à moins que ce ne fût pour une guerre contre la Gaule. Les plus horribles imprécations étoient prononcées

contre l'infracteur de cette défense. César ré- 49.
pondit « qu'il avoit ôté matière à tout scru» pule, en subjuguant les Gaulois. » Il enleva tout ce qui se trouva dans les coffres : vingt-cinq mille barres d'or, trente-cinq mille barres d'argent, quarante millions de sesterces; et même, suivant Pline, quinze cents livres de *laser* de Cyrène, objet d'un très-grand prix, et qui servoit également pour la médecine et les ragoûts. Cette drogue n'étoit, dit-on, autre chose que de l'*assa fœtida*, dont l'odeur et le goût sont pour nous insupportables; mais elle fait encore, à ce qu'on assure, les délices de l'Orient. La multitude, qui avoit jusqu'alors été dévouée à César, fut révoltée de cet enlèvement, et il n'osa la haranguer avant son départ, comme il en avoit le projet.

Après avoir pris ses mesures pour s'assurer la possession de Rome, de l'Italie, et de tout ce qu'il alloit laisser derrière lui, il partit pour l'Espagne. En arrivant sous les murs de Marseille, il fut surpris d'en trouver les portes fermées. Les Marseillois avoient des obligations à César et à Pompée; mais fidèles alliés de Rome, ils crurent devoir s'attacher au parti dans lequel ils voyoient le sénat et les consuls. César, qui n'essuyoit jamais un affront impunément, assiégea leur ville; il or-

49. donna d'abattre un bois voisin pour construire des machines de guerre; mais comme ce bois étoit sacré, les soldats n'osoient y porter la hache : leur général, fort au-dessus de toute superstition, attaque le premier un des arbres, et son exemple dissipe le scrupule. Pour ôter la communication de la mer aux assiégés, il fait construire dans le port d'Arles douze galères, qui furent lancées à la mer trente jours après que les bois de construction eurent été abattus.

Lorsqu'il eut tout disposé pour le succès du siége, il poursuivit sa route vers l'Espagne; il y trouva Petreius et Afranius, lieutenans de Pompée, postés près de Lérida, sur la Sègre, avec plus de soixante mille hommes de troupes romaines et espagnoles. De plus, on disoit que Pompée alloit s'y rendre par la Mauritanie, avec toutes ses forces. Ce bruit contribua peut-être à une mesure singulière qu'imagina César pour s'assurer de ses troupes. Il emprunta aux officiers de l'argent, dont il fit présent à ses soldats, afin de s'attacher les uns par le lien de l'intérêt, et les autres par celui de la reconnoissance. Il avoit une forte armée; mais on ne sait pas précisément de combien d'hommes elle étoit composée. En arrivant, il présenta la bataille, qui fut refusée;

alors il résolut de serrer de près les ennemis, et 49.
de se camper à quatre cents pas de la colline sur laquelle ils étoient retranchés. Une ligne de son armée fit toutes les fortifications, tandis qu'il la couvroit par les deux autres qu'il tenoit rangées au-devant d'elles en bataille. Ainsi il dressa un camp à la vue des généraux de Pompée, sans qu'ils s'en doutassent. Dans une rencontre où les deux armées se disputèrent un poste, il eut du désavantage, parce que ses soldats furent troublés par la manière inattendue dont se battirent ceux de Pompée, qui, étant depuis plusieurs années en Espagne, avoient contracté l'usage des gens du pays, de s'avancer avec hardiesse au combat, et de se retirer avec promptitude.

Un événement plus fâcheux le mit dans un très-grand danger. Un orage, tel qu'on n'en avoit pas vu dans ces contrées, ayant enflé la Sègre, les deux ponts de bois, construits avant l'arrivée de César, furent emportés ; il se trouva enfermé entre deux rivières dans un espace d'environ dix lieues, où il n'y avoit pas de vivres, et où il ne pouvoit recevoir les convois de la Gaule et de l'Italie, étant hors d'état de passer la Sègre. Ses ennemis, au contraire, en avoient de grandes provisions, et leur pont, qui étoit de pierre, ayant résisté

49. à la violence des eaux, leur fournit les moyens de s'en procurer encore. Les Espagnols qui étoient sous leurs drapeaux, incommodoient beaucoup César : agiles et connoissant bien la situation des lieux, ils tomboient à l'improviste sur les fourrageurs ; les rivières même ne les arrêtoient pas ; ils les passoient sur des outres, dont ils étoient toujours munis tant qu'ils faisoient la guerre. Ainsi César se vit exposé à périr par la disette ; il n'avoit pas la ressource d'une bataille contre une armée campée sur une colline. Il essaya de rétablir ses ponts ; mais il ne put surmonter le double obstacle que lui opposoient les eaux et les ennemis.

Sur ces entrefaites, un grand convoi lui arrivoit de la Gaule, escorté par six mille hommes, outre des archers et de la cavalerie gauloise ; ils marchoient sans chefs et sans précaution, parce qu'ignorant la perte des ponts, ils ne croyoient pas qu'il y eût rien à craindre. Afranius en fut averti, passa la Sègre avec toute sa cavalerie et trois légions, et les attaqua subitement. Les cavaliers gaulois sauvèrent toute cette troupe en soutenant un long combat, qui lui donna tout le temps de se mettre à couvert ; ils se retirèrent eux-mêmes ensuite lorsqu'ils virent approcher les légions qui les

auroient nécessairement accablés. Leur perte 49.
fut même assez médiocre : néanmoins cet événement étoit un malheur pour César, et fit augmenter dans son camp le prix des vivres. Ces nouvelles étant sues à Rome, et encore exagérées, on regarda la ruine du vainqueur des Gaules comme indubitable. Plusieurs membres du sénat, jusqu'alors indécis, se hâtèrent de passer en Epire. On ignore s'il faut mettre Cicéron dans ce nombre, ou s'il n'étoit point parti un peu auparavant.

Mais César trouva des ressources dans sa constance inaltérable, et dans son génie. Imitant ce qu'il avoit vu dans la Grande-Bretagne, il fit construire des barques légères, dont la quille et les côtes étoient de bois, et le reste, d'osier recouvert de cuir, et les fit transporter de nuit sur des chariots, à vingt-deux milles de son camp. Quelques soldats s'en servirent pour traverser la Sègre, se saisirent d'une éminence qui étoit à l'autre bord, et s'y fortifièrent avant que l'ennemi en eût connoissance. Une légion les suivit, s'y logea, et César eut un pont dressé en quarante-huit heures, parce qu'on y travailloit sur les deux rives à la fois. Le grand convoi qui avoit tant couru de risque fut sauvé. Un gros détachement de cavalerie passa sur-le-champ de l'autre côté, surprit

49. les fourrageurs ennemis, qui ne se doutoient pas de l'existence du nouveau pont, les tailla en pièces, et revint au camp avec beaucoup de butin. Dès ce moment, César reprit sur Afranius une supériorité décidée; ses subsistances devinrent plus aisées; sa cavalerie qui étoit belle et nombreuse, accabloit les troupes de l'adversaire dès qu'elles essayoient de fourrager. Lorsque les peuples voisins virent ainsi changer la fortune, ils changèrent aussi, quittèrent le parti de Pompée, et en se rangeant à celui de César, lui amenèrent des vivres. Afranius commençoit à s'effrayer; ses craintes augmentèrent beaucoup par une nouvelle entreprise de César. Le pont que celui-ci avoit sur la rivière, étant à plus de sept lieues de son camp, sa cavalerie ne pouvoit passer à l'autre bord aussi vite, et aussi fréquemment qu'il l'eût désiré; il imagina de détourner la rivière, pour la rendre guéable. Afranius et Petreius, craignant de se voir bientôt couper entièrement les vivres par une cavalerie plus forte que la leur, se décidèrent à transporter la guerre en Celtibérie, où Pompée avoit une grande réputation, depuis celle qu'il avoit faite à Sertorius, et où César étoit moins connu.

Ils décampèrent; César les fit poursuivre par un corps de cavalerie qui, en les harcelant,

retardoit leur marche. Il eût désiré faire suivre son infanterie; mais en prenant la route du pont, elle n'auroit pu joindre l'ennemi avant qu'il eût traversé l'Ebre, qui n'étoit éloigné que de vingt milles. On pouvoit à la rigueur passer la Sègre à gué; mais le fantassin, malgré les saignées qu'on venoit de faire, y auroit encore eu de l'eau jusqu'au cou : c'étoit beaucoup risquer que de le tenter. Cependant les légionnaires apercevant leur cavalerie, qui combattoit sur l'autre rive, entrèrent d'eux-mêmes dans les sentimens qui convenoient à leur général. Ils craignirent que leur ennemi n'échappât, et demandèrent à se jeter à l'eau comme la cavalerie. César, après quelque résistance, se rendit à leur prière : il laissa dans le camp, avec une légion, ce qu'il y avoit dans chaque compagnie de soldats plus foibles de corps ou de courage; le reste fit le trajet de la rivière entre une double haie de cavaliers, sans qu'il pérît un seul homme. L'ardeur étoit si grande, qu'en peu d'heures l'ennemi fut presque atteint, quoiqu'il eût assez d'avance. Il s'arrêta pour camper; en quoi il commit une grande faute; car, à cinq milles de là, se rencontroient des défilés, où il auroit pu se défendre avec avantage contre ceux qui le poursuivoient, et alors il eût ga-

49. gné sans danger les bords de l'Ebre; mais, fatigué d'une longue marche, qui avoit été un combat continuel, il attendit au lendemain; vers minuit, les lieutenans de Pompée sortirent de leur camp à petit bruit. César donna aussitôt le signal de la marche; les autres s'arrêtèrent, craignant un combat nocturne à cause des bagages dont ils étoient embarrassés, et de l'infériorité de leur cavalerie; ils ne partirent qu'au point du jour. César tourna leur camp, et par des chemins presque impraticables, gagna les gorges des montagnes avant eux. Afranius essaya de se sauver par les hauteurs; mais quatre cohortes, qui en avoient pris la route, furent taillées en pièces: le reste de l'armée eût été facilement exterminé. Les soldats et les officiers de César lui demandèrent instamment le signal du combat; il le refusa toujours, par des motifs pleins de sagesse et d'humanité: espérant triompher sans combattre, et réduire ses ennemis par la famine, il vouloit épargner le sang de ses concitoyens des deux côtés. Ses troupes murmurèrent: rien ne l'ébranla; il s'écarta même un peu pour laisser à ses adversaires le moyen de retourner à leur camp: ce qu'ils firent; et il se contenta de s'emparer des défilés.

Le lendemain, il pensa recueillir le fruit de

sa générosité ; car les deux généraux de Pompée s'étant un peu écartés pour présider à quelques ouvrages qu'ils avoient commandés, plusieurs de leurs soldats s'entretinrent amicalement avec ceux qu'ils connoissoient dans l'armée ennemie, et les remercièrent de les avoir épargnés la veille, confessant leur devoir la vie. Ils témoignèrent de la douleur d'avoir à combattre des concitoyens, des amis, des parens, et offrirent de passer sous les mêmes drapeaux qu'eux si l'on promettoit d'épargner leurs chefs. Ils députèrent à César les plus distingués de leurs capitaines. Le fils d'Afranius lui fit demander sûreté pour son père et pour lui. Déjà de part et d'autre, sur la foi d'un accord prêt à se conclure, on passoit dans le camp opposé. Les deux généraux de Pompée, instruits de ces mouvemens, rejoignent le leur avec célérité. Afranius se résignoit à tout événement ; mais Petreius, avec ses esclaves, auxquels il donne des armes, et sa garde composée d'Espagnols, attaque les soldats de César qu'il trouve parmi les siens. Les uns sont tués, les autres se sauvent avec assez de peine. Petreius conjure ensuite son armée de ne pas le livrer à la vengeance d'un ennemi courroucé, de ne pas trahir Pompée, leur général. Il demande pour lui un nouveau 49.

49. serment qu'il prête le premier, et qu'il fait ensuite prêter à tous. Enfin, il ordonne à ceux qui avoient dans leur tente un soldat de César de le dénoncer, afin qu'on l'égorge à l'instant. La plupart eurent horreur de cette barbare perfidie, et sauvèrent leurs hôtes. César eût pu exercer de sanglantes représailles; il laissa sortir en liberté tous les soldats ennemis qui étoient dans son camp. Quelques officiers, touchés peut-être de cette grandeur d'âme, qu'il faisoit paroître en toute occasion, y restèrent volontairement. Ils sentoient bien, sans doute, que Petreius et son collègue ne résisteroient pas long-temps à un si terrible adversaire. Leur armée essuya encore un échec, et dut une seconde fois à la clémence du vainqueur de n'être pas entièrement détruite. Il la renferma par des lignes, la réduisit à manquer de toute chose, et à demander grâce. Les deux chefs qui méritoient la mort (surtout Petreius) en furent quittes pour quelques reproches. César déclara qu'il ne prétendoit point, comme il l'eût pu aisément, enrôler de force leurs troupes sous ses enseignes. Il exigea seulement que les Espagnols fussent licenciés sur-le-champ, et les Romains, près du Var, petite rivière qui sépare la Gaule de l'Italie, promit de fournir à ces derniers le

blé dont ils avoient besoin, et leur fit même 49.
restituer ce qui leur avoit été enlevé à la guerre, se chargeant d'indemniser ses soldats. Ceux qui devoient recevoir leur congé au Var, y furent menés au milieu de quatre des légions victorieuses. Arrivés au terme, les chefs et les officiers partirent pour joindre Pompée. Un grand nombre de soldats restèrent volontairement avec un général qui savoit vaincre et user noblement de sa victoire.

Cette campagne est regardée comme un chef-d'œuvre d'habileté. On sait que le grand Condé alla étudier sur les lieux les campemens du général romain; il se plaisoit à les expliquer. « Et jamais, dit Bossuet, un si di-
» gne maître n'avoit expliqué par de si doctes
» leçons les Commentaires de César. » Mais ce qu'il y a de plus admirable dans sa conduite, c'est ce refus de grossir son armée par la moindre contrainte, cette noble assurance de vaincre, qui laisse aux soldats de Pompée qu'il vient de réduire, la liberté de rejoindre leur général; c'est sa constante clémence, que les cruautés même de ses adversaires ne peuvent fatiguer. Crevier l'attribue à la politique, et cite en preuve une lettre de César, dans laquelle il dit: « Tentons de regagner les esprits
» par cette voie, et de nous assurer pour

49. » long-temps les fruits de la victoire. La » cruauté des autres a excité la haine publique, » et n'a pu maintenir leur puissance, si l'on » excepte celle de Sylla, que je ne veux point » imiter. Faisons connoître une nouvelle ma» nière d'user de la victoire ; que la clémence » et l'humanité nous servent de défense. » César avoue bien, à la vérité, que la violence n'avoit réussi qu'à Sylla; mais, comme c'étoit aussi celui des usurpateurs qui avoit fait preuve d'un plus grand talent, son exemple eût pu séduire son successeur, si celui-ci n'avoit eu dans le caractère un grand fonds de bonté. Crevier, se contredisant lui-même, revient ensuite à cette opinion; il réfute celle de Curion, qui disoit que César n'étoit point clément par caractère, mais par principe, et il observe que tous ceux qui environnoient cet homme étonnant, l'exhortoient à faire main basse sur ses ennemis; d'où il conclut que la gloire de sa clémence en étoit d'autant plus grande, et n'appartenoit qu'à lui seul.

Il n'avoit pas tout terminé par le désarmement d'Afranius et de Petreius. Varron tenoit encore l'Espagne ultérieure pour Pompée avec deux légions et trente cohortes auxiliaires. Mais César, ayant exercé la questure dans cette province, et l'ayant gouvernée ensuite

en qualité de propréteur, y étoit aimé comme 49.
partout où on l'avoit connu. A peine y fut-il entré, que tout le pays se souleva pour l'appuyer. Une légion de Varron abandonna son chef et se rendit à Hispalis, qui reconnoissoit l'ennemi ; ce lieutenant de Pompée renonçant à une résistance inutile, remit l'autre légion à celui que César envoya pour en prendre le commandement, et alla lui-même trouver à Cordoue ce général, auquel il livra sa flotte et sa caisse. Le vainqueur reçut dans cette ville les soumissions des peuples de la Bétique, et distribua des récompenses à ceux qui avoient signalé leur zèle en sa faveur. Gades obtint le droit de bourgeoisie romaine.

L'Espagne étant soumise, César s'embarqua et vint à Tarragone, d'où il se rendit par terre à son camp devant Marseille. Les habitans de cette ville s'étoient défendus vaillamment. Deux fois ils avoient tenté la fortune sur mer : la première avec leurs seules forces, la seconde avec un renfort de dix-sept vaisseaux qu'ils avoient reçu de Pompée. Ils furent défaits dans les deux actions par D. Brutus. Il est vrai que dans la dernière ils furent lâchement abandonnés par les vaisseaux qui étoient venus à leur secours. La bravoure des Romains, qui alloient de suite à l'abordage,

49. rendit inutile l'avantage de la science maritime et de la qualité des navires, qui étoit du côté des Marseillois. Trebonius, chargé des attaques sur le continent, les conduisit avec vigueur. Il en livra plusieurs, repoussa de fréquentes sorties, fit une brèche à la muraille, et se vit en état d'entrer dans la place. Les assiégés sortirent en foule, et vinrent sans armes se jeter aux pieds de Trebonius, le supplier de suspendre ses opérations jusqu'à l'arrivée de César. Ce général avoit recommandé à son lieutenant de ne pas souffrir qu'une ville qui étoit dans les Gaules le domicile des lettres et des sciences, se vît exposée à la furie du vainqueur. Ses ordres furent suivis. Il y eut une espèce de trève, pendant laquelle les Marseillois, suivant la relation de César, par une perfidie inexcusable autant qu'insensée, brûlèrent quelques ouvrages des assiégeans (1). Ils furent promptement refaits, et les assiégés contraints de se rendre. César épargna la ville. Il la désarma seulement, et se fit livrer tous les vaisseaux et l'argent du trésor public. Domitius, s'étant sauvé quelques jours auparavant, se rendit en Epire. Pompée,

(1) Crévier répand quelques doutes sur cet acte de mauvaise foi; mais il les motive foiblement.

en reconnoissance de l'attachement que lui 49.
avoit témoigné Marseille, donna la liberté à sa métropole (Phocée, ville d'Ionie).

Partout où César se trouvoit en personne, ses rares talens asservissoient la fortune. Il n'en étoit pas toujours ainsi de ses lieutenans. Ils essuyèrent cette année deux défaites considérables en Illyrie et en Afrique. Dolabella et C. Antonius, qui commandoient pour César sur les côtes de cette dernière province, furent battus par M. Octavius et Scribonius Libo, lieutenans de Pompée, qui les attaquèrent avec des forces navales bien supérieures. C. Antonius fut même contraint de se rendre avec quinze cohortes. La trahison d'un de ses officiers contribua beaucoup à son malheur. Une cohorte donna, au contraire, à la suite de cette action, des preuves d'une fidélité poussée jusqu'au dernier excès. Quelques troupes d'Antonius qui s'étoient sauvées, construisirent, pour passer la mer, trois radeaux soutenus des deux côtés par des tonneaux vides qu'on avoit disposés de manière qu'ils cachoient les rames; en sorte que ces radeaux avançoient sans qu'on vît ce qui les faisoit mouvoir. Quelques pirates, du nombre de ceux que Pompée avoit vaincus, et qui se trouvoient alors sur sa flotte, attachèrent des chaînes entrelacées aux

49. rochers voisins de l'endroit où devoient passer ces radeaux. Deux évitèrent cette espèce de filet. Le troisième y fut arrêté ; celui-ci portoit des soldats d'Opitergium, qui se défendirent jusqu'à la nuit avec un courage indomptable. Mais n'ayant pu réussir à se dégager, et voyant qu'il falloit périr ou se rendre, ils s'égorgèrent réciproquement.

En Afrique, le malheur des armes de César fut l'ouvrage de la témérité de Curion. Celui-ci partit de la Sicile avec deux légions seulement (quoiqu'il en eût quatre à sa disposition), et avec cinq cents chevaux. Il méprisoit souverainement son ennemi : c'étoit Atticus Varus, qui, au commencement de la guerre, chassé par César d'une ville d'Italie, s'étoit retiré dans l'Afrique. L'ayant autrefois gouvernée en qualité de propréteur, il se flatta qu'on y voudroit bien reconnoître son autorité. Son espoir ne fut pas déçu. Il leva deux légions dans la province.

Un proconsul nommé par le sénat étant venu pour prendre possession de ce gouvernement, il ne lui permit pas même de quitter son vaisseau. Varus, plus présomptueux et plus hardi que capable, avoit un puissant allié dans Juba, roi d'une portion de la Numidie et de la Mauritanie. Ce prince étoit fils d'Hiemp-

sal, autrefois favorisé par Pompée, lorsque 49.
ce dernier faisoit la guerre pour Sylla en Afrique. Outre la reconnoissance qui l'attachoit à Pompée, il avoit un motif de haine personnelle contre Curion qui, étant tribun, avoit proposé de réduire ses Etats en province romaine. Il envoya en conséquence du secours à Varus. Curion, qui étoit débarqué sans peine en Afrique, et qui avoit déjà remporté un avantage dans une action de cavalerie, alla au-devant de ce renfort avec ses cavaliers, et fut encore vainqueur. Il gagna une autre bataille contre Varus, qu'il contraignit d'abandonner son camp, et de se renfermer dans la ville d'Utique, devant laquelle il mit aussitôt le siége. Instruit que Juba venoit au secours de la place avec de grandes forces, il résolut de se retirer dans un poste fortifié, nommé le camp de Scipion depuis que le premier Africain l'avoit occupé, et voisin de la mer. Il y eût été à portée de faire venir les deux légions qu'il avoit laissées en Sicile; mais il changea de résolution, trompé par un faux avis, qu'il crut trop légèrement. On lui dit que Juba, obligé de retourner sur ses pas pour défendre sa frontière attaquée par un voisin, abandonnoit le soin de défendre Utique à un général auquel il ne laissoit que peu

49. de forces. Curion courut à la rencontre des Numides, se battit avec des troupes fatiguées et fort inférieures en nombre à celles des ennemis ; il fut vaincu. Le général de la cavalerie lui proposa de se retirer au camp, où il y avoit encore trois mille hommes. « Non, » dit-il, je n'oserai jamais paroître devant » César, après avoir perdu l'armée qu'il » m'avoit confiée. » Il se fit tuer en combattant. Un très-petit nombre de ses soldats réussit à se retirer en Sicile; une grande partie succomba dans l'action ; une autre se rendit à Varus, moyennant la vie sauve ; mais Juba étant venu à Utique, et ne se croyant pas lié par la parole du général romain, égorgea la plupart de ces prisonniers, et envoya le reste dans ses Etats. Ce roi barbare agissoit ainsi en maître dans une ville romaine.

Le désastre de Curion n'influa pas sur le sort des contendans. Ce n'étoit pas entre les lieutenans des deux chefs, ni dans ce pays, que la querelle devoit se décider. César, malgré les échecs que reçut son parti en Illyrie et en Afrique, étoit encore tout-puissant en Italie. Il apprit à Marseille qu'il venoit d'être nommé dictateur. Cette nomination n'eût pu être faite régulièrement que par les consuls,

qui étoient alors dans le camp de Pompée. 49.
Un plébiscite en conféra le droit à Lépide, qui exerçoit la préture, et auquel César, en partant pour l'Espagne, avoit laissé le commandement de Rome. La chose étoit sans exemple; mais le vainqueur des Gaules alloit à son but, et s'inquiétoit fort peu des formes quand il ne pouvoit les mettre de son côté. Il venoit prendre possession de sa dictature, lorsqu'il apprit que la neuvième légion qui le devançoit avec les autres en Italie, s'étoit soulevée à Plaisance, et demandoit son congé, prétextant les fatigues qui l'avoient, disoit-elle, épuisée. Le vrai motif, c'est que César ne lui permettoit pas le pillage dont elle s'étoit flattée. Elle ne doutoit pas qu'elle n'arrachât à son chef tout ce qu'elle oseroit lui demander. Il ne lui vint pas dans la pensée qu'il pût refuser quelque chose à de braves soldats qui lui étoient si nécessaires; mais elle fut bientôt désabusée. César sentit qu'il étoit perdu s'il foiblissoit, et que c'étoit ici une de ces occasions où la prudence commande de n'écouter que le courage. Il marche aux rebelles, accompagné de quelques troupes, parce que leur fureur semble portée au point de ne pas respecter même leur général. Il les assemble, les traite avec le dernier mépris, et déclare

49. que puisqu'ils veulent leur congé, il le leur donne; qu'il ne manquera point de soldats pour partager ses victoires et ses prospérités; mais il ajoute que leur crime sera expié, et la légion décimée avant d'être dissoute. Cette noble fermeté abattit l'audace des mutins; ils se jetèrent à ses pieds pour lui demander grâce. Il se réduisit à en faire décimer cent vingt, et les officiers firent tomber le sort sur les plus coupables. Néanmoins il s'en trouva un d'entre ces douze qui ne l'étoit pas du tout. Il prouva son absence au moment de la révolte. Le centurion qui l'avoit dénoncé fut mis à sa place. Après le supplice de ces mutins, César n'en persista pas moins dans la volonté de casser la légion, et ce ne fut qu'à force d'instances qu'elle obtint la permission de rester à son service.

Il fit marcher toutes ses troupes vers Brindes, pour passer bientôt dans la Grèce, et alla exercer sa dictature à Rome. Dans une assemblée du peuple, à laquelle il présida, il fut nommé consul pour l'année suivante; et on observe, dans ses Commentaires, que l'interstice de dix ans, depuis son premier consulat, étoit accompli; interstice prescrit par la loi: comme s'il y avoit eu alors d'autres lois que celles de la force! Il se donna pour collègue Servilius Isauricus.

Un grand nombre de ses partisans soupi- 49.
roient après une abolition des dettes, de laquelle ils avoient grand besoin. Il n'osa les satisfaire; mais il leur procura du soulagement, par une mesure qui réduisit les créances à peu près d'un quart, en ordonnant que des arbitres estimassent les possessions des débiteurs, et les transmissent aux créanciers en paiement, pour le prix qu'elles avoient avant la guerre. Dion ajoute que plusieurs étant soupçonnés de cacher leur argent pour s'acquitter ainsi par des cessions d'héritages, César fit défendre de garder chez soi plus de soixante mille sesterces. Il rétablit aussi ceux qui avoient été condamnés à l'exil comme coupables de brigue, pendant que Pompée avoit eu des troupes à sa disposition dans la ville, parce que, dit-il, la forme fut si peu observée, que des juges opinèrent sans avoir assisté à l'instruction des procès. Milon fut seul excepté de l'amnistie. Le dictateur mit encore fin à la proscription étendue par Sylla, sur les enfans de ceux qu'il avoit égorgés, et leur ouvrit l'entrée à tous les emplois, que cet homme cruel leur avoit fermée. Toutes ces choses furent l'ouvrage de onze jours, au bout desquels César se démit de la dictature, et partit pour Brindes.

49. Quelques mois après son départ, Cœlius, d'abord son partisan déclaré, et qu'il venoit de faire nommer préteur, s'efforça de troubler Rome et l'Italie. Mécontent de ce que le dictateur avoit donné la préture de la ville à Trebonius sans l'assujétir à tirer au sort, suivant l'usage, il excita des séditions. Outrant le rôle des Gracques, il proposa l'abolition du paiement des loyers, même de toute dette en général. La multitude se prit à cette amorce, et Cœlius se mettant à sa tête, attaqua Trebonius sur son tribunal, l'en chassa, et blessa quelques uns de ceux qui l'environnoient. Le consul Servilius Isauricus le fit interdire des fonctions de sa charge par le sénat, et lui fit vider la tribune aux harangues, où il étoit monté pour tâcher d'échauffer la populace. Cœlius sortit de Rome pour rejoindre Milon, son ancien ami, à qui le dépit d'avoir été laissé seul en exil, faisoit aussi tenter un soulèvement, à l'aide de quelques gladiateurs autrefois achetés par lui, pour donner des jeux au peuple. Il y avoit réuni un certain nombre de misérables, et d'esclaves dont il brisoit les chaînes; mais ayant, avec cette troupe, entrepris le siége d'une place d'Italie, de Compsa, il y trouva la mort avant d'avoir pu être joint par Cœlius. Ce dernier fut tué aussi peu après

par des cavaliers de César, espagnols et gau- 49.
lois, qu'il cherchoit à débaucher. Milon et Cœlius périrent sans gloire et sans exciter de regret. Il est très-extraordinaire que le premier, malgré son audace, ait été rebuté des deux partis, et qu'exilé par Pompée, il n'ait pas été accueilli par son rival. Cœlius fut compté parmi les orateurs du siècle de l'éloquence; mais il avoit plus d'esprit que de jugement. La colère, qui étoit un de ses nombreux défauts, rendoit sa société insupportable. Soupant tête à tête avec un de ses clients, homme très-doux, qui, au fait de son humeur, ne le contredisoit sur rien, de peur de l'aigrir, il s'impatienta de ne pouvoir goûter le plaisir de la dispute, et lui cria d'un ton brusque: « Dis au moins une fois non, afin que nous » soyons deux. » Nous avons placé ici par anticipation les troubles excités par Milon et Cœlius, qui appartiennent à l'année suivante, pour ne pas interrompre le récit de la lutte terrible des deux plus illustres personnages qui se soient disputé un Empire, dont la possession devint, après eux, l'objet de cent guerres civiles.

Pompée avoit fait d'immenses préparatifs, tandis que son rival étoit occupé en Espagne. Aux cinq légions qu'il amena d'Italie, il en joignit une qui lui vint de Sicile, et trois

49. levées dans la Crète, la Macédoine et l'Asie, d'où il tira tous les vieux soldats établis en ces contrées depuis les dernières guerres. Il attendoit encore deux légions que Metellus Scipion étoit allé lui chercher en Syrie. La Grèce, et l'Orient tout entier lui fournirent des troupes auxiliaires. Il avoit plusieurs rois dans son camp, entre autres, le vieux Déjotarus; sa flotte étoit encore plus redoutable que son armée. On y voyoit des vaisseaux de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. C'étoit dans sa marine, qu'à l'exemple de Thémistocle, il mettoit son espérance, persuadé, dit Cicéron, que rien ne peut résister à celui qui possède l'empire de la mer. Sa première pensée fut de donner à Caton le commandement de ses forces maritimes; mais la réflexion l'en détourna. Il sentit que cet inflexible républicain, si l'on venoit à bout de détruire César, exigeroit que son rival mît aussitôt bas les armes, et seroit en état de l'y contraindre, quand il auroit sous ses ordres plus de cinq cents vaisseaux. Il prit donc pour amiral Bibulus, violent ennemi de César, mais homme d'un médiocre talent. Quant aux troupes de terre, Pompée ne se reposoit que sur lui seul du soin de les exercer; à l'âge de cinquante-sept ans, on le voyoit entrer en lice pour la

course à pied ou à cheval, tirer son épée du 49.
fourreau et l'y remettre, en galopant à bride abattue; enfin, lancer un javelot, non seulement avec adresse, mais avec la vigueur d'un jeune homme.

Cependant la fin de l'année approchoit, et les fonctions des consuls alloient expirer. Il fallut songer à donner au gouvernement une forme aussi régulière que le permettoient les circonstances. Il se trouvoit dans la Grèce plus de deux cents sénateurs qui, étant d'ailleurs l'élite du corps, pouvoient bien se croire en droit de le représenter.

La cause de Pompée, regardée comme celle de l'Etat, fut embrassée par ceux même qui avoient de l'éloignement pour sa personne. M. Junius Brutus, dont il avoit fait égorger le père en 77, et qui n'avoit jamais voulu le voir, vint se ranger sous son obéissance. L'affection pour ce parti s'accrut encore lorsque, par le conseil de Caton, l'on eut publié qu'on ne tueroit aucun citoyen romain hors des combats, et qu'on ne livreroit au pillage aucune ville alliée de l'Empire. Cette modération attira tant de faveur au parti de Pompée, qu'on regardoit comme un impie et un mauvais citoyen, quiconque ne faisoit pas des vœux en faveur de ce général.

49. Les consuls firent consacrer, par les augures, un lieu pour convoquer le sénat, qui ne pouvoit s'assembler que sous les auspices de la religion. On y décréta que la compagnie qui siégeoit actuellement en Thessalonique (en Macédoine), étoit le vrai sénat romain; et comme on ne pouvoit pas élire de magistrats dont la nomination appartenoit au corps du peuple, on prorogea, sous les noms de proconsuls, de propréteurs et de proquesteurs, le commandement de ceux qui étoient en charge. On reconnut que la situation des affaires exigeoit un seul chef, et tout le monde convint que ce devoit être Pompée. C'est ainsi qu'il fut revêtu du pouvoir suprême, qu'il avoit jusque-là partagé, du moins en apparence, avec les consuls. On rendit aussi quelques décrets en faveur des peuples et des princes qui secondoient les armes du sénat. Le jeune Ptolémée, roi d'Egypte, fut confirmé dans la possession exclusive de la couronne, malgré le testament de Ptolémée Aulète, son père, qui appeloit à régner, conjointement avec lui, sa sœur Cléopâtre.

48. Mais la stabilité de tous ces arrangemens dépendoit du succès de la guerre. Pompée ainsi que Bibulus s'imaginèrent qu'elle ne commenceroit qu'au printemps, et l'on n'é-

toit encore qu'au commencement de l'automne, car l'année civile des Romains se trouvant alors dans la plus grande confusion, ils comptoient la fin de décembre, lorsqu'ils auroient dû compter les premiers jours d'octobre. C'étoit bien mal connoître César, et avoir bien peu fait attention aux preuves continuelles de son incroyable activité, que de penser qu'il passeroit dans l'inaction un temps où la campagne étoit encore très-tenable, surtout dans le climat de la Grèce. Il avoit un tel empressement de s'y rendre, qu'il n'attendit pas à Rome le premier jour de janvier auquel on touchoit, pour se mettre en possession du consulat. 48.

Ce fut à Brindes qu'il remplit cette formalité : il y trouva toute sa cavalerie et douze légions ; mais ses navires de transport étoient en si petit nombre, malgré tous les soins qu'il avoit pris à cet égard, qu'il ne put embarquer qu'environ la moitié de ses troupes. Cet inconvénient ne l'arrêta point. Ayant assemblé ses soldats, il leur dit : « La fin de vos travaux » approche ; il ne s'agit plus que d'un dernier » effort. Notre flotte étant trop peu considé» rable, laissez à terre vos esclaves et vos » bagages ; ne prenez que ce qui est stricte» ment nécessaire, et mettez toutes vos espé-

48. » rances dans la victoire et la libéralité de » votre général. » Il partit avec vingt mille légionnaires seulement et six cents chevaux, sur des barques escortées par douze navires de guerre. C'est avec ce peu de forces qu'il alloit vers Pompée, dont la flotte étoit de cinq à six cents bâtimens et l'armée de soixante mille hommes et plus. Il mit à la voile le 4 janvier, suivant le calcul des Romains; mais dans la vérité, le 4 octobre. Le lendemain il aborda aux monts Cérauniens, et ayant trouvé parmi les écueils dont cette côte est semée, une rade assez commode, il se hâta d'y aborder; car il craignoit les ports, qui étoient tous occupés par ses ennemis : ils avoient dix-huit navires dans l'un d'eux, voisin des monts Cérauniens; mais ils n'osèrent risquer un combat. D'un autre côté, Bibulus qui étoit à Corcyre, dans le voisinage, avec cent dix vaisseaux, n'eut pas le temps de rassembler ses soldats et ses matelots dispersés çà et là dans une parfaite sécurité.

Dès que César eut mis tous les siens à terre, il renvoya sa petite flotte à Brindes, pour lui amener le reste de ses soldats : trente barques tombèrent au pouvoir de Bibulus, qui par une cruauté détestable, et sans égard aux résolutions authentiques prises par celui dont

il tenoit son autorité, fit brûler dans les bâti- 48.
mens leurs propriétaires et tous ceux qui les montoient. César avoit le projet de s'emparer des villes maritimes de l'Epire, pour faciliter le débarquement des légions qu'il avoit envoyé chercher, et surtout de Dyrrachium, où étoient tous les magasins de l'ennemi; il fit faire cependant à Pompée, alors en Macédoine, des propositions de paix, peut-être pour endormir sa vigilance; rien ne ralentissoit la sienne : il n'eut qu'à se présenter devant les villes de l'Epire pour les soumettre. Il ne lui restoit plus à prendre que celle de Dyrrachium, vers laquelle il s'avançoit avec tant de rapidité, qu'il fit marcher son armée vingt-quatre heures de suite sans s'arrêter; mais l'adversaire avoit pressenti ce dessein aussitôt qu'il l'eut vu arriver dans la Grèce, et venoit de mettre cette place hors d'insulte. César l'ayant su, s'arrêta et campa en-deçà de la rivière d'Apsus. Pompée vint se poster sur l'autre bord : son rival étoit hors d'état de rien entreprendre avant d'être joint par les troupes qu'il avoit laissées en Italie; et la côte étoit si bien gardée, que cette jonction sembloit impossible. César ordonna même à Calenus, qui commandoit sa flotte, de ne pas s'exposer au trajet en ce moment. Cet amiral

48. déjà sorti du port, y rentra : un seul navire qui ne portoit point de soldats, ayant continué sa route, fut pris par Bibulus. Le barbare fit égorger tous ceux qu'il y trouva, jusqu'aux enfans. Peu après, il mourut de maladie sur ses vaisseaux, que César, maître de la terre, incommodoit beaucoup. Ce commandant-général n'eut pas de successeur : chaque escadre se conduisit par les ordres de son chef.

Le danger de Dyrrachium, et la marche précipitée de Pompée vers cette place, ne lui avoient pas laissé le temps d'écouter l'envoyé de César, qui étoit venu lui parler de paix. Lorsqu'il fut tranquille dans son camp, il l'écouta, mais répondit avec dureté. César affecta de faire de nouvelles avances, afin de pouvoir sans doute imputer à son rival les malheurs de la guerre. Pompée, qui apparemment pénétroit ses intentions, consentit à ce que des députés des deux partis eussent une conférence : les principaux étoient, d'un côté, Vatinius; de l'autre le transfuge Labienus. S'il faut s'en rapporter aux Commentaires de César, ses adversaires interrompant la négociation par une perfidie, lancèrent des traits sur ses amis, en blessèrent plusieurs, et Labienus s'écria : « Qu'on cesse de parler de paix, et » qu'on n'en attende pas, si l'on ne vient la

» demander, la tête de César à la main.» Les 48.
Commentaires, à la vérité, sont les seuls garans de ces faits; mais il est certain que les partisans de Pompée mirent en général dans leurs procédés une hauteur repoussante.

Quoiqu'on ne voulût pas de paix, la guerre se ralentit pendant quelque intervalle. Les armées demeurèrent assez long-temps en présence, séparées seulement par une petite rivière, sans en venir aux mains. Pompée n'osa la passer, ou du moins ne fit à cet égard qu'une foible et inutile tentative; et César, très-inférieur en forces, n'avoit garde de l'aller chercher. Il attendoit impatiemment une circonstance qui favorisât le passage des troupes qu'il avoit en Italie. Libon, avec une flotte de cinquante vaisseaux, se flatta de les y arrêter; il s'empara d'une petite île située vis-à-vis du port de Brindes, et empêchoit que rien n'en sortît; mais Antoine, en garnissant toute la côte de cavalerie, ôta au commandant de cette flotte la faculté de descendre à terre pour faire de l'eau, et par là le contraignit de se retirer. Cependant l'hiver approchoit de sa fin, et cette saison étoit la seule où les navires de César pussent tenter le passage; car le printemps eût donné à ceux de Pompée la facilité de tenir la mer, de s'étendre de toute

48. part, et alors le trajet, avec un petit nombre de vaisseaux, seroit devenu impraticable. Il sembloit à César qu'il y avoit de la négligence de la part de ses lieutenans, et qu'ils avoient laissé perdre des occasions dont ils auroient dû profiter. L'impatience, l'inquiétude, peut-être même quelque soupçon sur la fidélité d'Antoine, le portèrent à une démarche très-hasardeuse, s'il faut en croire Dion Cassius et Appien : il s'embarqua seul, de nuit, et déguisé en esclave, sur une petite barque. Le vent s'éleva tout à coup avec tant de violence, que le pilote parut découragé. César alors se faisant connoître : « Que crains-tu, lui dit-il ? » tu portes César et sa fortune. » Le patron et l'équipage étonnés, redoublent d'efforts, et luttent avec constance contre les flots et la tempête ; mais enfin, il fallut revenir au lieu d'où l'on étoit parti. Tel étoit le courage des soldats de César, que lorsqu'ils le virent de retour, ils se plaignirent de ce qu'il craignoit l'infériorité de ses forces. « Qu'a-t-il besoin, s'écrièrent-ils, d'aller à Brindes ? qu'il reste à » notre tête, et qu'il ose tout. » D'un autre côté, ceux qui étoient demeurés en Italie, ne soupiroient qu'après leur passage en Epire, et n'étoient retenus que par leurs commandans qu'intimidoit le danger de la traversée. César

trouvant cette crainte excessive, et connois- 48.
sant toute l'ardeur de ses troupes, écrivit d'un style sévère à ses lieutenans, pour leur ordonner de partir au premier vent favorable; et dans la supposition où ils s'y refuseroient, il avoit remis au porteur de ses ordres une lettre adressée directement aux soldats, par laquelle il les exhortoit à s'embarquer sous la conduite de ce dernier, et leur indiquoit l'endroit vers lequel ils devoient se diriger. Antoine et Calenus n'hésitèrent plus, et mirent à la voile avec quatre légions et huit cents chevaux. Ils furent aperçus et poursuivis par seize galères ennemies, de Rhodes, auxquelles ils étoient hors d'état de résister, n'ayant que des navires de transport. Ils se jetèrent dans le petit port de Nymphée, quoiqu'ils y fussent en péril d'échouer; mais cet inconvénient étoit moins à craindre qu'un combat tout-à-fait inégal. Par un bonheur singulier, le vent change subitement, cesse de les incommoder, et jette sur les rochers l'escadre rhodienne: presque tous ceux qui la montoient sont noyés. Les gens de César tirent cependant de la mer un certain nombre de rameurs qu'ils renvoient dans leur pays. Deux bâtimens de la flotte de ce général, restés derrière les autres, et ne sachant quelle route elle avoit prise, s'arrê-

48. tèrent à Lissus, trois milles au nord de Nymphée. Otacilius qui commandoit dans le premier de ces ports, envoya contre eux plusieurs vaisseaux. L'un de ces deux bâtimens portoit deux cent vingt hommes de nouvelles levées, qui, effrayés du grand nombre des ennemis, et fatigués par les incommodités qu'on éprouve communément quand on s'embarque pour la première fois, se rendirent sur la promesse qui leur fut faite de la vie. On ne leur tint point parole, et le perfide Otacilius les fit égorger en sa présence. Sur l'autre navire se trouvoient moins de deux cents vétérans; ceux-ci refusèrent de se rendre, et se firent échouer sur le rivage. Otacilius détacha contre eux quatre cents chevaux; mais ils les repoussèrent et parvinrent sains et saufs à Nymphée. Antoine, reçu peu après dans Lissus, renvoya la plus grande partie de ses navires à Brindes, pour amener quelques troupes qu'il y avoit laissées. Pompée essaya en vain de s'opposer à la jonction d'Antoine et de César. Ce dernier vint au-devant de l'autre, réunit les deux armées, et se vit à la tête de onze légions qui cependant ne composoient pas tout-à-fait quarante mille hommes, parce qu'elles étoient fort loin d'être complètes.

Pompée, qui avoit déjà plus de troupes que

son compétiteur, reçut encore du renfort. 48.
Son beau-père, Metellus Scipion, qu'il avoit envoyé avec la qualité de proconsul en Orient, pour en ramener les deux légions qui s'y trouvoient, commit toutes sortes d'exactions dans l'Asie mineure. En Syrie, il fit trancher la tête au prince des Juifs, Alexandre, sous de futiles prétextes. Il est vraisemblable que celui-ci tenoit pour le parti contraire, ainsi que son père Aristobule, mis en liberté par César, envoyé par lui en Judée pour y faire diversion, et qui avoit été récemment empoisonné par les amis de Pompée. Pour apaiser ses soldats qui, destinés à combattre les Parthes, marchoient à regret contre leurs concitoyens, Scipion leur donna toute licence; lui-même il exerçoit mille rapines, afin de pouvoir mieux satisfaire leur avidité par ses largesses. Il alloit enlever les trésors de la Diane d'Ephèse, lorsqu'il fut invité par son gendre à hâter sa marche; ce qui sauva ce temple du pillage. Scipion, arrivé dans la Macédoine, eut en tête un lieutenant de César. Mais il ne se passa entre eux rien de fort important. Les coups décisifs devoient se porter par les chefs des deux grandes armées.

César alla chercher son rival, et lui présenta la bataille. Pompée ne jugea pas devoir

48. se commettre avec des soldats qui passoient pour invincibles. Il trouvoit un avantage immense à traîner la guerre en longueur. Maître de toutes les mers, rien ne pouvoit s'opposer à l'arrivée de ses renforts ou de ses vivres. Aussi avoit-il en abondance des provisions de toute espèce. Son ennemi, au contraire, ne tirant ses subsistances que d'un pays très-peu étendu, étoit de ce côté fort à l'étroit. Le blé lui manquoit presque entièrement. Pompée aspiroit donc à le détruire sans combats. César n'étant pas en état de le contraindre à une action générale, marcha vers Dyrrachium par des voies détournées, pour l'attirer à sa suite, ou le séparer de cette place, qui, comme nous l'avons vu, renfermoit tous ses magasins. Pompée s'étant trop tard aperçu de son dessein, ne put l'empêcher de se poster entre lui et cette ville. Il vint se camper dans le voisinage, en un lieu nommé Pétra, où il étoit à portée de jouir de toutes les commodités de la mer.

César alors forma le projet le plus hardi qu'ait peut-être jamais conçu un général. Avec des troupes presque affamées, il entreprit d'enfermer par des lignes un ennemi très-supérieur en nombre, et abondamment pourvu de vivres. Son but étoit d'abord de faciliter ses convois que la cavalerie ennemie, plus

forte que la sienne, ne pourroit plus intercepter, et de diminuer la grande réputation de Pompée dans les pays étrangers. Il vouloit qu'on publiât dans l'univers que son rival se laissoit comme emprisonner pour éviter de combattre. La situation des lieux avoit fait naître l'idée de cette entreprise inouïe (1). Tout autour du camp ennemi s'élevoient, de distance en distance, des collines escarpées. César construisit des forts sur chacune d'elles, et tira de l'un à l'autre des lignes de communication. Pompée fit dans son camp des travaux pareils à ceux de son adversaire, afin de l'enfermer à son tour. Ils ne s'achevèrent point de part et d'autre sans plusieurs actions dans lesquelles les troupes de César se distinguèrent quelquefois par des traits d'une valeur incroyable. Ce général en cherchant à se loger sur une hauteur qui entroit dans ses alignemens, fut attaqué avec tant de vigueur, qu'il lui fallut songer à la retraite. Elle n'étoit pas facile, la pente étant assez forte. Pompée s'avança jusqu'à dire « qu'il consentoit à être 48.

(1) Il avoit à la vérité fait une opération semblable, et même en apparence plus étonnante devant Alise dans la Gaule; mais la différence étoit extrême entre une troupe de Gaulois, quoique innombrable, et une armée romaine.

48. » regardé comme un général incapable, si les » ennemis se retiroient sans une très-grande » perte. » Cependant, ceux-ci étant rendus à mi-côte, et ayant reçu le signal de se retourner, attaquèrent avec une telle impétuosité, qu'ils mirent en fuite ceux qui les poursuivoient, en tuèrent plusieurs, et ne perdirent que cinq hommes.

Une journée encore plus mémorable, fut celle où il se livra six combats à la fois en divers lieux. Dans l'un d'eux, une cohorte de César défendit pendant plusieurs heures un fort contre quatre légions entières. (La différence du nombre étoit d'un à quarante.) Le principal honneur d'une si belle défense appartint à Cesius ou Sceva, dont le bouclier fut percé en deux cent trente endroits, et qui eut néanmoins le bonheur de jouir de sa gloire (1). La cohorte se soutint jusqu'à l'arrivée de deux légions, qui mirent aisément en fuite les troupes de Pompée, plus nombreuses de la moitié. Cette intrépidité ne demeura pas sans récompense ; Sceva reçut la plus brillante.

La patience des soldats de César égaloit leur courage. Ils manquoient de blé. Le pays

---

(1) Nous avons déjà parlé de lui (en 60 et 57.)

leur fournit une racine que les Commentaires 48.
nomment *chara*; ils en firent de mauvais pain; et lorsque l'ennemi leur reprochoit de souffrir la disette, ils lui en jetoient, et se disoient tous les jours entre eux qu'ils vivroient plutôt d'écorces d'arbres, que de lâcher prise. Pompée effrayé de cette constance inaltérable, s'écria qu'il avoit affaire à des bêtes féroces, et fit, autant qu'il put, disparoître les pains jetés dans son camp, de crainte que leur vue ne décourageât son armée. Au milieu d'une guerre si vive, César fit encore des propositions de paix, en s'adressant à Metellus Scipion, qui, après quelques pourparlers, refusa de voir et d'entendre plus long-temps le négociateur qu'on lui avoit député.

Cependant Pompée souffroit de très-grandes incommodités, manquoit d'eau et de fourrages, en sorte qu'il se voyoit réduit à tenter de forcer les lignes des assiégeans. Dans le temps qu'il s'occupoit d'en trouver les moyens, il lui arriva deux transfuges. C'étoient deux frères d'un rang distingué parmi les Allobroges, qui, par leur faute, s'étoient attiré quelques désagrémens. Pompée triompha de cette désertion; c'étoit la première dont il eût à se féliciter, tandis que tous les jours on quittoit ses drapeaux pour ceux de son adver-

48. saire. Ces deux Gaulois furent promenés avec ostentation dans tout le camp ; mais on en tira un avantage plus solide : ils indiquèrent les endroits foibles des fortifications de César. Pompée mit à profit ces lumières et força les lignes, à une distance considérable du camp principal de l'ennemi, du côté de la mer. Il eût même taillé en pièces toutes les troupes qui se trouvoient en cet endroit, si Marc-Antoine ne fût accouru pour les soutenir avec douze cohortes. Celui qui portoit l'aigle de la neuvième légion étant blessé à mort, appelle un cavalier, et lui dit : « J'ai conservé cette aigle » jusqu'à ce dernier moment de ma vie ; je la » remets à César avec la même fidélité. Re- » portez-la-lui, et ne souffrez pas que son ar- » mée, en la perdant, subisse un affront » qu'elle n'a jamais essuyé. »

César ne s'étoit pas trouvé à cette action livrée fort loin de son quartier. Il voulut prendre sa revanche sur une légion ennemie, qu'il tenta d'enlever; mais une partie des troupes employées à cette expédition s'étant égarée, Pompée eut le temps de venir au secours des siens. La fortune change tout à coup de face. La cavalerie de son adversaire prend l'épouvante, l'infanterie partage sa frayeur. Tout fuit. Si César arrête un soldat par le bras, ce-

lui-ci se débat jusqu'à ce qu'il soit dégagé ; s'il 48.
saisit un drapeau, on le laisse entre ses mains. Un enseigne lui présente même la pointe de son épée ; mais il est tué sur-le-champ par ceux qui environnent le général. La déroute fut entière; et si Pompée eût en ce moment attaqué les lignes de César, celui-ci pouvoit être accablé sans retour. Il en convenoit lui-même, si du moins il faut en croire Plutarque, et dit à ce sujet : « Nous étions perdus, si l'ennemi avoit » su vaincre. » Mais la facilité du succès fit craindre une embuscade à Pompée. La perte de César dans ces deux actions, en supposant que ses Commentaires ne l'aient point atténuée, fut de neuf cent soixante soldats et de quatre cents cavaliers tués ou pris. Trente-deux drapeaux restèrent au pouvoir de son gendre, qui fut proclamé *imperator*, et souffrit qu'on le nommât depuis de la sorte. Il fit don des prisonniers à Labienus. Ce soldat féroce leur fit parcourir tout le camp, les appelant ses compagnons, et leur demandant si de vieux soldats avoient coutume de fuir ainsi ; après quoi il les fit égorger. Cette atrocité doit être imputée au général en chef aussi bien qu'à ce transfuge.

César supérieur à l'une et à l'autre fortune, et faisant toujours ce qui convenoit à la circons-

48. tance, ne songea plus qu'à s'éloigner. Il assembla son armée, uniquement pour la consoler. Son discours, très-laconique, est plein de noblesse et de raison. Il le finit en disant que ce malheur doit être réparé par le courage, et que ceux qui ont fui le combat doivent être les premiers à le demander. Les reproches eussent été hors de saison; car ses troupes étoient pénétrées de honte et de douleur, et se punirent elles-mêmes, en s'imposant les travaux les plus durs. Il se contenta de réduire aux derniers rangs de la milice quelques enseignes qui avoient manqué à leur devoir. Les soldats applaudirent à ce châtiment et à sa modération, et demandèrent à grands cris le signal d'un nouveau combat. Les centurions en étoient d'avis; mais César persista dans sa résolution de quitter l'Epire. Sa retraite fut conduite avec une si grande habileté, qu'il franchit des chemins difficiles et de profondes rivières sans être entamé, quoique poursuivi pendant trois jours. Le quatrième il gagna une marche; et Pompée le laissant continuer sa route vers la Thessalie, s'arrêta et tint conseil sur les moyens de mettre à profit l'avantage qu'il venoit d'obtenir. Afranius opinoit à passer en Italie; il représentoit qu'elle étoit sans défense; que tout le monde se déclareroit pour eux dès

qu'ils y auroient mis le pied ; et que la Sicile, 48.
la Sardaigne, la Corse, même la Gaule et l'Espagne suivroient l'impulsion et le sort de l'Italie ; enfin, qu'il convenoit à de bons citoyens de délivrer la patrie d'un joug qui lui pesoit. Plusieurs se rangèrent à cet avis ; Pompée, au contraire, crut qu'il lui seroit honteux de fuir une seconde fois l'ennemi, surtout étant en situation de le poursuivre. Il pensa, d'ailleurs, qu'il ne lui étoit pas permis d'abandonner Metellus Scipion, qui, ne pouvant pas l'accompagner, seroit tombé avec son armée entre les mains de César. Enfin, l'intérêt même de l'Italie lui sembloit exiger que la guerre ne fût pas transportée dans son sein, et que la querelle se vidât loin de Rome.

Il resta donc dans la Grèce, et alla subitement vers Domitius Calvinus, lieutenant de César, qui, avec ses deux légions, tenoit Metellus Scipion en échec sur les confins de la Thessalie et de la Macédoine. L'entreprise devoit naturellement réussir : Calvinus ne savoit rien de ce qui s'étoit passé à Dyrrachium ; les courriers de César n'avoient pu arriver jusqu'à lui, parce que tout ce pays étoit pour son rival, depuis que la fortune avoit paru se déclarer en sa faveur. Calvinus étoit donc dans une entière sécurité, et même ayant fait un

48. mouvement pour se procurer des vivres avec plus d'aisance, marchoit, sans le savoir, au-devant de Pompée, et alloit tomber au milieu de son armée, lorsqu'un heureux hasard l'instruisit de ce qu'il avoit à craindre : il rebroussa chemin fort à propos, car il ne fut manqué que de quatre heures. César avoit prévu son danger, et s'avançoit pour l'aller joindre : il y réussit. Ayant alors toutes ses forces sous la main, il fut fort aise de voir Pompée diriger sa marche vers la Thessalie, parce que celui-ci s'éloignant de la mer, se privoit des commodités qu'il en tiroit, et que tout devenoit égal entre eux, excepté le nombre : différence qui jamais n'intimida le courage de César. Il résolut de s'enfoncer dans la Thessalie ; mais depuis le revers qu'il avoit essuyé, les Thessaliens, tout dévoués autrefois à ses intérêts, ne conservoient plus les mêmes dispositions. Gomphi, la première ville devant laquelle il se présenta, lui ferma ses portes : pour prévenir la contagion d'un tel exemple, César lui fit livrer l'assaut à l'instant même, la prit et la pilla. On y vit un triste effet des malheurs de la guerre. On trouva dans une maison dix-neuf vieillards étendus sur le parquet ; une coupe étoit à côté de chacun d'eux ; un autre, assis sur un siége, tenoit la sienne à la main :

c'étoit un médecin qui, après avoir préparé 48.
du poison à tous, en avoit pris lui-même. Ces infortunés avoient préféré la mort au spectacle que présente communément une ville emportée de vive force. Métropolis voulut d'abord imiter Gomphi, dont elle ignoroit la destinée; mais César la lui ayant fait connoître, elle s'empressa de le recevoir, et n'éprouva point de violence. Ces deux événemens furent une leçon pour la Thessalie entière; aucune de ses places ne refusa de se soumettre, excepté Larisse où Metellus Scipion s'étoit retiré avec toutes ses troupes. César alla donc sans trouver aucune résistance jusqu'à Pharsale, lieu témoin de la plus importante et de la plus célèbre bataille qui ait été consignée dans les fastes du genre humain; il y attendit Pompée: celui-ci ayant réuni à son armée celle de Metellus Scipion, vint camper assez près de son rival.

Depuis l'heureux hasard de Dyrrachium, son parti regardoit la guerre comme terminée. Il s'y éleva des contestations très-vives au sujet du grand-pontificat, dont César étoit revêtu: trois personnages éminens se disputèrent cette place comme si elle eût été vacante (1); d'autres faisoient louer dans Rome des maisons

(1) Appien dit que Pompée, connoissant les vicissi-

48. voisines de la place, afin de solliciter plus commodément les charges : plusieurs briguoient déjà les suffrages des soldats que la paix alloit bientôt, suivant eux, rendre à leurs fonctions de citoyens. Pompée ayant promis à un ambassadeur, qu'il envoya vers les Parthes, de lui faire obtenir la préture en son absence, ceux qui aspiroient à la même dignité en murmurèrent. Déjà on se partageoit le butin; Lentulus, consul de l'année précédente, prenoit pour sa part la maison d'Hortensius, fils de l'orateur, les jardins de César sur le Tibre, et sa maison de campagne, sur la côte de Bayes. On s'occupoit aussi de vengeance, et l'on projetoit d'y donner la plus grande extension : elle devoit tomber en général sur quiconque étoit resté en Italie. La proscription étoit déjà dressée, non par tête, mais par classe. Domitius proposa qu'après la fin de la guerre, les sénateurs, réunis à Pompée, fussent établis juges suprêmes de tous ceux qui auroient montré de l'indifférence pour sa cause, ou qui n'auroient pas quitté l'Italie, et qu'ils eussent la faculté de les absoudre, ou de leur imposer des peines, soit

---

tudes de la fortune, jeta sur ces compétiteurs insensés un regard d'indignation, et se voila le visage.

capitales, soit pécuniaires : en un mot, on ne 48.
s'occupoit que des suites de la victoire, et non des moyens de l'obtenir.

Tout délai sembloit insupportable à des esprits disposés de la sorte ; et tout le monde blâmoit à l'envi la prudence de Pompée, qui persistoit dans son projet de détruire l'ennemi par la fatigue et la disette. On disoit hautement qu'il se plaisoit à voir sa garde composée de sénateurs et de consulaires destinés, par leur état, à gouverner des nations : Domitius, dans son humeur chagrine, ne l'appeloit qu'*Agamemnon*, ou *roi des rois*. Favonius demandoit si, cette année au moins, on ne mangeroit pas des figues de Tusculum (qui touchoient à leur maturité). Afranius, qu'on accusoit d'avoir livré l'Espagne à César, s'étonnoit que ceux qui lui intentoient cette accusation, n'osassent pas combattre ce marchand de provinces. Ces reproches sembloient d'autant plus amers à Pompée, qu'ils n'étoient pas sans quelque fondement : il entroit dans sa circonspection des motifs d'intérêt personnel : il savoit que sa cavalerie, composée de la fleur de la jeune noblesse, ne brûloit de détruire César, que pour le ruiner ensuite lui-même, et rétablir la liberté. C'étoit bien aussi l'avis de Caton : Pompée, qui ne l'ignoroit pas, ne lui donna

48. aucun emploi important, et lui confia le soin de garder les bagages à Dyrrachium, lorsqu'on en partit pour suivre César. Il est vrai que personne n'étoit moins fait que Caton pour une guerre civile; non qu'il manquât de courage, et de cette élévation d'âme propre à enflammer celui des soldats : personne au contraire n'étoit plus capable de leur inspirer de l'ardeur ; il l'avoit bien prouvé dans une circonstance où les exhortations de Pompée et des autres chefs étant reçues froidement, il parla à son tour, avec tant de chaleur, sur la liberté, la patrie, le mépris de la mort, les dieux protecteurs de la justice, qu'il fut écouté avec enthousiasme par les soldats; et c'est après ce discours qu'ils remportèrent un grand avantage à Dyrrachium. Mais cet homme si ferme ne pouvoit, sans être troublé jusqu'au fond du cœur, voir l'effusion du sang de ses concitoyens. Après le succès qui suivit sa harangue, tandis que tout le camp s'abandonnoit à l'ivresse de la victoire, il pleuroit l'infortune de la république, dont les enfans venoient de s'égorger les uns les autres, se voiloit la tête, et se tenoit enfermé dans sa tente.

Pompée laissa encore à Dyrrachium Cicéron qui étoit indisposé, et fort incommode aussi : timide et peu guerrier, apercevant d'ailleurs

les fautes qui pouvoient se commettre, il paroissoit triste et mécontent de tout, et alloit même jusqu'à témoigner le regret de s'être trop engagé, et se permettre des railleries piquantes et tout-à-fait déplacées. Ainsi, lorsqu'il étoit arrivé, quelqu'un lui ayant dit qu'il venoit bien tard, il répondit : « Comment » tard ! je ne vois rien de prêt. » Pompée avoit promis le droit de bourgeoisie aux déserteurs allobroges, dont nous avons parlé ; Cicéron dit à ce sujet : « Voilà qui est admirable ! Il » promet de faire entrer des Gaulois dans » notre patrie, et ne sauroit nous y ramener. » Dolabella, gendre de l'orateur, s'étoit rangé du côté de César : Pompée ayant, par forme de reproche, demandé à Cicéron où il étoit, ce dernier répondit : « Avec votre beau-père. » Piqué de ces traits, et de plusieurs autres du même genre, Pompée en témoigna son mécontentement, et dit : « Je souhaite que Cicé» ron passe à l'ennemi, afin qu'il apprenne à » nous craindre. » 48.

Si Caton et Cicéron eussent accompagné Pompée, peut-être, l'un par des motifs d'humanité, l'autre par des considérations de prudence, l'eussent-ils prémuni contre les instances de tout le camp qui, d'une voix unanime, demandoit le combat. Son amour-propre ne

48. put soutenir l'idée d'être soupçonné de craindre une bataille. Il renonça au plan que ses connoissances lui avoient fait adopter, pour obéir à l'impatience de la multitude, et se délivrer des murmures qui l'importunoient; il ne pouvoit rien faire de plus agréable à César. Depuis que les armées étoient en présence, celui-ci cherchoit à engager une action générale : ses soldats étoient remis de leurs fatigues et de la frayeur qu'ils avoient éprouvée à Dyrrachium. Il les rangea d'abord en bataille à la tête de son camp ; puis, voyant Pompée immobile, il avançoit un peu chaque jour, sans néanmoins aller jusqu'au pied des collines occupées par l'ennemi, de peur de lui donner trop d'avantage. Cette hardiesse, mêlée de circonspection, achevoit de rassurer ses troupes, qui voyoient les adversaires éviter le combat. Sa cavalerie étoit de beaucoup inférieure à celle de Pompée: pour remédier à cette inégalité, il employa un moyen qu'il avoit vu pratiquer en Germanie, et dont l'usage étoit même connu depuis longtemps dans les armées romaines. Il accoutuma les plus alertes et les plus vigoureux de ses fantassins à combattre entre les rangs de ses cavaliers : avec ce secours, sa cavalerie qui consistoit en mille chevaux, soutenoit même en plaine celle de l'ennemi, six fois

plus forte, et eut de l'avantage dans une rencontre. 48.

Cependant Pompée ne quittant point les hauteurs sur lesquelles il étoit inattaquable, César alloit décamper pour se transporter successivement en divers lieux, afin de faciliter ses subsistances, et de se faire suivre, dans l'espoir que ses marches multipliées donneroient enfin jour à une bataille, l'unique objet de ses vœux. Les tentes étoient pliées, lorsqu'il aperçut les légions ennemies qui s'avançoient vers la plaine. Aussitôt, il arrête les siens en disant : « Voici l'occasion de combattre que » nous avons tant désirée ; ne la laissons pas » échapper. » Effectivement Pompée s'ébranloit pour en venir aux mains : depuis quelques jours la résolution en étoit prise, et il s'étoit même vanté de mettre en fuite les ennemis, avant qu'on en fût venu à la portée du trait. Il comptoit faire envelopper leur aile droite par sa nombreuse cavalerie ; et, après l'avoir mise en désordre, prendre l'armée en queue, et demeurer ainsi, presque sans combat, maître du champ de bataille. Labienus, pour qu'on ne doutât pas de la victoire, déprima les troupes de César : « Elles ne sont plus, disoit- » il, que l'ombre des anciennes légions qui » ont subjugué la Gaule et la Germanie ; la

48. » plupart des vieux soldats ont péri, ou dans » les combats, ou par l'automne pestilentielle » de l'Apulie; plusieurs y sont restés malades, » ou se sont retirés : on les a remplacés par » de nouvelles levées faites à la hâte dans la » Cisalpine; enfin le petit nombre de vétérans » que César a menés dans la Grèce, ont été » détruits à Dyrrachium. » En terminant ce discours, il jura de ne revenir au camp que victorieux, et invita les autres au même serment. Pompée le fit le premier, et tout le monde après lui. On se regardoit comme assuré d'une victoire si solennellement promise par un chef aussi expérimenté : on ne soupçonnoit même pas qu'il eût pu s'avancer trop légèrement.

Son armée étoit de cinquante-deux mille hommes, et celle de César, de vingt-trois mille. Les soldats auxiliaires ne sont comptés de part ni d'autre. En les comprenant, Pompée avoit deux fois plus de monde que son rival. Il laissa sept cohortes à la garde de son camp, et César, deux seulement à celle du sien (1). Le pre-

(1) Appien prétend qu'il dit à ses soldats : « Détruisez vos retranchemens, afin qu'il ne vous reste de » ressource que dans la victoire, et que l'ennemi voie » que nous n'avons d'asile à espérer que dans son » camp. » Mais les Commentaires ne font aucune men-

mier avoit sa droite couverte par l'Enipée, 48.
dont les bords escarpés la défendoient suffisamment. Il rangea toute sa cavalerie avec ses frondeurs et ses archers sur l'aile gauche, de laquelle devoit, suivant lui, dépendre le succès de cette grande journée. Pour seconder les opérations de la cavalerie sur laquelle il comptoit si fort, il se mit à cette aile gauche avec les deux légions qu'il avoit enlevées à César avant le commencement de la guerre.

Celui-ci disposa, comme Pompée, ses troupes sur trois lignes. P. Sylla, autrefois accusé de complicité avec Catilina, commandoit la droite; Marc-Antoine la gauche, et Domitius Calvinus, le centre. César combattit à la droite, à la tête de sa dixième légion, dont il avoit si souvent éprouvé le courage, et se trouvoit ainsi en face de Pompée. Il s'aperçut d'abord, aux dispositions de son adversaire, qu'on vouloit l'attaquer en flanc. Pour rompre ce dessein, il tira de sa droite six cohortes dont il forma un corps de réserve; il le plaça derrière sa cavalerie, pour la sou-

---

tion de ce trait, et attestent que César, loin de détruire son camp, le fit garder comme nous le disons. Il n'étoit pas homme à tout laisser, sans nécessité, à la merci de la fortune.

48. tenir ou repousser celle de l'ennemi, si supérieure à la sienne, lorsqu'elle chercheroit à le tourner, comme il s'y attendoit. Il instruisit cette réserve du temps où elle devoit s'ébranler, de la manière dont elle devoit combattre, et lui déclara que la victoire dépendroit principalement de sa valeur et de sa bonne conduite.

Pendant que les armées attendoient le signal, les deux chefs parcouroient les rangs pour animer leurs soldats. Pompée disoit aux siens : « Cette action est votre ouvrage ; c'est vous » qui avez demandé le combat ; vous m'êtes » donc responsables du succès ! Quel avantage » n'avez-vous pas sur l'ennemi? Le nombre, » la vigueur de l'âge, une première victoire, » tout vous promet la prompte défaite de ces » débris de légions, cassées de vieillesse, » épuisées de fatigues, accoutumées à fuir de- » vant vous. Quel courage ne doit pas d'ail- » leurs vous inspirer la justice de votre cause? » Vous défendez la liberté, vous combattez » avec le sénat, la fleur de l'ordre des cheva- » liers, et tous les gens de bien, contre un bri- » gand qui veut opprimer sa patrie. Portez » donc au combat toute l'énergie que l'hor- » reur des tyrans doit inspirer à des Romains. » César, après avoir encouragé les siens, et leur avoir rappelé les bienfaits dont il s'étoit plu à

les combler, les prit à témoin de ses intentions 48.
constamment pacifiques, des démarches qu'il avoit faites pour obtenir la paix, de l'attention qu'il avoit toujours eue de ménager le sang des soldats, et de son désir d'épargner à la république la perte d'une de ses armées. L'ardeur du combat étincelant dans tous les yeux, il en donna le signal. Le cri, ou le mot de César, étoit Vénus victorieuse (*Venus victrix*), et celui de Pompée, Hercule invincible (*Hercules invictus*).

Des deux côtés, les armes étoient semblables: tout offroit le même aspect. La charge fut sonnée d'une manière uniforme. Des larmes, dit-on, échappèrent à plus d'un guerrier: un vieil officier de César, nommé Crastinus, déjà connu par plusieurs belles actions, se tournant vers son général, lui dit: « Aujourd'hui, vous » serez content de moi, et vous me louerez » mort ou vivant. » En achevant ces mots, il part le premier avec cent vingt volontaires, pour commencer l'attaque. Il n'y avoit entre les deux armées que l'espace nécessaire pour ce mouvement rapide, qui précédoit ordinairement le premier choc des Romains. Pompée avoit ordonné à ses troupes de se borner à soutenir celui des ennemis, croyant que ceux-ci, accourant avec impétuosité, se mettroient

48. en désordre, ou hors d'haleine. César regarde cette mesure comme une faute; car il y a, dit-il, dans l'homme une ardeur naturelle qui s'enflamme par le mouvement, et qu'il faut exciter, au lieu de la laisser se ralentir. C'est pourquoi, ajoute-t-il, nos ancêtres ont établi l'usage de sonner la trompette, et de jeter des cris avant le combat, autant pour animer le soldat, que pour effrayer l'ennemi.

Les troupes expérimentées de César trompèrent l'espérance de Pompée; car, voyant l'immobilité de leurs adversaires, elles s'arrêtèrent d'elles-mêmes au milieu de leur course; puis, après un moment de repos, lancèrent le javelot en courant, et mirent aussitôt l'épée à la main, suivant l'ordre du général. Cette charge fut reçue avec vigueur: en même temps, la cavalerie de Pompée, soutenue par ses archers et ses frondeurs, fondit sur celle qui lui étoit opposée, et l'ayant forcée de reculer, la poursuivit avec vivacité, en s'étendant sur le flanc découvert de l'infanterie. César aussitôt fait signe aux six cohortes qu'il tenoit en réserve, de donner. Elles s'avancent, la pique à la hauteur du visage de l'ennemi, comme le général le leur avoit prescrit, et s'élancent avec une telle furie, qu'elles arrêtent d'abord cette cavalerie victorieuse. On enten-

doit César crier de temps à autre : « Soldat, 48.
» frappe au visage! » *Miles, faciem feri.* Les cavaliers de Pompée étoient des jeunes gens efféminés et corrompus qui, craignant plus une difformité que la mort, au lieu de se défendre virilement, cherchoient à garantir leur tête avec les mains. Bientôt ils s'enfuirent jusqu'aux montagnes, abandonnant les gens de traits qui furent mis en pièces. Les six cohortes se portent aussitôt sur les derrières de l'aile gauche de l'ennemi, et César la fait attaquer de front par sa troisième ligne qui, jusque-là, n'avoit pas encore combattu. Elle est enfoncée de tous côtés.

Dès que Pompée eut vu sa cavalerie, sur laquelle il avoit le plus compté, prendre la fuite, il se crut trahi, ou désespéra du succès. Sans rien tenter pour réparer cet échec, il courut à son camp, cria de veiller à la défense des portes, ajoutant qu'il alloit faire le tour du rempart, pour donner partout le même ordre. Il paroît que l'étonnement et la douleur lui avoient fait perdre la tête. Il se retira dans sa tente, où accablé de tristesse, il attendit l'événement, au lieu de travailler à le diriger. Son aile droite se défendoit seule, ayant conservé son terrain, et ne paroissoit pas disposée à l'abandonner, lorsque César, très-adroite-

48. ment, cria aux siens de tomber sur l'étranger, et d'épargner les Romains. Elle mit alors les armes bas, et les étrangers seuls furent sacrifiés.

L'action commencée de grand matin, étoit terminée à midi. Les vainqueurs et les vaincus succomboient également à la chaleur et à la fatigue ; César néanmoins pressa si vivement ses soldats d'achever leur victoire dans le camp ennemi, que le voyant marcher le premier, ils le suivirent. Les cohortes restées à la garde des retranchemens, se défendirent bien, secondées par les Thraces et d'autres Barbares, qui firent encore meilleure contenance : mais le soldat qui s'étoit trouvé à la mêlée, manquoit de force, de courage, et même d'armes ; la plupart avoient jeté les leurs pour fuir plus librement. Pompée ayant su qu'on donnoit l'assaut : « Quoi, s'écria-t-il, on nous poursuit » jusque dans notre camp ! » Dès qu'il le vit forcé, il sortit par la porte de derrière, à cheval, et déguisé. Il s'enfuit à Larisse. Son rival voyant la terre couverte de morts, fut touché de compassion, et s'écria : « Ils l'ont » voulu : après tant d'exploits, César eût été » traîné en jugement et condamné, s'il n'a» voit eu recours à ses soldats. » Lorsqu'il entra dans le camp de Pompée, il trouva des tentes couvertes de lierre, tapissées de gazon,

des buffets chargés de vaisselle d'argent, des 48.
tables dressées, tant on y regardoit la victoire comme certaine. Malgré l'immense butin qui s'offroit de tous côtés aux regards des vainqueurs, César fut assez maître de son armée pour la détourner du pillage, et la mener sur-le-champ à la poursuite des débris considérables de celle des vaincus qui s'étoient réfugiés sur une montagne voisine. Il fit tracer aussitôt des lignes pour les enfermer; mais ils se hâtèrent d'abandonner un poste où l'eau manquoit absolument, et prirent le chemin de Larisse. César, avec quatre légions, s'y porta rapidement par une route plus aisée que celle qu'ils enfiloient, et après une marche de six milles, leur coupa la retraite, et se plaça entre eux et la ville qu'ils vouloient gagner. Ils trouvèrent cependant encore un asile sur une hauteur au bas de laquelle couloit une rivière. Le général ennemi obtint de ses soldats exténués, qu'ils ouvrissent à l'instant la terre d'espace en espace pour faire écouler l'eau. Il n'y a peut-être pas d'exemple d'une semblable activité : une bataille gagnée le matin, un camp forcé l'après-midi, une marche de deux lieues ensuite, une contrevallation commencée, une seconde marche, et une rivière détournée avant la nuit. Les vaincus se voyant

48. sans ressource, offrirent de se rendre à discrétion. Les choses demeurèrent en l'état jusqu'au lendemain. Quelques sénateurs profitèrent des ténèbres pour se sauver. Dès le point du jour, le reste de l'armée vint dans la plaine déposer ses armes, et tendant les bras, demandoit grâce. César la fit à tous, et défendit de rien enlever de ce qu'ils avoient apporté avec eux.

La perte du vainqueur, dans cette bataille décisive, se réduisit à deux cents soldats, suivant ses Commentaires; d'autres disent douze cents; ce qui est plus proportionné à la mort de trente centurions, avouée par lui-même. Il regretta particulièrement Crastinus: ayant fait chercher son corps, il le décora des signes et des dons militaires les plus glorieux, et lui fit dresser un tombeau à part. L'armée entière de Pompée fut détruite, dissipée ou prise: neuf aigles, principales enseignes des légions, et cent quatre-vingts drapeaux tombèrent au pouvoir du vainqueur. Le nombre des morts fut de quinze mille, Romains ou étrangers; on y comptoit quarante chevaliers et dix sénateurs; celui des prisonniers s'élevoit à vingt-quatre mille. La plupart d'entre eux, du moins quant aux soldats et aux officiers subalternes, embrassèrent la cause que la fortune venoit de favoriser. On ne doute point que les sénateurs

et les chevaliers n'aient été renvoyés libres, 48.
quoique Dion rapporte qu'on fit mourir ceux qui ayant obtenu leur grâce une première fois, avoient repris les armes. L'autorité très-suspecte de cet historien ne peut balancer celle de tous les autres qui affirment qu'aucun meurtre commis de sang-froid n'a souillé la victoire de Pharsale : il n'y eut même qu'un seul personnage très-connu qui périt les armes à la main ; ce fut Domitius Ahenobarbus. Atteint dans sa fuite, il fut tué par l'ordre d'Antoine, si l'on en croit Cicéron, ennemi déclaré de celui-ci. La générosité du vainqueur alla même jusqu'à brûler les lettres écrites à Pompée par ceux qui, ne l'ayant pas suivi, avoient témoigné leur attachement à sa cause. « Quoique modéré dans la colère, dit Sénèque, César aima » mieux se mettre dans l'impuissance d'en » ressentir, et crut que la manière la plus no- » ble de pardonner, étoit d'ignorer l'offense. »

Parmi ceux qui eurent à se louer de sa douceur, étoit Brutus, pour lequel il avoit une affection singulière, et qu'il croyoit être son fils. Il avoit recommandé aux siens, en allant au combat, de le ménager et de le laisser fuir librement, si, au moment d'être pris, il refusoit de se rendre. Brutus s'étoit sauvé à Larisse d'où il écrivit à César, qui, ravi d'ap-

48. prendre qu'il vivoit, lui ordonna de l'attendre en cette ville. La clémence du vainqueur s'étendit sur les rois et les peuples étrangers qui l'avoient combattu. Les Athéniens lui ayant demandé grâce, il l'accorda, se contentant, pour toute vengeance, de dire à leurs députés: « Jusques à quand, dignes de périr par vous-» mêmes, devrez-vous votre salut à la gloire » de vos ancêtres? »

Son infortuné rival erroit presqu'à l'aventure; il avoit été joint en fuyant par trente de ses cavaliers. Pendant quelque temps il courut à toute bride; s'apercevant qu'il n'étoit pas suivi, il alla d'un pas plus tranquille, arriva sous les murs de Larisse, passa dans la vallée de Tempé, et suivant le cours du fleuve Pénée, trouva une cabane de pêcheur dans laquelle il passa la nuit. Le lendemain, ayant renvoyé les esclaves qui l'avoient accompagné, il monta sur une barque avec le reste de sa suite, gagna la mer, et en côtoyant le rivage, aperçut un plus grand navire, lui fit des signaux, et fut reçu à son bord, avec Lentulus, consul de l'année précédente, Lentulus Spinther et Favonius. Peu après, le patron recueillit encore le roi des Galates, Déjotarus, qui, étant sur le rivage, l'appeloit du geste et de la voix. Rendu près

d'Amphipolis, Pompée n'entra pas dans la ville; 48.
mais il fit afficher une ordonnance par laquelle il enjoignoit à toute la jeunesse macédonienne de se rendre près de lui en armes, soit qu'il désirât cacher le projet de se retirer dans un pays plus éloigné, soit qu'il voulût tenter de se maintenir dans la Macédoine; mais après avoir reçu quelques secours d'argent, et appris que César n'étoit pas loin, il alla joindre sa femme Cornélie qu'il avoit déposée à Mitylène : elle y attendoit la nouvelle de l'entière défaite de l'ennemi, persuadée, sur les rapports qui lui avoient été envoyés de Dyrrachium, qu'elle étoit certaine, et qu'il ne s'agissoit plus que d'atteindre un fugitif. Tout à coup elle voit entrer un messager dont la tristesse et les larmes lui annoncent les plus grands malheurs, et qui l'exhorte à se hâter si elle veut voir son époux; elle perd l'usage de ses sens : l'ayant recouvré, elle court au bord de la mer. Pompée la reçoit dans ses bras, sans proférer une parole; elle se désespère, et s'attribue le malheur de son mari. « Votre infortune, lui dit-elle, est l'effet » du sort qui s'acharne à me persécuter. Que » j'eusse été heureuse, si j'avois terminé ma » carrière avant mon premier époux (1)! Que

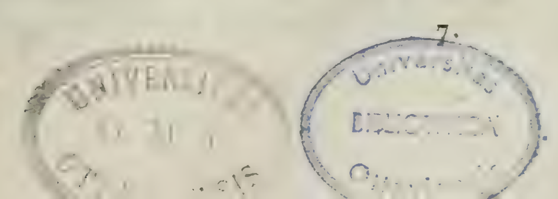
(1) Le jeune Crassus, tué avec son père par les Parthes

48. » j'aurois été sage, si, après l'avoir perdu, » j'eusse suivi le dessein que je formai de » quitter une vie malheureuse! Falloit-il que » je survécusse pour porter dans la maison » de Pompée le malheur qui me suit! » Son mari s'efforça de la consoler par la considération de l'instabilité des choses humaines. « C'est elle, ajouta-t-il, qui m'enhardit à tenter » encore la fortune dont le caprice peut me re- » porter au faîte d'où il m'a précipité. » Les habitans de Mitylène lui avoient des obligations: ils l'invitèrent à descendre dans leur ville; il s'y refusa, et les exhorta même à se soumettre au vainqueur, ajoutant avec une louable franchise, qu'ils pouvoient sans alarmes se fier à la douceur et à l'humanité de César.

Cratippe, célèbre philosophe, vint aussi le saluer. Pompée, suivant l'usage des malheureux, se plaignit de la Providence. Le philosophe, au lieu de lui répondre directement, ne l'entretint que des espérances qui lui restoient. Il eût pu, dit Plutarque, lui remontrer « que le mauvais gouvernement de Rome » exigeoit, comme un remède nécessaire, » la puissance monarchique, et ajouter: » Comment prouveriez-vous que vous eussiez » mieux usé de la fortune que n'en usera » César? Au reste, ces matières, et tout ce

» qui concerne la divinité, sont fort au-dessus 48.
» de notre raison. »

Pompée, emmenant Cornélie et Sextus, le plus jeune de ses fils, continua de naviguer vers le midi et l'orient; il se présenta devant Rhodes qui, après lui avoir envoyé une belle flotte, tandis que la fortune le favorisoit, le méconnut dans son malheur. Il poursuivit donc sa route, et aborda au port d'Attalie, en Pamphylie. Quelques vaisseaux de guerre de Cilicie vinrent l'y joindre; il y rassembla environ deux mille soldats. Soixante sénateurs, d'abord dispersés par la fuite, s'étoient réunis à leur chef; il apprit là des nouvelles de sa flotte qu'il avoit laissée dans la mer Ionienne. Caton la commandoit, et passoit en Afrique avec un gros corps de troupes. Ce fut pour Pompée un triste sujet de réflexions; il se plaignoit d'avoir été contraint de remettre à son armée de terre la décision de son sort, en laissant inutiles ses forces navales dont il eût pu tirer un si grand parti. Il se reprochoit de ne s'être pas au moins tenu à portée de sa flotte qui lui eût offert une ressource assurée : il est vrai que ce fut là une de ses fautes capitales; et un des plus grands traits de l'habileté de César, est d'avoir su l'amener à la commettre.



48. Pompée amassoit quelques troupes et un peu d'argent que lui fournissoient les caisses publiques; mais ces moyens étoient bien insuffisans pour résister à César. Il avoit en conséquence besoin d'un asile où il eût le temps d'assembler de plus grandes forces. Sa disgrâce lui fermoit l'entrée de toutes les provinces de l'Empire ; il venoit d'apprendre qu'Antioche avoit décrété de ne recevoir ni lui, ni aucun de ses partisans. Il restoit donc à choisir entre les rois amis de la république. Quelques uns proposoient Juba qui régnoit sur la Mauritanie. Pompée inclinoit pour le souverain des Parthes ; mais Théophane, dont il avoit toujours prisé les avis, préféroit l'Egypte qui étoit peu éloignée : elle étoit gouvernée par Ptolémée XIIe, enfant de treize ans, qui dans Pompée, respecteroit, disoit Théophane, le tuteur que lui avoit donné le sénat, et le bienfaiteur de son père. Il craignoit, au contraire, tout des Parthes; alléguoit leur perfidie envers Crassus, et leur brutale incontinence à laquelle il ne convenoit pas d'exposer la vertu de Cornélie, encore jeune et belle. Cette dernière considération fut ce qui frappa le plus Pompée. Il partit donc de Cilicie avec plusieurs galères, pour se rendre en Egypte, passa dans l'île de Chypre, sans

doute afin d'y prendre quelque renfort, et 48.
ayant su que Ptolémée étoit vers Peluse, cingla de ce côté : il s'arrêta à peu de distance du rivage, et envoya demander une retraite au jeune prince. L'eunuque Photin, premier ministre, assembla le conseil : on y résolut, par l'avis d'un rhéteur nommé Théodote, de recevoir le suppliant, et de l'égorger. Achillas, général égyptien, et deux centurions romains, dont l'un, Septimius, avoit servi sous Pompée, se chargèrent de ce lâche assassinat. S'étant mis dans une barque, ils avancèrent vers le navire de l'illustre fugitif : les amis de ce dernier, voyant un méchant bateau de pêcheur, qui ne contenoit que cinq ou six hommes, conçoivent des soupçons, et lui conseillent de ne pas se confier à une telle escorte. Tandis qu'on délibère, elle arrive ; en même temps, on aperçoit quelques vaisseaux qui appareillent dans le port, en sorte qu'on se croit trop engagé pour reculer, et qu'on estime qu'en témoignant de la défiance, on ne feroit que fournir aux Egyptiens un prétexte, s'ils méditoient quelque perfidie. Pompée se résigne en conséquence. Septimius en abordant, le salue en latin comme son général. Achillas employant la langue grecque, l'invite à passer dans la barque, parce que,

48. disoit-il, l'eau n'étoit pas assez profonde pour qu'une galère pût avancer jusqu'au rivage. Pompée, accompagné de deux centurions, de Philippe, un de ses affranchis, et d'un esclave (de sa femme apparemment, car il avoit renvoyé les siens), descend dans la barque des assassins. Comme personne ne lui parloit, quoique le trajet fût assez long, il voulut rompre ce silence, et envisageant Septimius, lui dit : « Je crois que vous avez autrefois » servi sous mes drapeaux. » Le centurion ne répondit que par un signe de tête : ce fut lui qui porta par derrière le premier coup, lequel fut suivi à l'instant d'un grand nombre d'autres. Pompée mourut sans proférer une parole; il avoit cinquante-huit ans. Cornélie aperçut de loin son désastre, et l'eût peut-être partagé, si elle ne s'étoit enfuie très-promptement.

Les meurtriers, ayant coupé la tête de la victime, la firent embaumer pour l'offrir à César, et jetèrent le corps nu sur le rivage. Philippe, se dépouillant de sa tunique, en couvrit son patron, et lui construisit un misérable bûcher. Un vieux soldat romain, établi en Egypte, autrefois légionnaire sous Pompée, aida en pleurant l'affranchi dans ce pieux office ; ils firent un petit amas de terre pour lui tenir lieu de cénotaphe ; car ses cendres furent

conservées pour son épouse. Quelqu'un y mit 48.
une inscription grecque dont le sens est : « Celui qui mérita des temples eut à peine un tombeau. » On ne laissa pas de dresser des statues en son honneur, autour de cette chétive sépulture : elles furent retirées dans un temple voisin, lorsque l'injure du temps les eut gâtées, et que le sable eut couvert le tombeau érigé sur les bords de la mer. L'empereur Adrien, voyageant en Egypte, cent soixante-dix-neuf ans après, chercha, découvrit le cénotaphe, fit rétablir et replacer les statues dans l'endroit où on les avoit posées.

Lentulus, consul de l'année 47, avoit suivi Pompée de loin : il arriva un jour après lui, au lieu même de la catastrophe, et voyant un petit bûcher qui fumoit encore : « Quel est, » s'écria-t-il, le malheureux auquel on rend » ici les derniers devoirs ? Peut-être, hélas ! » est-ce notre général lui-même. » Aussitôt il est arrêté, jeté en prison et mis à mort.

D'autres partisans de Pompée, moins malheureux, se disposoient, les uns à implorer César, les autres, au contraire, à lui résister. Cicéron, le docte Varron, quelques sénateurs encore, qui se trouvoient à Dyrrachium, lorsque la nouvelle de la bataille de Pharsale y parvint, ne songèrent qu'à s'en-

48. fuir, mais avec des vues différentes. Caton, qui commandoit dans cette place, étoit résolu, en supposant la mort de Pompée, dont le sort lui étoit inconnu, de ramener en Italie ceux qu'il commandoit, et de s'exiler lui-même à quelque extrémité de l'univers, ne pouvant soutenir la pensée d'obéir à un maître : si Pompée vivoit encore, il regardoit comme un devoir de conserver à son général les troupes qu'il en avoit reçues. Cicéron ne songeoit qu'à finir ses jours en Italie, sous la protection du vainqueur. Labienus, qui du champ de bataille, avoit fui à Dyrrachium, ne respiroit que la guerre : plusieurs étoient dans les mêmes dispositions ; ils s'efforçoient d'atténuer en public l'importance de la bataille de Pharsale. Cicéron les réfutoit par des plaisanteries mordantes que son chagrin lui inspiroit bien à contre-temps. Tous néanmoins allèrent joindre la flotte, dont le rendez-vous étoit à Corcyre. Là se rassemblèrent les commandans de diverses escadres, qui s'en étoient détachés pour quelques missions particulières. Le fils aîné de Pompée (Cneius) s'y trouva. L'année précédente, il avoit été envoyé par son père en Orient, pour y rassembler des forces ; les Egyptiens lui fournirent des vaisseaux ; mais ils l'abandonnèrent dès qu'ils connurent l'évé-

nement de Pharsale. On tint un conseil, dans 48.
lequel Caton, toujours soumis à la règle, déféroit le commandement de la flotte à Cicéron, dont les intentions n'étoient pas connues. Celui-ci avoit un double droit à la préférence, en qualité de consulaire et de proconsul. Il avoit reçu ce dernier titre en partant pour la Cilicie, et le conservoit encore, parce qu'il n'étoit pas rentré depuis à Rome; mais extrêmement éloigné de toute pensée belliqueuse, il déclara nettement que son avis étoit, non pas seulement de poser les armes, mais de les jeter. Cn. Pompée, transporté de colère, lui donna les noms de traître et de déserteur, tira l'épée, et alloit la lui plonger dans le sein, si Caton n'eût arrêté son bras. Cicéron, échappé à ce péril, alla attendre les ordres de César à Brindes, où il lui fallut rester long-temps dans la situation la plus humiliante, tremblant, consterné, n'espérant rien que de la générosité d'un ennemi, réduit à craindre les succès de ses anciens amis, jugeant plus heureux et plus sages ceux qui se conduisoient avec plus de fermeté, et par conséquent forcé de se mésestimer lui-même.

Caton, d'un caractère tout opposé, inébranlable dans ses résolutions, fit voile avec la plus grande partie de la flotte, pour chercher

48. Pompée, dont il ignoroit encore la fin déplorable. Conjecturant qu'il s'étoit retiré dans la Libye ou en Egypte, il vogua vers ces contrées. Parvenu à un promontoire nommé Paliure, il trouva Cornélie, et son fils Sextus. Plusieurs de ceux qui étoient sur sa flotte, apprenant la mort de Pompée, et plus attachés à sa personne et à sa fortune qu'à la cause de la république qu'il étoit censé soutenir, résolurent de se soumettre au vainqueur. Caton, qui tenoit pour maxime de ne contraindre personne, laissa chacun maître de se retirer. C. Cassius, que nous verrons dans la suite conspirer contre César, fut du nombre de ceux qui prirent ce parti : il alla chercher César à Rhodes, et ne l'y trouva pas. Le voyant ensuite embarqué dans une guerre périlleuse, il hésita s'il persisteroit dans son dessein. La fortune ayant été encore une fois asservie par le génie du conquérant des Gaules, il se présenta devant lui, et appuyé de la recommandation de Brutus dont il avoit épousé la sœur, en reçut un accueil favorable.

Plusieurs, désespérant mal à propos d'obtenir le même traitement, ou par d'autres motifs, déclarèrent à Caton qu'ils étoient prêts à continuer la guerre, s'il vouloit se mettre à leur tête. Quoiqu'il eût désiré ne

prendre désormais aucune part aux dis- 48.
cordes civiles, et s'ensevelir dans quelques contrées inconnues, il ne put se refuser à la confiance que lui témoignoient d'anciens compagnons de fortune, qui, dans une terre étrangère, se voyoient dénués de tout appui. Il accepta le commandement; les deux fils de Pompée restèrent sur sa flotte, et leur mère, qui connoissoit trop César pour en rien craindre, retourna en Italie.

Ce vainqueur, ne laissant jamais à l'ennemi qu'il avoit battu, le temps de respirer, n'eut pas plus tôt désarmé près de Larisse ceux qui s'étoient sauvés dans la déroute de Pharsale, qu'il se mit à la poursuite de leur chef, marchant à grandes journées, avec un corps de cavalerie que suivoit, à quelque distance, une seule légion : il eut, à Amphipolis, des nouvelles de Pompée qui vivoit encore, et qu'on croyoit être allé en Asie. César, n'ayant pas de vaisseaux, gagna par terre le détroit de l'Hellespont, afin de n'avoir à traverser qu'un petit espace de mer : il le fit d'abord franchir par ses troupes, et s'étant ensuite embarqué dans une espèce de bateau, il rencontra, au milieu du détroit, L. Cassius (1) qui tenoit

(1) Il ne faut pas le confondre avec C. Cassius.

48. pour Pompée, et qui avoit dix vaisseaux de guerre. César, allant à lui, l'exhorta, dit Suétone, à se rendre, et il se rendit. Nous ignorons quelle foi il faut ajouter à ce fait merveilleux, rapporté aussi par Dion. Il n'en est pas fait mention dans les Commentaires : il semble qu'un trait aussi extraordinaire auroit dû y trouver place. Quoi qu'il en soit, César continua de naviguer sur les côtes, soit avec les vaisseaux de L. Cassius, soit avec ceux que lui fournirent les villes maritimes de l'Asie, signalant sa course par des actes de clémence et de générosité, pardonnant à tout le monde, et réprimant les vexations des publicains. En considération de Théopompe, dont il estimoit l'érudition, il accorda une exemption totale de tributs à la ville de Cnide, patrie de ce savant.

Il apprit que Pompée avoit paru dans l'île de Chypre; ce qui lui donna lieu de penser que, comme Brutus le lui avoit dit ou fait pressentir, il s'étoit retiré en Egypte; en conséquence il se dirigea de ce côté, en partant de Rhodes, avec dix galères de ce port, quelques autres de l'Asie, en petit nombre, trois mille deux cents fantassins et huit cents cavaliers. C'étoit une force bien médiocre, mais il comptoit que sa réputation, quelque

part qu'il allât, seroit pour lui une sauve- 48.
garde assurée. En arrivant dans la rade d'Alexandrie, il s'y arrêta, parce qu'il s'aperçut qu'il y avoit beaucoup de désordre sur le rivage. Bientôt il vit arriver l'infâme rhéteur qui avoit conseillé l'assassinat de Pompée, et qui venoit lui apporter sa tête et son anneau. A ce triste spectacle, il versa des larmes et témoigna l'indignation que lui inspiroit un si lâche forfait. Il fit brûler honorablement ce triste reste de son rival, et en plaça les cendres dans un temple qui fut par lui consacré à Némésis, vengeresse de l'insolence dans la prospérité, et des cruautés exercées envers les malheureux. La prudence l'empêcha sans doute de punir, autrement que par le mépris le plus marqué, un attentat commis dans un pays dont il n'étoit pas le maître, et où il arrivoit avec une escorte plutôt qu'avec une armée.

Il ne tarda pas même à voir que sa présence y étoit importune. Soit que l'accueil fait au principal auteur de la mort de Pompée, ou la crainte d'une domination étrangère eût indisposé les esprits, il fut reçu avec des marques d'improbation par les soldats d'Alexandrie, et la multitude murmura de ce qu'on portoit les faisceaux devant lui, ce

48. qu'elle regardoit comme une dégradation de la majesté royale. Le prince étoit absent; César alla loger dans son palais, et y fit faire exactement la garde pour sa sûreté. Mais comme ses soldats étoient souvent insultés dans la ville, et qu'il y en avoit même quelquefois de tués, il demanda en Asie quelques légions qu'il avoit formées des débris de celles de Pompée; car il avoit renvoyé ses vieilles troupes en Italie, sous la conduite d'Antoine. Les vents étésiens, ou du nord, le retenoient en Egypte. Ce séjour forcé fut utile à plusieurs partisans de Pompée, qui depuis sa mort étoient en prison, errans ou cachés dans ce pays. César, avec la liberté, leur rendit ses bonnes grâces. Il fit aussi cesser la guerre civile, déjà commencée dans cette partie de l'Afrique, lorsqu'il y arriva. Son dernier roi, Aulète, avoit laissé deux fils qui se nommoient l'un et l'autre Ptolémée, et deux filles, Cléopâtre et Arsinoé. Son testament ordonnoit que l'aîné de ses fils prît pour épouse sa fille aînée, et qu'ils régnassent conjointement. Ces associations au trône, et ces mariages entre le frère et la sœur étoient une coutume devenue loi de l'Etat. Pour assurer l'exécution de sa dernière volonté, le prince avoit imploré, dans l'acte qui la contenoit, la protection de

Rome. Il étoit mort depuis trois ans. Cléo- 48.
pâtre en ayant quatre de plus que son frère (âgé de treize ans), prétendoit gouverner; mais Photin, qui avoit la principale confiance du jeune prince, et quelques autres de ses ministres, conduisoient seuls les affaires. Il en résulta dans la cour d'Alexandrie une division qui n'avoit pas encore produit de rupture ouverte, lorsque le fils aîné de Pompée y vint demander du secours. Cléopâtre acheta la protection de ce jeune Romain par le sacrifice de sa vertu; et ce sacrifice ne lui fut d'aucune utilité, puisque le sénat de Pompée, comme nous l'avons dit, jugea en faveur de Ptolémée. Ce prince, ou ses ministres, s'appuyant de ce décret, la chassèrent de l'Egypte. Elle se retira avec sa sœur Arsinoé en Syrie, où elle assembla des forces; son frère marcha contre elle, et leurs armées étoient en présence, lorsque Pompée et César arrivèrent successivement en Egypte. Ce dernier, comme représentant, en qualité de consul, le peuple romain, tuteur du mari et de la femme, leur ordonna de licencier leurs armées, et de venir plaider leur cause à son tribunal. Les ministres de Ptolémée appréhendèrent un tel arbitre par plus d'une raison: le droit de la reine étoit incontestable; il avoit été méconnu

48. par Pompée, et Cléopâtre étoit belle. Une autre affaire ne les alarmoit pas moins : César avoit prêté soixante-dix millions de sesterces à Aulète ; il en avoit remis trente à ses enfans ; mais il exigeoit le reste, dont il avoit besoin. Il n'étoit pas aisé de le satisfaire. Photin, pour se débarrasser du juge et du créancier, forma des desseins contre sa vie. César passa les nuits entières à table, pour éviter les surprises. Le ministre, après divers procédés pleins de malveillance, résolut d'employer la force ouverte, et fit venir Achillas qui étoit demeuré sous les armes, près de Peluse. Cléopâtre obéit ponctuellement à César, et se rendit sous les murs d'Alexandrie. Mais son époux y étoit déjà ; la ville lui obéissoit, et sa femme ne put pénétrer dans l'appartement de son juge qu'en s'y faisant apporter le soir enveloppée dans une couverture. Il paroît que César obtint sur-le-champ de cette reine galante le prix de la décision qu'elle en espéroit. Cette fois l'attente de la princesse ne fut pas trompée ; son amant décida qu'elle régneroit conjointement avec son mari, et fit présent à leur frère et à leur sœur Arsinoé, de l'île de Chypre, qui étoit cependant une province romaine. Photin n'en poursuivit pas moins son projet ; il en résulta une guerre très-animée.

César, qui n'avoit que quatre mille hommes, 48.
fut attaqué par vingt mille, au nombre desquels se trouvoient beaucoup de Romains restés en Egypte depuis l'expédition de Gabinius (en 55). Le vainqueur de Pharsale courut de grands dangers. Obligé, dans une action, de se jeter à la mer pour gagner un navire, on le vit tenir d'une main des papiers, nager de l'autre, et tirer avec les dents sa cuirasse, qui lui échappa enfin. Cette dernière circonstance fut un bonheur; car la couleur de pourpre, faisant remarquer de loin cette armure, attira sur elle tous les traits de l'ennemi, tandis que César se sauvoit sans être aperçu.

Des convois et des secours lui arrivèrent 47.
fort à propos; des corsaires égyptiens, placés comme en embuscade près de Canope, lui en avoient quelquefois enlevé. Son questeur, C. Tiberius Néron, auquel il confia sa flotte, réussit à déloger ces corsaires. Le renfort le plus considérable qu'il reçut, fut celui qu'amena par terre Mithridate, surnommé le Pergaménien, parce qu'il naquit à Pergame. Il étoit de la race des Gallo-Grecs. Sa mère, quoique mariée, concubine du célèbre Mithridate, eut l'impudente vanité de faire passer son fils pour celui de ce monarque, et l'appela de son nom. Ce prince effectivement lui donna

47. une éducation royale, et l'instruisit dans son camp même à l'art de la guerre. L'enfant profita beaucoup à l'école d'un tel maître; et s'étant depuis attaché à César, qui lui accordoit un rang distingué entre ses amis, il l'accompagna dans l'expédition d'Alexandrie. Dès que ce général y vit la guerre s'allumer, il l'envoya en Syrie et en Cilicie pour y lever des troupes. Mithridate s'acquitta promptement de sa commission, et s'avança vers Peluse à la tête d'une forte armée. Après divers exploits, il rejoignit César, venu au-devant de lui, et le mit en état d'accabler aussitôt le foible roi d'Egypte. Ce prince, après la perte d'une bataille décisive, se noya dans le Nil en fuyant. Son corps, trouvé dans la vase, fut reconnu à la cuirasse d'or que les Ptolémées avoient coutume de porter à la guerre. Le vainqueur ayant fait passer cette armure à Alexandrie, comme un témoignage de la mort du roi, les Alexandrins vinrent implorer sa miséricorde. César, qui ne savoit que pardonner, s'empressa de les rassurer, quoiqu'il eût beaucoup à s'en plaindre. Il pouvoit réduire l'Egypte en province romaine; mais, soit qu'il écoutât son amour ou la justice, il laissa ce royaume à Cléopâtre et au second frère de cette princesse, lequel encore enfant,

ne pouvoit avoir que le nom de roi ; en sorte 47.
que l'autorité tout entière demeuroit à la sœur (1).

Il falloit que cette femme fût bien séduisante, puisqu'elle put enchaîner un moment l'activité de César. Après un séjour de neuf mois en Egypte (dont elle fut au moins en partie la cause) pendant lequel ses ennemis avoient rassemblé des forces considérables en Afrique, et le sort du monde étoit demeuré incertain, il passa encore environ trois mois dans les délices de la volupté, quoique âgé de cinquante-deux ans. Ils s'embarquèrent ensemble dans un superbe navire, remontèrent le Nil, suivis de quatre cents barques, et eussent traversé la contrée entière jusqu'à l'Ethiopie, dit Suétone, si l'armée romaine n'eût refusé de suivre son général.

Enfin, le bruit des progrès que faisoit en Asie Pharnace, excité par le parti républicain, réveilla César, et le contraignit de s'arracher des bras de Cléopâtre. En partant, il emmena la sœur de cette princesse (Arsinoé), de peur qu'elle n'excitât quelque trouble, et

(1) Dans le *Précis*, le séjour de César en Egypte, qu'on peut regarder comme un épisode de son histoire, est traité plus au long.

47. laissa une grande partie de ses troupes dans Alexandrie pour affermir le nouveau gouvernement. Peu après le départ de son amant, la reine mit au monde un fils qu'elle nomma Césarion. César reconnut cet enfant, et plaça la statue de la mère à côté de celle de Vénus, dans un temple qu'il fit construire en l'honneur de cette déesse. L'année suivante, la reine vint à Rome avec son second frère, devenu son époux. Le dictateur les reçut chez lui, les fit reconnoître pour souverains d'Egypte, et amis du peuple romain (1).

En quittant cette contrée, César, avec la sixième légion, réduite à mille hommes, prit le chemin de la Syrie. Les avis qu'il reçut de Rome lui annoncèrent que tout étoit en combustion dans cette ville; que l'Afrique, comme l'Italie, réclamoit sa présence. Mais ne doutant jamais de la victoire, il ne songea qu'à mettre de l'ordre dans les affaires qui lui restoient à terminer, et crut devoir commencer par les provinces dont il étoit le plus à portée. Les rois et les princes voisins se rendirent en foule près de lui; la réception gracieuse qu'il leur fit les renvoya pleins d'affection pour ses intérêts et ceux de l'Empire. Il confirma la

---

(1) Ce voyage donna lieu à des murmures.

souveraine sacrificature des Juifs à Hyrcan, 47.
malgré les plaintes d'Antigone, fils d'Aristobule, lui permit de rebâtir les murs de Jérusalem détruits par Pompée, et maintint Antipater dans l'exercice du pouvoir dont il jouissoit sous le nom du foible Hyrcan. Ce ministre avoit bien mérité de César, en se joignant à l'armée de Mithridate avec trois mille Juifs, qui rendirent de grands services dans cette occasion.

En approchant des frontières de la Gallo-Grèce, César vit arriver Déjotarus, qui se présenta devant lui sans aucun ornement royal, et même en posture de suppliant et d'accusé, pour demander pardon d'avoir secouru Pompée. Le vainqueur lui fit grâce, en considération de leur ancienne hospitalité, des services qu'il avoit rendus à la république, de son âge, de sa condition, et des intercesseurs qui étoient accourus de Rome pour solliciter en faveur de ce prince. Il se réserva de juger, quand il seroit plus libre, les contestations qui existoient entre Déjotarus et les autres tétrarques, et lui demanda, pour combattre Pharnace, une légion qu'il avoit formée sur le modèle de celles des Romains.

Arrivé dans le Pont, César reçut une ambassade du parricide fils de Mithridate. Ce

47. roi, réduit par Pompée à la possession du Bosphore, profita de la guerre civile des Romains pour ressaisir les Etats possédés par ses ancêtres. Déjà il avoit conquis la ville de Phanagorée, que Pompée avoit déclarée libre, la Colchide, Sinope, capitale du Pont, l'Arménie, qui appartenoit à Déjotarus, et il étoit en armes dans la Cappadoce, qu'il prétendoit enlever à Ariobarzane. Domitius Calvinus, qui commandoit pour César en Asie, ayant envoyé une partie de ses forces en Egypte, n'avoit plus qu'une légion romaine. Déjotarus, de retour dans la Galatie, après la bataille de Pharsale, lui en fournit deux, et Domitius en leva une autre dans le Pont. Il attaqua Pharnace dans une position très-forte. Les soldats de Déjotarus s'enfuirent au premier choc; ceux du Pont furent taillés en pièces. La légion romaine soutint cependant l'effort des vainqueurs, et fit une retraite honorable, n'ayant perdu que deux cent cinquante hommes. Bientôt un adversaire plus terrible vint arrêter les progrès de Pharnace. César étoit déjà dans le Pont. Son ennemi sachant que les besoins les plus urgens l'appeloient ailleurs, tâcha de l'amuser par des négociations. Ce n'étoit pas une chose aisée que de tromper César. Ayant sans peine démêlé l'artifice, il ne songea qu'à décider la

querelle par une bataille. Il n'avoit cependant, 47.
outre les mille hommes qu'il amenoit, qu'une légion de Déjotarus, et deux autres qui venoient d'être battues sous le commandement de Domitius ; mais entre ses mains tout soldat sembloit devenir un héros, tout étoit un instrument de victoire. Posté sur une colline assez haute, il se retranchoit, lorsque Pharnace parut au bas, rangé en bataille. Il prit ce mouvement pour une bravade, ne pensant pas qu'il pût y avoir un homme assez téméraire pour venir l'attaquer de front dans un tel poste. Il se trompa ; et le mouvement de Pharnace fut si rapide, que César n'eut qu'un moment pour faire quitter l'ouvrage et prendre les armes à sa troupe, puis la ranger en bataille. Il en résulta quelque désordre, augmenté par les chariots armés de faux qui précédoient l'armée ennemie. Mais les Romains se remirent bientôt de ce trouble. La sixième légion commença la victoire, qui fut promptement décidée. L'armée de Pharnace étant culbutée, le vainqueur, sans lui donner le temps de respirer, alla forcer son camp, d'où ce prince parvint à s'échapper. On dit que César, surpris de la facilité de ses succès, s'écria : « O » Pompée, voilà donc les ennemis dont la » défaite vous a fait donner le nom de Grand! »

47. Cette guerre est célèbre par le mot dont tout le monde sait que César se servit pour la caractériser : *Veni, vidi, vici.* « Je suis venu, j'ai vu, » j'ai vaincu. » Pharnace retiré à Sinope, y fut poursuivi par Domitius, qui le contraignit de sortir du Pont. Quand il se présenta pour rentrer dans le Bosphore, il le trouva usurpé par celui auquel il en avoit laissé la régence (Asandre), et périt en le combattant.

Sans attendre ce que deviendroit un prince qui n'étoit plus à craindre, César, dès le lendemain de sa victoire, avoit pris la route de Rome, à la tête d'un détachement de cavalerie, après avoir donné ordre à la sixième légion de l'y suivre pour recevoir les récompenses dues à ses services et à sa valeur. En traversant la Gallo-Grèce, il en ôta une partie à Déjotarus, pour la donner à Mithridate de Pergame, qu'il chargea de chasser Asandre du Bosphore, et auquel il permit de le remplacer quand il l'auroit vaincu. Déjotarus fut encore obligé de céder à Ariobarzane la Petite Arménie, et de payer une forte somme à César, qui, au rapport de Cicéron, avoit contre lui une haine personnelle (1). Dans sa course

(1) Après la mort du dictateur, ce prince, quoiqu'il fût alors dans une extrême vieillesse, se remit de lui-

rapide, ce général n'oublia pas d'amasser beau- 47.
coup, et ne fut pas scrupuleux sur les moyens : il ne s'en cachoit pas, et avoit coutume de dire, « qu'avec de l'argent on a des soldats, et avec » des soldats de l'argent. »

La fortune, qui lui avoit été contraire dans l'Illyrie, où deux de ses lieutenans furent battus, en 49, y avoit déjà changé de face. Après la défaite de ces généraux, la seule ville de Salones, la principale, il est vrai, du pays, tint encore pour César. M. Octavius, général de Pompée, essaya de l'emporter d'assaut. Les Romains qui s'y trouvoient, quoiqu'en petit nombre, se défendirent avec intrépidité : ils mirent en liberté tous les esclaves qui étoient en état de concourir à la défense de la place, et coupèrent les cheveux des femmes pour les employer à des machines de guerre. Octavius assiégea la ville dans les formes. Elle résista long-temps, quoique très-incommodée par la disette ; et les assiégés ayant un jour remarqué que les ennemis n'étoient nullement sur leurs

---

même en possession de tout ce qu'on lui avoit arraché. Il conserva son courage jusqu'au dernier soupir ; mais il fut le bourreau de sa famille ; et pour élever la fortune d'un de ses fils, il extermina tous les autres. On ignore si ce projet lui réussit, et si ce fils lui succéda dans la tétrarchie des Galates.

47. gardes, firent une sortie générale, emportèrent successivement cinq camps dont Octavius avoit entouré leur ville, et l'obligèrent de s'enfuir honteusement. L'été suivant (en 48), César envoya Cornificius en Illyrie avec deux légions. Celui-ci se battit toujours avec avantage contre Octavius et les naturels du pays; mais après la journée de Pharsale, des bandes considérables de vaincus s'étant jetées dans cette province, César sentit que Cornificius avoit besoin de renfort; il le fit seconder par Gabinius, qui autrefois créature de Pompée, s'étoit attaché à son rival, lequel, par la loi portée pendant sa dictature de onze jours (en 49), l'avoit rappelé d'exil. Ce général amena quelques légions nouvellement levées. Ayant de la peine à les faire subsister, parce que la province étoit pauvre, et qu'il y étoit venu en hiver, saison peu propre aux convois (1), il fit plusieurs entreprises dans lesquelles il échoua, quoiqu'il eût donné autrefois, en Syrie et en Egypte, des preuves de courage et de capacité. Il attaqua des châteaux où il comptoit trouver des vivres, et fut

(1) Il faut toujours se rappeler en lisant les histoires de ces temps, que la marine étoit alors imparfaite, et qu'on naviguoit peu dans la mauvaise saison.

repoussé par les Barbares; ce qui donna la 47.
hardiesse à ceux-ci de le harceler dans sa retraite : il perdit beaucoup de monde, et s'étant réfugié à Salones avec les débris de son armée, il y mourut de maladie.

Privé de cet appui, Cornificius se trouva extrêmement pressé pendant la guerre d'Egypte; il eut recours à Vatinius, dans lequel on n'avoit, en général, vu jusqu'alors qu'un tribun turbulent, et qui étoit resté à Brindes avec un assez bon nombre de vieux soldats que la maladie avoit retenus dans ce port, lorsque César fit passer ses légions en Epire. Quoiqu'encore malade, Vatinius s'embarqua sur une très-petite flotte, et eut la hardiesse de chercher Octavius, qui en avoit une bien plus forte. Celui-ci prit la fuite, et leva même un siége qu'il avoit commencé. Mais lorsqu'il connut la foiblesse de son ennemi, il le poursuivit à son tour, et l'atteignit. Vatinius suppléa au nombre par l'audace. Monté sur une grande galère, il la dirigea contre celle qui portoit Octavius, dont il brisa l'éperon. Aussitôt tous les navires s'approchent pour secourir les deux amiraux; c'étoit ce que désiroit Vatinius : les siens étant chargés de soldats intrépides, l'abordage lui procura la victoire : elle fut décisive; aucun vaisseau ennemi n'osa

47. paroître dans la mer Adriatique, et l'Illyrie entière, soumise aisément par Cornificius, reconnut les lois de César. Après cette glorieuse et courte expédition, Vatinius revint à Brindes, sans avoir perdu, dit-on, un seul homme.

Dans la Grèce, Athènes et Mégare avoient résisté aux armes de César. Ce général, avant la bataille de Pharsale, avoit opposé aux lieutenans de son rival, dans le midi de cette contrée, Fusius Calenus. Celui-ci n'ayant pu pénétrer dans le Péloponèse, dont il trouva l'isthme fermé par un mur qu'avoit construit le lieutenant de Pompée, alla mettre le siége devant Athènes, et prit d'abord le Pirée, dont les fortifications avoient été rasées par Sylla. Les Athéniens continuèrent de se défendre dans la ville, et n'ouvrirent leurs portes qu'après la journée de Pharsale. Mégare n'imita pas leur soumission : ses habitans soutinrent les attaques de Calenus. Enfin, se voyant près d'être forcés, ils s'avisèrent de lâcher des lions qu'on entretenoit dans leur ville pour les faire paroître dans l'arène de Rome. Ces animaux déchaînés se tournèrent contre les Mégariens eux-mêmes, et en déchirèrent plusieurs : le reste fut pris et réduit en esclavage. Mais le vainqueur, humain jusque dans un acte de

sévérité, vendit ces esclaves à des gens liés avec 47.
eux, et à un prix très-bas, afin que leur rançon ne leur fût point onéreuse. Le Péloponèse, plus prudent que Mégare, cessa d'opposer de la résistance à Calenus, dès qu'il sut la victoire de César dans la Thessalie. Il en fut de même du reste de la Grèce, qui reconnut la loi du plus fort.

Tous les amis de Pompée prirent aussi ce parti, à l'exception de ceux qui suivirent Caton, et de deux sénateurs, Ser. Sulpicius et M. Marcellus : ils avoient été consuls en même temps; s'imposant tous deux un exil volontaire, ils en adoucirent l'amertume par la culture des lettres et de la philosophie. Brutus, en revenant à Rome, vit Marcellus à Mitylène où il s'étoit retiré, non seulement dit-il, consolé de sa disgrâce, mais jouissant de tout le bonheur que comporte la vie humaine, et goûtant plus que jamais les lettres qu'il avoit toujours aimées. Aussi, ajouta-t-il, « En m'éloignant de lui, je n'ai pas cru quitter » un exilé, mais aller moi-même en exil. » Brutus prétend que César passa devant Mitylène sans s'y arrêter, pour ne pas voir un homme de ce mérite dans une situation si peu digne de lui. Mais ce général avoit assez de motifs, sans celui-là, de ne pas prolonger son

47. voyage par des séjours inutiles. Au reste, toujours semblable à lui-même, il accorda leur grâce à tous ceux qui voulurent l'obtenir, quoiqu'il eût pu la refuser, peut-être sans injustice, à plusieurs, entre autres aux deux Quintus Cicéron, père et fils. Le premier, après avoir servi sous lui dans les Gaules, suivit Pompée dans la guerre civile. César en fut d'autant plus offensé, qu'il pensa que c'étoit lui qui avoit entraîné son frère dans le même parti. L'orateur ayant été instruit de cette opinion de César, lui écrivit pour l'en dissuader, quoiqu'il eût déjà des raisons de se plaindre de Quintus père. Celui-ci, par un procédé bien contraire et bien odieux, déclama contre Cicéron, et envoya son fils vers César, moins pour implorer sa clémence en leur faveur, que pour accuser l'orateur romain. Malgré cette noirceur, les amis de ce dernier, sachant bien qu'il étoit fort éloigné d'en désirer vengeance, crurent se conformer à ses intentions en sollicitant pour son frère, qui rentra en grâce. Cicéron essuya d'autres angoisses à Brindes, où sa vie fut long-temps à la discrétion de Marc-Antoine. Il ne fut pleinement rassuré qu'au retour de César. Etant allé au-devant de lui, la manière dont il fut reçu dissipa enfin ses longues terreurs.

Il étoit temps que le maître du monde vînt 47.
mettre quelque ordre dans la ville. On n'y avoit appris la bataille de Pharsale que par les lettres des particuliers. Le vainqueur s'étoit abstenu, par modération, d'en écrire au sénat. Rome reconnoissant déjà ses lois, la défaite et la mort de Pompée n'y apportèrent aucun changement. Tout demeura calme sous le consul Servilius. Il nomma César dictateur, non pour six mois, suivant l'usage, mais pour toute l'année 47 ; celui-ci étoit alors occupé de la guerre d'Alexandrie, et ce fut dans le palais de Ptolémée qu'il prit possession de sa dignité. Comme il étoit trop éloigné pour qu'on pût attendre le choix qu'il auroit dû faire d'un maître de la cavalerie, le sénat le fit à sa place, et nomma Marc-Antoine. Le dictateur devant présider aux élections, il n'y en eut point au commencement de l'année actuelle. Les tribuns et les édiles du peuple seuls continuèrent leurs fonctions, et le maître de la cavalerie eut dans Rome un pouvoir illimité, qu'il ne partageoit avec personne. Sa conduite fut bien loin de répondre à un emploi aussi éminent. Dès long-temps il avoit affiché le faste, l'indécence et la débauche. Lorsque César, partant pour la guerre d'Espagne (en 49), lui eut laissé le commandement de l'Italie, on le vit,

47. depuis Brindes jusqu'à Rome, porté sur un char attelé de lions, et suivi d'une comédienne qui s'offroit à tous les regards dans une litière ouverte. Les magistrats des villes qu'il traversoit étoient obligés d'aller au-devant de lui, et de rendre des hommages à sa maîtresse. Encore leur falloit-il souvent attendre que les vapeurs du vin qui incommodoient Antoine se fussent dissipées. « Voyez, disoit à ce sujet » Cicéron à son ami, voyez quelle honte » accompagne notre ruine, et sous quels » hommes nous succombons! » Tel est le malheur des guerres civiles, que le chef est contraint de fermer les yeux sur beaucoup de désordres qu'il improuve; et César étoit trop habile pour manquer à cette indulgence politique. Le maître de la cavalerie ne se conduisit pas mieux que ne l'avoit fait le commandant de l'Italie. Il s'entouroit de bateleurs et de comédiennes, et ses débauches de table étoient si outrées, qu'au milieu de la place publique et de ses fonctions, il donnoit quelquefois des preuves dégoûtantes de son intempérance. Cette turpitude étoit bien moins fâcheuse pour ses concitoyens que ses rapines, qui en ruinoient plusieurs. Surpassant la prodigalité de son père, qui la poussoit cependant à l'excès, il ne pouvoit réparer les brèches

de sa fortune, ou plutôt subvenir à ses dépenses 47.
extravagantes, qu'en prenant de toute main; ce fut ce qu'il fit aussi. Il pilloit partout, vendoit la justice, et ravissoit aux uns leurs possessions pour les donner aux autres. Les prétextes ne lui manquoient pas dans une ville où les mécontens formoient le plus grand nombre, et où l'on n'obéissoit guère qu'en murmurant et par contrainte; aussi ne négligeoit-il pas l'usage de la terreur. Outre qu'il étoit toujours entouré de troupes, il présidoit aux assemblées et aux jeux l'épée au côté; ce qu'on n'avoit jamais vu.

La servitude sembloit au moins promettre quelque repos à la ville. Dolabella lui ravit ce foible dédommagement : c'étoit un jeune ambitieux qui avoit du talent, dont le courage alloit jusqu'à l'audace, et dont la fortune, comme celle de la plupart des amis de César, étoit absorbée par ses dettes. Pour se débarrasser de ses créanciers, et se procurer des partisans, après s'être fait, à l'exemple de Clodius, transférer dans l'ordre du peuple, et nommer tribun, il reprit le projet dans lequel Cœlius avoit échoué, c'est-à-dire, qu'il proposa d'anéantir tous les droits des créanciers et des propriétaires de maisons. Les honnêtes gens, secondés par deux collègues de Dolabella,

47. s'opposèrent à sa proposition anarchique. Il en résulta des combats qui firent couler du sang. Antoine, toujours obéré, favorisa d'abord Dolabella; mais ayant soupçonné ce tribun d'une intrigue avec sa femme qu'il répudia, il rompit avec lui, défendit le port d'armes à tout ce qui n'étoit pas homme de guerre, et fit venir de nouvelles troupes. Le tribun n'en tint pas moins tête et au maître de la cavalerie, et au sénat, qui lui étoient également opposés.

Antoine, au plus fort de la querelle, fut contraint de quitter Rome, pour tâcher de ramener à leur devoir les légions victorieuses de César qui menaçoient de se révolter. La douzième ayant eu ordre de passer en Sicile, refusa d'obéir avant d'avoir reçu les récompenses promises pour les services déjà rendus; et, lorsque les commandans voulurent parler de discipline, on leur répondit par des coups de pierres, et on les força de chercher leur salut dans la fuite. Les autres légions déclarèrent aussi qu'elles ne serviroient qu'après l'exécution des promesses qui leur avoient été faites. On ignore quel fut le succès de la démarche d'Antoine; on sait seulement qu'il se fit substituer à Rome, et nomma en son absence un gouverneur, chose tout-à-fait nou-

velle. Ce fut L. César, son oncle maternel, homme respectable, mais trop foible pour réprimer un tribun déterminé comme Dolabella : aussi la sédition fut-elle portée aux derniers excès. La ville étoit partagée en deux camps : dans l'un étoient les débiteurs, dans l'autre les créanciers; et chaque jour ils en venoient aux mains, employant pour s'attaquer non seulement le fer, mais le feu. Antoine étant de retour à Rome, Dolabella n'en continua pas moins son entreprise; et, ayant convoqué une assemblée dans laquelle il prétendoit l'achever, il barricada les avenues de la place, et fit construire des tours de bois pour en défendre les approches. Antoine força les barrières, mit en pièces les tables sur lesquelles les lois étoient inscrites, et ayant pris quelques séditieux, les fit précipiter de la roche Tarpéienne. Cet acte de sévérité ne mit pas cependant fin aux troubles; ils ne cessèrent qu'après qu'on eut appris la défaite de Pharnace et la prochaine arrivée de son vainqueur. 47.

César rendu à Rome, ne fit aucune recherche du passé; il savoit qu'un chef de parti doit non seulement pardonner, mais ignorer beaucoup de choses. Les partisans de Pompée ne furent pas plus inquiétés que les autres. On vendit seulement les biens de ceux qui avoient

47. péri dans la guerre civile, comme ayant appartenu à des ennemis publics. Antoine se rendit adjudicataire de ceux de Pompée. Cicéron le traite à ce sujet d'ennemi des dieux et des hommes, et signale encore, au nombre de ceux qui se souillèrent de ces larcins vils et barbares, un P. Sylla qui, sous la dictature de son parent, s'étoit déjà gorgé d'un semblable butin. César employa d'autres ressources moins odieuses pour se procurer de l'argent dont il avoit très-grand besoin ; il eut recours à des emprunts, et accepta de ces dons appelés gratuits et souvent offerts par la crainte. Le fardeau ne tomboit que sur les riches ; César ménagoit et même favorisoit la multitude dont l'affection est un point d'appui nécessaire à toute domination naissante ; il suivit, en partie du moins, le plan de Dolabella ; il n'alla pas à la vérité jusqu'à l'abolition totale des dettes, et résista même avec fermeté aux instances du peuple à cet égard, en disant qu'il devoit lui-même beaucoup, et n'entendoit pas frustrer ses créanciers; mais il remit aux débiteurs les intérêts depuis la guerre civile, une année de loyer dans Rome, et un quartier seulement dans le reste de l'Italie, à ceux qui n'en avoient que pour 2,000 sesterces. Il commença dès lors à récompen-

ser les compagnons de ses victoires et ses par- 47.
tisans, en leur donnant des sacerdoces et des magistratures. Salluste rentra par une charge de préteur dans le sénat d'où les censeurs l'avoient chassé. César mit aussi en place des hommes qui venoient de porter les armes contre lui, tira Sex. Sulpicius de son exil, pour gouverner l'Achaïe, et ne craignit pas de confier à Brutus un commandement d'une plus haute importance, celui de la Gaule cisalpine. Ce gouverneur le servit fidèlement, et s'acquitta de ses fonctions avec douceur et intégrité. La reconnoissance des Cisalpins lui dressa une statue dans la place de Milan.

Cette noble confiance de César en des ennemis si nouvellement réconciliés, est d'autant plus remarquable, que les débris du parti de Pompée prenoient en Afrique des accroissemens faits pour l'inquiéter. Avant de les aller combattre, il se fit continuer la dictature, et désigner consul pour l'année suivante. Son collègue dans le consulat, et son maître de cavalerie en même temps, fut Lépide, qui devint ainsi, pour un temps, le second personnage de l'Empire.

César n'avoit plus rien qui le retînt en Italie, lorsqu'il s'éleva, en Campanie, parmi ses vieilles bandes, une sédition capable de ren-

47. verser en un moment ses desseins, sa fortune, l'ouvrage de quarante ans. Ces soldats souffroient impatiemment le retard des récompenses qu'on leur avoit annoncées, et sentant le besoin qu'on avoit d'eux, en pressèrent la distribution avec insolence, demandant même leur congé, sous prétexte que le temps de leur service étoit fini. Dans ce soulèvement, on distinguoit surtout la dixième légion, jusque-là unie plus intimement à César, par les liens d'un attachement réciproque. Il étoit hors d'état de satisfaire en ce moment à ses promesses. Salluste alla de sa part déclarer à l'armée, qu'après la fin de la guerre d'Afrique, il ajouteroit aux distributions de terres et d'argent déjà promises, une gratification de mille deniers par tête. Ces offres ne firent qu'irriter les soldats qui ne prétendoient plus supporter le moindre délai. Dans leur fureur, ils eussent immolé Salluste, s'il ne s'étoit enfui avec promptitude. Ils partent sur-le-champ, marchent vers Rome, faisant partout du dégât, tuant même plusieurs personnes, entre autres, deux préteurs. César fait fermer et garder les portes de la ville; et, dès qu'il apprend que son armée est au Champ-de-Mars, il y court, malgré les instances de ses amis alarmés, monte sur son tribunal, et demande avec un

ton sévère à la troupe ce qui l'amène, et ce 47.
qu'elle prétend? Les mutins étonnés n'osent parler de récompenses, et se radoucissant, ils représentent qu'épuisés par la fatigue et le sang qu'ils ont perdu, ils désirent leur congé. « Je vous l'accorde, répond César; reposez-» vous, citoyens (*Quirites*), d'autres parta-» geront avec moi l'honneur de l'expédition » d'Afrique; et, quand elle sera terminée, je » ne laisserai pas de m'acquitter de la parole » que je vous ai donnée.» Ce congé accordé avec une froide indifférence, achève de les déconcerter; la promesse de récompenses les confond, et le mot de *Quirites* les humilie. Ils s'écrient qu'ils sont soldats, supplient de leur pardonner, demandent comme une grâce d'être menés en Afrique, et s'offrent à être décimés, si César le juge à propos. Il répond qu'il ne veut point répandre leur sang, mais que des soldats qui refusent le service, doivent nécessairement être cassés. Ils insistent; et il se rend enfin à leurs instances réitérées, exceptant toutefois de la grâce qu'il accorde, la dixième légion, à laquelle il reproche son ingratitude : elle ne laissa pas de le suivre, et il finit par s'en servir; mais il en exposa les plus coupables à toutes les occasions périlleuses, et ceux qui en réchappèrent, subirent

47. une punition : César retrancha un tiers de leur part de butin, et du terrain qu'ils devoient avoir. Inexorable pour tout ce qui intéressoit l'obéissance, il étoit très-indulgent sur tout le reste, accordoit de très-grandes libertés, et se vantoit que ses troupes, quoique parfumées, se battoient vaillamment. En les haranguant, il ne leur donnoit pas, comme les anciens généraux, le nom de soldats, mais celui de camarades. Il faisoit briller l'or et l'argent sur leurs armes, et parce qu'il aimoit la magnificence, et afin qu'ils fussent plus soigneux de les conserver.

Lorsqu'il eut apaisé la dangereuse sédition qui donna lieu à l'action de sa vie la plus étonnante et la plus glorieuse peut-être, il s'occupa immédiatement de l'expédition d'Afrique. Les vaincus se trouvoient en forces dans cette province. Metellus Scipion y étoit venu après la bataille de Pharsale ; il avoit un nom illustre, et le courage d'un soldat, non les talens, ni même l'expérience d'un général. Caton, qui étoit à Cyrène, avec sa flotte, ne crut pouvoir rien faire de mieux que de se réunir à lui ; mais la mauvaise saison, et la difficulté d'éviter les sirtes, bas-fonds de Barbarie très-dangereux pour les vaisseaux, lui firent préférer le chemin de terre, tout pénible qu'il

étoit, à travers de vastes déserts, où l'on ne 47.
rencontre d'autres êtres animés que des serpens de toute espèce. Il se précautionna contre les funestes effets de leurs morsures, en se faisant accompagner de quelques Psylles; le peuple africain qui portoit ce nom, savoit, ou en préserver, ou les guérir. Du reste, Caton faisoit en quelque sorte oublier l'incroyable fatigue du voyage, en donnant l'exemple de la patience; qualité plus rare et plus difficile que le courage. Il devançoit tout le monde, à pied, la pique à la main; et, s'il se rencontroit par hasard une source d'eau, il étoit le dernier à s'y désaltérer. Sa marche dura trente jours, au bout desquels il arriva enfin dans une ville, à la petite Leptis, située vers le nord de la petite Syrthe; car il y avoit deux villes de ce nom dans la contrée. La grande Leptis étoit à l'orient de l'autre.

Le parti auquel Caton alloit se joindre en Afrique, avoit grand besoin d'un homme de poids tel que lui; trois grands personnages qui étoient à sa tête s'entendoient fort mal. Varus, qui depuis long-temps commandoit dans la province, ne vouloit pas obéir à Metellus; et Juba les écrasoit tous deux par son faste barbare et son orgueil. Caton commença par mortifier l'amour-propre du roi maure.

47. Dans la première entrevue qu'ils eurent ensemble, le prince ayant pris la place d'honneur entre Scipion et lui, ce fier Romain transporta son siége pour mettre Scipion au milieu, et notifier ainsi à Juba, que la prééminence sur tout le monde indistinctement appartenoit au peuple romain. Quant à la dispute pour le commandement entre Scipion et Varus, il la termina aisément. Tous deux consentoient à ce qu'il s'en chargeât lui-même; l'armée l'y invitoit, comme en étant sans contredit le plus digne; mais la loi le donnoit à Scipion, qui étoit consulaire, et Caton fut le premier à s'y soumettre, ce qui entraîna la soumission de Varus.

Il fut d'abord délibéré dans le conseil, sur ce qu'il convenoit de faire relativement à Utique, qu'on savoit être secrètement attachée à César. Juba, prince violent et cruel, opinoit à la détruire, après en avoir exterminé tous les habitans. Cette ville, déjà florissante du temps de Carthage, s'étoit beaucoup accrue depuis la ruine de la capitale de l'Afrique. C'étoit le siége du proconsul; et un grand nombre de Romains, entre autres de chevaliers, attirés par le commerce, y avoient des établissemens. Caton ne put souffrir qu'on ruinât une place de cette importance, et surtout qu'on fît périr

tant d'hommes et de concitoyens, et il empê- 47.
cha de commettre une cruauté à laquelle Scipion ne s'opposoit pas; il se chargea lui-même de garder cette ville, protégea ses habitans, et les surveilla tout à la fois. Il en fit la place d'armes et le magasin de l'armée. L'Afrique devint le point de ralliement des vaincus, et ils se virent dans une posture plus formidable que jamais. Ils avoient une cavalerie innombrable, beaucoup de troupes légères, dix légions recueillies ou formées par Scipion, quatre autres fournies par Juba (qui se regardoit comme le soutien des partisans de Pompée, surtout depuis la victoire qu'il avoit remportée sur Curion), cent vingt éléphans, et plusieurs flottes. Pour rassembler tant de combattans, Scipion épuisa la province, et enrôla jusqu'aux laboureurs, en sorte que la terre demeura sans culture; mais elle étoit si fertile, que les récoltes des années antérieures y suppléèrent. Scipion, qui jouissoit d'une grande abondance, préparoit à son ennemi une disette totale, dévastant les campagnes, ruinant les places qui ne pouvoient se défendre, et forçant les Africains de se renfermer dans les autres. Il s'élevoit en même temps dans l'Espagne des troubles que Sextus Pompée, par l'avis de Caton, se hâta d'aller mettre à profit.

47. César courut dissiper l'orage qui s'amassoit en Afrique, avec une rapidité qui, dans tout autre, passeroit pour téméraire. On eût dit qu'il n'avoit pas besoin d'armée pour vaincre. Les premiers soldats qui lui tomboient, si l'on peut le dire ainsi, sous la main, quelque petit que fût leur nombre, sembloient suffire à ses plus hautes entreprises. Il passa le détroit à Rhégium; et, rendu à Messine, alla par terre à Lilybée, à l'autre extrémité occidentale de la Sicile. N'ayant encore que trois mille hommes de nouvelles levées, et à peine six cents chevaux, il témoigna la volonté de partir au premier vent favorable, et en l'attendant, retint tout le monde à bord, et fit dresser sa tente hors de la ville, et si près de la mer, qu'elle en étoit presque battue. Pendant le peu de jours qu'il fut arrêté sur le rivage, il lui arriva des troupes et des navires. Il put embarquer jusqu'à six légions, et deux mille cavaliers, outre ce qu'il étoit obligé de laisser à terre, faute d'un nombre suffisant de vaisseaux. Tous les ports africains étant au pouvoir de l'ennemi, il ignoroit où il pourroit aborder, et ne donna aucun rendez-vous aux commandans de sa flotte. Le vent la dispersa : quant à lui, le quatrième jour, il vit l'Afrique, et vint débarquer avec trois mille fantassins, et cent cinquante che-

vaux, près d'Adrumète, dans un pays occupé 47.
par une multitude innombrable d'ennemis. On rapporte qu'en débarquant, il tomba; cette chute pouvoit être prise par des soldats superstitieux, pour un mauvais présage : il eut la présence d'esprit de s'écrier, en étendant les bras, comme pour embrasser la terre : « Afrique ! je te tiens. » Exempt de tout préjugé, il n'en craignoit pas moins l'effet dans les autres, et prenoit des mesures pour le prévenir : les exploits des deux Scipions, surnommés Africains, étant connus de tout le monde, le vulgaire s'imaginoit que la victoire, en Afrique, étoit nécessairement attachée à ce nom. Au lieu de heurter cette idée, César s'y accommodant, menoit avec lui un homme qui appartenoit à la famille cornélienne (1) et qui n'avoit pas d'autre recommandation.

N'ayant pu gagner le commandant d'Adrumète, il s'éloigna de cette place. La garnison, plus nombreuse que sa très-petite armée, sortit pour troubler sa retraite ; elle fut repoussée ; et, ce qui est à peine croyable, trente cavaliers gaulois mirent plusieurs fois en fuite deux mille cavaliers maures. Ruspine, la petite Lep-

---

(1) On désignoit ainsi celle des Scipions, dont le nom propre étoit Cornelius.

47. tis, villes maritimes, situées à peu de distance l'une de l'autre, et d'autres ports se soumirent. Leptis étoit une place importante. Les premiers soins du conquérant furent d'amasser ce qui restoit de vivres dans le pays, de rassembler ses vaisseaux épars sur les côtes, et de tirer du voisinage des provisions et des
46. renforts; ne se reposant sur personne de ce qu'il pouvoit faire lui-même, il conduisoit ses troupes au fourrage, et s'embarqua pour aller à la découverte de ses navires; mais ayant passé une nuit à bord, il les vit arriver le lendemain, au moment où il alloit mettre à la voile. Peu à peu tout ce qui étoit parti de Lilybée se réunit. On ne subsistoit dans le camp que fort à l'étroit; mais la sérénité du général rassuroit entièrement ses soldats; leur confiance en lui étoit si absolue, que son seul aspect faisoit oublier les peines, et disparoître, à leurs yeux, les dangers.

Ils eurent besoin de tout leur courage pour n'être pas intimidés par celui qui s'offrit bientôt. Labienus vint les attaquer avec des forces bien supérieures, dans un fourrage auquel se trouvoit leur général avec quinze mille hommes, et s'étoit vanté de les vaincre, ne fût-ce que par la fatigue. César paya de sa personne dans cette circonstance : voyant celui qui por-

toit l'aigle d'une légion prendre la fuite, il le 46.
saisit au corps, le retourna et lui dit : « Tu te » trompes, c'est de ce côté-là qu'est l'ennemi. » Il ne put toutefois empêcher que ses troupes ne fussent enveloppées ; mais elles n'en combattirent pas moins vaillamment, et s'étant dégagées, après avoir repoussé celles de l'ennemi, elles gagnèrent leur camp avec sécurité. Cette action dura près de sept heures, et Labienus s'y comporta très-courageusement. Il se montroit aux premiers rangs, sans casque, encourageant les siens, et apostrophant quelquefois les ennemis : « Milices de nouvelles » levées, leur crioit-il, d'où vient tant d'au» dace ? César vous a-t-il déjà ensorcelés ? Il » vous a jetés dans un grand péril, et j'ai pitié » de vous. » Un d'eux répondit : « Je ne suis » point un nouveau soldat ; je suis un vétéran » de la dixième légion. Je ne vois point ses » drapeaux, dit le premier. Tu vas me recon» noître, reprit le vétéran » ; et d'une main, ôtant le casque qui lui couvroit le front, il lui lance sa pique de l'autre, et perce le cheval de Labienus. Quoique César fût sorti de cette attaque, sans que sa troupe eût été rompue ni défaite, son adversaire affecta les apparences de la victoire, et Scipion l'ayant joint peu après avec huit légions et quatre mille che-

46. vaux, ce général qui ajouta ou voulut paroître ajouter foi à ce prétendu succès, donna de grands éloges aux troupes, et des récompenses militaires à ceux qui s'étoient plus particulièrement distingués. Labienus lui demanda des bracelets d'or pour un cavalier qu'il lui présenta. Scipion les refusa, craignant d'avilir ce prix de la bravoure, s'il l'accordoit à cet homme qui étoit nouvellement sorti d'esclavage. Labienus, pour le consoler, lui donna de l'or; le cavalier le jeta d'un air dédaigneux. Scipion, touché de cette noblesse, lui dit : « Ton général te donne des bracelets d'ar- » gent. » A ces mots, le soldat fit éclater des transports de joie.

Si tous ceux qui servoient sous les drapeaux de Scipion avoient eu cette élévation de sentimens, César n'en seroit pas aisément venu à bout. Il étoit dans une position difficile, en présence d'une armée infiniment plus nombreuse que la sienne. En attendant l'arrivée de ses vieilles bandes, il tira de sa situation tout le parti dont elle étoit susceptible; il prit dans sa flotte tous les hommes dont la manœuvre pouvoit se passer, et forma des lignes de communication de Ruspine, et de son camp à la mer, pour assurer ses convois. Mais la disette le pressoit; il n'occupoit en Afri-

que qu'un espace de six milles, n'avoit que 46.
très-peu de blé, et ne pouvoit nourrir ses chevaux qu'avec de l'algue marine lavée dans de l'eau douce. D'un autre côté, Juba étoit en marche avec une armée considérable, pour se joindre à Scipion, afin d'écraser d'un seul coup un ennemi qui n'avoit que très-peu de forces à leur opposer.

Mais César eut l'adresse de susciter à Juba des affaires dans son propre pays. Un certain Sittius, qui avoit été poursuivi à Rome pour quelque crime (en 64), s'étoit réfugié en Afrique. Comme c'étoit un homme de tête et de courage, il forma en Italie et en Espagne une petite armée qui le suivit. Catilina entretint avec lui des intelligences, que la prompte ruine de sa conjuration empêcha d'éclater. Dans les guerres qu'avoient entre eux les petits princes d'Afrique, cet homme se louoit avec les siens à ceux qui l'achetoient le plus cher. Comme il avoit d'excellentes troupes, et procuroit toujours l'avantage au parti qu'il embrassoit, il s'étoit acquis une grande réputation. Ce partisan, gagné par César, ne vit pas plus tôt Juba hors de son royaume, qu'il y fit une irruption, accompagné d'un prince africain. Le roi de Mauritanie, craignant de perdre ses Etats, tandis qu'il alloit soutenir

46. une querelle étrangère, rebroussa chemin.

La jonction de Juba aux ennemis de César eût certainement mis ce dernier dans une situation bien critique, puisque, malgré la retraite de ce prince, le dictateur se crut trop foible pour sortir de son camp, qu'il avoit soigneusement retranché et entouré de chausse-trapes et de chevaux de frise. Il refusa constamment la bataille, que ne cessoit de lui offrir Scipion, et méprisa toutes les bravades et les insultes que ce refus lui attira. Pendant qu'il attendoit avec impatience les troupes qu'il avoit laissées en Sicile, il exerçoit celles qui étoient sous sa main par des travaux continuels; il écrivoit dans toute cette province pour y annoncer son arrivée; car le petit nombre de ses soldats, et leur inaction, donnoient lieu de douter qu'il y fût en personne. L'Afrique étant très-foulée par Scipion, un grand nombre de ses habitans les plus distingués vinrent en porter des plaintes à César. L'affabilité de ses manières, l'intérêt qu'il leur témoigna disposèrent les peuples en sa faveur. Une ville importante, Acilla ou Echola, le reçut volontairement. Il entretenoit aussi des intelligences dans le camp de Scipion, auquel il débaucha plusieurs légionnaires. Les Gétuliens surtout, et les Numides désertoient

en foule pour servir sous lui. On avoit eu 46.
soin de leur annoncer son alliance avec Marius ; dont la réputation étoit grande parmi ces peuples. Il envoya même dans leur pays quelques transfuges gétules des plus connus, pour le faire soulever contre Juba (1) : ce qui réussit, et fit une diversion utile.

Enfin il arriva des troupes et des vivres à César. Salluste qu'il avoit envoyé dans l'île de Cercine pour enlever des magasins de blé qu'y avoient faits ses adversaires, s'en saisit sans difficulté. En même temps que ces subsistances, dont on avoit grand besoin, on vit aborder au port de Ruspine, des navires qui amenoient de Sicile deux légions, neuf cents cavaliers gaulois et mille archers ou frondeurs. César alors sortit de son camp, et vint plus près de l'ennemi ; ce mouvement fut l'occasion d'un combat de cavalerie, où celle de Scipion fit une très-grande perte ; ses cavaliers gaulois (car il y en avoit des deux côtés) furent taillés en pièces : échec qui lui enleva toute l'élite de ses troupes à cheval. Cette leçon eût dû lui faire sentir la sagesse des conseils de Caton qui, en lui faisant passer d'Utique des convois et des renforts, l'exhortoit toujours à ne pas

(1) La Gétulie étoit un canton de la Mauritanie.

46. risquer d'action contre un guerrier tel que César; mais ce présomptueux général lui répondit qu'il se contentât de trouver sa sûreté derrière de fortes murailles, sans vouloir empêcher les autres de se livrer aux mouvemens de leur courage. Caton piqué de ce reproche, répliqua que si l'on vouloit lui rendre les troupes qu'il avoit menées en Afrique, il alloit passer en Italie à leur tête, et tâcher de contraindre César à y retourner. Scipion s'étant moqué de cette réponse, Caton se repentit alors d'avoir cédé le commandement à un homme qui lui parut peu propre à réussir, et encore plus incapable d'user avec modération de la victoire, si quelque heureux hasard pouvoit la lui procurer.

Son opinion sur ce dernier point n'étoit pas mal fondée, à en juger par la conduite de ce général, dans un temps où l'incertitude du succès auroit dû lui inspirer de la prudence et de la modération. Deux navires de l'escadre qui venoit de porter des troupes à César, tombèrent au pouvoir des lieutenans de Scipion; tous ceux qui les montoient lui furent envoyés : il s'y trouvoit un centurion avec des soldats anciens et nouveaux; lorsqu'ils comparurent à son tribunal, il leur dit : « C'est à » l'instigation de votre scélérat de général,

» que vous faites une guerre impie à vos conci- 46.
» toyens et aux plus honnêtes gens de la ré-
» publique ; si vous consentez à les défendre
» au lieu de les combattre, outre la vie, je
» vous promets une récompense. » Le centurion répondit : « Je ne racheterai pas mes
» jours par un crime ; je ne porterai pas les
» armes contre mon général ; je vous exhorte
» même à ne plus lutter contre lui : vous ne
» connoissez pas les troupes qui sont oppo-
» sées aux vôtres ; vous en allez sentir la dif-
» férence, si vous le désirez. Choisissez celle
» de vos cohortes en laquelle vous avez le plus
» de confiance, et donnez-moi pour la com-
» battre dix de mes camarades : vous pourrez
» juger de l'issue de la guerre par celle de ce
» combat. » Cette bravade étoit déplacée ; mais Scipion auroit dû la pardonner en faveur des sentimens de fidélité et de courage que le centurion faisoit éclater ; loin d'en être touché, il n'éprouva qu'un mouvement de fureur, et le fit massacrer sur la place. Il ordonna de plus la mort des vétérans, qu'il traita de brigands souillés du meurtre de leurs frères. Les nouveaux soldats furent distribués dans ses légions. César très-affligé du malheur de ses braves vétérans, cassa les officiers dont la négligence avoit causé ce désastre ; car il

46. y en avoit de préposés pour veiller sur l'arrivée des navires qu'il attendoit, et pour aller jusqu'à une certaine distance à leur rencontre.

Vers la même époque, il éprouva un autre accident fâcheux et extraordinaire. Son armée fut, pendant la nuit, assaillie d'une tempête effroyable, accompagnée d'une grêle de cailloux (1). On n'avoit guère de tentes, parce qu'on décampoit tous les trois ou quatre jours, pour serrer de plus près l'ennemi. Le camp fut inondé, les feux éteints, les vivres perdus ou gâtés, et le soldat ne put se garantir de la mort, qu'en mettant son bouclier sur sa tête.

A cette alarme passagère, en succéda une autre qui fit une plus grande impression : Juba, instruit de l'échec que Scipion venoit de recevoir, et pressé par les instances de ce général, chargea un lieutenant du soin de combattre Sittius, et se mit en marche pour secourir ses amis. La renommée publioit d'effrayans détails de ses forces. César voyant ses soldats ébranlés, les assembla pour les haran-

---

(1) Les termes dont se sert Hirtius, qui a écrit les guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne, indiquent plus qu'une grosse grêle. *Res incredibilis auditu... Saxeâ grandine.* Vaugelas traduit ces derniers mots par *une grêle de cailloux.*

guer « Juba, dit-il, arrive avec dix légions, 46.
» trente mille chevaux, cent mille hommes
» armés à la légère, et trois cents éléphans.
» Les avis que j'ai reçus sont certains; ainsi
» donc, que les gens curieux de nouvelles
» cessent leurs informations, ou bien je les
» embarquerai sur le plus vieux de mes na-
» vires, pour être portés à la merci des vents
» en quelque terre que ce soit. » Cette exa-
gération produisit le meilleur effet : quoi-
que Juba eût amené beaucoup de troupes,
comme on en vit bien moins qu'on n'en avoit
supposé, la terreur fit place au mépris dès que
la vérité fut connue.

Une autre circonstance manifesta encore
l'ascendant que le courage et le génie de Cé-
sar lui avoient acquis sur ses soldats. Pen-
dant la guerre qu'il avoit faite en Egypte, et
ensuite dans le Pont, il y avoit eu parmi ses
troupes, en Sicile et en Italie, bien des mou-
vemens que nous avons vus se terminer par
une sédition. César dissimula quelque temps;
mais les moteurs de ces désordres lui étant
connus, il saisit, pour les flétrir, l'occasion
que lui en présenta l'un d'eux. La neuvième
et la dixième légion venoient d'arriver de
Sicile; Avienus, tribun de cette dernière,
avoit rempli un navire tout entier de ses équi-

46. pages et de ses domestiques ; rien n'étoit plus opposé aux intentions de César et à l'exemple qu'il avoit donné lui-même ; aussi, dès le lendemain de l'entrée du convoi au camp, il se hâta de réunir tous les centurions et tous les tribuns légionnaires, et monté sur son tribunal, leur parla ainsi : « J'eusse désiré » que ceux dont j'ai eu à me plaindre autre» fois, n'eussent plus abusé de ma douceur » et de ma patience ; mais puisqu'ils ne l'ont » pas jugé à propos, je suis forcé de suivre » à leur égard les lois de la guerre, afin que » les autres ne se permettent pas de les imi» ter. » Il reproche à Avienus d'avoir soulevé les soldats, pillé les villes municipales, de n'avoir rendu aucun service à son général, ni à la patrie, d'avoir dernièrement encombré un navire de choses inutiles, au lieu d'y mettre des troupes qui eussent été nécessaires ; à un autre de s'être comporté dans la charge de tribun légionnaire, en officier séditieux et en mauvais citoyen ; à trois centurions parvenus à ce grade par la faveur plutôt que par leur mérite, de ne s'être montrés ni courageux à la guerre, ni bons dans la paix ; de s'être plus appliqués à soulever l'armée contre son général, qu'à remplir leurs devoirs. « C'est » pourquoi, ajouta-t-il, je vous juge indignes

» de tout commandement ; je vous casse et 46.
» vous ordonne de quitter au plus tôt l'Afri-
» que. » Les cinq coupables furent aussitôt embarqués sur le même navire, mais dans des chambres séparées. C'est ainsi que César, encore simple chef de parti, trouvoit dans la hauteur de son âme les moyens de se faire obéir.

Cet homme étonnant se battoit aussi bien sur mer que sur terre. La septième et la huitième légion étant parties de la Sicile, il envoya une escadre du côté d'Adrumète, pour faciliter leur arrivée ; elle fut dispersée par la tempête : le commandant Aquila trouva un abri commode ; la plupart des vaisseaux séparés du sien, entrèrent dans la rade de Leptis. Les équipages n'apercevant pas d'ennemis, vont dans la ville pour se reposer et prendre des vivres. Varus, amiral de Scipion, vient inopinément avec cinquante-cinq vaisseaux, attaquer leurs navires presque abandonnés, en brûle plusieurs, s'empare de deux belles galères, et se dispose à tomber sur Aquila, hors d'état de lui résister. César, qui n'étoit qu'à deux lieues, accourt à toute bride à Leptis, monte le premier sur un petit brigantin, se fait suivre par les vaisseaux qui restoient, prend en passant Aquila, qu'il trouve tout effrayé de la multitude des en-

46. nemis, et se met à leur poursuite. Varus, étonné de tant de diligence et de hardiesse, rebrousse chemin vers Adrumète. César le suit, recouvre une de ses galères, en prend une autre à l'ennemi, se présente le lendemain à l'entrée du port que Varus avoit gagné avant lui, brûle tous les bâtimens de charge qui sont en dehors, se range en bataille pour provoquer la flotte de Scipion, et voyant qu'elle n'ose accepter le défi, revient à Leptis. Sur le navire dont il s'étoit emparé, se trouva P. Ligarius qui, étant déjà tombé en son pouvoir dans la guerre d'Espagne, et ayant été mis en pleine liberté, fut assez peu délicat pour reprendre les armes contre un vainqueur généreux, et depuis la journée de Pharsale, étoit encore venu le combattre sous Varus. César regardoit comme indignes d'un nouveau pardon, ceux qui, après en avoir obtenu un premier, renouveloient la guerre en Afrique; en conséquence, il fit mettre P. Ligarius à mort. C'est le premier exemple bien avéré d'une semblable rigueur exercée par lui contre un homme de marque du parti opposé.

De retour dans son camp, il s'appliqua surtout à exercer ses soldats de manière qu'ils pussent résister à la cavalerie, aux troupes légères et aux éléphans de Juba. Dès qu'on

se battoit de pied ferme, l'infanterie romaine 46.
n'éprouvoit presque pas de résistance ; car lorsque dans la marche on étoit inquiété par les cavaliers numides, si trois ou quatre légionnaires seulement tournoient la tête et lançoient leurs javelots, ils en faisoient fuir plus de deux mille ; mais après s'être dispersés, ces cavaliers numides se ralliant très-vite, revenoient sans cesse à la charge, aidés de l'infanterie légère; et la cavalerie des Romains, fatiguée par cette manœuvre, ne pouvoit tenir contre eux : César s'en étant aperçu, dans une occasion où il retournoit vers son camp et où il se sentoit vivement pressé, la fit retirer pour n'opposer à ces voltigeurs que son infanterie, qui les repoussoit, et continuoit ensuite sa marche, mais avec tant de lenteur, qu'en quatre heures elle ne put faire que cent pas. Ses troupes étoient peu faites à ce genre d'hostilités. Dans la Gaule, où les combats se livroient en pleine campagne, elles avoient affaire à des peuples qui, dédaignant la ruse, ne prisoient que les victoires remportées par la force. Ici c'étoit tout le contraire ; elles combattoient dans un pays coupé un ennemi adroit et rusé, qui se montroit à l'improviste et disparoissoit de même; il fallut donc que leur général les instruisît dans le plus grand

46. détail, de tout ce qu'elles avoient à faire, et formât ses vieux guerriers à une tactique nouvelle. Après leur en avoir enseigné la théorie dans le camp, il en vint à la pratique. Menant ses légions tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, pour amasser des vivres, il étoit bien sûr qu'elles seroient harcelées par la cavalerie et les troupes légères de Scipion, et trouveroient par là de fréquentes occasions d'appliquer les préceptes qu'elles avoient reçus. Lorsqu'il marchoit avec toute son armée portant armes et bagages, il détachoit de chaque légion trois cents hommes d'élite, qui n'étoient chargés que de ce qui étoit nécessaire pour combattre, et cette mesure lui fut souvent utile. Enfin, pour aguerrir ses troupes contre les éléphans dont la grandeur et le nombre les effrayoient, il fit venir d'Italie quelques uns de ces animaux, afin d'habituer ses soldats à les voir de près, et de leur montrer les endroits où ils devoient viser pour entamer plus sûrement ces masses énormes; il leur faisoit même décocher sur elles des dards sans pointe; il eut aussi l'attention de mener les chevaux tout près de ces éléphans, afin de les accoutumer à en supporter l'aspect, l'odeur et le cri. Rien de ce qui pouvoit être utile n'échappoit à sa prévoyance.

Lorsqu'il eut bien exercé ses troupes, il ne 46.
s'occupa plus qu'à trouver les moyens de terminer la querelle par une bataille ; mais Scipion avoit appris à le craindre. Averti de sa foiblesse par les petits combats dans lesquels il avoit eu communément du désavantage, malgré la supériorité de sa cavalerie et de son infanterie légère, il ne campoit plus que dans des lieux d'un accès difficile. Pour l'en tirer, César alla former le siége de Thapsus, ville de la plus grande importance. Les deux généraux ennemis, Scipion et Juba, vinrent, comme il l'avoit prévu, au secours de la place, et se postèrent en deux camps séparés. Tandis qu'ils travailloient à se fortifier, César crut devoir les attaquer. Sa harangue fut courte; il exhorta les vétérans à se souvenir de leurs exploits, et les nouveaux soldats à imiter les vétérans, à mériter leur réputation, leur gloire et l'honneur de les remplacer. En se portant de divers côtés pour animer ses troupes, il aperçut parmi celles de l'ennemi des mouvemens irréguliers qui dénotoient de l'incertitude et de la frayeur ; néanmoins il hésitoit encore à commencer l'action, parce qu'elles étoient trop près de leur camp. Tout à coup un trompette, contraint par les soldats, sonne la charge, et malgré leurs officiers qui s'ef-

46. forcent de les arrêter, ils courent vers l'ennemi; le général cède à ce torrent qu'il ne peut contenir, et donne pour mot d'ordre, *la bonne fortune*. Les adversaires sont renversés du premier choc; la déroute commence par les éléphans qui, accablés de traits et de pierres, prennent l'épouvante, retournent en arrière, écrasent les rangs formés pour les soutenir. Destituée du secours de ces animaux, la cavalerie maure ne fait aucune résistance, et les vainqueurs, suivant les fuyards, entrent avec eux dans leurs retranchemens. Les plus braves de ceux-ci se font tuer; les autres regagnent le camp qu'ils occupoient la veille. Un vétéran donna, dans cette action, une preuve du plus grand courage : apercevant un éléphant qui écrasoit du poids de son corps un valet d'armée qu'il avoit renversé, il court à lui l'arme à la main; l'animal belliqueux le prévient, le saisit et l'élève en l'air : le soldat conserve tout son sang-froid dans ce terrible danger, frappe de son épée sur la trompe qui l'enveloppe, et contraint la bête furieuse de lâcher prise. Depuis ce temps, la cinquième légion à laquelle appartenoit cet homme intrépide, porta un éléphant sur ses enseignes.

Quoique l'armée de Scipion fût battue, elle n'étoit pas détruite. Ceux qui s'étoient retirés

dans leur ancien camp paroissoient disposés 46.
à s'y bien défendre ; mais ils demandoient vainement un chef (Scipion, Petreius, Afranius, Libanius, tous avoient pris la fuite). Ces malheureux poursuivis dans ce second camp, cherchèrent un asile dans celui de Juba : ils y trouvèrent l'ennemi ; alors ils demandèrent quartier. Les vainqueurs, et surtout les vétérans, affamés de carnage, les massacrèrent tous sous les yeux de César, malgré ses défenses, ses menaces et ses prières. Ils portèrent même l'insolence et la fureur jusqu'à tuer quelques personnages considérables de leur propre armée, les soupçonnant de trahison. Un de ceux qui leur étoient suspects, blessé au bras, n'évita la mort qu'en se réfugiant auprès du général. Une telle insubordination, et celle qui avoit fait commencer le combat sans l'ordre de César, ne s'accordent point avec l'autorité qu'il exerçoit sur ses troupes. Cette double circonstance sembleroit propre à donner quelque crédit au rapport de Plutarque, qui raconte que César, après avoir disposé la bataille, éprouva un accès d'épilepsie, et ne put y assister. Cependant, l'historien de la guerre d'Afrique ne parle ni de cet accident, ni de cette absence. Quoi qu'il en soit, la victoire de César fut complète, et lui coûta

46. bien peu : il tua dix mille hommes, dispersa tout le reste, prit trois camps, et n'eut à regretter que cinquante soldats.

Suivant sa pratique constante, il ne perdit pas un moment pour tirer parti de ce nouveau succès : il marcha sur-le-champ vers Utique. La conquête de cette place n'eût pas été facile, si Caton eût trouvé les esprits disposés à le seconder, car il l'avoit bien fortifiée et munie de toute espèce de provisions ; mais les bourgeois étoient dévoués à César. Les Romains établis dans la ville trembloient à son nom, et la garnison n'étoit pas nombreuse, parce que son commandant s'étoit particulièrement appliqué à grossir l'armée de Scipion ; néanmoins Caton se roidit contre les difficultés. La première qu'il éprouva, ce fut de calmer les mouvemens qu'excita la défaite de Scipion. Utique n'étant qu'à trois journées de chemin du lieu où il avoit été vaincu, on s'y attendoit à être incontinent assiégé. Peu s'en fallut que la ville ne fût désertée par tous les habitans. Caton les ayant un peu rassurés, assembla le conseil, nommé des *trois cents*, qu'il avoit formé des plus riches commerçans ou financiers romains, auxquels il avoit joint des sénateurs qui se trouvoient dans la place. Il les loua d'avoir

aidé jusqu'à ce moment la cause commune, 46
de leurs avis, de leurs bourses et de leurs personnes, les conjura de ne pas se diviser, quelque parti qu'ils voulussent adopter, déclarant qu'il les laissoit les maîtres d'opter entre la résistance et la soumission; et que s'ils opinoient à se défendre, il s'offroit pour compagnon et pour chef d'une si noble entreprise. « Quant aux dangers, ajouta-t-il, pourquoi » s'en effrayer? Que notre ennemi lui-même » nous serve à cet égard de modèle; il af» fronte tous les hasards pour une cause in» juste : et nous, vainqueurs, nous vivrons » heureux; vaincus, nous mourrons avec » gloire. » Ce discours enflamma tout le monde. On admiroit le courage, et surtout l'imperturbable tranquillité de l'orateur. On lui répondit qu'il valoit mieux périr sous ses ordres, que de se sauver en l'abandonnant. Cet enthousiasme se refroidit tout aussitôt. Il fut proposé d'affranchir les esclaves pour en faire des soldats. Caton dit qu'il ne les enleveroit pas à leurs maîtres, mais qu'il recevroit ceux auxquels on donneroit la liberté. Les sénateurs se prêtoient volontiers à cette mesure; mais les trois cents financiers, dont les esclaves étoient une des plus grandes richesses, la trouvèrent très-mauvaise. Ils ne virent plus

46. alors que leur danger. « Quelle apparence, » disoient-ils, de pouvoir résister à César, » qui tient dans ses mains toutes les forces » de l'Empire ! Et quelle idée de donner, » pour le combattre, la liberté à nos esclaves, » tandis que nous n'avons nous-mêmes de li- » berté qu'autant qu'il lui plaît de nous en » laisser ! Ouvrons les yeux, et ne songeons » qu'à implorer humblement notre pardon. » Ainsi pensoient les plus modérés ; les autres complotèrent sourdement de livrer les sénateurs à César, afin de payer leur grâce par cette perfidie. Caton sentit qu'il n'étoit presque plus possible de songer à défendre Utique, et le fit savoir à Scipion et à Juba, qui, cachés séparément à quelque distance de la ville, lui avoient envoyé demander une retraite, ou lui proposer de fuir avec eux.

L'arrivée de la cavalerie, qui, du champ de bataille, s'étoit rendue près d'Utique, ranima cependant un peu ses espérances ; elle avoit fait en chemin une effroyable expédition : arrivée à une ville nommée Parade, dont les habitans lui refusèrent l'entrée sur le bruit de sa défaite, elle la prit de force, en garrotta les habitans, et les brûla tous avec leurs richesses, sans distinction d'âge ou de sexe. Cette cavalerie étoit nombreuse, et ca-

pable de contenir à la fois les bourgeois et les 46.
trois cents. Mais trois avis différens la partageoient : les uns vouloient se donner à Juba ; ceux-ci prendre Caton pour chef ; d'autres, flottant entre ces deux partis, n'étoient décidés qu'à ne pas entrer dans Utique, à cause de l'affection notoire de ses habitans pour César. Tous néanmoins s'accordèrent pour députer à Caton, et le prévenir de leur arrivée. Il alla aussitôt vers eux, accompagné des sénateurs de la garnison ; et s'adressant aux chefs de cette cavalerie, il les pria de ne pas préférer un roi maure à Caton, de ne pas abandonner les membres du sénat qu'ils voyoient près de lui ; il représenta que leur honneur y étoit intéressé, que le salut de tous dépendoit de leur entrée dans une ville rendue imprenable par ses fortifications, et fournie de subsistances pour plusieurs années. Les sénateurs appuyèrent ce discours de leurs prières et de leurs larmes. Les chefs de la cavalerie allèrent en délibérer avec leur troupe, et revinrent dire à Caton qu'ils ne pouvoient se fier aux habitans d'Utique, et n'entreroient pas dans cette ville, à moins qu'on n'en exterminât, ou qu'on n'en chassât tous les habitans. Caton répondit qu'il y retournoit pour en délibérer avec les trois cents. Il les trouva tous bien dé-

46. cidés à se rendre, et se plaignant qu'on prétendît les contraindre à soutenir la guerre, quoiqu'ils n'en eussent pas plus le pouvoir que la volonté; quelques uns même parlèrent assez ouvertement du projet d'arrêter les sénateurs. Caton, alarmé sur leur sort, s'en occupa uniquement; car, quant à ce qui le concernoit, ne pouvant défendre Utique, il venoit de prendre la résolution de renoncer à la vie. Ses craintes pour ses compagnons d'infortune redoublèrent, lorsqu'on vint lui annoncer que les cavaliers, las d'attendre sa réponse, s'éloignoient d'Utique. Il sort à l'instant; et lorsqu'il est à portée de les découvrir, voyant qu'ils sont déjà en marche, il monte à cheval, court après eux, et les supplie, en s'attendrissant jusqu'aux larmes et avec les démonstrations de l'intérêt le plus vif, de protéger la fuite des sénateurs. Il parvient à les ramener avec lui, et les place dans la citadelle et aux portes de la ville. Les trois cents, inquiets à leur tour, le font prier de se rendre à leur assemblée. Les sénateurs, craignant pour ses jours, l'environnent afin de l'empêcher de déférer à cette prière. Il apaise leurs alarmes, et va seul trouver les trois cents. Ils lui répètent qu'ils sont décidés à traiter; mais ils lui protestent qu'il est le premier objet de

leurs inquiétudes, comme il le sera de leurs 46.
sollicitations ; que s'ils n'obtenoient pas pour lui une entière sûreté, ils n'accepteroient eux-mêmes aucune condition, et le défendroient jusqu'à leur dernier soupir. Caton les remercie, les engage à ne pas perdre de temps pour faire leur soumission, et leur défend de parler de lui. « C'est aux vaincus, dit-il, qu'il con-» vient de prier, et à ceux qui sont en faute » de demander grâce. J'ai sur César tout l'a-» vantage du bon droit. C'est donc moi qui » triomphe, et c'est lui qui succombe ; car » il est aujourd'hui convaincu de ce qu'il a » toujours nié, d'une conspiration contre sa » patrie. »

En sortant de cette conférence, il apprit que César venoit attaquer la ville avec de grandes forces. « Il nous fait beaucoup trop » d'honneur, dit Caton ; il nous prend pour » des hommes. » Peu de temps après, M. Octavius lui fit dire qu'il étoit près d'Utique avec deux légions, et consentoit de se joindre à lui ; mais qu'avant tout, il falloit qu'ils s'arrangeassent entre eux pour le commandement. Caton ne répondit pas un mot à l'envoyé ; mais s'adressant à ses amis : « Faut-il s'éton-» ner, dit-il, que nous ayons ruiné nos af-» faires, puisqu'à l'instant même où nous pé-

46. » rissons, l'ambition du pouvoir nous divise » encore? »

Cependant les cavaliers, qui n'avoient promis de s'arrêter qu'un jour, se disposoient à partir dès qu'il fut écoulé ; mais ils commencèrent auparavant à piller Utique comme une ville prise. Caton courut arrêter ce désordre, arracha de la main des premiers qu'il rencontra leur coupable butin ; les autres, confus de sa présence, jetèrent celui qu'ils emportoient. Ils allèrent chercher un asile en Mauritanie, accompagnés de quelques sénateurs, entre autres, de Faustus Sylla, qui donna cent sesterces à chacun d'eux. Caton, suivant Hirtius, avoit été obligé à une semblable largesse, pour obtenir qu'ils s'abstinssent du pillage.

La plupart des sénateurs préférèrent la fuite par mer à l'appui de Juba : Caton prenoit toutes les précautions pour la faciliter. Il donnoit de l'argent à ceux qui en avoient besoin, hâtoit le départ de tous, y déterminoit ceux qui ne vouloient pas le quitter. Il n'y eut que son fils et un sénateur, nommé Statilius, dont il ne parvint pas à surmonter la résistance. Ne pouvant blâmer les sentimens de piété filiale qui enchaînoient en quelque sorte le premier à sa personne, il ne fit pas de très-grands efforts. Il n'en fut pas ainsi

à l'égard de l'autre, dont la haine contre César étoit connue : mais il insista vainement ; c'étoit un jeune homme plein de résolution, que rien ne put ébranler. Caton dit alors à deux philosophes qui ne le quittoient point : « C'est votre affaire d'attiédir un peu ce courage trop échauffé, et de le rappeler au souvenir de l'utile. » 46.

Ses soins ne se bornèrent pas au salut des sénateurs. Il s'occupa aussi de celui du conseil des trois cents. Il avoit contraint la populace, dont il se défioit le plus, de camper hors de la ville, et sans armes. Il l'y fit rentrer, la conjura d'user de son crédit près de César, qu'elle avoit toujours affectionné, en faveur du conseil des trois cents, qui avoit été opposé à ce général jusqu'à la bataille de Thapsus, et même de ne pas séparer sa cause de celle de ces Romains, depuis long-temps établis dans Utique. Il leur donna en outre une singulière marque d'intérêt, en faisant violence à sa propre opinion pour les servir : L. César, parent du dictateur, et néanmoins d'une branche attachée au parti de la liberté, restoit à Utique, et s'étoit chargé de plaider la cause des trois cents au tribunal du vainqueur ; il pria Caton de l'aider dans la composition de son discours ; et cette âme hau-

46. taine se prêtant à ses désirs, fit pour ses compatriotes ce qu'il dédaignoit de faire pour lui. Ce même Lucius César s'offrit pour médiateur à Caton. « Je me jetterai, dit-il, aux » pieds du dictateur, j'embrasserai ses ge- » noux. Gardez-vous-en bien, lui répondit » cet austère républicain : si je voulois devoir » la vie à César, j'irois seul le trouver ; mais » je ne veux pas le remercier de ses injustices : » car c'en est une d'accorder la vie, quand on » n'a aucun droit de l'ôter. » Il recommanda cependant à L. César, qui partoit, son fils et ses amis, et défendit au premier de prendre part aux affaires. « Vous ne le pourriez, dit-il, » avec honneur. » Après avoir donné ordre à tout, il se mit au bain, et là, se souvenant de Statilius, demanda s'il étoit enfin résigné. On lui répondit : « Il est intraitable, et veut » en tout suivre votre exemple. C'est, reprit » Caton en souriant, ce qu'on verra tout à » l'heure. » Il soupa pour la dernière fois en très-nombreuse compagnie. La conversation tomba sur la maxime du Portique : « Que le » sage seul est libre, que tout vicieux est es- » clave. »

Un philosophe péripatéticien entreprit de réfuter cette proposition contraire aux principes de sa secte. Caton s'échauffa extrême-

ment contre lui, et parla de manière à convertir en certitude les soupçons qu'on avoit de son projet de suicide. Dès qu'il eut fini, un morne silence l'avertit qu'il venoit de se trahir; il s'empressa de faire diversion, en parlant d'autre chose. Le repas terminé, il se promena quelque temps suivant sa coutume; mais, en se retirant dans son intérieur, il s'attendrit extraordinairement avec son fils et ses amis; ce qui ne laissa pas douter qu'il ne dût accomplir dans la nuit sa funeste résolution. Dès qu'il fut dans sa chambre, il se jeta sur son lit, et prit en main le dialogue de Platon, sur l'immortalité de l'âme. Après quelques momens de lecture, il regarde à son chevet, et n'y trouve pas son épée : son fils l'en avoit fait enlever pendant le souper. Caton appelle un esclave à qui il demande où elle est; et l'esclave n'ayant rien répondu, il continue de lire. Au bout de quelque temps, il redemande son épée; mais, sans aucun air d'empressement. Enfin, lorsqu'il a terminé sa lecture, voyant que personne n'obéit à ses ordres, il fait venir l'un après l'autre tous ses esclaves, et d'un ton très-ferme leur déclare sa volonté. Il s'emporte même jusqu'à donner à l'un d'eux un si violent coup de poing sur la bouche, que sa main en est tout ensanglantée. Quoi donc,

46. s'écrie-t-il, mon fils et mes gens prétendent me livrer sans défense à l'ennemi ! Son fils entre alors avec tous les amis de son père, et le conjure de changer de pensée. Caton se lève avec vivacité. « Suis-je donc, dit-il, tombé en démence? » On ne cherche point à me détromper, si je » m'abuse ; on me désarme comme un in- » sensé. Mon fils, que ne garrottez-vous votre » père, pour que César me trouve dans un » état à ne pouvoir disputer ma vie ? Car ce » n'est pas pour me l'ôter que j'ai besoin d'é- » pée. Il me suffiroit de retenir mon haleine » quelques instans, ou de donner une seule » fois de la tête contre la muraille. » Le jeune Caton épouvanté s'enfuit en jetant des cris. Son père, resté seul avec les deux philosophes dont nous avons parlé, prit avec eux un ton plus doux. « Etes-vous aussi, dit-il, d'avis » d'enchaîner à la vie un homme de mon âge, ou » bien espérez-vous me convaincre qu'il n'est » pas indigne de Caton de la devoir à son » ennemi? Au reste, je n'ai pas encore pris » ma dernière résolution ; mais quelle qu'elle » soit, je dois être le maître de l'exécuter : » allez dire à mon fils qu'il n'entreprenne » point de contraindre un père à ce qu'il ne » sauroit lui persuader. » Ce fut sans doute pour échapper à des instances qui l'importu-

noient, que Caton nia qu'il eût pris son parti. 46.
Ses deux amis se retirèrent sans rien répondre, et en versant des larmes. Un esclave rapporta l'épée; Caton l'ayant examinée, et trouvée en bon état, à présent, dit-il, je suis mon maître. Ceux qui se tenoient en dehors, à sa porte, pour l'épier, le virent reprendre son livre, qu'il ne quitta qu'après l'avoir relu tout entier. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'il dormoit du plus profond sommeil. Vers minuit, il appela deux de ses affranchis, l'un, pour l'envoyer s'assurer si tout le monde étoit embarqué; l'autre, pour lui panser la main à laquelle il s'étoit blessé, par une action brutale et inhumaine. Le premier lui annonça bientôt que les Romains avoient mis à la voile, mais que le vent étoit très-fort. Il poussa un soupir, en songeant au danger qu'ils couroient. Il renvoya une seconde fois pour s'informer si quelqu'un d'eux ne seroit point retourné sur ses pas, et dormit encore un peu. On revint lui dire que toute la flotte continuoit sa route. Alors, resté seul, il se perça de son épée, tomba de son lit en se débattant, et renversa une table: à ce bruit, ses domestiques qui veilloient pendant cette nuit funèbre, jetèrent un grand cri; son fils et ses amis, qui probablement n'avoient pas quitté la porte,

46. entrèrent. Un chirurgien voulut soigner la plaie qui ne paroissoit pas mortelle. Caton le repoussa, déchira sa blessure de ses mains, et mourut aussitôt. On a dû remarquer quelque inconséquence dans sa conduite. Il a horreur de la guerre civile, et cependant veut tenir dans Utique jusqu'à la mort; puis il se tue, au lieu de passer avec les autres en Espagne, où l'on verra que son parti étoit bien loin de manquer de ressources. Le caractère de cet homme extraordinaire fut un mélange de douceur et de fermeté, fermeté poussée quelquefois jusqu'à la férocité. Il paroît que l'antiquité n'a pas vu du même œil qu'on l'envisage aujourd'hui sa conduite à l'égard de sa femme Marcia. Il en avoit plusieurs enfans; et elle en portoit encore un dans son sein, lorsque Hortensius ayant eu la fantaisie de l'épouser, il la lui céda. Ce second mari mourut peu après, et laissa, au préjudice de son fils qui étoit un mauvais sujet, ses grands biens à Marcia; Caton la reprit. Strabon prétend qu'il ne fit dans toute cette affaire que suivre une coutume ancienne. César l'accusa d'avoir été mu par un sordide intérêt; mais telle étoit l'idée qu'on avoit de sa vertu, que Plutarque dit qu'il eût autant valu taxer Hercule de lâcheté, que Caton de cupidité. Tite-Live n'en

fait pas un éloge moins magnifique en deux 46.
mots conservés par saint Jérôme. « Il a été, » dit-il, loué et blâmé par deux des plus » grands génies qui aient existé ; mais le blâme » et la louange n'ont pu ni rien ôter, ni rien » ajouter à sa gloire. » On sait que l'orateur de Rome avoit composé un panégyrique de Caton, intitulé du nom de son héros, et que César y répondit par deux écrits connus sous le nom d'Anti-Caton. L'éloge et les satires ont également disparu. Ce grand personnage mourut à quarante-huit ans. On l'a nommé Caton d'Utique, pour le distinguer de son bisaïeul, Caton le censeur.

Lorsqu'on sut sa mort, on s'assembla en foule autour de sa maison ; son éloge étoit dans toutes les bouches. Les habitans d'Utique l'appeloient leur bienfaiteur, le seul libre, le seul invincible. Malgré leurs dissensions et l'approche du vainqueur, ils lui firent de pompeuses funérailles ; ils lui dressèrent dans la suite un tombeau sur lequel on voyoit sa statue une épée à la main. César, en apprenant sa fin tragique, s'écria : « O Caton ! je t'envie » la gloire de ta mort ; car tu m'as envié celle » de te sauver la vie ! »

Il n'étoit pas loin d'Utique au moment de cette catastrophe ; il avoit pris en chemin deux

46. villes, dans l'une desquelles il trouva Q. Ligurius, auquel il accorda la vie, mais non la liberté de retourner à Rome. L. César vint à sa rencontre, et s'étant jeté à ses genoux, obtint la grâce qu'il imploroit; il n'en jouit pas long-temps néanmoins. Ce jeune homme s'étoit conduit envers le dictateur comme un ennemi furieux; il avoit employé le fer et le feu contre les esclaves et les affranchis de son parent, et poussé la frénésie jusqu'à tuer des animaux destinés aux jeux que le vainqueur comptoit donner au peuple : il perdit la vie dans une émeute. Le fils de Caton obtint sa grâce; le conseil des trois cents paya celle qui lui fut accordée.

Quant à Juba, il regagna ses Etats après une fuite très-pénible. Son lieutenant-général avoit été défait par Sittius, et tué; il ne lui resta d'autre espoir que dans Zama sa capitale, qu'il avoit extrêmement fortifiée; mais avant de partir, il avoit eu la maladresse et la folie d'ordonner de dresser dans la place publique un bûcher, déclarant que, s'il étoit vaincu, il y feroit jeter tous les habitans après qu'on les auroit égorgés, et qu'il se précipiteroit lui-même dans les flammes, avec ses femmes, ses enfans et ses trésors. Les habitans de Zama, frémissant du sort qu'on leur

préparoit, n'étoient nullement d'avis de s'y 46.
résigner; ils lui fermèrent leurs portes. N'ayant point d'asile, il ne songea plus qu'à mourir. Petreius et lui cherchèrent à se donner mutuellement la mort; mais Juba survécut, et n'ayant pu réussir à se percer le cœur, se fit rendre par un esclave ce dernier service.

Tout cédoit à la fortune du vainqueur; les villes qui se défendoient encore ouvrirent leurs portes: Afranius et Faustus Sylla, cherchant à s'enfuir en Espagne avec quinze cents chevaux, furent rencontrés par Sittius, qui battit leur troupe, et les fit prisonniers. La fuite de Metellus Scipion ne fut pas plus heureuse; monté sur une flotte de douze vaisseaux, avec laquelle il alloit rejoindre Cn. Pompée, une tempête l'obligea de relâcher à Hippone; il y trouva Sittius qui l'enveloppa sur-le-champ. L'ennemi ayant abordé le vaisseau qui le portoit, demanda avec empressement où étoit le général. Scipion répondit: « Le général est en sûreté; » et, en disant ces mots, il se perça d'un poignard, et tomba dans la mer.

César, n'ayant plus un seul ennemi en Afrique, n'eut qu'à régler le sort des prisonniers et des Etats que la victoire lui avoit livrés: il accrut l'Empire romain de la Numidie, et en

46. donna le gouvernement à Salluste qui la vexa d'une manière si ouverte et si cruelle, que Dion, écrivain à la vérité peu digne de confiance, a cru qu'il en avoit reçu du dictateur l'ordre ou la permission. Cet oppresseur affiche dans ses écrits une austère probité : il fut mis en jugement dans la suite pour ses concussions. Le maître n'eut garde de laisser condamner un serviteur qui lui avoit été utile. Son usage étoit d'oublier les fautes de ses partisans, et de récompenser leurs services. Les habitans de Zama furent exemptés de tout impôt, pour avoir fermé leurs portes à Juba. Sittius, avec sa troupe, eut la ville de Cyrtha, ville royale sous Massinissa et Syphax. Quant aux peines, le vainqueur n'en imposa que de pécuniaires. Sylla et Afranius furent tués dans une sédition élevée parmi ses soldats. Crevier prétend que cette émeute fut une ruse de César ; mais Suétone dit que, suivant l'opinion commune, ces deux personnages, ainsi que Lucius César, ne périrent point par l'ordre du dictateur ; et cet historien ne flatte personne. Ceux qui, après la bataille de Pharsale, quittèrent les armes, reprirent tous leurs droits ; les autres furent éloignés de Rome et de l'Italie ; encore César permit-il à chacun de ses amis et de ses principaux officiers d'exempter

de cet exil un de ceux qui devoient le subir ; 46.
le jeune Octave, son petit-neveu, obtint cette grâce pour le frère d'Agrippa : ce dernier lui étoit dès lors attaché. Dans la suite, César étendit son indulgence sur plusieurs autres ; et enfin, au bout de deux ans, il accorda une amnistie générale. Après la victoire de Thapsus, il renouvela le trait de modération qui avoit suivi celle de Pharsale, il brûla tous les papiers de Metellus Scipion, qui lui furent apportés. La guerre d'Afrique étant terminée (en cinq mois et demi), il partit d'Utique, se dirigeant vers la Sardaigne, d'où il envoya en Espagne une partie de sa flotte et de ses légions, pour arrêter les progrès de Cn. Pompée, et se rendit à Rome avec le reste.

Les sénateurs, mus par différens motifs, les uns par l'admiration et l'attachement, les autres par la crainte ou l'esprit d'adulation, prévinrent son retour par les décrets les plus flatteurs pour son amour-propre : ils ordonnèrent quarante jours de fêtes pour la victoire de Thapsus, et décrétèrent que son char de triomphe seroit, comme ceux de Jupiter et du Soleil, attelé de quatre chevaux blancs. On lui décerna la dictature pour dix ans, la censure pour trois, sous le titre d'inspecteur des mœurs, une statue sur un char de triom-

46. phe dans le Capitole, placée vis-à-vis de celle de Jupiter, et ayant sous ses pieds le globe du monde, avec cette inscription : A CÉSAR, DEMI-DIEU. Il voulut mériter l'affection des Romains et les honneurs qu'ils lui prodiguoient, en les rendant heureux ; et ne craignit pas d'en contracter l'obligation solennelle dans le premier discours qu'il prononça au sénat après son retour. « N'appréhendez pas, » dit-il, que je prenne pour modèles Marius, » Sylla, Cinna, ou tant d'autres, qui, après » avoir triomphé de leurs ennemis, ont re- » noncé au caractère de modération qui avoit » tant contribué à leur grandeur : la mienne » est une raison de plus qui m'attache aux prin- » cipes que j'ai toujours suivis. En cherchant à » l'acquérir, mon seul but étoit de me procu- » rer le pouvoir de faire tout le bien qui étoit » dans ma volonté. Je prétends être votre chef, » non votre maître ; vous gouverner, non vous » tyranniser : quand il s'agira de vous servir, » je serai consul et dictateur ; s'il étoit ques- » tion de nuire à quelqu'un, je ne serois plus » qu'un simple particulier. » César fit devant le peuple les mêmes déclarations, et les effets y répondant, toute inquiétude cessa.

Il célébra ensuite, dans le cours d'un mois, quatre triomphes pour des victoires rempor-

tées dans les trois parties du monde connu. 46.
Celui des Gaules fut le premier et le plus brillant : on y voyoit, représentés en or, le Rhin, le Rhône et l'Océan captifs. Le malheureux Vercingétorix, réservé depuis plus de six ans pour la pompe triomphale de son vainqueur, fut après la cérémonie, suivant l'ancien usage, mis à mort, quoique son seul crime fût d'avoir courageusement défendu la liberté de son pays, et qu'on eût commencé à se relâcher de l'antique barbarie qui déshonoroit tous les triomphes, et qui est une tache éternelle au nom romain. Quarante éléphans rangés sur deux files, portoient les lustres. César monta les degrés du Capitole à genoux : c'étoit sans doute une coutume établie, à laquelle il ne crut pas devoir déroger.

Dans le triomphe relatif à la guerre d'Egypte, on distingua la représentation du Nil, et celle de la tour du phare tout en feu ; deux tableaux retraçoient la mort d'Achillas et de Photin, l'un assassiné par les ordres d'Arsinoé, l'autre tué militairement par ceux de César. Quoiqu'ils n'eussent pas été punis pour leur perfidie envers Pompée, le souvenir de la fin tragique de ces deux lâches scélérats fut sans doute agréable au peuple romain. La sœur de Cléopâtre, Arsinoé, parut dans cette

46. pompe, chargée de fers: elle dut la vie à l'intérêt qu'excitèrent sa jeunesse et sa beauté, peut-être aussi aux sentimens que sa sœur avoit inspirés à César; elle obtint même sa liberté. Le triomphe sur Pharnace n'eut rien de plus remarquable que la fameuse inscription : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.* Dans le dernier, qui célébroit la victoire remportée sur Juba, le fils de ce prince, encore enfant, subit la loi imposée aux illustres captifs; il précéda le char du vainqueur. Mais sa captivité fut pour lui un heureux événement, puisqu'elle lui procura l'occasion de s'instruire et d'acquérir les mœurs les plus douces.

La guerre civile ne fournit la matière d'aucun triomphe. Appien est le seul qui dise que César fit porter, dans ceux dont nous venons de parler, les représentations des événemens les plus importans de cette guerre; qu'à l'exception de Pompée, on y voyoit les principaux Romains qui avoient péri, Scipion se perçant lui-même, et Caton déchirant ses entrailles. Mais ce témoignage unique mérite peu de croyance. Cicéron, qui parle de la douleur que causa aux Romains Marseille portée en triomphe, n'eût pas manqué de citer des faits bien plus propres à émouvoir leur compassion.

Quoiqu'adoré de ses soldats, le vainqueur

ne put échapper à leurs satires licencieuses : 46.
ils rappelèrent ses amours avec Cléopâtre ; il n'en fit que rire ; mais quand on parla du roi de Bithynie, et qu'il entendit chanter : « César » a triomphé des Gaules, et Nicomède de » César », il témoigna de l'impatience, et répéta plusieurs fois avec serment que rien n'étoit plus faux. Les soldats n'en continuèrent pas moins leurs sarcasmes, et ajoutèrent : « Le vainqueur ne triomphe pas ; le vaincu » triomphe dans Rome. » Ils portèrent la licence, et en même temps l'inconséquence, jusqu'à lui reprocher la puissance qu'il avoit envahie, quoiqu'elle fût leur ouvrage. Ils lui crièrent : « Si tu observes la loi, tu seras puni ; » si tu la violes, tu régneras. » C'étoit lui dire clairement que s'il laissoit au peuple l'exercice de ses droits, il seroit condamné. Enfin, son armée se plaignit d'avoir été réduite à vivre d'herbages auprès de Dyrrachium : elle avoit de l'humeur, parce qu'elle ne se trouvoit pas suffisamment récompensée, quoiqu'elle l'eût été avec une extrême magnificence. Chaque fantassin avoit reçu deux mille sesterces, les centurions le double, les tribuns légionnaires et les cavaliers le quadruple ; à quoi il faut ajouter les terres qu'on leur distribua, et dans lesquelles on les établit.

46. Le menu peuple tout entier eut part aussi aux largesses du souverain : cent cinquante mille personnes reçurent de lui chacune dix boisseaux de blé, dix livres d'huile, et quatre cents sesterces. Il donna en outre un repas à la ville entière : vingt-deux mille tables dressées dans la rue furent servies avec profusion. A ces énormes dépenses, il faut joindre celles des spectacles de toute espèce, d'un lac creusé près de la ville, pour la représentation d'une bataille navale. Des chevaliers romains combattirent pour la première fois dans l'arène, comme gladiateurs : un membre du sénat même s'y présenta aussi ; mais César l'en fit sortir ; un autre, qui avoit cessé d'appartenir à ce corps, ou parce qu'il en avoit été chassé, ou parce qu'il avoit abdiqué, y risqua sa vie et y prostitua son honneur.

On joua sur le théâtre des farces appelées mimes, par les Grecs et les Romains. Laberius, chevalier, excelloit dans ce petit genre ; César exigea, non seulement qu'il fournît des pièces pour ses fêtes, mais qu'il y prît un rôle. Le poëte ne se rendit qu'avec la plus extrême répugnance, et se vengea de cette contrainte par de piquantes allusions contre celui qui la lui faisoit subir. César en fut offensé ; néanmoins il lui fit présent de cent mille sesterces,

et lui donna sur-le-champ un anneau d'or, 46.
comme pour lui rendre l'état auquel il venoit en quelque sorte de renoncer en faisant le métier d'histrion. En sortant de la scène, Laberius se disposoit à reprendre place parmi ses confrères ; il les vit de loin s'arranger de manière à ce qu'il n'en trouvât pas ; et comme il passoit pour les joindre à travers les bancs des sénateurs, Cicéron s'apercevant de son embarras, lui dit : « Je vous recevrois, si je » n'étois assis trop à l'étroit. » Il vouloit se moquer de Laberius et de la multitude des nouveaux sénateurs créés par César. « Vous » m'étonnez, lui répondit Laberius, car votre » usage est de vous asseoir sur deux siéges à » la fois. » C'étoit une expression proverbiale qui désignoit, chez les Romains, l'homme qui flottoit entre deux partis.

Il y eut encore d'autres fêtes que celles qui furent célébrées à l'occasion de ces quatre triomphes ; César en donna d'abord pour la dédicace d'un temple construit à ses frais en l'honneur de Vénus *mère* (1), ensuite pour

---

(1) Il la nommoit ainsi, parce qu'il prétendoit la faire regarder comme la tige de la maison des Jules, qu'on faisoit, comme nous l'avons dit, descendre d'Iules, fils d'Enée, et petit-fils d'Anchise et de Vénus.

46. celle d'une nouvelle place dans Rome, autre monument de sa munificence, enfin pour les honneurs funèbres de sa fille, qu'il avoit perdue plusieurs années auparavant : il n'y avoit que les dépouilles du monde entier qui pussent suffire à de telles profusions ; elles durent absorber les sommes que César porta en triomphe, comme le fruit de ses victoires, et qui cependant s'élevoient, dit-on, à soixante-cinq mille talens, sans compter les couronnes d'or qui pesoient près de trente-deux mille de nos marcs.

Au milieu de ces fêtes politiques, auxquelles celui qui les payoit prenoit fort peu de part, ce génie universel, également fait pour gouverner le monde et pour le conquérir, s'occupoit de la réforme des abus. La guerre civile avoit enlevé beaucoup de citoyens ; il tourna ses premiers regards vers la population, et fit divers règlemens qui tendoient à l'accroître ; il assura des récompenses aux pères de famille qui auroient plusieurs enfans. Puis il renouvela les anciennes lois somptuaires, et veilla très-attentivement à leur exécution. Non content de faire visiter les marchés, pour voir si l'on n'y exposoit pas en vente des comestibles défendus, lorsqu'il apprenoit qu'il en étoit échappé à la vigilance des inspecteurs, il les fai-

soit saisir jusque sur les tables des particuliers. 46.
Quoique la corruption et le luxe fussent alors portés à leur comble, un caractère si ferme savoit se faire obéir.

Dans un homme aussi éclairé, les sciences devoient nécessairement trouver un protecteur. Tous ceux qui s'établirent à Rome pour y exercer la médecine, et tous les professeurs des beaux-arts, obtinrent le droit de bourgeoisie.

Ce fut aussi alors, qu'en qualité de grand-pontife, il réforma le calendrier. L'ordre établi par Numa, quoique peu commode, eût pu subsister; mais les pontifes chargés de le maintenir, soit par négligence, soit par impéritie, quelquefois même pour favoriser les grands ou les financiers, avoient tout brouillé; en sorte que l'année actuelle eut quatre cent quarante-cinq jours. Sosigène, astronome d'Alexandrie, dirigea César dans cette utile réforme; car les Romains étoient peu versés dans les hautes sciences. L'année fut alors réglée sur le cours du soleil, et composée, comme elle l'est encore aujourd'hui, de trois cent soixante-cinq jours; et les six heures qui restoient, formoient au bout de quatre ans un jour intercalaire, qu'on inséroit avant le 6 des calendes de mars; en sorte que cette année on comptoit deux fois

46. le sixième des calendes, et l'on disoit la dernière fois *bis sexto calendas*, d'où l'on avoit fait le mot bissextile; et l'année avoit alors trois cent soixante-six jours. Ce calcul cependant n'étoit pas d'une exactitude rigoureuse, parce qu'il s'en faut environ onze minutes que la révolution de l'année solaire atteigne les trois cent soixante-cinq jours six heures. Le calendrier subit une légère réforme en 1580, par les ordres et sous l'autorité du pape Grégoire XIII, dont il porte depuis le nom (*calendrier grégorien*).

Les obligations que contracte nécessairement un chef de parti, arrachèrent à César d'autres actes, qui n'étoient pas dignes des mêmes éloges: il rétablit dans la jouissance de leurs droits ceux que les censeurs, ou même des jugemens solennels en avoient dégradés; on le blâma surtout de ce qu'il introduisoit dans le sénat un grand nombre de gens très-peu dignes d'entrer dans un corps jusqu'à ce temps si révéré. Il s'en excusoit en disant que si des malfaiteurs avoient contribué à son élévation, il se croiroit obligé de leur en marquer de la reconnoissance; mais ce n'étoit pas une raison d'avilir les honneurs et les dignités: c'est avec de l'argent qu'il convient de s'acquitter envers des hommes d'une certaine

trempe. César eut donc tort d'élever au rang 46.
de sénateurs des étrangers et des Gaulois à demi barbares. Ces intrus donnèrent lieu à des plaisanteries : on afficha des placards qui invitoient à ne pas montrer à ces nouveaux membres du sénat le lieu où il s'assembloit. Leur admission augmenta d'un tiers cette compagnie qui, en ce temps, se trouva composée de neuf cents personnes. Cicéron dit à ce sujet un mot assez plaisant : on demandoit ses bons offices pour une place de sénateur dans la petite ville municipale de Pompéia ; il répondit : « A Rome, cela seroit facile ; mais à Pompéia, » c'est différent. »

Ces torts de César furent en quelque sorte effacés, ou du moins compensés par son infatigable clémence : nous avons vu que M. Marcellus, étant consul, avoit ouvertement travaillé à sa ruine, et qu'après la journée de Pharsale, il s'étoit retiré à Mitylène ; il sembloit déterminé à passer le reste de sa vie dans cette retraite. Les instances de son frère et de Cicéron l'engagèrent à consentir qu'on sollicitât pour lui la liberté de retourner à Rome. Le beau-père du dictateur en forma la demande, un jour que son gendre présidoit le sénat. Le frère de l'illustre exilé se jeta aussitôt aux pieds de César, et tous les sénateurs se levèrent

46. pour l'appuyer ; le dictateur se plaignit vivement de l'animosité que lui avoit témoignée l'ennemi dont on désiroit le rappel ; mais il ajouta qu'il ne pouvoit rien refuser au vœu unanime du sénat. Cicéron prononça en ce moment cette belle harangue, dans laquelle il met au-dessus de tous les exploits de César, son penchant à pardonner. Ce discours dut flatter d'autant plus le dictateur, que jusqu'à ce moment l'orateur de Rome s'étoit renfermé dans un silence qui, joint à une morne tristesse, avoit bien l'air de l'improbation. Comme Cicéron tenoit pour maxime que le sage doit s'accommoder aux temps, il prodigua l'éloge pour dissiper les dangereux soupçons de mécontentement auxquels il auroit pu donner lieu ; il alla même jusqu'à faire des protestations d'un dévouement et d'un zèle qui n'étoient pas dans son cœur. Il dit que si le dictateur pouvoit courir quelque danger, il seroit du devoir des sénateurs, non seulement de le défendre, mais de lui faire un rempart de leurs corps. Marcellus ne jouit pas du bienfait de César ; il fut assassiné à Athènes, en se rendant à Rome.

Un autre personnage considérable, Q. Ligarius, à qui César accorda la vie après la victoire de Thapsus, à condition qu'il demeure-

roit en exil, avoit deux frères qui, ayant servi 46.
ce général et voyant avec quelle facilité il s'étoit laissé fléchir en faveur de Marcellus, conçurent l'espoir d'une grâce entière; Cicéron se joignit à eux pour la solliciter. Ils se rendirent ensemble au palais du dictateur; et l'orateur se plaint des indignités qu'il fallut souffrir, et des bassesses auxquelles il fut contraint de descendre pour obtenir audience; la famille de l'exilé embrassa les genoux du maître, qui fit une réponse assez douce, mais non pas décisive. L'affaire prit tout à coup une face inattendue; Tubéron accusa Ligarius dans les formes : ce qu'il y a de bizarre dans cette accusation, c'est qu'il avoit lui-même porté les armes contre César, et sa haine envers l'accusé provenoit uniquement de ce que celui-ci, disoit-il, l'avoit empêché d'entrer en Afrique, pour combattre leur ennemi commun. La cause fut soumise à la décision de cet ennemi, et Cicéron la plaida. Le dictateur, si l'on en croit Plutarque, vint au tribunal dans la ferme résolution de ne pas se laisser fléchir, regardant, avec trop de raison, Ligarius comme un ennemi irréconciliable. L'orateur s'adressa principalement à la générosité de son juge : « Comment, dit-il, ne » seroit-il pas permis à Ligarius d'espérer, » tandis qu'il m'est permis à moi de prier pour

46. » un autre ? Vous vous souvenez, ajouta-t-il, » vous qui ne savez oublier que les offenses, » vous vous souvenez assurément des preuves » de zèle que vous a données, dans sa questure, le frère de l'accusé. » César ne fut pas le maître de lui-même ; tous les mouvemens que l'orateur s'efforçoit de lui inspirer, se peignirent sur son visage : on le vit plusieurs fois changer de couleur; son émotion devint si forte, qu'il laissa tomber, avec les pièces du procès, la condamnation qu'il tenoit dans ses mains, et il ne put qu'absoudre ; Ligarius fut rappelé. Quand on a lu le discours de l'orateur, on n'est pas étonné de ce triomphe de l'éloquence, un des plus flatteurs qu'elle ait jamais remportés.

Celui qui l'avoit obtenu ne trouva pas cette année d'autres occasions de la même nature, d'exercer ses rares talens ; il en consacra l'usage à la composition de divers ouvrages de rhétorique et de philosophie. Les lettres étoient son unique occupation ; car César, devenu le maître, n'avoit garde de recourir aux conseils d'un ancien ennemi ; d'ailleurs il n'en prenoit que de lui-même, et conduisoit le monde avec la même aisance qu'une armée. « Les décrets du sénat, disoit Cicéron, se » dressent dans son cabinet. S'il se rappelle

» mon nom, il le fait mettre dans le sénatus- 46.
» consulte. J'ai reçu des lettres de rois fort
» éloignés, qui me remercioient de ce que
» j'avois opiné en leur faveur, tandis que
» j'ignorois seulement qu'ils existassent. » Il s'amusoit à donner des leçons d'éloquence à quelques amis, et se comparoit à Denys le jeune qui, chassé du trône de Syracuse, ouvrit une école à Corinthe. « Je régnois, dit-il, dans
» les jugemens, maintenant qu'il n'y en a plus,
» parce que tout dépend de la volonté d'un
» seul, je tiens école de rhétorique. » Malgré l'état de dépendance où il se trouvoit comme tous les autres, et malgré sa circonspection ordinaire, il osa non seulement composer l'éloge de Caton, mais le louer d'avoir prévu de loin la perte de la liberté, d'avoir tout tenté pour la maintenir, et de n'avoir pas voulu lui survivre. César n'en témoigna aucun ressentiment, et se contenta de combattre ce panégyrique; quoiqu'il n'en ménageât point le héros, il rendit justice à la personne et au talent de l'auteur.

Pendant le séjour nécessaire qu'il avoit fait à Rome, pour y mettre quelque ordre, les forces de Cn. Pompée s'étoient accrues en Espagne; ce jeune homme avoit beaucoup d'amis dans cette province, anciennement attachée

46. à son nom, et il fut encore favorisé par la haine que s'y étoit attirée celui qui commandoit pour le dictateur dans l'Espagne ultérieure : c'étoit Cassius Longinus. César, après avoir soumis toute la contrée, la première année de la guerre civile, l'y laissa pour commander la Lusitanie et la Bétique où il avoit été questeur sous Pompée. Cet homme actif et brave, mais violent et avide, s'étoit fait tellement haïr en exerçant la quèsture, qu'on attenta contre sa vie ; il fut blessé, et en conserva un profond ressentiment. Quand il se vit revêtu du commandement suprême, il chercha de l'appui contre la haine de ce peuple, dans l'attachement des légions ; la voie la plus sûre pour l'obtenir, étoit de le payer : il n'y manqua pas, et se permit toutes sortes d'exactions contre les naturels du pays, et même contre les Romains qui l'habitoient. Le mécontentement universel produisit une nouvelle conjuration. Longinus reçut en plein midi, dans Cordoue, deux coups de poignard ; il n'en mourut pas, et se vengea par le supplice des conjurés. Quelques uns cependant rachetèrent leur vie ; car il préféroit l'or à la vengeance. Les conjurés avoient mis dans leur parti deux légions autrefois attachées à Pompée, soumises ensuite par César, et qui en haine de

Longinus, revinrent à leurs premiers engagemens, quoiqu'elles eussent déjà reçu la nouvelle du désastre de Pharsale. Trois légions restèrent avec Longinus, uniquement par affection pour César. Les suites d'une si violente agitation pouvoient faire perdre cette province au dictateur ; mais Trebonius arrivant de Rome avec la qualité de proconsul, pour gouverner l'Espagne ultérieure, Longinus, la principale cause du trouble, fut contraint de s'éloigner. Il périt dans un naufrage, à l'embouchure de l'Elbe. Son départ ne rendit à l'Espagne qu'un repos momentané : ceux qui s'étoient déclarés contre César, craignoient son ressentiment, et apprirent avec joie que Metellus Scipion avoit de grandes forces en Afrique ; ils lui envoyèrent une députation pour se concerter sur leurs communs intérêts ; et ce fut en conséquence de cette démarche, que Cn. Pompée se transporta en Espagne. En attendant qu'il y arrivât pour prendre le commandement, ses partisans se trouvèrent assez forts pour chasser Trebonius. Dès qu'il y fut rendu, l'affabilité à laquelle il plia son caractère naturellement féroce, quelques succès qu'il obtint, les largesses qu'il répandit aux dépens de ses ennemis, les esclaves qu'il affranchit, grossirent extrêmement son 46.

46. armée; il avoit aussi recueilli quelques débris de celle de Metellus Scipion en Afrique. Enfin, en peu de temps, il réunit treize légions. Son frère Sextus, Labienus et Varus lui amenèrent une flotte, et presque toute l'Espagne reconnut ses lois.

Cet état de choses exigeoit la présence de César, et ne pouvoit guère être changé que par lui; il quitta Rome vers la fin de l'année, devançant ses troupes, suivant son usage, et fit une telle diligence, qu'en vingt-sept jours, il étoit rendu aux environs de Cordoue. La rapidité de sa course ne lui permettant de vaquer à aucune affaire, et un loisir absolu lui paroissant insupportable, il employa le sien à décrire son voyage en vers. C'est dans de pareilles circonstances, qu'il a écrit les ouvrages qui nous restent de lui, et plusieurs autres qui n'existent plus.

Sa diligence trompa tout le monde. On le croyoit encore bien loin, lorsqu'il se montra; néanmoins, comme on savoit en Espagne qu'il y devoit bientôt arriver, le jeune Pompée avoit abandonné tout ce qu'il y possédoit, à l'exception de la Bétique où il s'étoit retiré, parce qu'il croyoit ne pouvoir tenir contre un si redoutable adversaire, qu'en rassemblant ses forces sur un point. Toute cette province lui

obéissoit, si ce n'est une seule ville, Ulia, 46.
qu'il assiégeoit au moment où César parut. Plein de bravoure et d'une confiance qui n'alloit cependant pas jusqu'à la témérité, le jeune Pompée n'en continua pas moins le siége; mais César ne tarda pas à lui faire reconnoître sa supériorité; il introduisit du secours dans la place, et s'avançant vers Cordoue, comme pour attaquer cette capitale de la province, il força son ennemi de lever le siége d'Ulia, et marcha droit à lui (c'étoit son habitude), après avoir jeté à la hâte un pont sur le Guadalquivir. Dès qu'il l'eut joint, il tâcha de l'attirer à une bataille générale. Le jeune Pompée n'en voulut pas courir le hasard.

Le dictateur n'ayant pu apparemment l'y 45.
contraindre, alla mettre le siége devant Atégua, l'une des plus fortes places de Pompée. On étoit au milieu de l'hiver, et le voisinage d'une puissante armée formoit encore un plus grand obstacle au succès de l'entreprise. Les habitans offrirent de se rendre, si l'on vouloit laisser sortir la garnison en liberté. César répondit « qu'il avoit coutume de prescrire les » conditions, et non de les recevoir. » Comme cette réponse étoit d'un mauvais augure pour la garnison, la défense en fut plus opiniâtre; mais les fortifications de la ville ayant été ruinées,

45. et la division s'étant mise entre les soldats et les habitans, ceux-ci ouvrirent leurs portes (le 19 février), à la seule condition d'avoir la vie sauve. Le sort de la garnison n'est pas connu. On doit présumer qu'il fut rigoureux; car cette guerre avoit tous les caractères de la barbarie. Le commandant d'Atégua avoit fait égorger et précipiter du haut des murailles un grand nombre de ses habitans soupçonnés de favoriser l'ennemi. Après la reddition de cette ville, soixante-quatorze citoyens, d'une place voisine, eurent la tête tranchée pour le même motif; d'un autre côté, les troupes de César ne faisoient aucun quartier.

Les deux succès remportés par celui-ci, quoique glorieux, n'étoient point décisifs; une bataille pouvoit seule terminer la guerre. En conséquence, le dictateur serra de près le jeune Pompée, qui, craignant de décréditer ses armes en reculant toujours, s'arrêta non loin de Munda, dans la résolution de combattre. Il s'étoit posté avantageusement sur une hauteur défendue par un marais presque impraticable, et de manière à s'assurer une retraite dans la ville. Rien n'arrêta César: voyant que les ennemis ne descendoient pas dans la plaine, il les alla chercher, donnant pour mot à ses soldats le nom de *Vénus*; celui

de Pompée étoit *la piété*, pour annoncer qu'il 45.
aspiroit à venger son père. Outre l'avantage du terrain, ce jeune guerrier avoit celui du nombre, treize légions contre huit; et ceux qui les composoient devoient se battre en désespérés; car c'étoient, ou d'anciens soldats d'Afranius et de Varon, qui, ayant dédaigné la grâce offerte par César, ne devoient plus en espérer d'indulgence, ou des esclaves affranchis, qui ne pouvoient être garantis que par la victoire, soit d'un supplice ignominieux, soit tout au moins de la plus dure servitude. Quant aux soldats de César, leur gloire passée, la présence d'un général qui sembloit avoir enchaîné la victoire et asservi la fortune, étoient pour eux de puissans aiguillons; aussi le combat fut-il très-opiniâtre. Dès le premier choc, les troupes du dictateur furent repoussées : il accourt pour arrêter leur fuite. « Quoi, leur » crioit-il, vous livrez à des enfans un homme » qui a blanchi sous les lauriers! » Puis descendant de cheval, et saisissant le bouclier d'un fantassin, il se place dans les rangs comme simple légionnaire, et s'avance jusqu'à dix pieds de l'ennemi. Une grêle de flèches tomba sur lui; son bouclier en reçut plusieurs. Le danger auquel il s'exposoit ranima le courage des siens. La dixième légion qui, réduite à un

45. petit nombre de combattans, valoit encore une armée, fit des efforts incroyables. Le combat se soutint, et quoiqu'on approchât de la fin du jour, l'issue en étoit toujours incertaine. Pendant que les légions se battoient avec furie, Bogud, prince maure, qui avoit amené au dictateur un corps de cavalerie, se détacha pour attaquer le camp de Pompée. Labienus quitta son poste avec cinq cohortes pour prévenir son dessein. César aperçoit ce mouvement, et crie à haute voix que les ennemis prennent la fuite, soit qu'il le crût, ou voulût seulement le faire croire. Cette fausse opinion se répand à l'instant dans les deux armées : celle de Pompée en est abattue; elle se trouble, s'ébranle, et quand son erreur est dissipée, il n'est plus temps d'y remédier; elle étoit déjà en désordre et rompue. Elle laissa trente mille hommes sur la place, entre autres Labienus et Varus, à qui le vainqueur fit rendre les honneurs funèbres, et trois mille chevaliers. Toutes les aigles furent prises, et le camp forcé. Le vainqueur perdit mille de ses plus braves soldats, et eut cinq cents blessés. Cette bataille se donna le 17 mars. En parlant du péril qu'il y avoit couru, César disoit qu'ailleurs il avoit combattu pour la gloire, et à Munda pour la vie. Les vaincus

se retirèrent dans cette ville dont le siége fut 45.
commencé le même jour. On boucha toutes les issues par lesquelles les assiégés pourroient s'échapper ; et comme on n'eut pas d'abord le temps de faire à cet égard les travaux accoutumés, les soldats composèrent une palissade des corps de ceux qu'ils avoient tués, et dont ils tournèrent les têtes vers la ville, pour inspirer plus de terreur. Il paroît que ce furent les Gaulois qui imaginèrent cette effroyable contrevallation. La place fut prise au bout d'un mois ; on y fit quatorze mille prisonniers ; plusieurs furent tués en cherchant à s'enfuir, quelques autres parvinrent à s'échapper.

Cn. Pompée s'étoit retiré avec un petit nombre de troupes à Cartéia, où étoit sa flotte. Il s'y éleva une querelle entre les partisans de César et les siens, dans laquelle il fut blessé. Ne se croyant plus en sûreté dans cette place, il se mit en mer avec trente galères ; mais ayant été obligé de relâcher sur la côte, pour y prendre de l'eau, dont il n'avoit pu se fournir en partant, il fut atteint par Didius qui commandoit la flotte de César à Cadix ; ce lieutenant brûla la plupart de ses vaisseaux, et le réduisit à chercher son salut à terre ; il trouva un fort de difficile accès où

45. il se défendit vaillamment, d'où il repoussa même l'ennemi, qui fut forcé de l'assiéger en règle. Ne pouvant guère marcher, à cause de deux blessures, à une épaule et à une jambe, et d'une entorse au talon, ni aller à cheval ou en litière, attendu la difficulté des lieux, dépourvu de subsistances, abandonné des siens, ou les ayant congédiés, il se retira dans une grotte où il fut découvert par la perfidie de quelques prisonniers, et tué sur-le-champ. On apporta sa tête à César, le 12 avril; elle fut exposée à la vue des peuples d'Espagne pour constater sa mort, et ensuite ensevelie.

Sextus Pompée, le dernier de sa race, étoit à Cordoue au temps de la bataille de Munda. Dès qu'il en eut appris l'issue, il alla s'enfoncer dans les montagnes de la Celtibérie, où il mena une vie errante, inconnue, et subsista de brigandage, jusqu'à ce que les circonstances lui permissent de se montrer. Plusieurs places, où s'étoient réfugiés les débris du parti de Pompée, entre autres Cordoue et Hispalis, tentèrent encore quelque résistance; mais tout céda bientôt à l'invincible ascendant du vainqueur.

César pardonna encore cette fois à tout le monde, ou du moins borna sa vengeance à des peines pécuniaires : il soumit toute l'Espagne

à des taxes, et le besoin d'argent le porta même 45.
à dépouiller les temples, entre autres, celui d'Hercule à Cadix, dans lequel il trouva de grandes richesses.

Octave, son petit-neveu, alors âgé de dix-huit ans, pour lequel il avoit une extrême affection, rendit, en cette circonstance, service à beaucoup de monde dont le sort dépendoit du dictateur : les Sagontins entre autres, chargés de plusieurs accusations très-graves, obtinrent leur grâce à sa sollicitation. César, qui n'avoit point d'enfans, et qui avoit résolu d'adopter le jeune Octave, lequel donnoit déjà d'heureuses espérances, avoit soin de le décorer et de le produire : il commença par le revêtir du sacerdoce, et dans la cérémonie de ses triomphes, il le fit marcher à cheval près de lui, quoique son âge et la délicatesse de son tempérament ne lui eussent pas permis de servir. Aux fêtes qui suivirent cette pompe triomphale, il l'établit président des spectacles qu'il donna dans la langue des Grecs. Enfin, il devoit le mener à la dernière guerre; mais une longue maladie retint Octave à la ville, et ce ne fut qu'après la bataille de Munda qu'il put arriver en Espagne.

César, après avoir réglé les affaires de ce pays, revint à Rome où il arriva au mois

45. d'octobre, apportant ses deux Anti-Caton, qu'il avoit composés dans le tumulte des armes : il osa, contre l'usage, triompher pour sa dernière victoire, et viola encore la coutume, en faisant jouir deux de ses lieutenans généraux (1) du même honneur, uniquement réservé à ceux qui commandoient en chef. On fut choqué de le voir insulter à la mémoire et à la postérité de son rival. Le défaut des acclamations ordinaires dut l'avertir de l'opinion publique ; on se moqua de la mesquinerie du triomphe de ses lieutenans ; ils avoient fait représenter en bois les villes qu'ils avoient prises : on dit que ces représentations étoient les étuis de celles du dictateur, figurées en ivoire et en argent. Ses amis prétendirent qu'en cette occasion sa conduite fut l'effet d'une sage politique, et que l'objet de ce dernier triomphe étoit d'annoncer la fin de la révolution et la stabilité de la paix intérieure. Quelque chose qu'on puisse penser de ce motif, ou de cette excuse, le dictateur paroissoit d'abord si éloigné de faire trophée de la journée de Munda, qu'il n'en avoit pas même donné avis à Rome. Mais dès que le sénat en fut instruit par des lettres particulières, il se livra aux démonstrations de la joie

(1) Un d'eux étoit Q. Pedius, son petit-neveu.

la plus vive, et ordonna des fêtes pendant cin- 45.
quante jours. Cette conduite fut inspirée aux uns par le désir de plaire, aux autres par celui de nuire : les derniers, par des honneurs excessifs, cherchoient à provoquer l'envie et la haine contre César. Il ne s'aperçut point, dit-on, du piége, et il est possible que ce soient les adulations du sénat qui l'aient enhardi à célébrer un triomphe dont aucune guerre extérieure ne fournissoit même le prétexte.

Le monde lui appartenoit; il ne s'agissoit plus que de savoir à quel titre il le régiroit, et de consolider le pouvoir le plus étendu qui eût encore existé. Le sénat lui conféra le consulat pour dix ans, la dictature pour toujours, le nom de père de la patrie, celui de libérateur; enfin, il détourna en sa faveur le sens du mot empereur, *Imperator;* et en lui donnant ce titre, il lui attribuoit le commandement suprême de toutes les armées de l'Empire. Sa personne fut déclarée inviolable, comme celle des tribuns; le nom de *Quintilis* que portoit le mois de sa naissance, parce qu'il étoit le cinquième à compter du mois de mars, par lequel commençoit autrefois l'année, fut changé en celui de *Julius.* On prodigua au nouveau maître tous les honneurs

45. que la flatterie put imaginer, sans en excepter ceux qui étoient réservés aux dieux. Aucun ne lui fut plus agréable que le droit de porter en tout temps une couronne de laurier, parce qu'il n'avoit pas de cheveux sur le devant de la tête, ce qu'il aimoit à pouvoir dissimuler; car il n'étoit pas insensible aux avantages extérieurs dont la nature l'avoit doué avec profusion, et qu'il se plaisoit à relever par une parure soignée.

Il n'accepta point le consulat, et fit nommer deux de ses créatures à cette dignité, pour les trois mois de l'année qui restoient à expirer; c'étoit la seconde fois qu'il en usoit ainsi. Le peuple méprisoit des magistrats nommés pour si peu de temps, et ne craignit pas de le témoigner. Un jour que les licteurs d'un de ces consuls placés pour un trimestre, exigeoient que la multitude s'écartât pour lui faire place, elle déclara qu'elle ne reconnoissoit point en lui cette qualité consulaire. César qui méprisoit les murmures du peuple, avilit encore bien davantage le consulat; car l'un des deux consuls dont nous avons parlé, étant mort le dernier décembre, il lui en substitua un autre, nommé Caninius, qui ne resta en place que dix-sept heures. Cicéron en fit beaucoup de railleries : il disoit que ce Caninius étoit si

vigilant, qu'il n'avoit pas fermé l'œil pendant 45.
sa magistrature. Ce qui paroissoit si extraordinaire à l'orateur de Rome, devint dans la suite un usage. En tout ce qui concernoit les magistratures, le dictateur ne s'astreignit nullement aux anciennes coutumes. Cette année, tout le temps qu'il fut en Espagne, il n'y eut ni préteurs, ni édiles, ni questeurs; des préfets en tinrent lieu, et gouvernèrent la ville sous la direction de Lépide, maître de la cavalerie. César distribuoit à son gré les gouvernemens; ne jugeant pas à propos d'en donner à un certain Basilus, préteur, il crut le dédommager par une largesse; mais celui-ci regardant cette indemnité comme un outrage, en fut au désespoir, et mourut volontairement de faim.

Cependant César laissa au peuple quelques droits relativement aux élections. Il se réserva la nomination des consuls et celle de la moitié du reste des magistrats, abandonnant l'autre à la liberté des suffrages. L'apparence de l'élection se conserva même pour la totalité des charges: le dictateur recommandoit ceux auxquels il en destinoit; et cette recommandation étoit un ordre.

Il créa aussi de nouveaux patriciens; ce qui ne s'étoit point vu depuis la fondation de

45. l'Empire. La noblesse s'acquéroit par les charges curules; mais le patriciat attaché à la naissance n'appartenoit qu'aux descendans des premières maisons sénatoriales, choisies par Romulus, par quelqu'un de ses successeurs, ou enfin, par L. Junius Brutus, instituteur du consulat. Octave et Cicéron furent du nombre de ces nouveaux patriciens.

Ne pouvant contenter assez tôt, au gré de leur impatience, l'avidité de tous ceux qui croyoient avoir, par leurs services dans la guerre civile, des droits au consulat, et voulant néanmoins leur accorder quelque dédommagement, César permit à dix anciens préteurs de revêtir les ornemens consulaires; ses successeurs adoptèrent cette nouveauté.

Quoiqu'il n'eût pas accepté les dix consulats consécutifs qu'on lui avoit offerts, il ne renonça point à cette dignité, et s'y fit nommer pour l'année suivante avec Marc-Antoine. Ils avoient été long-temps brouillés au sujet des biens de Pompée; en sorte que le dernier n'avoit suivi le dictateur ni en Afrique, ni en Espagne; mais il venoit de rentrer en grâce. Dolabella, qui, dans toutes les guerres de César, combattit toujours à ses côtés, fut désigné pour le remplacer dans le consulat que ce souverain du monde n'avoit pris que pour quelques mois.

Lépide fut continué dans sa charge de maître 45.
de la cavalerie, malgré les prétentions du jeune Octave, auquel cet ancien ami fut préféré. Mais le déplaisir qu'en put ressentir le petit-neveu de César fut adouci par l'assurance de succéder bientôt à son rival, destiné à un gouvernement de province, et de suivre son oncle, qui devoit partir sous peu de temps pour porter la guerre chez les Parthes.

César, presque aussi amoureux de gloire que de puissance, ne tarda pas probablement à se lasser de la pompe et du faste de son rang. Sa bouillante activité le poussoit vers de nouveaux projets de conquêtes; il forma un plan, dont l'exécution l'auroit conduit à la vieillesse. Il avoit le dessein de venger d'abord la mort de Crassus, en subjuguant les Parthes; de conquérir ensuite l'Hyrcanie et la Scythie, en rangeant les côtes de la mer Caspienne; de là il se proposoit de pénétrer par le Pont-Euxin dans la Sarmatie, le pays des Daces et la Germanie; enfin, de retourner à Rome par la Gaule. Il eût ainsi à peu près achevé la conquête du monde, et l'Empire n'auroit guère eu d'autre limite que l'Océan. Déjà plusieurs légions l'attendoient dans la Macédoine. Son absence devant être longue, il avoit réglé d'avance la succession aux charges

45. pour trois ans, suivant Dion, et pour cinq, au rapport d'Appien.

Les préparatifs d'une telle entreprise n'étoient en quelque sorte qu'un amusement pour un génie si vaste. Divers projets, aussi grands qu'utiles, partageoient son attention sans la fatiguer. Déjà il avoit fait commencer un théâtre d'une immense étendue, et un temple dédié à Mars, dont les dimensions excédoient celles de tous les temples de l'univers. Varron devoit, par ses ordres, créer, pour l'usage public, de nombreuses bibliothèques d'auteurs grecs et latins. Pour remédier à l'inconvénient de la multiplicité des lois, il avoit résolu de les réduire à un petit nombre de titres, et d'en simplifier beaucoup le code. Un sénatus-consulte, rendu à sa réquisition, ordonna une description géographique de l'Empire, dans laquelle devoient être marquées les routes et les distances. Il entroit encore dans ses vues de dessécher les marais Pontins, qui couvroient une partie considérable du Latium, et dont le voisinage étoit, comme il l'est encore, très-malsain, de creuser un nouveau lit au Tibre, de Rome jusqu'à la mer, pour faciliter la navigation, d'agrandir le port d'Ostie, d'en former plusieurs autres sur les côtes d'Italie, de pratiquer, de la mer

Adriatique à la ville, des routes commodes à 44.
travers l'Apennin, de percer l'isthme de Corinthe, de rétablir la ville de ce nom et celle de Carthage.

Ce qui fit le plus d'honneur à César, c'est la magnanimité avec laquelle il pardonnoit à tous ses ennemis. On n'a rien vu de semblable, avant ou après lui, dans la position où il se trouvoit. Non seulement il avoit rétabli les vaincus dans leurs droits; mais il n'exclut pas même des premières dignités les partisans les plus déclarés de son rival : Brutus et Cassius étoient actuellement revêtus de la préture. Les discours outrageans, les libelles diffamatoires, rien ne put altérer la douceur de César. Jamais il ne parla de Pompée qu'avec les plus grands égards, et avec estime. La populace, croyant lui faire la cour, abattit les statues de ce grand personnage : il les fit relever. L'orateur de Rome dit à cette occasion, « qu'il avoit par ce moyen affermi les siennes. » Quoiqu'il eût toujours haï Sylla, il ne voulut pas souffrir qu'on renversât ses images. Ces sentimens étoient d'autant plus admirables, que, comme nous l'avons dit, on s'efforçoit de lui en donner d'autres. Sa bonté résistoit à toutes les attaques, parce qu'elle lui étoit propre, et non suggérée : c'est un témoignage

44. que lui rend Cicéron. « Comment, lui dit-il, » parmi les vainqueurs, ne s'en trouveroit-il » pas qui voulussent vous porter à la cruauté, » puisque nous en voyons parmi les vaincus? » C'étoit précisément le cas de Tubéron, accusateur de Ligarius. Pour rendre hommage à cette vertu de César, les Romains élevèrent un temple à la Clémence, dans lequel ils placèrent la statue du dictateur, donnant la main à celle de la divinité.

Se reposant sur la foi de ses bienfaits, il devoit croire sa vie en sûreté; ses amis n'étoient pas, à cet égard, sans inquiétude, et désiroient qu'il reprît sa garde prétorienne qu'il avoit renvoyée; il s'y refusa constamment, malgré les représentations qu'ils lui firent, malgré les soupçons qu'ils voulurent lui inspirer, et disoit qu'il aimoit mieux mourir, que de se faire redouter, ou de craindre la mort; qu'au reste il avoit assez vécu pour la nature et la gloire. On paroissoit si éloigné d'en vouloir à ses jours, qu'on l'accabloit de prérogatives, de distinctions et d'hommages : il eut des temples, des autels; on lui donna le nom de *Jupiter Julius*, et Marc-Antoine fut le prêtre de ce nouveau dieu. Dans le sénat, quelques uns opinèrent à ce qu'il lui fût permis d'épouser telles et autant de femmes qu'il lui plairoit,

afin qu'il pût avoir des enfans. Un tribun 44.
(Helvius Cinna), d'accord avec lui, devoit, dit Suétone, proposer à cet égard, une loi en son absence. Au lieu de chercher à désarmer l'envie, que tant de distinctions (dont nous n'avons cité qu'une partie) étoient faites pour exciter, on prétend qu'il l'irrita encore par la manière hautaine avec laquelle il les reçut. Le sénat étant venu lui apporter ses délibérations, il ne quitta point sa chaire curule, et se contenta de présenter la main, à mesure qu'on s'approchoit de lui. On compara ce procédé à l'humeur qu'il avoit laissé voir, lorsque, dans son dernier triomphe, passant devant le banc des tribuns, un d'eux, Pontius Aquila, s'abstint de se lever; le dictateur piqué, lui cria : « Tribun, que ne me redemandes-tu la » puissance publique? » Et pendant quelques jours, à toutes les promesses qu'il faisoit, il ne manquoit pas d'ajouter ironiquement : « Pourvu que Pontius Aquila y consente. » Quoique la superstition fût très-affoiblie dans ce temps, elle n'étoit point détruite, et il la dédaigna peut-être trop ouvertement. Un aruspice étant venu lui dire que la victime qu'il avoit sacrifiée ne présageoit que de sinistres événemens, parce qu'on ne lui avoit point trouvé de cœur, il répondit par un jeu

44. de mots : « Il ne faut pas s'étonner qu'une » bête n'ait pas de cœur ; au reste, tout succédera désormais quand il me plaira. » Il ne ménageoit pas davantage les opinions républicaines ; il disoit ouvertement : « La république n'est qu'une ombre, et l'on doit » s'accoutumer à regarder mes paroles comme » des lois. » Cette hauteur dut offenser des esprits qui n'avoient pu encore perdre le souvenir de l'espèce de liberté qu'ils avoient connue.

Ses discours et sa conduite firent soupçonner qu'il vouloit joindre le titre de roi à la puissance souveraine dont il étoit en possession. Bientôt le soupçon se fortifia : un jour qu'il rentroit dans la ville, quelques uns de ceux qui l'environnoient, au milieu des acclamations qui se faisoient entendre, prononcèrent le mot de roi ; la multitude, au lieu d'applaudir, étant demeurée muette, et paroissant consternée, le dictateur répondit : « Je suis César et » non pas roi. » Peu après, un de ses émissaires ceignit d'un diadème le front d'une de ses statues. Deux tribuns firent arracher le bandeau royal, et emprisonner celui qui l'avoit posé : ils envoyèrent également en prison ceux qui, les premiers, avoient salué en public le dictateur du nom de roi. Ces tribuns avoient prétendu le venger ainsi d'une

imputation odieuse; et César, les entendant 44.
traiter de *Brutus*, comme restaurateurs de la liberté, dit : oui, *ce sont des Brutes.* Il se plaignit au sénat de ce qu'ils lui avoient ravi la gloire de rejeter lui-même le titre qui lui étoit offert, et les fit destituer. Helvius Cinna, leur collègue, prêta son ministère pour cette vengeance, et provoqua un sénatus-consulte pour leur destitution. Le dictateur exigea même du père d'un de ces tribuns qu'il le déshéritât; mais il ne fut point obéi; et toujours généreux, jusque dans ses ressentimens, il ne s'offensa point d'une résistance légitime. Cependant son animosité contre ces deux magistrats redoubla les soupçons qu'on avoit déjà de ses vues secrètes; mais une démarche éclatante d'Antoine les convertit bientôt en une espèce de certitude : on célébroit en l'honneur du dieu Pan les Lupercales, fête extravagante, qui s'étoit perpétuée depuis les siècles de barbarie. Le jour de la solennité, les principaux nobles et magistrats couroient nus par la ville, ayant des fouets de cuir, dont ils frappoient les passans. Un coup de ces fouets étant regardé comme un remède assuré contre la stérilité du sexe, les femmes se présentoient en foule pour en recevoir. Antoine, le plus dévoué des courtisans de César, étoit un des

44. ministres de la cérémonie ; César y assistoit, assis sur une chaise dorée, vêtu de sa robe triomphale, et sa couronne sur la tête; Antoine vient lui offrir un diadème, et dit que c'est de la part du peuple romain. Le dictateur s'aperçoit du mécontentement général, par le silence absolu de la multitude, et repousse l'offre : ce refus excite des cris d'applaudissement. Antoine néanmoins, malgré l'énergique clarté de ce langage, revient à la charge, se prosterne aux pieds de César, espérant que le peuple se joindroit à ses prières, pour presser le dictateur d'accepter ce qu'il rejetoit; mais cette démarche ne fut pas plus heureuse que la première : César voyant l'immobilité de la multitude, posa le bandeau sur sa chaise; et comme il s'aperçut qu'on n'étoit pas encore satisfait, il l'envoya au Capitole, en disant que Jupiter étoit le seul roi des Romains. Antoine cependant fit inscrire dans les fastes (1), qu'au jour des Lupercales, en qualité de consul, et par ordre du peuple, il avoit offert la royauté à César, qui l'avoit refusée. On prétend que ces inutiles tentatives ne rebutèrent point le dictateur, et qu'un des prêtres com-

(1) Journal où l'on consignoit tout ce qui se passoit de mémorable à la ville.

mis à la garde des livres Sibyllins devoit déclarer au sénat que, suivant les oracles contenus dans ce dépôt sacré, les Parthes ne pouvoient être vaincus que par un roi, et qu'en conséquence les amis de César proposeroient de lui donner ce titre à l'égard des nations étrangères soumises à l'Empire, tandis que dans Rome et l'Italie, il se contenteroit de celui de dictateur. On fit même courir le bruit que, mécontent des Romains, il songeoit à transférer le siége de leur puissance à Ilion ou à Alexandrie ; mais ces bruits populaires étoient peut-être l'ouvrage des mécontens. 44

Il ne se dissimuloit pas le danger auquel pouvoit l'exposer la scène des Lupercales ; car, en rentrant dans sa maison, il se découvrit la poitrine, et dit : « Mes ennemis n'ont plus qu'à » frapper ; les voilà munis du prétexte le plus » plausible. » Il est vrai qu'il existoit contre lui beaucoup d'aigreur dans l'esprit de bien des gens, et qu'on lui en donna des témoignages. Dans une nomination de consuls, les deux tribuns qu'il avoit destitués, obtinrent de nombreux suffrages ; on écrivit au-dessus de la statue de L. Junius Brutus dans le Capitole : « Plût aux dieux que tu vécusses ! » et au-dessous de celle de César : « Brutus, pour » avoir chassé les rois, fut le premier fait

44. » consul; et celui-ci, pour avoir chassé les » consuls, est devenu roi. » Les regards se portoient vers M. Brutus : il entendit plus d'une fois crier autour de lui : « Il nous faut un Brutus. » Sur le tribunal où il rendoit la justice, il trouva des inscriptions ou des billets ainsi conçus : « Tu dors, Brutus ; tu n'es point un » vrai Brutus. » Cependant ces provocations anonymes n'eussent peut-être pas suffi pour le décider à entreprendre sur la vie de César, s'il n'y eût été d'ailleurs poussé par Cassius. Ces deux personnages sont si fameux dans l'histoire romaine, qu'il convient d'entrer dans quelques détails sur ce qui les concerne.

Marcus Brutus prétendoit descendre de L. Junius, qui avoit renversé la monarchie; mais cette descendance paroît fabuleuse, quoiqu'on la crût alors véritable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il descendoit, par sa mère, de ce Servilius Ahala, qui avoit tué Sp. Melius, accusé d'aspirer à la tyrannie. Il étoit né avec d'heureuses dispositions, que l'étude de la philosophie avoit perfectionnées. Ses mœurs étoient à la fois douces et graves ; il avoit la réputation d'un homme aimable et vertueux. Caton étoit son oncle, son beau-père et son modèle. Ferme dans ses projets, il fit dire de lui à César : « Les » résolutions de ce jeune homme ne sont pas

» indifférentes; car ce qu'il veut, il le veut 44.
» fortement. » Outre la philosophie et les lettres, il cultiva l'éloquence, et s'y exerça dans sa langue, et dans celle des Grecs; on le comptoit parmi les premiers orateurs du siècle où elle brilla davantage. Son style, néanmoins, ayant pris une teinture philosophique un peu trop forte, n'étoit pas exempt de sécheresse; il aimoit l'étude avec passion, et jusque sous la tente, trouvoit du temps pour s'y livrer. Polybe étoit son auteur favori. La nuit qui précéda la bataille de Pharsale, il s'occupoit à en faire des extraits; et quand il fut devenu général en chef, il ne changea rien à ses habitudes. César avoit pour lui de l'estime et de l'affection, et il ne tenoit qu'à Brutus de devenir un des plus puissans personnages de l'Empire, et peut-être le second. Il auroit bien pu s'arrêter à cette agréable perspective, s'il n'en eût été détourné par les amis de Cassius, qui l'engageoient à ne pas se laisser tenter par les caresses de César.

Cassius, qui depuis long-temps projetoit l'assassinat du dictateur, et qui, au rapport de Cicéron, avoit été au moment de l'exécuter en Cilicie, lorsque César revenoit de l'Egypte, Cassius fut le principal auteur de la conspiration; c'est à lui qu'on attribue les billets, les

44. inscriptions anonymes, les provocations, en un mot tous les moyens mis en œuvre pour y entraîner Brutus. Quoiqu'il fût le beau-frère de celui-ci, qui avoit facilité sa réconciliation avec le vainqueur après la bataille de Pharsale, ils étoient actuellement brouillés. Nommés préteurs ensemble, ils se trouvèrent en concurrence pour le département de Rome. Outre que Cassius étoit le plus âgé, il avoit rendu à l'Etat des services essentiels, après la défaite de Crassus chez les Parthes. César, seul juge de ce différent, dit que le droit de Cassius étoit le meilleur, mais que son rival auroit la place. Le premier en fut outré, cessa de voir son beau-frère, et sentit redoubler la haine qu'il portoit à César; car il avoit contre lui des ressentimens d'une plus ancienne date, qui ne prenoient pas même leur source dans les affaires publiques; ce qui a fait dire que Brutus en vouloit à la domination, et Cassius à la personne de César. Plutarque soutient que cette opinion n'est pas fondée, et cite un trait de l'enfance de ce conspirateur, qui atteste, dit-il, la haine naturelle qu'il portoit à la tyrannie. Faustus Sylla, qui étoit de son âge, ayant dit devant lui que son père étoit le maître des Romains, Cassius frappa le fils du dictateur. Le gouverneur du jeune Sylla en porta ses plaintes

à Pompée, qui se fit amener les deux enfans, et 44.
les interrogea. Cassius dit à l'autre : « Ose tenir » le même propos, et je te vais traiter de la » même manière. » La preuve que l'auteur entend tirer de cette anecdote n'est pas très-concluante : Cassius subordonnoit assez facilement toute chose, et même la justice à ses vues et à celles de son parti ; il suivoit les dogmes commodes de la philosophie épicurienne. Au reste, il est possible qu'il ait été excité à la fois par des motifs d'intérêt public et personnel. Nous disons d'intérêt public, dans son opinion ; car le salut de l'Empire étoit attaché à la vie de celui dont il méditoit la mort.

Cet homme vindicatif ayant sondé ses amis, tous lui promirent leurs bras, pourvu que Brutus se mît à la tête de l'entreprise : « Son » seul nom, disoient-ils, en attestera la justice. » Sans son concours, elle paroîtra inique ; car » on ne croiroit point qu'il eût refusé de » prendre part à une action de cette nature, s'il » l'avoit crue légitime. » Telle étoit l'idée qu'on avoit de sa vertu : idée fort exagérée ; nous avons vu de lui (en 50) un trait qui n'étoit pas d'un honnête homme. Cassius va le trouver, et après qu'ils se sont réconciliés (1), il lui de-

---

(1) Appien insinue que leur brouillerie pouvoit bien

44. mande s'il compte aller au sénat, le premier mars, jour auquel les amis de César doivent proposer de lui déférer la royauté. Brutus répond qu'il s'absentera. « Mais, reprend son » beau-frère, si vous êtes invité nommément? » Mon devoir, alors, dit Brutus, sera de m'y » rendre, de parler pour la liberté, et de » mourir pour elle. » Cassius, encouragé, lui fait part de ses desseins, et ajoute : « Ce qu'on » attend des autres préteurs, ce sont des lar- » gesses et des spectacles ; ce qu'on exige de » vous, c'est la destruction de la tyrannie : » c'est une obligation que vous imposent » votre nom et la gloire de vos ancêtres. »

Brutus, échauffé par cet adroit séducteur, consent à se mettre à la tête du complot. Le premier auquel il s'adresse est ce même Ligarius, auquel César avoit pardonné, et qui n'en gardoit aucune reconnoissance. Le trouvant retenu au lit par une indisposition, il lui dit : « En quel temps, mon cher Ligarius, êtes-vous » malade ? » Celui-ci répond : « Si vous avez » à exécuter quelque projet digne de vous, je » me porte bien. » Plusieurs des anciens partisans de Pompée, qui ne pouvoient pardonner

---

être une feinte imaginée pour mieux cacher leur complot et leur intelligence.

leur défaite au vainqueur, imitèrent Ligarius; 44.
quelques uns même de ceux qui avoient suivi le dictateur dans ses guerres, n'eurent pas honte de se ranger parmi les conspirateurs. Nulle récompense, dit Sénèque, n'avoit pu assouvir leur cupidité. Quoique Cicéron fût l'ami de la plupart des conjurés, et connu pour être, au fond du cœur, l'ennemi de César, sa pusillanimité, dont il convenoit lui-même avec Atticus, empêcha de lui révéler le secret de la trame. Avant de faire aucune proposition directe, Brutus commençoit par sonder les esprits; se trouvant avec Favonius, l'imitateur de Caton, avec Statilius, qui avoit montré tant d'attachement à ce grand personnage, et un nommé Labéon, il mit en question si l'on devoit faire périr les tyrans. Favonius dit que de pareilles entreprises conduisoient à la guerre civile, malheur plus grand que l'usurpation. Statilius, épicurien, soutint qu'un homme sensé ne devoit pas courir tant de risques pour l'avantage de quelques hommes sots ou vicieux. Labéon ayant combattu l'un et l'autre, fut le seul auquel Brutus crut devoir s'ouvrir. Les conjurés songèrent aussi à s'associer Antoine; mais Trebonius, l'un d'eux, s'y opposa, en apprenant à ses complices qu'il avoit déjà fait une tentative près

44. de lui, qu'Antoine ne s'étoit point prêté à ses propositions, et ajouta que néanmoins il en gardoit le secret. Quelques uns alors proposèrent de l'immoler avec César, comme un homme dévoué à la tyrannie, d'ailleurs dangereux par le consulat qu'il exerçoit, et par son crédit sur les troupes. Brutus s'y opposa, afin qu'on ne pût faire aucun reproche à une entreprise qu'il regardoit comme légitime; on résolut seulement de l'écarter sous quelque prétexte, de la personne de César, au moment de l'exécution. La conspiration comptoit plus de soixante complices, tous sénateurs ou chevaliers.

Porcia, femme de Brutus, en arracha l'aveu à son mari. En public, il paroissoit calme; mais comme il se contraignoit moins chez lui, son épouse s'aperçut qu'il étoit occupé de quelque grand dessein. Elle voulut s'en éclaircir; il éluda ses questions. S'imaginant que la crainte de sa foiblesse obligeoit son mari à dissimuler, elle voulut faire un essai de ses propres forces et de sa constance, s'enfonça un couteau dans la cuisse, et malgré la douleur qu'elle en ressentit, garda une contenance tranquille. Satisfaite d'elle-même, elle instruisit son époux de ce qu'elle venoit d'exécuter, et lui dit: «Tu vois que rien ne triomphe

» de mon courage, et que tu peux te fier à 44.
» moi : je suis la femme de Brutus, et la fille
» de Caton ; ne me laisse pas plus long-temps
» dans l'incertitude sur une affaire qui m'in-
» téresse nécessairement. » Brutus ne put résister à cette épreuve, et ne lui cacha rien.

Peu après, il assembla de nuit tous ses complices dans sa maison, et là on arrêta de donner la mort au dictateur, en plein sénat, le jour des ides de mars, le 15. Les conjurés, étant pour la plupart sénateurs, voyoient dans cet arrangement l'avantage de se trouver réunis sans exciter de méfiance. Il transpira quelque chose de ces machinations : celui qu'elles menaçoient sut qu'il se tenoit des assemblées nocturnes ; les deux principaux coupables lui étoient suspects jusqu'à un certain point. On l'avertit de se tenir en garde contre Antoine et Dolabella. « Ce ne sont pas,
» dit-il, ces hommes bien nourris et bien
» parfumés, qu'on peut craindre, ce sont
» ceux qui, maigres et pâles, affectent un air
» d'austérité. » Il désignoit ainsi Brutus et Cassius ; cependant la douceur et la réputation de probité dont jouissoit Brutus, le rassuroient quelquefois. Dans une occasion où on l'exhortoit à s'en défier : « Eh quoi ! dit-il,
» en portant la main sur la poitrine, ima-

44 » ginez-vous que Brutus n'ait pas la patience » d'attendre que la nature brisant les ressorts » d'une machine si frêle, m'ait dépouillé pour » le revêtir ? » Ce mot supposeroit qu'il regardoit Brutus comme destiné à lui succéder. Cependant l'adoption d'Octave, et toutes les marques d'intérêt que lui prodiguoit son grand-oncle, rendent le fait problématique. Le 14 mars, César soupa chez Lépide; et comme il étoit d'une grande sobriété, il lisoit et apostilloit des lettres pendant le repas. Un des convives ayant mis en question, quelle étoit la mort la plus désirable, le dictateur, interrompant sa lecture, dit vivement : *la moins prévue.*

Calpurnie eut dans la nuit un songe effrayant qui lui montra son mari tout sanglant et percé de coups, entre ses bras. Frappée de terreur, elle le conjura instamment de ne pas se rendre au sénat, ou du moins de consulter auparavant les auspices : étant un peu incommodé, il se porta facilement à cette dernière complaisance pour une femme vertueuse qu'il aimoit; les augures, comme elle le désiroit, furent jugés sinistres, et César, quoiqu'il ne fût susceptible d'aucune superstition, donna ordre à Marc-Antoine de congédier le sénat. Decimus Brutus, qu'il ne faut pas confondre avec le

fameux Marcus, étoit présent : il avoit servi 44.
sous le dictateur, et possédoit sa confiance ; ce perfide, qui trempoit dans le complot, craignant qu'un délai ne l'éventât, dit qu'il seroit honteux à César de paroître alarmé d'un songe ; que le sénat, assemblé déjà par son commandement, prendroit ce contre-ordre pour une injure ; que cette compagnie étoit disposée à le proclamer roi de toutes les provinces de la république situées hors de l'Italie. En proférant ces mots, il lui prend la main, et César le suit, quoiqu'avec répugnance.

Le secret cependant commençoit à se divulguer : car lorsque le dictateur sortit, un esclave voulut l'aborder, et ne l'ayant pu, à cause de la multitude des gens qui l'environnoient, entra dans sa maison, et se remit entre les mains de Calpurnie, pour être gardé jusqu'au retour de son époux auquel il avoit, disoit-il, des choses de la dernière importance à révéler. On voit qu'il ne connoissoit pas toutes les circonstances du complot.

Dans sa route, César rencontra un devin, nommé Spurina, qui lui avoit annoncé un grand danger pour sa vie, pendant trente jours dont les ides de mars étoient le dernier, et lui dit en riant, que les ides de mars étoient venues. « Il est vrai, répondit Spurina ; mais

44. » elles ne sont point passées. » A peu près au même instant, Artémidore, philosophe grec, perçant la foule, remet au dictateur un avis détaillé du complot, en lui disant : « Lisez » ceci, et bien vite ; car il y est question de » choses qui vous intéressent. » César, obsédé par un nombre infini de personnes dont il recevoit les placets, ne put lire cet écrit qu'il avoit encore à la main lorsqu'il entra au sénat. Les conjurés eurent plus d'une alarme : Cassius et Brutus, en qualité de préteurs, s'occupoient, comme de coutume, à rendre des jugemens dans la place publique, lorsqu'on vint les avertir qu'Antoine étoit chargé de renvoyer à un autre jour l'assemblée du sénat ; ils se crurent découverts, et tandis qu'ils réfléchissoient sur le parti qu'il leur convenoit de prendre, le sénateur Popilius Lenas, qu'ils n'avoient pas instruit de leur projet, leur dit à l'oreille en passant : « Que les dieux protègent » votre entreprise ; mais ne perdez point de » temps. » Ils ne doutèrent plus que tout ne fût révélé. De plus, Casca qui étoit du complot, fut abordé par un homme qui lui parla ainsi : « Vous avez fait le mystérieux avec » moi ; mais Brutus ne m'a rien caché. » Le conspirateur le crut instruit et alloit se déceler ; mais l'étonnement dont il fut saisi donna

le temps à l'autre d'ajouter : « Comment donc 44.
» êtes-vous tout à coup devenu assez riche » pour aspirer à l'édilité? » Casca frémit du péril auquel son erreur venoit de l'exposer.

Brutus eut de son côté un terrible assaut à soutenir : il avoit pris sa place dans le sénat avec plusieurs conjurés, lorsqu'on vint lui dire que sa femme étoit mourante. Au moment de l'exécution, Porcia ne fut plus maîtresse d'elle-même ; le moindre bruit qu'elle entendoit la faisoit frissonner. Sans alléguer aucun prétexte, elle envoyoit de moment en moment des messagers vers le lieu où se tenoit le sénat, et demandoit à tous ceux qui venoient de ce côté-là des nouvelles de son mari. Enfin, succombant à son inquiétude, elle perdit connoissance, et l'avis qu'en reçut Brutus exagéra beaucoup le mal; il en fut troublé, mais ne sortit point. Au même instant, César descendoit de sa litière. Popilius Lenas l'ayant joint, lui parloit avec action. Les conjurés à qui Brutus et Cassius avoient raconté le mot que leur avoit dit ce sénateur, crurent qu'ils étoient perdus ; ils convinrent par signes de ne pas attendre qu'on les arrêtât : déjà Cassius et quelques autres portoient la main aux poignards cachés sous leurs robes ; mais comme ils s'aperçurent que Popilius prenoit, en par-

44. lant au dictateur, un air suppliant, ils se rassurèrent; bientôt ils le virent lui baiser la main et se retirer.

L'assemblée se tenoit dans une salle construite par Pompée et qui portoit son nom. Beaucoup de conspirateurs vont au-devant de César, sous le portique; ils l'environnent au moment où il entre; deux de la troupe retiennent Antoine à la porte, l'entretenant de quelque affaire qu'ils avoient imaginée. Cimber, à la tête de ceux qui assiégent le dictateur assis déjà sur sa chaire curule, lui présente un mémoire en faveur de son frère qui avoit été excepté de la dernière amnistie; les autres, joignant leurs sollicitations aux siennes, et la bassesse à la perfidie, prennent les mains de César, sous prétexte de les baiser. Celui-ci se sentant trop pressé par cette foule importune, veut se lever; Cimber se saisit d'un pan de sa robe, comme pour le supplier avec plus d'instance, et la lui rabat de dessus les épaules; c'étoit le signal convenu. Tandis que César se récrie sur cette violence, Casca qui étoit derrière son siége, lui porte le premier coup à l'épaule, mais d'une main foible et tremblante. Le dictateur se lève, repousse Cimber, se retourne, aperçoit Casca, l'arrête en disant: Que fais-tu, misérable? et lui perce le bras

d'un poinçon à tablettes qu'il tenoit en ce 44.
moment. Casca appelle un de ses frères, lui criant en grec : « Mon frère, à mon secours. » Tous les assassins tirent leurs poignards, et César en voulant se dégager, reçoit un coup mortel dans la poitrine. Malgré le sang qu'il perd, il s'élance plusieurs fois sur ses assassins, et presque mourant, se défend avec intrépidité. Quelques uns prétendent qu'il ne proféra pas un mot; d'autres rapportent qu'il dit à Brutus qui se précipitoit pour le frapper : « Et toi, mon fils, aussi! » Alors il s'enveloppa la tête de sa toge, et cessant de se défendre, tomba aux pieds de la statue de Pompée. On le frappa encore à terre, et il mourut de vingt-trois coups de poignard. Tel étoit l'emportement des meurtriers, qu'il y en eut de blessés par leurs complices : Brutus fut de ce nombre.

César périt à l'âge de cinquante-cinq ans; il jouit pendant cinq mois du pouvoir suprême qui lui avoit coûté quarante ans de travaux. Le meurtre de ce grand homme partagea dès lors tous les esprits : les uns y virent un trait héroïque, les autres un crime odieux. Les opinions, dit Crevier, sont encore à présent partagées à cet égard.

Il nous semble que dans le temps où cette

44. action fut commise, il étoit plus pardonnable de se tromper sur sa nature : il existoit encore des formes républicaines, et un fantôme de république, qui pouvoient en imposer à des esprits inattentifs; mais tout le monde convient aujourd'hui que depuis les sanglantes querelles de Marius et de Sylla, et même à compter du temps des Gracques, on ne vit guère à Rome qu'une turbulente anarchie qui ne pouvoit finir que par le gouvernement d'un seul. Une révolution étoit indispensable; il falloit un maître : il étoit impossible qu'il fût proclamé par un autre organe que celui de la victoire. Deux rivaux se disputoient l'empire; l'intérêt public exigeoit qu'on se soumît au vainqueur : assassiner celui pour lequel le sort s'étoit déclaré, celui à qui on avoit demandé, dont on avoit reçu la vie et même des bienfaits, c'étoit certainement un crime, une lâcheté et une imprudence. « Le crime de » César, dit Montesquieu, ne pouvoit être » puni que par un assassinat. » Mais est-ce bien un crime que d'établir un ordre de choses dont une expérience de près d'un siècle a démontré la nécessité? En vain cet auteur s'appuie-t-il sur « un *certain droit des gens*, » sur *une opinion* qui faisoit regarder comme » un homme vertueux l'assassin de celui qui

» avoit usurpé la souveraine puissance »; en 44.
vain allègue-t-il les exemples qu'on en avoit vus à Rome depuis l'expulsion des rois; la différence des temps et des circonstances est énorme : un Manlius, un Spurius Mela étoient accusés d'avoir tenté une révolution contre un gouvernement encore plein de vigueur; César, voyant sa patrie agitée par des discordes interminables, entreprit de s'en rendre maître pour y établir une meilleure constitution. Montesquieu prétend que dans les grandes circonstances dont il parle (1), « la vertu sem» bloit s'oublier pour se surpasser elle-même; » et l'action qu'on ne pouvoit d'abord approu» ver, parce qu'elle étoit atroce, elle la fai» soit admirer comme divine. » Ces antithèses sont éblouissantes, mais nous sommes loin d'en garantir la justesse, et de croire qu'on puisse ainsi admirer ce qu'on ne sauroit approuver, et regarder comme divine une action atroce.

Celle-ci dans le premier moment n'inspira au sénat que de l'épouvante; il en fut tellement saisi, qu'il demeura spectateur immobile de la scène effroyable qui se passoit sous

---

(1) Chap. II. De la grandeur et de la décadence des Romains.

44. ses yeux : nul ne songea ni à fuir, ni à défendre la victime ; personne même n'ouvrit la bouche. Après que le crime fut consommé, Brutus, faisant parade de son poignard ensanglanté, voulut haranguer le sénat, et adressa la parole à Cicéron ; mais tout ce qui n'étoit pas du complot s'enfuit en désordre. Antoine et Lépide, se croyant en danger, à cause de leur intimité avec César, se cachèrent précipitamment dans le voisinage. Le premier y quitta les marques de sa dignité consulaire, et regagna sa maison qu'il mit en défense ; l'autre alla prendre une légion qui étoit dans l'île du Tibre, et la mena au Champ-de-Mars.

La nouvelle du meurtre de César, répandue en un moment dans la ville, y excita un affreux tumulte. Plusieurs prirent les armes, exercèrent des pillages et des violences ; quelques sénateurs furent blessés ; il y en eut même de tués. Les meurtriers de César n'osèrent pas, comme ils l'avoient résolu, traîner son corps dans le Tibre ; ils le laissèrent exposé à la vue de toute la ville accourue à ce triste spectacle. Après quelque temps, il fut relevé par trois esclaves qui, de tout le cortége du dictateur, étoient seuls restés près de lui, et transporté dans sa litière à sa maison.

Les conjurés marchèrent avec calme vers

la place, tenant à la main leurs poignards tout 44.
sanglans, et faisant porter devant eux, au haut d'une pique, un chapeau, symbole de la liberté : ils exhortoient tout le monde à se mettre en possession de celle qu'ils venoient, disoient-ils, de conquérir. Les esprits parurent un peu se calmer : néanmoins les conjurés ne s'y fièrent pas ; n'apercevant que de la tristesse et des signes de mécontentement, ils se retirèrent au Capitole, comme pour rendre grâces à Jupiter, et s'en emparèrent à l'aide d'une troupe de gladiateurs qu'avoit Decimus Brutus, qui se préparoit à donner des jeux au peuple. Quelques uns se joignirent dans la route aux conjurés, voulant faire croire qu'ils avoient participé à la mort du dictateur : ils ne trompèrent qui que ce fût, et dans la suite payèrent de leur vie une aussi criminelle vanité.

Cicéron vouloit que les deux préteurs convoquassent le sénat au Capitole. Cette compagnie détestoit César qui ne l'avoit jamais ménagée : la surprise et la frayeur étoient peut-être les seules causes de sa dispersion au moment de l'assassinat. Brutus et Cassius crurent apparemment cette convocation trop dangereuse ; quelques sénateurs seulement vinrent conférer avec eux, entre autres Do-

44. labella qui, étant désigné pour succéder dans le consulat à César, lorsqu'il iroit porter la guerre chez les Parthes, prit après sa mort les faisceaux consulaires, et commença par trahir la mémoire de son bienfaiteur. Mais la fortune ayant bientôt paru se déclarer contre les meurtriers de César, ce nouveau consul devint leur plus cruel ennemi.

Ils étoient cependant appuyés par les personnages les plus considérables de la république. Leurs adversaires ne laissoient pas d'avoir aussi des forces imposantes : Antoine et Lépide, qui couvroient leur ambition du prétexte de venger la mort de César, avoient pour eux la plus grande partie du peuple et tous les soldats qui se trouvoient dans la ville ; le nombre, à la vérité, n'en étoit pas considérable. Antoine s'étoit en outre procuré un immense avantage, en se saisissant du trésor et des papiers de César, que Calpurnie mit dans ses mains. Comme les deux partis se craignoient réciproquement, ils entrèrent en négociation. Brutus, le jour même de l'assassinat, et le suivant, s'efforça de se concilier Antoine et la multitude : un grand nombre de citoyens étoient rassemblés autour de lui au Capitole ; il les harangua ; et son discours, quoique très-peu énergique (au

gré de Cicéron), eut assez de succès pour 44.
l'engager à sortir de son asile avec Cassius: il monta sur la tribune, parla au peuple et fut écouté en silence. Cinna, beau-frère de César, dont il tenoit la dignité de préteur, invectiva contre lui de la manière la plus outrageante, et se dépouilla des vêtemens de sa magistrature, qu'il rougissoit, disoit-il, d'avoir reçue de la main d'un tyran. Le peuple, à qui la mémoire du dictateur étoit chère, menaça l'orateur. Brutus, intimidé par cet événement, retourna au Capitole; de là il négocioit avec Antoine, contre l'avis de Cicéron qui prétendoit que ce dernier trahiroit sa foi dès qu'il cesseroit de craindre. On convint cependant de prendre pour arbitre le sénat, qui seroit convoqué le lendemain 17 mars, dans le temple de la Terre. Les conjurés connoissoient l'attachement de ce corps pour eux; et Antoine, au moyen des mesures qu'il comptoit prendre, n'en redoutoit rien: sous prétexte d'assurer la liberté des suffrages, il fit garder par des gens armés toutes les avenues du lieu de la convocation.

Jamais on n'avoit eu à délibérer sur une question plus importante: il s'agissoit de décider si les meurtriers du dictateur méritoient le supplice ou des récompenses: les uns em-

44. brassoient ce dernier avis ; les autres se bornoient à des actions de grâces ; les opinions les moins favorables aux conspirateurs leur assuroient l'impunité. Quelques uns observèrent qu'un préalable nécessaire étoit de juger si l'on devoit regarder César comme un magistrat légitime, ou comme un tyran. Antoine, qui avoit autant d'adresse que de perspicacité, sentit très-bien que si l'affaire prenoit cette forme, son parti étoit perdu ; il observa que César étant regardé comme un tyran, il faudroit anéantir tout ce qu'il avoit fait; ce qui, d'un bout à l'autre de l'Empire, semeroit la confusion et le désordre, et que, sans porter ses regards au-delà de Rome, tous les magistrats actuels devoient au dictateur leurs dignités. Cette observation refroidit beaucoup le zèle des partisans de Brutus ; la plupart ne jugèrent pas à propos de se dessaisir de leurs charges, pour courir les risques d'une élection. Antoine saisit habilement l'avantage que lui présentoit la diversité des avis, et pria l'assemblée de considérer de quel trouble elle rempliroit l'univers, si elle cassoit les actes de César, puisqu'une première difficulté lui paroissoit à elle-même d'une si grande importance; il insista d'une manière spéciale sur l'intérêt des vétérans, dont les uns formoient

déjà de puissantes colonies, et les autres 44.
avoient, la nuit précédente, fait entendre des cris à la porte de tous les sénateurs, en les menaçant de toute leur colère, si l'on ne pourvoyoit pas aux établissemens qui leur avoient été promis. Il demanda si l'on croyoit que ces vétérans, qui avoient adoré leur général, vissent tranquillement jeter son corps dans le Tibre, ce qui seroit une conséquence nécessaire du décret par lequel il seroit flétri du nom de tyran. Il conclut à ratifier du moins les actes de César, puisque le bien de la paix vouloit que sa mort fût impunie. Ce moyen terme, qui écartoit l'embarras du moment, fut trouvé plausible : Cicéron le soutint de tout le poids de son éloquence. Les conspirateurs obtinrent de plus une petite satisfaction ; car on déclara que la confirmation des actes étoit déterminée par des motifs de bien public ; ce qui supposoit qu'en eux-mêmes ils étoient irréguliers. Une clause expresse du sénatus-consulte ratifia les promesses faites aux vétérans. Enfin, on réconcilia les deux consuls qui étoient divisés d'opinion, et dont l'un, Dolabella, n'étoit pas reconnu par l'autre.

Brutus et Cassius, qui se tenoient toujours au Capitole, avoient donné les mains à cet arrangement ; mais ils se partagèrent sur la

44. question de savoir si le testament de César devoit être exécuté, et si on lui accorderoit l'honneur des funérailles publiques : plusieurs des membres du sénat vouloient que Pison, dépositaire des dernières volontés de César, les supprimât, et que ce dictateur fût enterré sans pompe : il résista ; ils le menacèrent de le rendre responsable de la perte d'immenses richesses, qui appartenoient, disoient-ils, à la république. Pison se récria sur ce qu'on prétendoit priver un grand-pontife des honneurs funèbres ; et sur ce que ceux-là même qui jugeoient valables les actes faits par César en leur faveur, lui contestoient le droit de disposer de ses propres biens. Les deux questions avoient été agitées devant les deux chefs des conjurés, et Brutus avoit, contre l'avis de Cassius, consenti à ce que l'une et l'autre fussent décidées suivant les vœux des amis du dictateur. Atticus pensoit comme Cassius, et soutenoit que la cause de la république étoit perdue, si César étoit inhumé à ses dépens. La condescendance de Brutus entraîna l'avis du sénat, et procura un moment de calme. Les chefs des conjurés témoignèrent le désir de parler au peuple : il se rendit en foule à l'entrée du Capitole ; Brutus lui fit une harangue, à laquelle cette multi-

tude, inconstante ou certaine, applaudit beaucoup. 44. Les conspirateurs ne quittèrent cependant leur asile qu'après avoir reçu pour otages les enfans d'Antoine et de Lépide : ils en sortirent alors au milieu des acclamations populaires ; le même jour, Cassius soupa chez Antoine, et Brutus chez Lépide, mari d'une de ses sœurs. S'il faut en croire Dion, Antoine ayant demandé en plaisantant à son convive, s'il avoit encore un poignard sous sa robe, Cassius répondit : « Oui, pour m'en » servir contre toi, si tu imites celui que » j'ai tué. »

Le lendemain, il se tint une assemblée du sénat, dans laquelle Antoine reçut des louanges, pour avoir étouffé le germe des guerres civiles, et les meurtriers de César obtinrent les principaux gouvernemens de l'Empire. Cette séance fut pacifique, mais le calme ne dura pas long-temps ; Antoine fit dans sa maison l'ouverture du testament de César. Celui-ci avoit institué pour héritiers trois petits-fils de ses sœurs : Octave (qu'il déclaroit adopter) pour les trois quarts, et les deux autres pour un huitième chacun : l'un de ces derniers étoit Q. Pedius, qui avoit triomphé après la victoire de Munda. Plusieurs des conjurés étoient nommés tuteurs des fils de César au

44. cas qu'il en eût, et Decimus Brutus appelé à sa succession, au défaut des premiers héritiers. Ces circonstances réveillèrent l'indignation qu'avoient d'abord excitée les assassins du dictateur. On détesta particulièrement Decimus, qui avoit enfoncé le poignard dans le sein d'un homme dont la dernière volonté étoit pour lui si honorable. Mais le peuple fut touché jusqu'aux larmes, quand il vit que César ne l'avoit pas oublié lui-même dans son testament, et que ce grand homme, après lui avoir donné pendant sa vie tant de témoignages d'intérêt et de générosité, lui en laissoit encore après sa mort. Il léguoit au public les jardins qu'il avoit près du Tibre, et ordonnoit une distribution de trois cents sesterces à chaque particulier (1).

Les funérailles produisirent une émotion bien plus vive ; l'appareil en étoit somptueux : le corps fut exposé au milieu de la tribune aux harangues, sur un lit de parade brillant d'or, d'ivoire et de pourpre ; au-dessus s'élevoit un trophée, auquel étoit suspendue la robe que portoit César à l'instant de sa mort : son corps

(1) Des moins riches sans doute d'entre ses concitoyens. Nous imaginons que c'est ainsi qu'il faut entendre ce qu'en dit Suétone.

devoit être brûlé au Champ-de-Mars; mais 44.
l'oraison funèbre qui faisoit l'ouverture de la cérémonie, fut, suivant l'usage, prononcée dans le Forum, du haut de la tribune. Antoine s'en étoit chargé; la manière dont il s'en acquitta peut passer pour un chef-d'œuvre d'adresse et en même temps d'éloquence. Jamais on ne fit un usage plus efficace de la puissance des signes et de la parole. On lut d'abord par ses ordres les sénatus-consultes qui déclaroient la personne de César inviolable et sacrée; il rappela le serment par lequel tous s'étoient engagés à la défendre contre quiconque oseroit l'attaquer; s'apercevant de l'impression que faisoit le contraste des engagemens du sénat avec sa conduite, il déploya la toge sanglante de César, en montrant les coups dont elle étoit percée; il éleva ensuite à la vue du peuple une effigie en cire du dictateur où l'on apercevoit toutes ses blessures et des traces de sang, les vingt-trois coups de poignard qu'il avoit reçus dans le visage et les autres parties de son corps. Cette éloquence muette et terrible étoit secondée par les mouvemens oratoires les plus vifs, les plus touchans, les plus pathétiques, par l'éloge le plus pompeux. Le peuple ne se contient plus; et, oubliant le bûcher préparé au Champ-de-Mars, il en com-

44. pose un sur la place, avec les bancs, les tribunaux des juges, les comptoirs des banquiers, des marchands, et tout ce qu'il trouve de combustible sous sa main (1); les dons, les offrandes, tout ce qui décore la pompe funèbre est livré au feu : les soldats y jettent leurs armes, quelques uns leurs couronnes, les femmes leurs ornemens et ceux de leurs enfans : la flamme devient si violente, qu'une maison voisine en est consumée. Le peuple court les rues en criant vengeance contre les ennemis de César. Le tribun Helvius Cinna, tout dévoué au dictateur, étant pris pour Cornelius Cinna, qui avoit déclamé peu de jours auparavant contre sa mémoire, est mis en pièces, et sa tête, plantée sur la pointe d'une lance, est portée en triomphe dans la ville ; ses meurtriers, ou d'autres non moins furieux, prennent dans le bûcher des brandons, et courent aux maisons des conjurés pour y mettre le feu ; mais ils y trouvent de la résistance, et sont contraints de se retirer.

Antoine, voyant le désordre poussé plus loin qu'il ne le désiroit, interposa son autorité pour terminer une émeute qui pouvoit devenir

---

(1) La même scène s'étoit passée en 52 aux funérailles de Clodius.

dangereuse pour tous, et décréditer son parti. 44.
Il fit plus : comme il s'aperçut qu'il s'étoit trop tôt démasqué, il tâcha de regagner le sénat par quelques démarches propres à mériter son approbation : l'une des plus éclatantes, fut l'abolition de la dictature, avec permission à tout citoyen de tuer, sans aucune formalité, quiconque entreprendroit de la rétablir; par là il condamnoit presque directement la mémoire de César.

Le meurtre de ce grand homme fournissoit un prétexte à de dangereux attroupemens. Le peuple dressa un autel sur le lieu où son corps avoit été brûlé, et à côté, une colonne de marbre, haute de vingt pieds, avec cette inscription : Au Père de la Patrie. La multitude s'assembloit journellement en cet endroit et y faisoit des sacrifices; elle avoit un chef nommé Amatius, audacieux imposteur, qui, depuis quelques années, se donnoit pour petit-fils de Marius, et se prétendoit en conséquence allié de la famille des Césars : c'étoit pendant la dernière guerre d'Espagne qu'il avoit imaginé de jouer ce rôle; il fit d'abord plusieurs dupes, et marchoit avec un grand cortége. Octave revenant un jour de la campagne à la ville, Amatius, très-bien accompagné, sortit au-devant de lui, demandant à être salué comme

44. parent. Le jeune homme connoissoit la fourbe, et sentoit le danger d'en paroître informé ; il dit à son auteur : « César est le chef de notre » maison : c'est par lui que vous devez d'abord » vous faire reconnoître. » Lorsque le dictateur revint à la ville, ayant admis le peuple à le venir saluer dans ses jardins, Amatius se plaça effrontément à quelque distance de lui, et eut aussi une cour nombreuse. César, ayant été instruit que cet homme n'étoit qu'un misérable de la plus obscure origine, le chassa de l'Italie. Après sa mort, Amatius reparut à Rome, ameuta la multitude, et feignant un grand zèle pour la mémoire de son prétendu parent, menaçoit les conjurés, et même le sénat tout entier, des dernières violences. Antoine fit jeter ce faux Marius dans une prison, où il fut étranglé. Cette exécution militaire surprit le sénat, mais le motif en fit excuser la violence. La mort de ce chef n'ayant pas dissipé les rassemblemens, Dolabella renversa l'autel et la colonne de César, dispersa la multitude, saisit les plus mutins, et les fit précipiter de la roche Tarpéienne ; les esclaves furent mis en croix. Cicéron, dont il avoit épousé la fille, exalta singulièrement ce trait de vigueur et de despotisme.

Antoine se rendit encore agréable au sénat,

en proposant le rappel de Sextus Pompée; ce 44.
dernier héritier d'une maison malheureuse n'avoit pas attendu la mort du dictateur pour reprendre les armes. Après s'être caché quelque temps dans la Celtibérie, il rassembla les débris de la bataille de Munda, quelques autres secours encore, osa se faire connoître, s'empara de plusieurs villes, et se soutint avec avantage contre deux lieutenans de César, Carrinas et Pollion, qui le combattirent successivement. Ayant appris la mort du dictateur, il écrivit à Rome pour demander qu'il lui fût permis de rentrer dans sa patrie et dans ses biens, et que toutes les troupes de l'Empire fussent licenciées. Antoine l'appuya; mais en place de son patrimoine, dont lui-même possédoit, ou avoit dissipé une grande partie, il proposa de lui donner du trésor public une indemnité de deux cents millions de sesterces, et de plus, de lui déférer la surintendance des mers, que son père avoit eue autrefois. Rien ne convenoit davantage aux vues secrètes du sénat. Cet arrangement ne fut néanmoins conclu que quelques mois après; mais Pompée fut bien dédommagé de ce délai; car, au lieu de deux cents millions, il lui fut accordé sept cents millions de sesterces, somme si prodigieuse, qu'on dut bien sentir que le projet du

44. sénat ne se bornoit pas à indemniser le fils de Pompée. On ne tarda pas à s'apercevoir que toutes les complaisances d'Antoine pour cette compagnie lui étoient inspirées par son propre intérêt, et non par le désir de la paix. Comme elles avoient déplu en général à la multitude, qui conservoit la plus grande vénération pour la mémoire de César, il se crut autorisé à demander au sénat la faculté de se donner des gardes; on la lui accorda, et il en abusa pour assembler une petite armée de six mille vétérans, tous gens d'élite. En même temps, il se procuroit des créatures, et des sommes immenses, en distribuant de faux actes sous le nom de César, quoique dans le temps où il ménageoit le sénat, il eût fait rendre un décret pour prévenir cet abus des papiers du dictateur. Au mépris de sa propre loi, toutes les grâces, les immunités, tous les priviléges qu'on vouloit payer, et jusqu'à des aliénations de domaines, se trouvoient dans des ordonnances de César. Chaque jour on en voyoit paroître de nouvelles; Antoine avoit à ses ordres un ancien secrétaire du dictateur, qui les contresignoit; l'imposture étoit si grossière, qu'on y citoit quelquefois des événemens postérieurs à la mort de ce dernier: ce fut pour Antoine une mine inépuisable. Il

avoit en outre reçu cent millions de sesterces 44.
des mains de Calpurnie, et en avoit pris sept cents millions que son mari avoit déposés dans un temple. Avec de pareils moyens, il pouvoit tout entreprendre. Il étoit d'ailleurs appuyé de ses deux frères, dont l'un étoit préteur, et l'autre tribun ; et il avoit mis Lépide dans ses intérêts, en lui faisant obtenir la dignité de grand-pontife.

Dès qu'il se jugea suffisamment en force, il résolut de détruire les deux chefs de la conspiration, qui, s'étant imaginé que le gouvernement républicain alloit reprendre son cours, n'avoient amassé ni fonds, ni troupes. Ceux-ci voyant accourir à Rome les vieux soldats de César, ne doutèrent plus des intentions d'Antoine, et engagèrent leurs associés à partir sans délai pour les provinces dont ils avoient l'administration, et à s'y fortifier. Quant à ce qui les concernoit personnellement, Brutus et Cassius se trouvèrent dans un extrême embarras; préteurs l'un et l'autre, ils devoient rester à Rome, surtout Brutus, qui, ayant le département de la ville, ne pouvoit s'en absenter plus de dix jours consécutifs. Cependant, il n'y avoit pour eux nulle sûreté au milieu des soldats de César. Antoine, qui n'en vouloit pas à leur vie, fit dispenser

44. Brutus par le peuple de l'obligation que sa charge lui imposoit ; et le sénat tâcha de pallier la fuite de l'un et de l'autre préteur, en les chargeant du soin de veiller, en Sicile et dans l'Asie, à l'approvisionnement de Rome.

A peine furent-ils partis, qu'Antoine, jetant de nouveau le masque, s'occupa de les dépouiller de leurs gouvernemens ; c'étoient deux des plus importans de l'Empire. Il engagea l'autre consul à demander la Syrie, qui avoit été assignée à Crassus. Le sénat ayant rejeté cette demande, Dolabella recourut au peuple, et en obtint ce qu'il vouloit, par le secours de son collègue, qui, d'autorité, imposa silence à un tribun opposant. Antoine, par la même voie, arracha la Macédoine à Brutus, et se la fit donner. Cependant, pour garder quelque mesure avec ces gouverneurs dépouillés, il consentit que le sénat accordât à l'un la Cyrénaïque, à l'autre la Crète, provinces très-inférieures à celles qu'on leur enlevoit. C'est ainsi qu'Antoine, qui s'étoit cru perdu au moment de l'assassinat de César, aspiroit ouvertement à prendre sa place, et dans l'espace de quelques semaines, avoit réduit ses assassins à ne pouvoir demeurer dans Rome. L'imprudence de ceux-ci fut la cause d'une

révolution aussi subite et aussi complète ; ils n'avoient songé qu'à la mort du dictateur, sans pourvoir aux suites nécessaires d'un si grand événement, parce qu'ils s'étoient persuadés que la république se releveroit d'elle-même dès qu'elle auroit cessé d'être comprimée. L'événement trompa leur attente, et ils détruisirent le nouveau gouvernement sans rétablir l'ancien. « Le tyran est tué, s'écrioit Ci- » céron, et nous ne sommes pas libres. Nos » héros ont beaucoup fait pour leur gloire, » mais rien pour la patrie. » Il attribuoit toute la faute à Brutus, surtout pour avoir laissé vivre Antoine. « Que je voudrois, disoit- » il en écrivant à Cassius et à Trebonius, » que vous m'eussiez invité à ce magnifique » banquet des ides de mars ! Il n'y auroit pas » eu de reste. » Ce regret ne fait honneur ni à l'humanité, ni au discernement de Cicéron. Comment ne voyoit-il pas que l'étendue et les mœurs de l'Empire romain exigeoient une administration monarchique ? 44.

Tout portoit à croire qu'elle alloit tomber entre les mains d'Antoine, qui étoit à la fois général, orateur, et dans l'occasion homme d'Etat, malgré son goût effréné pour le plaisir et la débauche. Tout sembloit l'appeler au trône, lorsqu'il se présenta pour le lui disputer

44. un jeune homme qui n'avoit pas encore dix-neuf ans accomplis : Octave étoit né le 22 septembre 63. Il avoit déjà toute la maturité, toute l'expérience de la vieillesse, la finesse la plus déliée, et le tact le plus sûr; il étoit à Apollonie en Epire, lorsque son grand-oncle fut tué. En l'y attendant pour l'accompagner à la guerre, il s'adonnoit particulièrement à l'éloquence, qu'il avoit cultivée dès l'âge le plus tendre; car à douze ans, il osa monter à la tribune aux harangues pour prononcer l'éloge funèbre de son aïeule Julie, sœur de César, et dans le tumulte des affaires, et même des armes, il ne cessa de s'occuper du talent de la parole.

La nouvelle de la catastrophe du dictateur l'étonna sans l'abattre. Les officiers des légions du voisinage vinrent lui offrir leurs services. Agrippa et Salvidienus, qui lui étoient attachés, opinoient à ce qu'il les acceptât. Il jugea mieux qu'eux de sa position. Ce parti lui sembla téméraire et précipité; dans l'ignorance où il étoit de la disposition des esprits à Rome, il crut devoir d'abord s'y rendre pour l'étudier attentivement, et régler sa conduite sur cette connoissance. Sa mère Atia, et Philippe, qu'elle avoit épousé en secondes noces, lui avoient écrit pour l'engager à se renfer-

mer dans la vie privée ; mais il n'étoit pas 44.
d'humeur à suivre un conseil si timide. En arrivant en Italie, il prit le nom de son père adoptif ; c'étoit contracter l'engagement de venger sa mort. Il avoit débarqué dans les environs de Brindes, et envoyé quelques émissaires en cette ville pour s'informer s'il pouvoit y entrer avec sécurité. Les légions qui se trouvoient dans la place accoururent à sa rencontre ; les vieux soldats établis par César dans les environs, se rendirent avec empressement auprès de son petit-neveu ; il marcha vers Rome avec une escorte nombreuse, et qui grossissoit à chaque pas. Ces guerriers ne respiroient que vengeance, et se plaignoient des ménagemens qu'Antoine gardoit avec les conjurés. Octave pensoit comme eux ; mais voyant les assassins de son père protégés par le sénat, et craignant un rival dans Antoine, à qui son âge, sa capacité reconnue, le moyens de tout genre qu'il avoit à sa disposition, donnoient sur lui tant d'avantages, il prit le parti de la dissimulation, flattant d'un côté les espérances des gens de guerre, et de l'autre ménageant les républicains. Cicéron s'étoit retiré à la campagne, lorsqu'il avoit vu Antoine s'avancer à grands pas vers le pouvoir suprême. Il y vivoit dans un état

44. de tristesse et d'anxiété. Octave l'alla visiter en passant, et eut l'adresse de caresser sa vanité ; il l'appeloit son père, et déclaroit ne vouloir se conduire que par ses conseils. L'orateur, séduit par ces manières, osa espérer que ses héros (c'est ainsi qu'il nommoit Cassius et Brutus) n'auroient pas à se plaindre d'Octave. Celui-ci avoit besoin du crédit dont l'orateur jouissoit dans le sénat, et l'orateur se flatta de tirer parti de celui qu'Octave avoit près de l'armée. C'est par ces motifs réciproques qu'ils se forma entre eux une liaison dans laquelle un homme, qui avoit blanchi dans les affaires, devint la dupe d'un enfant.

En quittant Cicéron, Octave vint à Rome dont il vit qu'Antoine étoit à peu près le maître ; il eut un nouvel assaut à soutenir de la part de sa mère qui méritoit toute sa tendresse, par les soins extrêmes qu'elle avoit apportés à son éducation : elle le pressa instamment de renoncer à une adoption qui lui attireroit la haine des républicains et la jalousie d'Antoine. Il répondit qu'il ne se reconnoîtroit jamais au-dessous d'un nom dont César l'avoit jugé digne. Dès le lendemain de son arrivée, il se présenta devant le frère d'Antoine, C. Antonius qui remplissoit les

fonctions de préteur de la ville, lui déclara, 44.
comme la loi l'exigeoit, qu'il acceptoit l'adoption de son grand-oncle, et de là se rendit aux jardins de Pompée, pour voir Antoine qui n'avoit pas daigné s'apercevoir de son arrivée. Le consul se fit attendre long-temps. Octave enfin admis dans son cabinet, le pria de se dessaisir en ses mains des sommes qui appartenoient à la succession de César, et sans lesquelles il lui étoit impossible d'acquitter les legs portés dans son testament. Antoine tourna la proposition en plaisanterie, lui remontra qu'il ne savoit à quoi il s'engageoit en se portant héritier de César, et qu'un pareil fardeau ne convenoit ni à ses forces, ni à son âge. Ce consul l'empêcha même de se mettre en pleine possession de son état. Pour consommer l'adoption, il étoit nécessaire d'y faire intervenir l'autorité des curies. Antoine ne put refuser son ministère pour les convoquer; mais quoique la loi requise en pareil cas ne fût exigée que pour la forme, il suscita des tribuns qui firent remettre l'affaire à un autre temps.

Octave, ainsi traversé par une créature de son père, chercha de l'appui dans le sénat et parmi les plébéiens. Cicéron lui acquit la bienveillance des sénateurs; et, pour obtenir celle de la multitude, le jeune César sollicita une

44. place de magistrat du peuple, quoique patricien et fort au-dessous de l'âge nécessaire pour entrer au sénat (1); il fut secondé par le tribun T. Canutius. Antoine fit avorter ce projet. Octave trouva un autre moyen de gagner la faveur du peuple : lui ayant été présenté par Canutius, il termina une harangue très-flatteuse pour les auditeurs, en contractant l'obligation non seulement d'acquitter les legs de César, mais d'y ajouter une largesse égale en son propre nom. Il donna aussi les jeux institués par son oncle, en l'honneur de Vénus et en mémoire de la bataille de Pharsale ou de Munda. Un collége avoit été fondé pour leur célébration; mais ceux qui le composoient, ne voulant ou n'osant remplir leurs fonctions, Octave s'en chargea : enfin il prétendit, suivant ce qui avoit été réglé du vivant de César, placer au milieu du théâtre la statue de son grand-oncle, sur un trône enrichi d'or, avec une couronne de diamans. Antoine bravant le reproche d'ingratitude, s'y opposa de concert avec les tribuns.

Pendant les jeux dont nous venons de parler, on vit paroître une comète que les an-

---

(1) On a vu que les tribuns étoient de droit membres de cette compagnie.

ciens appeloient une étoile chevelue. La multitude, dit Octave, crut que ce phénomène indiquoit la réception de César au nombre des dieux; et par cette raison, il décora la statue qu'il lui consacra peu après sur la place publique, de ce symbole qui devint le signe distinctif des monumens érigés dans la suite en l'honneur de César, et qu'on trouve aujourd'hui sur plusieurs de ses médailles. 44.

Pour fournir à la prodigieuse dépense de ces jeux, et aux distributions promises au peuple, Octave vendit tous les héritages de la succession de son oncle, son propre patrimoine, et jusqu'aux biens de sa mère et de son beau-père, qui s'étoient déterminés à suivre ses vues et sa fortune. Antoine, loin de lui rien rendre, le fatiguoit par des tracasseries continuelles. Ce fut sans doute à son instigation que le sénat ordonna la recherche des deniers de la république que César s'étoit appropriés. On suscitoit des citoyens pour revendiquer les terres dont ils avoient été dépouillés par le dictateur. On réclamoit pour le trésor public les confiscations des exilés. Les deux cohéritiers d'Octave demandèrent un partage pour mettre leur lot à l'abri des chicanes du consul; mais après l'avoir retiré, ils le cédèrent à celui en qui résidoit tout l'espoir de la

44. maison des Césars. Celui-ci vendit à vil prix ce qu'avoit possédé son grand-oncle, pour le soustraire à la mauvaise volonté du consul, et pour se faire un partisan de chaque acquéreur. Comme cet oncle, il commença par se ruiner pour tâcher d'atteindre à la plus haute fortune : par cette conduite, il se fit adorer de la multitude, et lui rendit Antoine odieux.

La querelle de ces deux rivaux n'eut pas d'abord le caractère de grandeur qu'on a vu dans celle de César et de Pompée. Octave, poussé continuellement à bout par son ennemi, déclamoit contre lui au coin des rues, et haranguoit la populace qui s'attroupoit pour l'entendre. Son nom, sa jeunesse, son éloquence insinuante, la justice de sa cause, tout parloit en sa faveur : les officiers même de la garde d'Antoine, qui avoient servi sous César, penchoient pour son fils, et déclarèrent à son rival qu'ils désiroient une réconciliation entre lui et Octave. Il fallut qu'Antoine cédât ou du moins parût céder à ce vœu, qu'il eût été dangereux pour lui de dédaigner. Cette réconciliation se fit, mais de mauvaise foi des deux côtés. Après une nouvelle rupture, il y eut encore des démarches pour un raccommodement : elles n'aboutirent qu'à faire éclater une inimitié qui ne pouvoit plus

se contenir. Antoine accusa le jeune César 44.
d'avoir cherché à corrompre quelques soldats de sa garde pour l'assassiner, et fit comparoître ces soldats devant un tribunal tenu dans sa maison et composé de ses amis. Octave se récria contre une telle procédure et vint pour se justifier. N'ayant pas été admis, il fit son apologie à la porte, et récriminant contre son adversaire, soutint que c'étoit Antoine qui tous les jours lui tendoit des embûches. La multitude pensa que l'accusation du consul étoit un prétexte imaginé pour perdre son rival; mais il paroît constant qu'elle se trompoit. Cicéron dit que « les gens sensés et les » bons citoyens croyoient la tentative véri- » table et l'approuvoient. » La haine l'aveugloit sans doute sur tout ce qui concernoit Antoine, ou les honnêtes gens de Rome avoient alors une étrange morale. Quoi qu'il en soit, Antoine laissa là ses informations, parce qu'il vit le peuple trop prévenu en faveur d'Octave pour y ajouter foi.

Après un tel éclat, la guerre devenoit inévitable. Les deux partis coururent aux armes; mais les forces étoient bien inégales. Le jeune César, simple particulier, n'avoit d'autre recommandation que celle de son nom, de son argent, de ses promesses, pour attirer dans

44. son parti les vieilles bandes de son père. Antoine, outre l'autorité d'un consul, avoit à ses ordres six légions qui se trouvoient dans la Macédoine, et qui étoient destinées à la guerre des Parthes; il en donna une à Dolabella, gouverneur de Syrie. Pour avoir un prétexte de faire venir en Italie les cinq autres, et achever en même temps de dépouiller les républicains, il avoit, à une époque antérieure, demandé au sénat le gouvernement de la Gaule cisalpine, dont étoit revêtu Decimus Brutus. Cette compagnie le lui ayant refusé, il recourut au peuple, et réussit, aidé, suivant Appien, du crédit d'Octave, avec lequel il étoit en ce moment réconcilié. Il fit donner ensuite la Macédoine à son frère Caius, actuellement préteur, et manda sur-le-champ à Brindes les troupes de cette province.

Avant de les aller joindre, il dressa une statue à César, avec une inscription qui signifioit : *Au père et au bienfaiteur de la patrie.* C'étoit faire envisager ses meurtriers comme des parricides et offenser le sénat; mais il ne songeoit alors qu'à se laver du reproche d'ingratitude envers son bienfaiteur, et à gagner la faveur de l'armée et du peuple. Dans cette vue, son frère Lucius, tribun, fit ordonner

qu'on distribueroit des terres aux citoyens, 44.
entre autres les marais Pontins qui n'étoient pas desséchés. Ce don, en partie chimérique, valut à son auteur quatre statues : il y en avoit deux données par le peuple et les chevaliers, dont les inscriptions le déclaroient le patron de ces deux ordres. Il conduisoit lui-même une colonie dans une ville où César en avoit déjà établi une peu auparavant; et, pour se faire des créatures dans toutes les classes de citoyens, il donna ou prorogea des gouvernemens de province à sa fantaisie. Après toutes ces opérations, il alla se mettre à la tête de ses troupes à Brindes.

Octave, de son côté, parcourut tous les endroits de l'Italie, où les vétérans de César avoient reçu des établissemens, et s'en attacha un grand nombre par une gratification de cinq cents deniers à chacun : ses émissaires travailloient en même temps à débaucher les légions d'Antoine.

Les chefs du troisième parti, Brutus et Cassius, s'étoient tenus quelque temps dans le voisinage de Rome, prêts à y rentrer s'il se présentoit pour eux une occasion favorable. Ils croyoient la trouver dans les jeux que devoit donner Brutus en sa qualité de préteur de la ville. Il fit à cet égard de grands apprêts et

44. une dépense considérable ; cependant il n'osa s'y montrer : on loua la beauté des spectacles. Plusieurs témoignèrent désirer le retour du préteur qui les payoit ; mais les deux autres partis et les soldats réduisirent au silence, par leurs violentes clameurs, ceux qui s'intéressoient à Brutus : celui-ci et Cassius sentirent alors qu'il n'y avoit pour eux de salut que dans la guerre : ils se rendirent successivement à Athènes.

Pendant qu'ils sortoient de l'Italie, Cicéron, qui avoit eu aussi le projet de la quitter, y revenoit. Une terreur, peut-être panique, l'avoit relégué à la campagne; il y alloit presque toujours dès qu'il voyoit gronder l'orage, ou même dès qu'il le craignoit. Comme il avoit été fort considéré à la cour de César, et ne l'étoit nullement à celle d'Antoine, il regrettoit en quelque sorte le premier, quoiqu'il l'abhorrât au point de souhaiter que les dieux lui fissent sentir tout le poids de leur colère après sa mort. « La servitude sous un tel maître, disoit- » il, n'étoit pas pour un homme de mon âge » le plus grand des malheurs. » Il s'embarqua pour passer dans la Grèce ; mais repoussé par les vents sur les côtes d'Italie, il y reçut la nouvelle d'un arrangement entre les deux rivaux. Abusé par cette lueur trompeuse de pa-

cification, il revint à Rome; et avant d'y être 44.
rendu, il apprit que la discorde l'agitoit plus que jamais, et qu'il avoit lui-même à craindre les dernières violences de la part d'Antoine. En conséquence, il n'osa se rendre à l'assemblée du sénat qui se tint le lendemain de son arrivée. Le consul regardant cette défiance comme un affront pour lui, menaça d'aller lui-même renverser la maison de l'orateur, et la faire crouler sur sa tête; manière usitée de contraindre à sortir de leurs demeures ceux qui s'y renfermoient pour se soustraire à l'autorité des lois. Les instances des sénateurs le calmèrent un peu : il condamna néanmoins l'orateur à une amende.

Le jour suivant, 2e septembre, le sénat s'étant assemblé, Antoine ne s'y trouva pas, et Cicéron y vint; ce fut là qu'il prononça le discours intitulé : Première Philippique, dans lequel il improuva l'administration du consul. Antoine indiqua une nouvelle assemblée, à laquelle il fit citer nommément Cicéron (qui ne comparut pas, prétendant qu'on devoit l'y poignarder), et prononça contre lui une violente invective. L'orateur romain y répondit par la seconde Philippique, dans laquelle, après son apologie, on trouve la plus sanglante satire contre son adversaire; elle ne

44. fut point prononcée ; mais son auteur la rendit publique.

Cette querelle, qui eut des suites si funestes, avoit précédé le départ d'Antoine pour Brindes. Ses soldats, apprenant son arrivée, allèrent à sa rencontre ; ils le reçurent sans acclamation, d'abord parce qu'ils étoient mécontens de le voir laisser impunie la mort de César, ensuite parce qu'ils sembloient vouloir proportionner les marques de leur approbation à la gratification qu'il leur promettroit. Quand il parla de cent deniers, comme Octave en donnoit cinq cents aux siens, ils le quittèrent avec mépris au milieu de sa harangue. Antoine furieux, se précipitant de son tribunal, leur reprocha d'avoir souffert parmi eux des émissaires de son rival, et s'écria qu'on apprendroit à lui obéir : s'étant fait donner la liste des plus mutins, il en fit mourir trois cents, parmi lesquels se trouvoient plusieurs centurions, et fut présent à cet effroyable massacre avec sa femme Fulvie, qui, s'il faut en croire Cicéron, le vit de si près, que ses vêtemens en furent tout ensanglantés. Une telle boucherie inspira aux troupes moins de terreur que de rage ; elles n'en furent que plus disposées à écouter les sollicitations des agens d'Octave. Le consul en ayant été averti, fit

d'inutiles efforts pour contraindre ses soldats 44.
à lui livrer les séducteurs; on les cacha si bien qu'il n'en put découvrir un seul. Sentant alors sa faute, il prit des manières plus douces, envoya la plus grande partie de son armée vers Rimini, et marcha sur Rome avec sa légion, nommée *des Alouettes* (1), levée dans les Gaules par César, qui, en récompense des services dont il lui étoit redevable, avoit fait de ses membres autant de citoyens romains. Antoine, qui les affectionnoit singulièrement, en éleva plusieurs à la dignité de juges. Il entra dans la ville à la tête de cette légion en armes, et fit monter la garde autour de sa maison, comme s'il eût été sous une tente. On ne douta pas qu'il ne fût venu avec le projet de faire main basse sur ses adversaires, qu'il accusoit tous, notamment Cicéron, de l'assassinat du dictateur. Plusieurs fois il s'étoit expliqué d'une manière à les faire trembler. Dans une assemblée du peuple, il dit, en nommant le tribun Canutius, qui, de concert avec le sénat, favorisoit Octave : « Il cherche » un appui parmi des gens qui ne se soutien» dront pas eux-mêmes ici, à moins que je

---

(1) Parce que les soldats dont elle étoit composée portoient sur leur casque la figure d'une alouette.

44. » ne périsse. » Dans une autre occasion, il avoit déclaré que « si l'on n'étoit vainqueur, » on ne devoit pas s'attendre à vivre. »

Octave avoit précédé Antoine à Rome : tandis que celui-ci étoit à Brindes, l'autre, par le conseil de Cicéron, se montra dans la capitale à la tête de dix mille hommes. Dans une assemblée du peuple convoquée par Canutius, il déclara qu'il venoit défendre la patrie contre un oppresseur : la multitude applaudit; mais les soldats qui avoient cru qu'on les destinoit à venger la mort de César, répugnèrent à combattre son ami, autrefois leur général, et à présent consul; ils demandèrent leur congé. Le jeune César, n'ayant nul droit de les retenir, eut la prudence de ne faire aucune objection, de ne témoigner aucun mécontentement; il les remercia même de l'avoir escorté, et leur promit de nouveaux dons; trois mille, gagnés par cette douceur et la noblesse de ce procédé, restèrent sous ses drapeaux; les autres y revinrent aussi en foule quelque temps après. Cependant, dans l'état d'affoiblissement où il se trouva d'abord, il s'empressa de quitter la ville, où son rival étoit attendu, et alla vers Ravennes amasser des troupes et appuyer de plus près ses émissaires, qui travailloient à débaucher celles du

consul. Il réussit en tout point. Les vétérans 44.
du canton grossirent sa petite armée, et deux légions ennemies passèrent successivement de son côté. Antoine apprit la seconde désertion en allant présider une assemblée du sénat, dans laquelle il devoit demander un décret contre son adversaire. Il termina promptement la séance, sans faire mention de son projet, et courut rejoindre les légions qui lui restoient.

Il les mena vers la Gaule cisalpine, dont le peuple lui avoit donné le gouvernement, et que Decimus Brutus tenoit toujours, en vertu d'un sénatus-consulte antérieur au plébiscite. Ce dernier, encouragé par le parti républicain, étoit décidé à s'y maintenir ; mais Antoine, à l'avantage du mérite réunissoit encore celui du nombre; chacun des généraux commandoit trois légions : Antoine avoit de plus sa garde, et une assez grande quantité de soldats vieux et nouveaux.

Octave ayant seul cinq légions, devoit entraîner tout l'avantage du côté où il se jetteroit: son embarra sfut extrême ; Antoine étoit son ennemi, et Decimus l'un des assassins de son père. Cependant, comme il avoit déjà pris des engagemens avec le sénat, il demeura dans la route qu'il avoit suivie; et sans traiter avec Decimus, offrit ses services à cette compa-

44. gnie, dont l'autorité pouvoit seule donner une couleur de légitimité à ses armes; il déclara même à ses soldats, qui lui présentèrent des faisceaux et des haches, en l'exhortant à prendre la qualité de propréteur, qu'il n'en accepteroit aucune qui ne lui fût donnée par le sénat; en même temps, il distribua cinq cents deniers à chacun des légionnaires qui avoient quitté Antoine, et leur en promit cinq mille après la victoire. Les principaux d'entre les sénateurs acceptèrent avec des témoignages de reconnoissance les offres d'Octave, et lui promirent de l'autoriser dans leur première séance. Cicéron eut vraisemblablement beaucoup de part à cette résolution; ce n'est pas qu'il se fiât entièrement à ce jeune homme; il savoit que son triomphe mettroit en danger Brutus, de la conservation duquel lui paroissoit dépendre celle de la république. Néanmoins, pressé tout à la fois par la force des circonstances, par les flatteries d'Octave, et surtout par la crainte que lui inspiroit Antoine, il promit de se déclarer pour son rival, à condition, non seulement qu'il ne seroit pas l'ennemi des meurtriers de son père, mais qu'il deviendroit leur ami. Pour première preuve de cette amitié, il exigea que le jeune César consentît à laisser Casca,

qui avoit porté le premier coup au dicta- 44.
teur, prendre possession du tribunat auquel il étoit nommé : la promesse en fut faite et tenue.

Casca entra donc en charge avec ses collègues le 10 décembre, suivant la coutume. Ils convoquèrent le sénat pour le 20. Cicéron s'y rendit, et prononça un discours sur l'état présent des affaires ; il demanda que les consuls désignés formassent une garde pour la compagnie; précaution inusitée qui flétrissoit, dit-il, Antoine, contre lequel on étoit obligé de la prendre. Il l'attaqua ensuite avec véhémence, prétendant qu'on ne devoit plus voir en lui un consul, mais un ennemi public, loua Decimus, qui, ce même jour, avoit fait afficher dans Rome une déclaration pour annoncer le dessein où il étoit de maintenir la Cisalpine fidèle au sénat et au peuple romain, exalta la conduite d'Octave, qui avoit préservé la ville entière du carnage, et conclut à ce qu'un décret autorisât tout ce que l'un et l'autre avoient fait ou feroient contre Antoine. Cet avis fut adopté. Son auteur, en sortant, monta sur la tribune aux harangues, rendit compte au peuple assemblé du sénatus-consulte, parla sur le sujet qu'il venoit de traiter dans le sénat avec la même énergie qu'il y avoit dé-

44. ployée, et fut très-applaudi. Ces deux harangues forment sa troisième et sa quatrième Philippique.

Antoine répondit à ces discours et au sénatus-consulte par des actes de vigueur : il poussa Decimus, le contraignit d'abandonner la campagne, et de se renfermer dans Mutine, où il l'assiégea. Le parti de la république n'avoit en Italie de troupes qui lui fussent dévouées que celles de ce préteur, auquel Octave ne donnoit qu'un secours suspect et dangereux pour les républicains; car ils avoient presque également à craindre ses succès et ses revers.

En Orient et dans la Grèce, la situation de leurs affaires étoit plus brillante. Brutus et Cassius, qui les conduisoient, avoient formé le projet d'entrer de force dans les gouvernemens de Macédoine et de Syrie, dont on venoit de les dépouiller. Ils furent reçus avec honneur par les Athéniens, qui leur dressèrent des statues près de celles d'Harmodius et d'Aristogiton, anciens libérateurs de ce pays. Cassius laissa son collègue à Athènes, et alla vers l'orient. Brutus parut d'abord ne s'occuper que d'étude avec les plus célèbres philosophes de l'académie et du lycée, entre autres avec ce Cratippe qui avoit sans succès

tâché de consoler Pompée du désastre de 44.
Pharsale. Néanmoins, il songeoit sérieusement à la guerre, et commença par s'attacher la jeunesse romaine qui se trouvoit dans cette ville, où l'on venoit de tout côté pour s'instruire. De ce nombre étoient le jeune Cicéron et le poëte Horace, auquel son père, simple affranchi et huissier de profession, mais homme d'un esprit élevé, donnoit, avec de foibles moyens, l'éducation la plus soignée. Brutus confia bientôt au premier un commandement d'une assez grande importance, et fit de l'autre un tribun légionnaire. En très-peu de temps il se procura une armée. Ceux des soldats de Pompée qui étoient restés dans la Grèce après sa défaite, se rangèrent volontiers sous un chef qu'on regardoit comme défendant la même cause. Des traîneurs de l'armée de Dolabella passée en Asie, et deux corps de cavalerie qu'on menoit à ce général, restèrent près de Brutus. Une légion commandée par un lieutenant d'Antoine se donna au fils de Cicéron. Mais ce qui fit la principale force du parti républicain, c'est qu'Hortensius, qui tenoit la Macédoine en attendant l'arrivée du gouverneur, C. Antonius, livra sa province et ses troupes à Brutus, qui se saisit en même temps des revenus publics et se procura des armes.

44. Bientôt il reçut un renfort de trois légions que commandoit Vatinius. Cet officier, envoyé par César en Illyrie pour y réprimer quelques mouvemens, y ayant essuyé un échec, s'étoit retiré à Dyrrachium. Brutus alla se présenter devant cette ville. Le commandant, après lui en avoir d'abord fermé les portes, ne tarda pas à les ouvrir, pour n'être pas prévenu par ses soldats, qu'il vit disposés à l'abandonner, et remit de bonne grâce un commandement qui lui échappoit.

C. Antonius, qui venoit d'arriver dans sa province, la trouva presque envahie. La ville même d'Apollonie, où il étoit débarqué avec sept cohortes, étant entièrement dévouée à l'ennemi, il la quitta pour se réfugier à Buthrotum. Dans sa marche, il eut trois cohortes taillées en pièces par Brutus; le fils de Cicéron le battit aussi. Enfin, il fut enveloppé de manière à n'en pouvoir échapper. Ses troupes, qu'il eût été facile d'exterminer, et qui virent qu'on les épargnoit, se rangèrent du parti de Brutus, et lui livrèrent leur général.

Dans l'Orient, Cassius n'avoit pas de moindres succès. Dolabella cependant étoit parti assez tôt de l'Italie pour l'y devancer. D'ailleurs, sa dignité de consul, les troupes qu'il amenoit, lui donnoient bien de l'avantage sur

un rival qui avoit pour tout appui l'estime 44.
qu'inspiroit le souvenir du courage et de la capacité dont il fit preuve après la sanglante défaite de Crassus ; mais Dolabella ne mit aucune diligence à se rendre en Syrie. Il s'arrêta principalement dans l'Asie mineure, pour en chasser Trebonius qui la gouvernoit ; car c'étoit un plan concerté entre lui et Antoine de dépouiller les meurtriers de César. Il y réussit par la perfidie. Ayant endormi la vigilance de ce gouverneur par ses trompeuses caresses, il entra de nuit dans Smyrne, où celui-ci vivoit avec une entière sécurité, se saisit de sa personne, livra pendant deux jours cet ancien consul à la torture, pour le contraindre de découvrir le dépôt des deniers publics, et le fit ensuite décapiter. Les soldats, aussi barbares que leur général, jetèrent le corps à l'eau, et jouèrent avec la tête comme avec une balle, jusqu'à ce qu'elle n'eût plus de forme humaine.

Pendant que Dolabella enlevoit le gouvernement de Trebonius, par des moyens si atroces et si vils, Cassius s'occupoit à lui ravir le sien dans la Syrie. Une guerre civile, qui troubloit ce pays depuis près de trois ans, y avoit attiré de grandes forces. Au sortir de l'Egypte, César ayant passé par cette pro-

44. vince, y avoit laissé pour commandant Sextus César avec une légion C'étoit un jeune homme de la famille du dictateur. Son âge, sa mollesse, ses habitudes voluptueuses, ne lui concilièrent pas l'estime des troupes. Leurs dispositions connues firent naître la pensée de le supplanter à un chevalier romain, Cecilius Bassus, qui, ayant combattu pour Pompée, s'étoit depuis réfugié à Tyr. Il commença par mettre cette ville dans ses intérêts; elle s'y prêta volontiers, parce qu'elle étoit mécontente du dictateur, qui avoit dépouillé dans ses murs le temple d'Hercule. Bassus attaqua ensuite Sextus César, mais sans succès. Plus heureux dans l'intrigue qu'à la guerre, il débaucha les troupes qu'il n'avoit pu vaincre, et les porta même à tuer leur général. La légion reconnut pour chef son corrupteur, qui par là devint maître de la Syrie. Il enrôla tous ceux qui se présentèrent libres ou esclaves, en composa une seconde légion, et s'établit dans la forte place d'Apamée. César l'y fit assiéger : il fut délivré par les Parthes qu'il avoit appelés à son secours. Quelque temps après, il eut un nouveau siége à soutenir de la part de six légions. Cassius arriva sur ces entrefaites avec une très-petite escadre et fort peu de monde; les généraux des assiégeans le reconnurent

d'eux-mêmes pour leur chef. Bassus répugnoit 44.
à imiter leur exemple, mais ses soldats l'y contraignirent. Ces forces, déjà considérables, furent bientôt augmentées. Dolabella ayant demandé du secours à Cléopâtre, cette princesse, qui régnoit seule alors, en accorda volontiers contre un assassin de son amant. Elle envoya une flotte égyptienne, et un lieutenant de Dolabella mena par terre quatre légions, formées des cohortes que César avoit laissées dans Alexandrie, et du débris des troupes de Crassus et de Pompée. Cassius alla en Palestine au-devant de cette armée, et contraignit celui qui la commandoit de la lui remettre. Il se vit ainsi à la tête de douze légions.

Dès que le sénat apprit les progrès de Brutus et de Cassius, il approuva toutes leurs opérations, et chargea le dernier de faire la guerre à Dolabella, que cette compagnie, à cause du meurtre de Trebonius, avoit déjà proclamé ennemi public. Dolabella, malgré la grande infériorité de ses forces, n'évacua point la Syrie; il s'enferma dans Laodicée; son adversaire vint l'y assiéger et y fut introduit par trahison. Dolabella, n'attendant point de grâce, se fit égorger par un fidèle esclave, qui se perça lui-même aussitôt, et mourut aux pieds de son maître. Les troupes

44. de Cassius se grossirent encore de celles du consul.

43. Si le parti républicain triomphoit dans l'Orient et dans la Grèce, en Italie, la fortune étoit plus balancée, les intérêts plus compliqués. Les deux consuls Hirtius et Vibius Pansa, l'un et l'autre créatures de César, conservoient la reconnoissance qu'ils devoient à ses bienfaits; cependant, comme ils aimoient la paix, ils eussent préféré l'impunité de sa mort à l'horreur d'une guerre civile : les violences d'Antoine les révoltoient, ils étoient d'avis de les réprimer, et sur ce point s'accordoient parfaitement avec le sénat, qu'Antoine appeloit le camp de Pompée. Ce corps s'étant assemblé pour délibérer sur l'état présent des choses, Cicéron vouloit qu'on agît sur-le-champ avec la plus grande vigueur. Fusius Calenus, personnage consulaire, et beau-père de Pansa, opina pour qu'il fût envoyé des députés à Marc-Antoine. L'orateur de Rome s'éleva contre cette proposition, qu'il taxoit de foiblesse. « Si vos députés, dit-il aux sénateurs, s'abaissent à la prière, Antoine vous » méprisera; s'ils lui signifient vos ordres, il » ne vous écoutera pas. » Il conseilla de pousser la guerre à outrance, en donnant aux consuls un pouvoir illimité, comme dans les

circonstances les plus urgentes. Après trois 43.
jours de débats, l'avis de Calenus prévalut; néanmoins on décida de continuer tous les préparatifs hostiles, et Hirtius Pansa partit effectivement à la tête d'un corps de troupes pour joindre Octave qui avoit déjà tiré l'épée contre Antoine, et lui avoit enlevé ses éléphans et quelque cavalerie. On délibéra en même temps sur les récompenses qu'il convenoit d'accorder aux généraux et aux soldats qui s'étoient déclarés pour la république. On étoit dans une grande perplexité en ce qui concernoit Octave qu'on craignoit également de mécontenter et d'élever trop haut. Cicéron ne balança point, et lui fit donner le titre de propréteur, l'entrée au sénat et le privilége de se présenter pour les charges dix ans plus tôt que le temps prescrit. Le beau-père d'Octave fit ajouter à ces faveurs l'érection d'une statue. Quelques uns craignant que le fils de César n'eût l'ambition de son père, l'orateur romain s'efforça de dissiper leurs alarmes, affirma que Brutus et Cassius n'avoient rien à redouter de ce jeune homme, qui sacrifioit, disoit-il, tous ses ressentimens à la république; il alla jusqu'à se rendre garant de la conduite future du nouveau propréteur. Le sénat ratifia les promesses que celui-ci avoit faites

43. à ses soldats, d'argent, d'établissemens, d'exemptions de service pour eux et leurs fils. Decimus reçut aussi des témoignages d'estime et de satisfaction de la part de cette compagnie. Enfin, elle tâcha de déterminer en sa faveur Lépide, commandant de la Gaule narbonnoise et de l'Espagne citérieure, jusque-là demeuré indécis entre toutes les factions; beau-père de Brutus, ce titre sembloit devoir l'attirer dans le parti républicain; on craignoit que son ambition ne le fît incliner d'un autre côté. On attaqua donc son amour-propre par l'offre d'une statue dorée; offre faite pour des actions assez frivoles, excepté une seule qui même ne sembloit pas mériter un tel honneur: c'est qu'il avoit concouru en Espagne à l'exécution des volontés du sénat, en faveur de Sextus Pompée. Cette séance finit par les instructions données à la députation que les amis d'Antoine avoient fait décréter: on ne leur permit pas d'en dicter les articles, qui furent très-sévères: on exigeoit la levée du siége de Mutine, on vouloit que l'armée d'Antoine se tînt à deux cents milles de Rome, et qu'il remît toutes ses prétentions à la décision du sénat et du peuple. C'étoient là des ordres et non des propositions de paix. Il est vrai que la république ne pouvoit pas décemment traiter

d'une autre manière avec un de ses sujets ; 43.
mais cette république, comme avoit dit César, n'étoit plus qu'un vain nom.

Antoine eut si peu d'égards pour ses députés, qu'en leur présence il fit battre les murailles de Mutine ; il s'emporta contre Cicéron qu'il prétendit être l'auteur des instructions qui le choquoient extrêmement, se plaignit du sénat qui le maltraitoit en faveur d'un enfant (c'est ainsi qu'il désignoit Octave), et déclara qu'il falloit au moins une victime pour expier la mort de César, et que Decimus payeroit pour tous ses complices. Du reste, il fit une réponse qui n'étoit nullement pacifique, et dans laquelle toutefois, pour inspirer de la jalousie à Octave, il laissoit espérer qu'il pourroit se réconcilier avec Brutus et Cassius. Quand sa réponse fut parvenue au sénat, Cicéron insista pour qu'il fût déclaré ennemi public ; mais les amis d'Antoine obtinrent qù'on dît seulement qu'il y avoit *tumulte*, mot plus doux, qu'on substituoit à celui de guerre, quoiqu'il signifiât au fond la même chose : aussi ordonna-t-on, suivant l'usage dans les dangers pressans, que le vêtement militaire prît la place de la toge ; et, quoique les consulaires eussent en pareil cas le privilége de conserver l'habit de paix, Cicéron

43. revêtit celui de guerre, pour animer davantage ses concitoyens, et pour écarter toute idée d'accommodement. Néanmoins il ne put empêcher le sénat d'en chercher encore les moyens, et de décréter une nouvelle députation dans laquelle il fut lui-même compris. Il n'osa pas d'abord s'y refuser; mais à la séance suivante, il exposa, dans un discours, qui est sa douzième Philippique, ses motifs d'excuse, et s'efforça de prouver qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que de vaincre ou de mourir. Son refus fit manquer la députation, et le consul Pansa, ayant levé des troupes, alla joindre son collègue et Octave.

L'orateur de Rome continua de s'opposer à la paix; Lépide écrivit au sénat pour l'y exhorter, et ses avis pouvoient avoir d'autant plus de poids, qu'il se trouvoit à la tête d'une forte armée, et qu'on doutoit de ses bonnes intentions pour le parti républicain. Ce n'étoit pas sans motifs; car tandis qu'il sembloit ménager le sénat, il s'entendoit avec Antoine, et lui faisoit passer un secours, avec la singulière précaution de ne pas donner d'ordre positif à celui qui le commandoit; mais son lieutenant interprétant fort bien sa volonté, mena ses troupes dans le camp d'Antoine. Ce fait sans doute est postérieur à sa lettre;

car Cicéron parla de lui avec éloge dans l'assemblée des sénateurs; il se borna, dans sa treizième Philippique, à combattre sa proposition, s'écriant d'un ton de fureur : « Quelle » paix peut-on faire avec un homme dont au» cun supplice ne sauroit assez venger le peu» ple romain? » Antoine de son côté n'épargnoit pas le véhément orateur; il écrivit à Hirtius une lettre très-adroitement tournée, pour semer la division entre les deux partis de César et de Pompée qui se réunissoient pour le combattre, et dans laquelle il attaquoit deux fois cet orateur acharné à sa perte. « C'est une honte, disoit-il, que Dolabella, » pour avoir tué un assassin (Trebonius), ait » été déclaré ennemi public; que vous, Hir» tius, élevé par César à un degré de fortune » qui vous étonne vous-même; et vous, jeune » enfant, qui devez tout à son nom, vous » vous efforciez de délivrer ce Decimus que » je tiens enfermé dans Mutine, de procurer » une puissance formidable à Brutus et à » Cassius, que vous preniez pour conseil Ci» céron, l'un des vaincus. Que feroit de plus » Pompée lui-même, s'il vivoit encore, ou » son fils, s'il pouvoit être dans Rome? Ré» fléchissez un peu s'il vous est plus avanta» geux de venger la mort de Trebonius que

43. » celle de César ; si nous devons nous détruire » mutuellement pour faire triompher la cause » de Pompée tant de fois perdue. Jusqu'ici du » moins on n'a pas encore vu deux armées du » même parti aux prises pour l'amusement de » Cicéron qui les anime l'une contre l'autre, » et qui vous trompe, comme il se vante d'a- » voir trompé César par des honneurs et des » titres. » Il finissoit par proposer aux amis du dictateur de se joindre à lui pour punir ses assassins. Cette lettre ne produisit aucun effet ; l'hiver seul put suspendre les hostilités.

Dès qu'il fut fini, Octave et Hirtius marchèrent vers Mutine ; mais ils se virent arrêtés dans son voisinage par la petite rivière nommée Scultenna, qu'Antoine avoit si bien garnie de troupes, qu'ils ne purent la passer. Decimus ne répondant point aux signaux qui annonçoient leur arrivée, ils lui en firent porter la nouvelle par un plongeur, et employèrent le même moyen pour faire parvenir dans la place quelques provisions. Les assiégeans s'en aperçurent, et tendirent des filets qui rendirent cette voie de communication impraticable. On se procura un autre moyen de donner des avis aux assiégés, et d'en recevoir ; ce fut d'attacher des billets au cou de quelques pigeons qu'on lâchoit après les avoir tenus

quelque temps enfermés sans nourriture ; dès 43.
qu'ils étoient en liberté, ils dirigeoient leur vol vers des lieux élevés où l'on mettoit des gerbes pour les attirer.

Le consul Pansa devant arriver au camp de son collègue, avec quatre légions, Hirtius détacha des troupes pour faciliter la jonction, et Antoine alla lui-même pour s'y opposer. Il se posta près du *Forum Gallorum*, aujourd'hui *Castel-Franco*. Après une action sanglante, Pansa fut mis en fuite, et reçut deux blessures. Le vainqueur le suivit, et voulut forcer ses retranchemens, mais il fut repoussé. Hirtius ayant su ce qui s'étoit passé, accourut avec deux légions, trouva les soldats d'Antoine harassés d'un long combat, et les défit aisément. Antoine profita de la nuit pour se retirer avec ce qu'il put sauver de monde. Octave qui, pendant l'absence d'Hirtius, gardoit ses retranchemens avec peu de forces, y fut attaqué par L. Antonius, qu'il contraignit de se retirer avec perte.

Le léger avantage remporté par les troupes du sénat, y fut célébré comme la victoire la plus éclatante. Cicéron opina pour cinquante jours de fêtes ; la flatterie n'en avoit jamais tant ordonné pour Pompée ou César. Il fut encore d'avis qu'on décorât les trois généraux

43. du titre d'*Imperator*, qu'on dressât un magnifique tombeau pour tous ceux qui avoient été tués, et qu'on donnât à leurs familles les récompenses qu'ils eussent reçues eux-mêmes. Malgré toutes ces démonstrations fastueuses, Antoine continuoit le siége de Mutine ; Hirtius et Octave attaquèrent ses retranchemens, pendant que Decimus faisoit une sortie, et parvinrent à y entrer. Hirtius fut tué en combattant avec ardeur à la tête des légions. Octave, resté seul commandant de l'armée du sénat, se conduisit avec courage; il fut cependant repoussé, mais il se retira en bon ordre.

Les pertes qu'Antoine essuya dans cette action, le déterminèrent à lever le siége, et à gagner les Alpes en toute diligence. Il lui restoit de grandes ressources; il comptoit sur l'amitié de Lépide, sur celle de Plancus, gouverneur de la Gaule transalpine, et il étoit assuré du préteur Ventidius, qui avoit sous ses ordres trois légions dans le Picenum. Octave qui auroit pu troubler sa retraite, n'essaya même pas d'y mettre obstacle : il craignit de servir trop bien le sénat qui ne manqueroit pas de le détruire, après l'avoir employé à la ruine d'Antoine; car il ne pouvoit ignorer que tous les vœux de cette compagnie étoient

pour le rétablissement de la république, tandis qu'il ne songeoit, lui, qu'à terminer son anéantissement, et à régner sur ses débris. La seule nécessité de s'opposer à l'ennemi commun, les avoit réunis un moment; dès qu'Antoine parut moins à craindre, la division, dont les effets n'étoient que suspendus entre les deux partis qui le combattoient, commença d'éclater. Le sénat croyant n'avoir plus besoin d'Octave, le négligea, en attendant qu'il pût mieux faire; ce fut pour ce jeune homme un motif de rompre ses engagemens avec cette compagnie, et de suivre en liberté ses vues particulières. Pansa, mourant à Bologne de ses blessures, rendit à Octave deux légions que ce dernier lui avoit amenées. 43.

Ce secours lui vint très à propos; car le sénat ne tarda pas à montrer son intention de le réduire à la condition privée. On commença cependant par son rival, dont on crut la disgrâce sans ressource. Dès qu'on sut la levée du siége de Mutine, on reprit l'habit de paix, la guerre étant regardée comme finie, et l'on ordonna deux mois de fêtes. Antoine, et ceux qui l'avoient secondé, furent déclarés ennemis publics. On établit une commission pour examiner les torts dont il s'étoit rendu coupable pendant son consulat, soit envers

43. la république, soit à l'égard des particuliers; et en attaquant ses actes, on prétendoit remonter jusqu'à ceux de César. Atticus, dans cette circonstance, se montra fidèle à l'amitié et au malheur. Malgré ses liaisons intimes avec Cicéron et Brutus, il protégea Fulvie, que des créanciers assailloient de toute part pour lui ravir ses biens, et mit en sûreté ses enfans qui couroient risque la vie.

De la même main dont il frappoit Antoine, le sénat cherchoit à rabaisser Octave. Tous les honneurs de la victoire de Mutine furent pour Decimus : lui seul fut chargé de poursuivre le vaincu; on marqua de son nom, dans les fastes, le jour de la bataille; et, sous prétexte de quelques avantages remportés précédemment par lui sur les peuples qui habitoient les Alpes, on lui décerna le triomphe. Cicéron qui gardoit plus de mesures avec Octave, ayant opiné pour qu'on lui accordât l'ovation, fut presque seul de son avis. Enfin, le sénat voulut faire passer à Decimus les deux légions rendues par le consul Pansa au fils de César; mais l'attachement des troupes pour leur chef y mit un obstacle. Ce jeune homme essuya encore d'autres désagrémens de la part de cette compagnie, contre l'avis de Cicéron, qui disoit qu'il falloit le louer, le décorer et s'en dé-

faire ; employant, pour exprimer sa pensée, 43.
un mot équivoque (*tollendum*) qui signifioit également l'élever, ou le tuer. Mais malheureusement pour l'orateur, ce fut dans ce dernier sens que l'entendit Octave (1) ; car, lorsqu'il en fut instruit, il dit qu'il sauroit se garantir du genre d'*élévation* que l'orateur lui destinoit.

Il sentit qu'il n'y pouvoit échapper qu'en changeant de mesures, et en terrassant le sénat qu'il venoit de défendre. Il attendit cependant avec patience un prétexte, ou même une raison plausible pour se déclarer : bientôt il s'en présenta. Les soldats étoient déjà tellement redoutés à Rome, qu'on n'y eut rien de plus pressé que d'acquitter les promesses faites aux légions victorieuses, et, qu'à cet effet, on imposa un tribut à la ville, qui ne reprit qu'à regret un fardeau dont elle étoit débarrassée depuis plus de cent vingt ans. Dix commissaires furent nommés pour distribuer ces récompenses. Les généraux des troupes auxquelles on les accordoit, devoient naturellement être de ce nombre : il en fut autrement ; on aima mieux en exclure Decimus, que d'y admettre

(1) On verra bientôt des circonstances qui peuvent faire douter si ce fut véritablement celui de Cicéron.

43. Octave. Bien plus, ceux qu'on chargea de cette commission, eurent ordre de parler aux troupes en l'absence du jeune César, et le notifièrent à celui-ci, qui déclara qu'il ne s'y opposeroit point, en les prévenant toutefois qu'ils prendroient une peine inutile, et que ses soldats ne feroient rien sans le consulter. Ce fut effectivement ce qui arriva. Les députés étant partis sans avoir pu remplir leur mission, le jeune César fit aisément apercevoir à l'armée le dessein du sénat de semer la division entre elle et son général.

Aussitôt il fit des démarches pour se rapprocher d'Antoine, sans néanmoins entamer de négociation directe. Il caressa beaucoup les prisonniers qui étoient en son pouvoir, reçut dans ses troupes ceux qui voulurent y entrer, et permit aux autres de rejoindre leur général. Ventidius menoit ses trois légions à Antoine. Octave, qui eût pu le couper, le fit inviter à passer dans son parti, en lui déclarant que, s'il ne le jugeoit pas à propos, il pouvoit continuer sa route avec sécurité, et en le chargeant d'avertir Antoine qu'il agissoit en sens inverse de son propre intérêt. Il s'ouvrit encore davantage avec Lépide, qui jusqu'alors avoit feint une sorte de neutralité. Il lui fit sentir que si les partisans de César ne se

réunissoient pas, ils seroient successivement 43.
écrasés par ses meurtriers, et le pria d'engager Antoine à y réfléchir.

Octave, outre l'avantage de tout le parti, avantage qui ne le touchoit qu'en ce qu'il comptoit y trouver le sien, avoit en vue le consulat dont il avoit grand besoin, étant presque sans appui, ennemi d'Antoine, haï du sénat, et peu assuré des principaux amis de son père. Le projet de se faire le chef d'une compagnie à laquelle il n'inspiroit d'autres sentimens que ceux de la crainte et de la défiance, n'étoit pas d'une exécution facile. Octave sut intéresser l'amour-propre et l'ambition de l'orateur romain au succès de sa prétention, en le priant de faire en sorte qu'ils fussent tous deux élus ensemble, et en lui persuadant qu'il n'aspiroit qu'au titre de cette dignité dont il lui laisseroit tout le pouvoir. S'il désiroit cette charge éminente, disoit-il, c'étoit pour apprendre sous un si grand maître, l'art de gouverner, et pour poser les armes sans honte. Cicéron, avide d'honneurs et de louanges, se laissa séduire, employa toute son éloquence pour persuader au sénat qu'Octave, au dehors, mécontent et armé, devoit lui paroître plus dangereux que revêtu du consulat dans les murs de Rome, et ajouta qu'on pou-

43. voit lui donner pour collègue quelqu'un des anciens membres du corps, qui éclairciroit sa jeunesse, et seroit comme son gouverneur. Les amis de Brutus et de la république n'eurent garde de confier au fils de César un pouvoir dont le poids devoit naturellement les accabler. Quelques uns se moquèrent de la vanité de Cicéron, qui se désignoit lui-même assez clairement pour consul, et qui prétendoit être le tuteur d'Octave.

Pendant le cours de ces intrigues, les affaires prirent tout à coup une face nouvelle. Dès le commencement des troubles, le sénat invita Lépide et Plancus à quitter les Gaules, pour venir en Italie à son secours ; mais les deux commandans étoient brouillés, par conséquent peu disposés à se concerter. Un ami commun (Juventius Laterensis) eut bien de la peine à négocier entre eux une réconciliation, même apparente : d'ailleurs, politiques timides, et uniquement occupés de leur intérêt personnel, l'un et l'autre attendoient les événemens pour se décider ; avec cette différence toutefois, que Lépide inclinoit pour Antoine, et Plancus (1) pour le sénat. Le siége

(1) Pendant l'intervalle de ces incertitudes, il bâtit la ville de Lyon, et y fonda une colonie par ordre du sénat.

de Mutine étoit déjà levé sans qu'ils fussent 43.
sortis des Gaules. Plancus alors se décida contre le malheureux, et passa l'Isère pour se joindre à Lépide, près de la rivière d'Argens ; mais ayant appris que ce proconsul de la Gaule narbonnoise avoit reçu Antoine dans son camp, il se retira.

Antoine, poursuivi par Decimus, ayant gagné sur lui deux marches, n'eut plus à combattre que la disette ; il en souffrit cruellement, surtout vers les Alpes : ses soldats la supportèrent avec courage, parce que leur général leur en donnoit l'exemple ; car cet homme, ordinairement plongé dans les délices, devenoit dans l'adversité supérieur à lui-même, buvoit gaiement de l'eau bourbeuse, et mangeoit sans répugnance de mauvaises racines et des fruits sauvages ; il reprenoit ses habitudes quand les momens de crise étoient passés. Dès qu'il fut sorti de celle-ci, il retomba dans son intempérance accoutumée, ce qui donna lieu à un de ses amis à qui l'on demandoit ce que faisoit alors Antoine, de répondre : « Ce que » font les chiens le long du Nil : il fuit et il » boit. » Une ancienne tradition, vraie ou fausse, supposoit que sur les bords de ce fleuve les chiens, de peur des crocodiles, ne buvoient qu'en courant. La patience d'An-

43. toine, dans le passage des Alpes, lui conserva ses troupes, et le mit en état de se présenter dans la Gaule autrement que comme un malheureux vaincu, dénué de toute espérance. Lépide poussa la dissimulation, peut-être l'irrésolution jusqu'où elle pouvoit aller : il promettoit au sénat un inviolable attachement; il hâtoit par ses courriers l'arrivée de Plancus, et envoyoit, pour défendre les gorges des Alpes, un officier qui n'en défendit aucune. Aussi Antoine les franchit sans obstacle, et vint camper dans la plaine de Fréjus avec des forces imposantes, Ventidius l'ayant rejoint avec ses trois légions.

Rendu près de Lépide, il ne traça ni lignes, ni retranchemens, afin de laisser voir qu'il croyoit n'avoir affaire qu'à des amis. Bientôt il reconnut qu'il ne s'étoit pas trompé : l'armée du proconsul, presque toute composée de vieux soldats de César, étoit portée d'inclination pour Antoine ; et quoique Lépide refusât de voir un général déclaré ennemi public, celui-ci eut des conférences avec les soldats du premier, s'avança jusqu'à leurs lignes, en habits de deuil, et les conjura de le défendre contre ses ennemis. Peu après, les troupes de Lépide ayant renversé tout un côté des fortifications de leur camp, y reçurent Antoine et

le conduisirent à la tente de leur général, encore couché, en criant qu'ils soutiendroient 43.
la cause de leurs camarades, des soldats d'Antoine enveloppés dans sa condamnation. Lépide alors se rendit, et manda au sénat qu'une sédition élevée parmi ses troupes l'avoit forcé de prendre la défense d'un si grand nombre d'infortunés. Le sénat ne se payant point de cette excuse, fit abattre la statue qu'il lui avoit érigée, et le déclara aussi ennemi public. Juventius Laterensis, qui avoit réconcilié Plancus et Lépide, et qui étoit de bonne foi attaché à la république, désespérant de la voir triomphante, se donna la mort au moment où Antoine entroit dans le camp. Plancus repassa promptement l'Isère, et reçut même Decimus qui peu après mena son armée dans les Gaules.

Le sénat réduit à ne compter en Italie que sur ces deux généraux, dont l'un ne tarda pas à l'abandonner, se trouva dans un péril imminent. Brutus et Cassius étoient trop éloignés pour une conjoncture si pressante; Sextus Pompée avoit peu de forces; ce que cette compagnie en pouvoit espérer d'ailleurs ne suffisoit pas pour la rassurer: elle recourut à Octave qu'elle avoit offensé grièvement, et le pria de marcher avec Decimus contre Antoine

43. et Lépide; mais loin d'y être disposé, il négocioit alors avec eux; et, au lieu de remercier le sénat, il irritoit ses soldats contre lui, en leur faisant entendre que ce corps n'avoit d'autre objet que de détruire les uns par les autres tous les amis de César; qu'il étoit bien étrange qu'on les destinât à une nouvelle expédition, avant de les avoir récompensés de la première, si heureusement terminée. Il dit que les vétérans ne pouvoient plus compter sur la possession des terres qu'ils tenoient de César, puisqu'elle étoit fondée sur les actes du dictateur, dont la stabilité venoit d'être ébranlée par la recherche de ce qu'Antoine, dans son consulat, avoit fait en vertu de ces mêmes actes; enfin il parla de son propre danger qui cependant, disoit-il, le touchoit bien moins que l'intérêt de l'armée, et il ajouta que le remède à tous ces inconvéniens étoit de l'élever au consulat. Ce discours enflamma tous les esprits : les soldats se promirent les uns aux autres, par serment, de ne tirer l'épée contre aucun de ceux qui avoient servi sous César, renonçant ainsi à combattre Antoine et Lépide dont les armées n'étoient guère composées que des vieilles bandes du dictateur : de plus, ils députèrent quatre cents d'entre eux au sénat, pour demander les cinq

mille deniers qui leur avoient été promis, et 43.
le consulat pour Octave.

On consentit à la première demande, mais non à la seconde. Le centurion qui présidoit à la députation, dit que son épée donneroit à son général ce qu'on lui refusoit. C'étoit la répétition du mot proféré en pareille circonstance par un des officiers de César. Cicéron, qui avoit l'habitude de plaisanter dans les matières les plus graves, répondit : « Si vous demandez ainsi le consulat pour Octave, vous » l'obtiendrez. »

Telle étoit aussi l'intention de ce général; il se fit presser par ses soldats d'arracher de force ce qu'on ne vouloit pas lui accorder de bonne grâce, et marcha sur Rome avec huit légions. Le sénat effrayé envoya lui promettre ce qu'il vouloit; à peine ses députés sont partis, que l'arrivée de deux légions venant de l'Afrique, relève son courage; avec une troisième qui se trouvoit dans la ville, il croit pouvoir se défendre : on fait des dispositions dans ce dessein, mais à l'approche d'Octave, on retombe dans l'abattement. Il se fait précéder par quelques cavaliers qui annoncent de sa part qu'on n'a aucune violence à redouter. Sur cette assurance, le peuple demeure tranquille, et les trois légions du sénat, qui

43. n'étoient nullement affectionnées à sa cause, ne font aucune démonstration qui annonce le projet de résister; de sorte qu'Octave étant venu camper aux portes de Rome, on accourut pour lui aller faire compliment. Plusieurs d'entre les principaux membres du sénat grossirent la foule. Le lendemain, le jeune César entra dans la ville, bien escorté. La multitude le reçut avec des démonstrations de joie; les trois légions réputées ennemies se rangèrent sous son obéissance, et il fut le maître absolu de la capitale. Le préteur de la ville, Cornutus, se tua de désespoir; le reste du sénat alla faire sa soumission au vainqueur, et celui-ci, qui devoit tout à Cicéron, lui reprocha, d'un ton d'humeur, d'avoir été le dernier de ses amis à le féliciter.

Le sénat, qui ne subissoit qu'en frémissant le joug d'un jeune audacieux, conçut à l'instant, avec beaucoup de légèreté, l'espérance de le rompre. On vint dire à ses chefs que deux des meilleures légions d'Octave le quittoient, pour embrasser la cause de la liberté. Ils répandent cette nouvelle : le corps s'assemble de nuit; Cicéron, venu des premiers, se tient à la porte pour encourager tous ceux qui arrivent. On dépêche dans le Picenum pour y faire

des levées ; on s'avise à la fin de remonter à 43.
la source du bruit qui détermine ces démarches éclatantes ; et comme on ne découvre rien de satisfaisant, la frayeur saisit tout le monde, l'assemblée se disperse, et Cicéron s'enfuit dans sa litière hors de la ville. Celui qui étoit parti pour lever des troupes, et qui avoit pris un vêtement d'esclave, est ramené au jeune César, qui remit sa vengeance à un autre moment.

Devenu maître de Rome, il s'empara de tous les deniers publics, distribua aux soldats la moitié de ce qui leur étoit promis, s'engagea de payer le reste incessamment, puis se fit nommer consul avec Pedius, un de ses cohéritiers, qu'on lui donna pour ministre plutôt que pour collègue. Le premier usage qu'il fit de la puissance consulaire, fut de faire ratifier son adoption par l'assemblée des curies; ce qui le mit en pleine jouissance de tous les avantages qui en résultoient. Cicéron craignant avec raison qu'il ne regardât comme un des droits, ou plutôt des devoirs de cette adoption, la vengeance de la mort de César, lui demanda en quelque sorte la grâce de Brutus et de Cassius. Le premier, instruit de ce fait par Atticus, écrivit à Cicéron pour lui en faire de vifs reproches : « Quoi! s'écrie Bru-

43. » tus, nous ne saurions vivre, si Octave n'y
» consent! Il vaut mieux périr que d'être con-
» servés par lui. Ce jeune homme, que le nom
» qu'il porte semble animer contre les au-
» teurs de la mort de César, combien n'achè-
» teroit-il pas, si nous étions d'humeur à nous
» vendre, notre acquiescement au pouvoir
» qu'il ambitionne, et qu'il obtiendroit cer-
» tainement, puisque nous voulons, à quelque
» prix que ce soit, jouir de la vie, acquérir
» des richesses, tenir le rang de consulaires?
» Mais que le ciel m'enlève tout autre bien
» plutôt que la résolution constante où je suis
» de ne pas souffrir que mon père même, s'il
» revenoit au monde, fût plus puissant que
» les lois et le sénat! Ne demandez donc plus
» pour moi la protection de votre jeune César;
» et, si vous m'en croyez, ne la demandez
» pas davantage pour vous-même ; vous es-
» timez beaucoup le petit nombre d'années
» que votre âge vous promet, si une telle con-
» sidération peut vous réduire à supplier cet
» enfant. » Brutus écrivit en même temps à
l'ami de Cicéron sur ce que celui-ci, toujours
amoureux de louanges, se plaignoit que le
meurtrier de César ne lui en eût jamais
donné sur sa conduite actuelle. L'orateur,
dit-il, se comporte fort bien envers Antoine;

mais la gloire qu'il pourroit en espérer est 43.
ternie par le blâme que méritent ses complaisances pour Octave. Brutus étoit vivement blessé de ce que Cicéron avoit poussé le désir de plaire à ce dernier jusqu'à traiter d'assassin Casca, un de ceux qui avoient tué César : « Quoi ! s'écrioit-il, parce que nous ne louons » pas sans cesse nos ides de mars, comme il a » sans cesse à la bouche ses nones de dé» cembre (1), croit-il avoir le droit de décrier » une action héroïque ? Cicéron se vante » d'avoir chassé Antoine ; qu'importe, s'il » laisse un autre prendre sa place ? Il faut en » conclure que ce n'est pas la servitude, à pro» prement parler, qu'il redoute, mais la ser» vitude sous un maître courroucé. Nous crai» gnons trop la mort, l'exil, la pauvreté ; » c'est là pour Cicéron le comble des maux. » Pourvu qu'on lui accorde ce qu'il veut, » qu'on le caresse et qu'on le loue, il ne dé» daignera pas un esclavage honorable, s'il » peut y avoir quelque chose d'honorable » dans le dernier degré de la misère et de » l'opprobre. Je ne fais plus aucun cas des » connoissances de Cicéron ; que lui sert d'a-

---

(1) Ces ides et ces nones étoient les époques de la mort de César et des complices de Catilina.

43. » voir écrit avec tant d'éloquence? Qu'il vive, » puisqu'il le veut, suppliant et dépendant, » s'il ne rougit pas de déshonorer sa vieil- » lesse, les dignités qu'il a obtenues, enfin » de flétrir sa gloire passée. Quant à moi, il » n'est point de servitude si douce et si avan- » tageuse qu'on la suppose, dont l'offre puisse » me tenter; cependant, ajoute-t-il, Cicéron » n'a rien perdu de mon amitié, mais beau- » coup de mon estime. »

Le temps étoit venu où ces maximes rigides du stoïcisme, que professoit Brutus, alloient subir l'épreuve de la pratique; car Octave se voyant armé de la puissance consulaire, exécuta le dessein qu'il n'avoit jamais perdu de vue, quoiqu'il l'eût long-temps dissimulé, de venger la mort de César. En vertu d'une loi qu'il fit proposer par son collègue, et adopter par le peuple, il établit une commission extraordinaire pour juger les assassins de son père adoptif; ils furent condamnés à l'exil et à la confiscation. Un sénateur qui étoit du nombre des juges, Sicilius Coronas, osa seul opiner en faveur des accusés (1), malgré la présence d'Octave. Celui-ci eut l'air de n'y

---

(1) Les juges, pour flatter le consul, affectèrent de montrer leurs ballottes avant de les jeter dans l'urne.

pas faire attention ; mais il ne tarda pas à s'en venger. Parmi les accusés, il se trouvoit un tribun du peuple (Casca) : la loi le mettant à l'abri de toute poursuite pendant l'exercice de sa charge, Octave l'en fit dépouiller par le peuple, sur la réquisition de Titius, l'un des collègues du coupable. Pompée fut condamné, en qualité de complice, quoiqu'il eût vraisemblablement ignoré jusqu'au projet d'assassinat ; son nom fit son crime. 43.

Tous les accusés étoient absens ; ceux qui se trouvoient à Rome quand Octave marcha vers la ville, en avoient fui promptement. Ainsi la condamnation ne souffrit point d'obstacle, et ne fut qu'une affaire de forme ; mais il étoit plus facile de condamner les assassins que de les punir : leurs chefs étoient à la tête de vingt légions. Comme Octave n'étoit pas en état de les combattre seul, il ne vit d'autre parti à prendre que de terminer le traité qui se négocioit depuis quelque temps entre Lépide, Antoine et lui. Le sénat l'ayant chargé de faire la guerre aux deux premiers, il partit avec son armée, pour aller, disoit-il, exécuter

---

Coronas fit comme eux. On sait que l'absolution et la condamnation étoient indiquées par la couleur de ces ballottes.

43. l'ordre qu'il avoit reçu ; mais son collègue proposa aussitôt à cette compagnie la révocation des décrets qui avoient déclaré Antoine et Lépide ennemis de la république ; elle répondit qu'il falloit savoir quelle étoit à cet égard l'intention d'Octave, qu'elle vouloit forcer à s'expliquer : celui-ci, avec sa dissimulation accoutumée, déclara qu'il n'avoit pas dans cette affaire la liberté du choix, et que ses soldats l'obligeoient à incliner vers la clémence. Ses deux nouveaux amis furent donc rétablis dans tous leurs droits, et Octave s'entendit avec Antoine pour accabler Decimus, l'unique chef du parti républicain dans l'Occident.

Tout s'unit contre ce dernier. Pollion, proconsul de l'Espagne ultérieure, en amena deux légions à Marc-Antoine ; Plancus, qui depuis la levée du siége de Mutine étoit joint à Decimus, entreprit de le trahir, et n'ayant pas réussi dans sa trahison, se rangea sous les drapeaux d'Antoine avec les quatre légions qu'il commandoit. Decimus en avoit dix ; mais c'étoient en général de nouvelles levées, avec lesquelles il désespéra de tenir tête à des ennemis nombreux et puissans. Il quitta la Gaule, et passa les Alpes pour tâcher de gagner la Macédoine, en traversant l'Illyrie. Octave lui

en ayant fermé le passage, il vouloit prendre 43.
la route de la Germanie, et tenter d'arriver jusqu'à Brutus, à travers les nations barbares qui l'en séparoient; mais ses soldats refusèrent de se prêter à une tentative si désespérée; ils le quittèrent tous, et allèrent grossir les armées d'Antoine et d'Octave. Arrêté dans le pays des Séquanois, il fut mené au chef de la contrée, qu'il connoissoit, et qu'il croyoit lui être affectionné. Ce Gaulois le reçut en effet avec des marques de respect et d'attachement; mais il fit avertir secrètement Marc-Antoine qui envoya un détachement pour mettre à mort Decimus; celui-ci, à l'approche des meurtriers, s'enfonça dans une retraite obscure. Un de ses amis, Ser. Terentius, se présenta sous le nom du général et fut au moment d'être tué. L'officier qui commandoit la troupe, connoissant celui qu'il cherchoit, prévint l'erreur. Decimus, retiré tout tremblant de son asile, mourut avec lâcheté (1). Antoine

(1) Un autre des meurtriers de César, Minucius Basilus, qui lui fut d'abord attaché, périt peu de temps après, assassiné par ses esclaves, auxquels sa barbarie paroissoit intolérable; c'étoit le troisième de ces meurtriers qui subissoit une mort violente: Trebonius avoit été le premier.

43. avoit ordonné de lui apporter sa tête, et fut obéi.

La défection des troupes de Decimus ne laissant plus aux maîtres de Rome un seul ennemi en armes dans l'Italie, la Gaule ou l'Espagne, ils n'eurent plus à s'occuper que de l'Orient. La guerre qu'il falloit y porter exigeoit qu'ils se rapprochassent. Antoine et Lépide passèrent les Alpes avec dix-sept légions, et en laissèrent encore six dans les Gaules. Ils s'avancèrent près de Bologne, où Octave se rendit avec une armée presque aussi nombreuse. Tous trois convinrent de se voir dans une île formée par la petite rivière du Reno. On dressa deux ponts pour joindre l'île aux deux rives. Antoine et Octave s'étant avancés d'un et d'autre côté jusqu'aux ponts, s'y arrêtèrent. Leur défiance réciproque étoit portée au dernier point. Lépide, qui n'avoit eu de démêlé avec aucun d'eux, entra seul dans l'île; et s'étant assuré qu'il ne s'y trouvoit personne, donna le signal à ses associés, qui vinrent le trouver, et qui, en s'abordant, commencèrent par se fouiller et se tâter, pour voir si les habits ne cachoient point quelque arme. Trois siéges étoient préparés; Octave, en qualité de consul, prit celui du milieu. Les conférences durèrent trois jours.

On contesta long-temps sur le choix des victimes que chacun vouloit sacrifier à son ressentiment, et surtout à l'égard de Cicéron. 43.
Antoine exigeoit impérieusement qu'on le lui abandonnât; Lépide en étoit d'avis. Octave résista deux jours, et se rendit le troisième. Par un effroyable échange, Antoine lui livra son oncle L. César, et Lépide, son frère Paulus. Il y eut beaucoup d'autres arrangemens semblables. Lorsque les conditions de ceux dont les triumvirs échangeoient les proscriptions étoient inégales, on en donnoit plusieurs pour un. L'assassinat étoit entre eux à l'encan.

Sur tout le reste on s'accorda sans difficulté. Il fut convenu qu'Octave abdiqueroit le consulat; que tous trois gouverneroient sous le titre de triumvirs réformateurs de la république, titre qu'ils prendroient pour cinq ans; qu'ils désigneroient sur-le-champ, et sans le concours du peuple, les magistrats annuels pour tout le cours de leur triumvirat. Ensuite, ils partagèrent la portion de l'Empire dont ils étoient ou se flattoient d'être incessamment les maîtres. Lépide eut la Gaule narbonnoise et l'Espagne; Antoine la Cisalpine et la Gaule conquise par César; Octave l'Afrique, la Sicile et la Sardaigne. Dans ce

43. dernier lot, il n'y avoit, si l'on peut parler ainsi, que des espérances : aucune de ces provinces n'étoit au pouvoir des triumvirs ; mais il fallut bien qu'Octave s'en contentât, ses associés ayant sur les Gaules et l'Espagne des prétentions antérieures à cet arrangement. L'Italie n'entroit point dans le partage, parce que c'étoit le centre et le siége de l'Empire dont les triumvirs prétendoient alors n'être que les défenseurs. Quant aux provinces d'outre-mer, elles obéissoient à Brutus et à Cassius. Il fut convenu qu'Antoine et Octave iroient les y chercher chacun avec leurs légions, et que Lépide en garderoit trois à Rome, où il réuniroit à la puissance triumvirale l'autorité de consul, et remplaceroit Decimus, que César avoit nommé à cette dignité. Enfin, les triumvirs arrêtèrent qu'ils donneroient pour récompense à leurs soldats dix-huit des plus belles villes d'Italie, dans lesquelles ils s'établiroient, et dont les maisons et le territoire leur appartiendroient. Parmi celles qui subirent cette cruelle vexation, on distingue Capoue, Rhége, Venouse, Bénévent, Rimini, Crémone et Mantoue. On s'engagea, sur la foi du serment, à l'exécution de ces injustices politiques et de ces crimes. Octave lut aux troupes assemblées les articles

du traité, à l'exception de celui qui concer- 43.
noit les malheureux proscrits. Des cris de joie annoncèrent les sentimens qu'inspiroit aux soldats l'accord de leurs généraux. Pour le mieux cimenter, les armées proposèrent le mariage d'Octave avec la belle-fille d'Antoine, Clodia, fille de Fulvie et de Clodius. Quoique le jeune César eût déjà d'autres engagemens, il y consentit, avec l'intention de se dégager de cette partie du traité, s'il voyoit qu'il ne lui convînt pas de l'accomplir.

La mort devança les triumvirs à Rome. Ils y envoyèrent des soldats qu'ils chargèrent de tuer dix-sept de leurs principaux ennemis, et notamment Cicéron. Quatre furent surpris et massacrés. Les autres s'étant cachés ou enfuis, les assassins couroient les rues, et visitoient les maisons pour les chercher. La terreur saisit les premiers citoyens de la ville. Comme on ne connoissoit ni le nom ni la quantité des proscrits, chacun se croyoit en danger. Plusieurs, dans leur désespoir, vouloient mettre le feu partout, même à leurs propres maisons. Le consul Pedius s'appliqua toute la nuit à calmer ces terribles agitations; et, dès que le jour parut, il fit afficher sur la place les noms des dix-sept personnes condamnées à périr, protestant qu'aucun autre n'avoit rien à re-

43. douter. Il étoit de bonne foi ; car les triumvirs ne lui avoient pas confié leur secret. Il mourut le lendemain, de l'excessive fatigue que lui avoit causée cette nuit effroyable. Les assassinats commencèrent par un tribun du peuple, qui, pressentant sa mort violente et prochaine, avoit rassemblé à souper sa famille et ses amis, qu'il n'espéroit plus voir long-temps. Les satellites du triumvirat arrivent tandis qu'on étoit à table ; les convives épouvantés cherchent à s'enfuir. Le commandant de l'exécution ordonne à tout le monde de se remettre en place ; puis, saisissant la chevelure du tribun, incline sa tête sur la table, la coupe, et dit aux assistans que s'ils laissent paroître la moindre émotion qui puisse causer du trouble, ils subiront le même sort.

Les tyrans suivirent de près leur terrible avant-garde ; ils firent leur entrée en trois jours différens. Chacun d'eux avoit sa cohorte prétorienne et une légion. Ainsi, la ville se trouva pleine de troupes, qui se saisirent de tous les postes importans. Le tribun Titius proposa la loi qui établissoit les trois magistrats réformateurs avec la puissance consulaire (qu'il faut distinguer du consulat), pendant cinq ans. On peut croire que cette loi n'éprouva point d'opposition ; elle donna même

lieu à des réjouissances, à la veille d'une proscription sanglante. L'édit qui revêt d'une espèce de forme légale cette boucherie, est un des monumens les plus curieux de l'antiquité. Il est difficile de donner au crime une couleur plus spécieuse. « Si les méchans, disent les » triumvirs, n'étoient humbles lorsqu'ils ont » besoin de pardon, et perfides après l'avoir » obtenu, nous n'eussions pas vu ceux que la » clémence de César avoit sauvés, après que » son courage les eut vaincus, ceux qu'il avoit » admis dans son amitié, qu'il avoit comblés » de biens et d'honneurs, nous ne les eus- » sions pas vus devenir ses assassins, et nous- » mêmes nous n'aurions pas été en butte aux » outrages, et déclarés ennemis publics. Mais » ayant appris, par le massacre de César et » notre propre expérience, qu'il est des hom- » mes que nulle douceur ne peut désarmer, » nous aimons mieux prévenir nos ennemis » que d'attendre leurs coups. Notre vengeance » ne doit donc paroître ni injuste, ni exces- » sive. » Ils font ensuite l'énumération des titres de César, de ses exploits. « Et ce grand » homme, s'écrient-ils, a été assassiné en » plein sénat! et au lieu de punir un forfait » si noir, on a donné aux assassins des com- » mandemens, dont ils ont profité pour en- 43.

43. » lever les deniers publics ! Avec cet argent, » ils lèvent des troupes contre nous, et soudoient celles qu'ils ont demandées à des » nations ennemies. Ils brûlent ou renversent » les villes alliées qui refusent de se déclarer » pour eux. Nous avons déjà puni quelques » coupables, d'autres vont subir sous vos yeux » la peine qu'ils ont méritée. Il nous reste à » passer la mer pour combattre leurs com» plices. Il seroit trop imprudent de laisser » derrière nous les ennemis qui nous restent » ici (1), et qui ne manqueroient pas de se » prévaloir de notre absence ; et comme il » seroit également dangereux, dans les cir» constances qui nous pressent, de perdre du » temps en vaines procédures, nous sommes » décidés à nous délivrer de tous à la fois. » Nous serons plus modérés qu'ils ne l'au» roient été s'ils nous eussent vaincus ; car, » en déclarant ennemis de la patrie et nous » et nos armées, ils condamnoient à la mort » une multitude innombrable de citoyens ; et » nous n'étendrons notre vengeance sur au» cun ordre, sur aucun corps : elle n'em-

(1) Cette même raison fut alléguée dans la révolution françoise par les auteurs de l'effroyable carnage du 2 septembre 1792.

» brassera même pas tous les particuliers qui 43.
» nous ont donné des sujets de plainte. Les
» richesses et les dignités ne seront point
» des motifs de proscription. Quoiqu'il soit
» naturel que trois aient plus d'ennemis qu'un
» seul, nous proscrirons moins que Sylla.
» On ne punira que les plus coupables; et
» dans ces punitions, nous avons autant en
» vue l'intérêt du peuple que le nôtre; car
» les divisions des grands lui sont toujours
» fatales. Nous nous sommes encore déter-
» minés à cette mesure, par la nécessité de
» procurer une satisfaction à l'armée, outra-
» gée par des décrets qui tendoient à la flétrir
» et à la perdre. Nous eussions pu arrêter
» tous nos ennemis sans aucun avertissement
» préalable; nous avons mieux aimé les pros-
» crire, afin qu'aucune méprise ne soit fu-
» neste à l'innocent, ou ne lui cause d'inutiles
» alarmes.

» Nous défendons, pour le bien et l'avan-
» tage public, de recevoir aucun des pros-
» crits, de les sauver ou de les aider à s'en-
» fuir : nous mettrons sur leur liste, sans
» recevoir aucune excuse, quiconque leur
» aura donné assistance. » Il fut promis cent
mille sesterces à tout homme libre qui appor-
teroit la tête d'un proscrit, et quarante mille

43. à l'esclave ; celui qui tueroit son maître devoit obtenir sa liberté, et la place que tenoit ce maître sur le rôle des citoyens. Enfin, il fut arrêté qu'il ne seroit pas gardé de registre des noms de ceux qui auroient obtenu ces récompenses, afin qu'ils fussent à l'abri de toute recherche. Plusieurs subirent la mort pour avoir pleuré celle de leurs parens ou de leurs amis sacrifiés dans ce massacre.

Le nombre des proscrits n'est pas connu ; mais, suivant Dion, c'est à tort que les triumvirs affirmèrent qu'il n'égaleroit pas celui des victimes de Sylla ; il assure positivement qu'il le surpasse. Il y a encore une différence bien singulière et bien déplorable entre les deux proscriptions : dans la première, au moins, les amis du despote n'eurent rien à craindre ; dans la circonstance actuelle il en fut autrement : Antoine et Octave ayant eu ensemble des querelles violentes, et s'étant fait la guerre, les amis de l'un étoient ennemis de l'autre ; en sorte que la proscription devenoit le prix de l'attachement qu'on avoit eu pour ceux qui proscrivoient. Les uns disent que cent sénateurs furent immolés, d'autres trois cents. Appien compte deux mille chevaliers proscrits : sur les citoyens d'un ordre inférieur, on n'a aucune lumière. Quand Octave eut

changé son nom en celui d'Auguste, il eut 43.
honte de sa barbarie, et en abolit sans doute les monumens.

C'est encore contre toute vérité que l'édit annonça qu'aucun ne seroit proscrit pour sa fortune : rien n'étoit plus éloigné de la pensée des triumvirs ; ils avoient le plus grand besoin d'argent pour combattre leurs ennemis qui s'étoient appliqués à en amasser beaucoup ; surtout Cassius auquel les riches contrées de l'Asie en avoient offert une ample moisson. Aussi dans le temps de la proscription triumvirale, plus encore qu'à l'époque de celle de Sylla, le plus grand des crimes fut l'opulence.

Les premiers noms qui paroissoient sur le tableau des proscrits annonçoient toute la fureur des triumvirs, et l'impossibilité de la fléchir par aucune considération ; c'étoient ceux de Paulus, frère de Lépide, de L. César, oncle d'Antoine, de Plautius, frère de Plancus, et de Quintius, beau-père de Pison. Quelques écrivains ont prétendu qu'Octave fut moins barbare que ses collègues. Il est vrai que, suivant Suétone, il s'opposa d'abord au projet du massacre ; mais il mit dans l'exécution plus de rigueur que les deux autres, qui se laissèrent quelquefois désarmer, tandis qu'on le vit presque toujours inexorable. Il fit

43. périr jusqu'à son tuteur (Caius Tauranius), dont le fils même demanda et poursuivit la mort. Après que tous les meurtres eurent été commis, Lépide annonça au sénat que sa vengeance étoit assouvie ; Octave au contraire déclara qu'il n'entendoit pas se lier les mains pour l'avenir. Les assassins se répandirent de tout côté dans Rome, dans la campagne, dans les villes de l'Italie. Plusieurs proscrits échappèrent à leur rage intéressée : Velleius dit qu'en général ces infortunés trouvèrent dans leurs femmes une fidélité parfaite (1), une très-médiocre dans leurs affranchis et leurs esclaves, et aucune dans leurs fils ; tant l'espérance, ajoute-t-il, est une dangereuse séduction pour l'esprit humain. Puisque la mort étoit accompagnée de la confiscation, nous ne voyons guère de motif à cette cupidité parricide : cependant nous venons de citer un fils qui sollicita contre son père la cruauté des triumvirs ; et il ne fut pas, dit-on, le seul.

Parmi tant d'infortunés, les uns se laissèrent

---

(1) Appien cite néanmoins la femme adultère d'un certain Septimius, qui fit égorger son mari, et qui, le jour même de sa mort, fit les sacrifices d'usage pour les secondes noces qu'elle vouloit contracter avec son corrupteur.

égorger sans défense, les autres vendirent cher 43.
leur vie. Un de ces derniers ayant entr'ouvert sa porte aux assassins, en tua un grand nombre; un second, à la tête de quelques uns de ses compagnons de malheur, extermina plusieurs des centurions qui commandoient les satellites chargés des assassinats; tous deux périrent à la fin.

Entre les proscrits, le plus illustre étoit Cicéron, qui fut condamné à la mort avec son fils, son frère, son neveu, et tous ceux qui lui étoient attachés par les liens du sang ou de l'amitié. Il étoit sorti de Rome à l'approche des triumvirs; et son premier dessein fut de se rendre, avec son frère, au camp de Brutus, en Macédoine. Après qu'ils eurent marché quelque temps de compagnie, comme leur fuite avoit été précipitée, Quintus revint sur ses pas pour faire quelques provisions, et l'orateur continua sa route vers Gaëte, où ne recevant aucune nouvelle de son frère, il s'embarqua. Tantôt les vents contraires, tantôt la fatigue de la navigation l'obligèrent de relâcher. Enfin, las de fuir et de vivre, il gagna une maison de campagne qu'il avoit dans ces quartiers, près de la mer. « Je veux, » dit-il, mourir dans ma patrie que j'ai si » souvent sauvée. » Ses gens le tirèrent comme

43. malgré lui de sa maison pour le rembarquer. A peine fut-il sorti, qu'un détachement qui le cherchoit depuis quelques jours le rencontra. Ces soldats étoient commandés par un tribun légionnaire, Popilius Lænas, que l'orateur avoit autrefois défendu avec succès dans une affaire criminelle assez douteuse, et qui s'étoit offert pour tuer son bienfaiteur. Les esclaves de Cicéron vouloient le défendre : il leur ordonna d'arrêter sa litière et de s'abstenir d'une résistance inutile, regarda fixement ses assassins, et tendit la tête hors de la portière; un centurion la fit tomber, tandis que les soldats émus détournoient le visage. La position étant fort peu propre à ce massacre, le malheureux orateur ne périt qu'au troisième coup. Antoine avoit ordonné de couper les mains de son ennemi; le centurion, en exécutant cet ordre, dit que c'étoit la juste punition des invectives qu'une d'elles avoit tracées contre Antoine : elles furent portées à ce triumvir, avec la tête de sa victime; il éclata de rire à cette horrible vue, et ordonna de les exposer sur la tribune aux harangues : mais auparavant, Fulvie, que l'éloquence de l'orateur avoit flétrie, ainsi que ses deux époux, lui perça la langue avec une aiguille qu'elle tira de ses cheveux.

Brutus, toujours sévère à l'égard de Cicé- 43.
ron, dit en apprenant son triste sort, qu'il étoit plus honteux de la cause qu'affligé de l'effet : il le vengea néanmoins. Pour représailles de sa mort et de celle de Decimus, tous deux ses amis, et dont l'un étoit même son parent, il fit mourir C. Antonius, frère du triumvir, qu'il avoit épargné jusqu'alors, malgré les instances réitérées de Cicéron (1), et deux tentatives que ce prisonnier avoit faites pour soulever les troupes de son vainqueur. Le fils de l'orateur échappa aux triumvirs; il étoit alors auprès de Brutus, et nous le verrons recouvrer les bonnes grâces d'Octave.

Quintus Cicéron et son fils tombèrent entre les mains des satellites du triumvirat. Le fils, trahi par ses esclaves, fut pris le premier. La famille de ce jeune homme avoit eu à s'en plaindre, mais il expia tous ses torts par un acte exemplaire de piété filiale. On le mit à la torture pour le forcer de découvrir la retraite de son père : les douleurs ne purent lui

(1) Ces instances cruelles pour faire périr un prisonnier, diminuent beaucoup la pitié que peut inspirer la fin de Cicéron, en prouvant qu'il ne reçut d'Antoine que le traitement qu'il lui eût fait souffrir s'il en eût été le maître.

43. arracher son secret; mais le père, qui étoit à portée d'entendre ce qui se passoit, vint s'offrir de lui-même à la mort qu'il reçut en même temps que son fils. Les esclaves de Plautius, frère de Plancus, imitèrent le courage du fils de Q. Cicéron. Les parfums dont ce proscrit usoit jusque dans sa retraite, en firent soupçonner le lieu : il étoit néanmoins si bien caché qu'on ne put le trouver, et ses esclaves souffrirent les tourmens d'une cruelle question, sans vouloir découvrir son secret. Touché de leur généreux dévouement, il se montra pour les délivrer, et fut égorgé à l'instant. Deux autres esclaves, suivant Appien, moururent pour leurs maîtres, en prenant leurs noms.

L'oncle d'Antoine se réfugia chez Julie, sa sœur, et mère du triumvir. Les centurions respectèrent quelque temps cet asile : il s'en trouva pourtant un assez audacieux pour entreprendre de le forcer, à la tête de quelques soldats. Julie se présente à la porte, et s'opposant à leur passage, dit : « Vous n'entrerez » qu'après avoir tué la mère de votre gé» néral. » Ils n'osèrent aller plus loin. Cette femme intrépide se rendit sur la place où Antoine étoit avec ses collègues, assis sur son tribunal, et lui adressa la parole. « Je viens, » dit-elle, me dénoncer moi-même comme

» coupable d'avoir reçu mon frère dans ma 43.
» maison ; ordonnez ma mort. » Antoine lui répondit : « Vous ne vous êtes pas montrée » aussi bonne mère que bonne sœur, puisque » vous n'avez pas empêché votre fils d'être » déclaré ennemi public par votre frère, et » que vous prétendez maintenant dérober ce » frère à une juste vengeance. » Il ne put néanmoins refuser à sa mère la grâce du proscrit.

Lépide ne se fit pas tant prier pour sauver son frère Paulus ; il lui assura, par une permission tacite, le moyen de sortir de l'Italie. Ce dernier se retira dans le camp de Brutus, et après la bataille de Philippes, qui se donna l'année suivante, il alla passer le reste de ses jours à Milet, dédaignant la liberté qui lui fut laissée de revenir à Rome.

Le fameux Verrès, rentré dans la ville en vertu de la loi de César, qui rappela tous les exilés, avoit, pour son malheur, de beaux vases de Corinthe, dont Antoine désira la possession. Ce triumvir les lui demanda ; Verrès eut la sottise de les refuser, et fut mis sur la fatale liste.

Plusieurs traits de vertus brillèrent au milieu de cet amas de crimes et de bassesses. Un vieillard infirme, nommé Oppius, se voyant pros-

43. crit, et n'estimant pas que les restes d'une vie languissante valussent la peine qu'il faudroit prendre pour les conserver, attendoit tranquillement la mort dans sa maison ; mais il lui fallut céder aux instances de son fils qui le mit sur ses épaules, et traversa ainsi toute la ville, méconnu des uns, admiré des autres, sans être inquiété par personne ; lorsqu'ils furent hors de Rome, le fils tantôt aidant les pas de son père, tantôt le portant, le conduisit jusqu'à la mer d'où il le fit passer en Sicile. Le peuple garda la mémoire de ce procédé touchant et courageux ; quelque temps après il éleva son auteur à l'édilité. La confiscation des biens du père ayant ôté au fils le moyen de subvenir à la dépense des jeux, les ouvriers qu'il employa ne voulurent recevoir aucun salaire de leurs travaux, et les spectateurs jetèrent dans l'orchestre (où se tenoient les sénateurs et les vestales) une assez grande quantité d'argent pour rétablir la fortune de l'édile.

Les amis de Varron, qui se distingua dans les armes et dans les lettres, se disputèrent l'honneur de le sauver. Fusius Calenus eut la préférence : il le retira dans une maison de campagne où Antoine venoit souvent, sans soupçonner qu'un proscrit de cette importance fût

logé sous le même toit que lui. Varron ne 43.
souffrit qu'un seul dommage, mais considérable pour un savant : le pillage de sa bibliothèque.

Atticus reçut alors la récompense de ses nobles procédés envers la famille d'Antoine. Ce triumvir, susceptible de reconnoissance et de générosité, qui même n'étoit pas cruel par caractère, l'effaça du tableau de proscription, ainsi qu'un de ses intimes amis caché dans le même refuge qu'Atticus. Celui-ci échappé à la proscription, devint la ressource d'un grand nombre de proscrits, qui se retirèrent dans de vastes possessions qu'il avoit en Epire, et où il fut pourvu à leur sûreté et à leurs besoins, tant qu'il leur plut d'y demeurer (1).

Parmi les singularités de cette proscription,

---

(1) Atticus vécut encore onze ans. Antoine lui procura pour gendre Agrippa. De ce mariage naquit Vipsania Agrippina, première femme de l'empereur Tibère. Atticus, âgé de soixante-dix-sept ans, se laissa mourir de faim pour terminer les douleurs que lui causoit une maladie à laquelle on ne put trouver de remède. Ce singulier personnage, sans avoir possédé de grandes charges ni de fort grands talens, jouit d'une considération très-distinguée dans tous les partis, entre lesquels il demeura toujours neutre; conduite qui réussit bien rarement.

43. l'on distingua l'infortune d'un certain Fidustius, proscrit trente-neuf ans auparavant par Sylla, et qui, échappé en ce temps à la mort, la subit sous le triumvirat : il fut porté de nouveau sur le tableau de condamnation, uniquement parce qu'il y avoit été mis une première fois. Un nommé Nonius se fit proscrire, plutôt que de se dessaisir d'une superbe opale qu'il possédoit, et qu'il conserva au péril de ses jours et aux dépens de tout son bien. Enfin, la grande fortune d'un enfant nommé Atilius ayant excité la convoitise des triumvirs, on lui fit prendre la robe virile, afin de le proscrire comme un homme, les lois défendant de mettre à mort ceux qui ne portoient pas encore cette robe. Ainsi, les malheureux habitans de Rome étoient indifféremment sacrifiés au caprice ou à l'avidité de leurs maîtres. On regarda comme heureux ceux qui purent racheter leur vie en assouvissant la cupidité d'Antoine ou de son épouse; car Fulvie proscrivoit aussi de son côté. Une tête ayant été présentée à son mari, il dit : « Je ne connois » point cet homme; c'est apparemment une » affaire qui regarde ma femme. » Effectivement, l'infortuné avoit été inscrit sur la liste par ordre de Fulvie, pour avoir refusé de lui vendre sa maison; et afin d'apprendre à tous

de quelle conséquence il étoit de résister aux 43.
volontés de cette furie, la tête coupée fut exposée, non sur la place publique, suivant l'usage, mais dans la maison même qu'on avoit refusé d'abandonner. Ainsi qu'au temps de Sylla, un grand nombre de citoyens que les triumvirs n'avoient pas destinés à la mort, la reçurent des mains de leurs ennemis, ou de ceux qui vouloient s'emparer de leur fortune, et leurs noms furent inscrits sur la liste de proscription, pour justifier leurs assassins.

La haine excitée par tant d'atrocités tomba principalement sur Antoine, plus âgé qu'Octave, plus puissant que Lépide, et qui d'ailleurs, sembloit vouloir insulter aux malheurs publics, par la crapuleuse débauche à laquelle il se livroit au milieu du sang qu'il faisoit ruisseler. La femme d'un nommé Scoponius, chaste jusqu'alors, ne put racheter les jours de son mari, qu'en cédant à la brutale fantaisie de ce triumvir (1). Lépide et Plancus parurent cependant vouloir disputer à Antoine leur part dans l'indignation universelle, en se fai-

(1) Dans le cours de la révolution françoise, on promit à une fille vertueuse le salut de son père, au même prix. Quand elle l'eut payé, on la conduisit avec lui à l'échafaud.

43. sant décerner, dans cette triste conjoncture, un triomphe pour des succès très-minces ou même un peu douteux, qu'ils prétendoient avoir remportés sur les Gaulois. Ils eurent assez peu de pudeur pour ordonner des réjouissances publiques dans une ville remplie de deuil et souillée de meurtres. Ils se promenèrent pompeusement dans leur char triomphal, chargés de l'exécration des citoyens, et poursuivis par les sanglantes ironies de leurs soldats qui crioient : « Les consuls ne triom» phent pas des Gaulois, mais des Ger» mains. » *De Germanis, non de Gallis, duo triumphant consules.* L'équivoque maligne de ce mot *Germanis* ne peut être rendue en françois (1).

Les horreurs de la proscription ne s'étendirent pas du moins hors de l'Italie; ceux qui étoient dévoués à la mort trouvèrent des asiles, non seulement dans la Grèce et l'Asie, près de Brutus et de Cassius, mais même en Afrique, où commandoit Cornificius, ennemi du parti républicain. Aucun ne leur fut plus utile que Sextus Pompée.

Cet illustre proscrit, en sa qualité de com-

---

(1) *Germani*, en latin, signifie également *frères* et *peuples Germains*.

mandant général des mers, ayant rassemblé 43.
autant de vaisseaux qu'il l'avoit pu, y accueillit tous ceux qui se présentèrent, esclaves, pirates, brigands. Les citoyens des villes d'Italie sacrifiées à la récompense des légions triumvirales, accoururent en foule sur sa flotte. Il se trouva bientôt en état de tenir la mer de Toscane, d'enlever des vaisseaux jusque dans les ports de l'Italie, et même de s'emparer d'une partie de la Sicile. Dès qu'il y fut établi, il fit afficher à Rome, et dans toute l'Italie, une promesse de payer à ceux qui sauveroient un proscrit, le double de la somme que donnoient les triumvirs pour chaque assassinat. Des navires et des bateaux distribués par ses ordres, sur toutes les côtes, recevoient les malheureux qui pouvoient aborder; et dès que ceux-ci étoient rendus en Sicile, rien ne leur manquoit. Dans la suite, il ne fit aucun traité avec ses ennemis, sans stipuler la sûreté des proscrits qui voudroient retourner dans leurs foyers.

La conduite des trois tyrans formoit avec la sienne un contraste parfait. Les sommes immenses provenues de la confiscation ne leur suffirent pas, soit parce qu'elles étoient mal administrées, soit parce que l'avidité de la milice n'avoit point de bornes. Comme l'épée

43. étoit le seul titre des triumvirs, ils se crurent en droit de tout prendre. Non contens de se faire adjuger presque pour rien la portion la plus considérable de la dépouille des proscrits, ils pilloient les maisons, ils envahissoient par violence les successions de ceux même qui mouroient naturellement. L'insolence fut poussée au point qu'un soldat osa demander à Octave celle de la mère de ce général, que celui-ci venoit de perdre. Les triumvirs ayant donc reçu en quelque sorte la loi de leurs troupes, ne retirèrent pas des confiscations ce qu'ils en avoient espéré. Ils déclarèrent en conséquence au peuple que la guerre à laquelle ils se préparoient, exigeoit qu'on leur fournît cent millions de sesterces. Pour se procurer cette somme, il n'est pas de vexations qu'ils ne se permissent; et comme il leur en falloit partager le produit avec les subalternes qu'ils y employoient, il se fit un bouleversement universel dans les fortunes : les biens passèrent des mains du riche dans celles de l'indigent.

Après avoir épuisé tous les autres expédiens, pour amasser des fonds, les tyrans s'avisèrent de taxer quatorze cents femmes des plus opulentes et des plus qualifiées du parti opposé. Elles eurent recours à la protection d'Octavie, sœur du jeune César, et à celle de

Julie, mère d'Antoine, qui les accueillirent 43.
avec intérêt; mais Fulvie les ayant repoussées dédaigneusement, elles se rendirent sur la place publique; et Hortensia, fille de l'orateur Hortensius, adressa aux triumvirs un discours très-courageux. « Vous nous avez, dit-
» elle, enlevé nos pères, nos frères, nos époux,
» nos enfans, et vous voulez aujourd'hui nous
» ravir nos biens! C'est nous réduire à l'im-
» possibilité de vivre avec la décence con-
» venable à notre sexe et à notre origine. Si
» vous prétendez avoir éprouvé quelque tort
» de notre part, proscrivez aussi nos têtes;
» mais si notre foiblesse même est notre justi-
» fication, pourquoi faut-il que nous suppor-
» tions des taxes, nous qui ne vous disputons
» aucune partie de cette puissance publique,
» dont la convoitise vous pousse à de si grands
» excès? Nos aïeules, à la vérité, dans le péril
» qu'Annibal fit courir à la république, con-
» tribuèrent aux charges de l'Etat, mais sans
» contrainte. Elles donnèrent, au reste, leurs
» ornemens, et non pas leurs dots, leurs
» biens-fonds, ressources sans lesquelles une
» femme libre ne peut subsister. Nous imi-
» terions leur exemple, si nous nous trouvions
» dans une semblable circonstance; mais aux
» dieux ne plaise que nous vous facilitions les

43. » moyens de vous entr'égorger! Nous n'avons » point souffert de pareilles vexations dans la » guerre de César et de Pompée, de la part » de Cinna ou de Marius, ni même de celle » de Sylla, ce tyran de la république, dont » vous vous dites les réformateurs. » La liberté de la harangue déplut aux triumvirs ; ils ordonnèrent aux licteurs d'écarter ces femmes ; mais la multitude ayant, par ses cris, improuvé leur violence, ils remirent la délibération à un autre jour. Néanmoins ils ne se désistèrent pas entièrement de leur projet; quatre cents femmes restèrent soumises à la contribution, et ils répartirent ce qu'ils comptoient tirer des autres sur cent mille hommes.

Quoique ce gouvernement fût l'objet de l'exécration publique, personne n'osoit lever la tête, ni ouvrir la bouche si ce n'étoit pour le louer. Un sénatus-consulte décerna aux triumvirs, assassins de leurs concitoyens, les couronnes civiques qui étoient la récompense de ceux qui sauvoient la vie à un citoyen.

42. L'un d'eux, Lépide, prit avec Plancus, possession du consulat; mais celui-ci n'eut que le nom de consul. La puissance triumvirale donnoit à l'autre une supériorité que rien ne pouvoit balancer. Il en fut de même à peu près de ceux qui succédèrent à Plancus; ainsi

les derniers citoyens qui aient véritablement 42.
possédé le pouvoir consulaire, furent les consuls de l'an 43, Hirtius et Pansa. Ce pouvoir, qui avoit succédé à celui des rois, étoit incompatible avec la royauté, que chacun des trois tyrans aspiroit à rétablir, et à posséder exclusivement. Pour y arriver, il leur importoit de faire respecter la mémoire de César, qu'ils vouloient remplacer; en conséquence, ils ajoutèrent aux honneurs qui lui avoient été décernés, jurèrent et firent jurer à tous, l'observation de ses actes, le premier janvier de cette année : exemple qui servit de règle. Après le retour de la monarchie, tous les ans, à pareil jour, on renouveloit le même serment, au nom du prince et de ses prédécesseurs, à l'exception de ceux que des sénatus-consultes avoient flétris. Les triumvirs ne se bornèrent pas à honorer la mémoire du dictateur, ils imitèrent les précautions qu'il avoit prises pour affermir son pouvoir, et désignèrent, comme lui, des magistrats long-temps d'avance, afin que les charges, pendant plusieurs années, ne fussent occupées que par leurs amis ou leurs créatures.

Mais les événemens de la guerre pouvoient renverser toutes ces dispositions, et les républicains avoient assez de forces pour faire

42. douter quelle en seroit l'issue. Brutus n'ayant point d'ennemis dans la Macédoine, étoit passé dans la Thrace : d'abord, pour se saisir d'un canton qu'un roi de cette contrée avoit légué au peuple romain; ensuite, pour réprimer les Besses, nation féroce, dont les courses incommodoient le voisinage. Après avoir d'abord souffert quelque échec, il réussit dans ce dessein, à l'aide d'un souverain du pays, dont le frère servoit la faction des triumvirs. Ce fut de concert, et par une politique souvent pratiquée depuis, que ces deux princes se séparèrent, afin que celui qui seroit malheureux pût être sauvé par l'autre; ce qui arriva effectivement. Brutus fit battre dans la Thrace de la monnoie, où l'on voyoit d'un côté son image, de l'autre, un bonnet entre deux poignards, et pour exergue : *les ides de mars*. Quelques unes de ces pièces existent encore.

Dès que sa présence ne fut plus nécessaire dans la Thrace, Brutus alla dans l'Asie, où il équipa une puissante flotte : il y fit aimer son gouvernement. De là, il écrivit à Cassius qui, après avoir fait reconnoître son autorité dans la Syrie et la Cilicie, et y avoir exigé d'énormes contributions des villes dont les portes lui avoient été fermées, se disposoit à punir Cléopâtre d'avoir secouru Dolabella. Brutus lui fit

sentir que cette entreprise étoit contraire à 42.
l'intérêt du parti républicain, qui demandoit leur réunion. Cassius se rendit à ses remontrances; ils se joignirent à Smyrne, y concertèrent le plan de leurs opérations, et convinrent que Brutus réduiroit les Lyciens, et Cassius les Rhodiens : deux peuples qui avoient refusé d'embrasser leur querelle. Cassius céda à Brutus le tiers du trésor qu'il avoit amassé, et tous deux pardonnèrent à un homme qui avoit tenté de les assassiner, et qui, peu sensible à cette générosité, saisit la première occasion qu'il trouva de passer dans le camp ennemi. Les deux généraux se séparèrent ensuite pour les expéditions arrêtées entre eux.

Cassius assiégea Rhodes par terre et par mer. La ville étoit partagée en deux factions : l'une vouloit qu'on se rendît ; la plus nombreuse, encouragée par le souvenir de deux siéges soutenus av ecsuccès contre Demetrius et Mithridate, fut d'avis de se défendre. Les Rhodiens firent cependant une tentative pour fléchir le général romain : ils lui députèrent Archelaüs, leur concitoyen, qui lui avoit enseigné les lettres grecques, à Rhodes, une des écoles où la jeunesse venoit s'instruire ; mais Cassius se montra inexorable. Les assiégés furent vaincus dans deux batailles navales, et

42. le parti qui tenoit pour Cassius, l'introduisit furtivement dans la ville. Il la traita néanmoins avec cruauté, fit mourir en sa présence cinquante de ceux qui s'étoient le plus opposés à ce qu'on embrassât son parti, et en bannit vingt-cinq autres : il interdit le pillage à ses troupes, pour se le réserver à lui-même; les temples ne furent pas épargnés. Comme il enlevoit jusqu'aux statues, les habitans le prièrent de leur laisser au moins une de leurs divinités; il leur répondit : « Je vous laisse le soleil. » Effectivement, il n'emporta ni le simulacre ni le char de ce dieu, singulièrement honoré par ces insulaires; mais il jouoit probablement sur le mot, et vouloit faire entendre que c'étoit assez de ne pas leur ravir le jour. Ce n'est pas tout : il enjoignit aux habitans de lui apporter tout l'or et tout l'argent qu'ils possédoient, sous peine du dernier supplice, encourageant les dénonciateurs par la promesse d'une récompense. D'abord, les Rhodiens ne s'effrayèrent pas beaucoup de cette injonction; mais quelques exemples leur ayant fait voir qu'elle s'exécuteroit à la rigueur, ils y obéirent. Après avoir, par ces différens moyens, tiré de la ville 8000 talens, Cassius en exigea encore 500, par forme d'amende. Il vexa de même l'Asie entière, qui étoit cependant paisible et soumise.

Les Lyciens, attaqués par Brutus, furent 42.
encore plus malheureux que les Rhodiens, quoique celui-ci n'eût pas la dureté de Cassius. Ils voulurent défendre l'entrée de leur pays; mais les passages en ayant été forcés, les plus braves se renfermèrent dans la ville de Xanthe, leur capitale. Bientôt ils se virent réduits à n'espérer de salut que de la fuite; plusieurs se sauvèrent en plongeant dans la rivière qui couloit au pied de leurs murailles. Les Romains leur ôtèrent cette ressource, en tendant des filets au haut desquels étoient des sonnettes qui annonçoient la prise de ces infortunés; enfin, la ville ayant été forcée, les habitans se retirèrent dans leurs maisons, et ne répondirent que par une grêle de traits à ceux qui s'approchoient pour leur offrir la vie et la liberté, aimant mieux périr que de se soumettre. Chaque père de famille, après avoir égorgé toute sa maison, se donnoit lui-même la mort. Comme le feu avoit pris à beaucoup d'édifices, plusieurs, jusqu'à des enfans, se précipitoient dans les flammes; d'autres, se jetoient du haut des murailles. Les Romains ne purent sauver qu'un très-petit nombre de ces malheureux : c'étoit la troisième fois que cette place donnoit une si terrible preuve de ce que peut le désespoir; elle avoit déjà été

42. prise par Harpalus, lieutenant de Cyrus, et par Alexandre.

Brutus, affligé de cette catastrophe, et en craignant une semblable dans la ville de Patare, vers laquelle il se porta ensuite, y envoya quelques femmes considérables de cette ville, qu'on avoit prises dans celle de Xanthe, et quelques habitans de cette dernière place, pour engager ceux de Patare à se rendre, ce qu'ils firent effectivement. Il les traita néanmoins, relativement à leurs richesses, comme Cassius avoit traité Rhodes; mais il punit un esclave d'avoir obéi trop ponctuellement à ses ordres: ce misérable accusa son maître d'avoir caché son or, et disoit vrai. Tous deux furent menés à Brutus; la mère de l'accusé les suivit, et déclara qu'elle seule étoit coupable; le dénonciateur soutint ce qu'il avoit révélé. Brutus, dit Crevier, trop prévenu en faveur de ce Romain, les traita tous suivant leur mérite : il renvoya les maîtres avec leur or, et fit attacher l'esclave à une croix, sous prétexte qu'il avoit pris trop à la lettre l'invitation faite à tous ceux qui dénonceroient de l'argent caché. Ce supplice nous semble cependant très-injustement ordonné : ce n'est pas à celui qui appelle les dénonciateurs qu'appartient le droit de les punir.

Devenu maître de la Lycie, Brutus en tira 42.
une contributiom, et retourna du côté de l'Ionie. Il découvrit en chemin le rhéteur Théodote, qui avoit conseillé la mort de Pompée, et le fit expirer dans les plus cruels tourmens.

Cassius et lui se réunirent à Sardes. Brutus y punit un ancien préteur, auquel il avoit lui-même confié divers emplois, et qui fut convaincu de malversations par les habitans de cette ville. Cassius, qui, en pareil cas, fermoit les yeux sur les fautes de ses amis, blâma cet attachement scrupuleux aux règles, dans un temps qui exigeoit de l'indulgence. Brutus lui répondit : « S'il existe quelque prétexte » légitime de négliger l'exacte justice, il va» loit mieux supporter les amis de César, que » de tolérer les vexations commises par les » nôtres. On eût pu nous accuser de lâcheté ; » mais nous n'eussions pas du moins acheté, » au prix de mille travaux et de mille dangers, » le reproche d'injustice. » Les sentimens de Brutus furent toujours plus purs, et sa conduite plus nette que celle de Cassius, qui l'avoit enflammé d'un zèle fanatique, qu'il n'avoit peut-être pas lui-même, pour ce qu'ils appeloient la liberté. Antoine dit plus d'une fois que Brutus étoit le seul qui, en tuant Cé-

42. sar, crut faire une bonne action, que les autres assassins avoient été mus par l'envie et la haine.

C'est à Sardes que Brutus, échauffé par le travail et les veilles, crut voir pendant la nuit un spectre d'une taille effrayante, qui vint se placer vis-à-vis de lui, et auquel il dit froidement : « Es-tu un dieu ou un homme? » A quoi le spectre répondit : « Je suis un esprit, » et ton mauvais génie. Tu me reverras dans » les champs de Philippes. — Soit, répliqua » Brutus, nous nous reverrons. » Le lendemain, il parla de cette apparition à Cassius, qui, étant épicurien, ne croyoit pas qu'il existât autre chose que de la matière, et traita cette apparition prétendue et ce colloque, d'illusion nocturne. Son ami en eut la même idée, et finit par en rire. Cependant, on ajoute que le spectre, fidèle au rendez-vous, s'offrit à Brutus (sans lui rien dire) la veille de sa mort (1).

Ce dernier passa sans obstacle, avec Cassius, d'Asie en Europe. Antoine et Octave ne tardèrent pas à les y aller chercher. Ceux-ci firent auparavant quelque tentative pour chas-

(1) Un pareil conte est trop absurde pour être réfuté, et trop connu pour être omis.

ser Pompée de la Sicile, d'où il nuisoit beau- 42.
coup aux convois destinés à l'Italie. Octave lui livra même un combat naval près du rocher de Scylla; mais comme il y essuya quelque désavantage, il fallut renoncer à ce projet, et ne songer qu'à se rendre en Macédoine. Son collègue et lui s'embarquèrent à Brindes, et firent le trajet, malgré une flotte envoyée par Cassius pour s'y opposer, et qui ne put les rencontrer, ou n'osa les combattre. Octave étant malade, fut contraint de s'arrêter à Dyrrachium. Antoine marcha seul en diligence vers Amphipolis, où l'attendoient huit légions qui avoient passé la mer avant les triumvirs; et les ayant jointes à ses troupes, alla droit à l'ennemi, qu'il trouva très-avantageusement campé à deux milles de la ville de Philippes. Brutus et Cassius occupoient séparément deux collines, distantes l'une de l'autre de l'espace d'un mille, et défendues, d'un côté, par des montagnes presque inaccessibles, de l'autre, par un marais qui s'étendoit jusqu'à la mer. La communication des camps, au bas desquels couloit une petite rivière, fut assurée par des lignes et un parapet. Leurs magasins étoient dans l'île de Thasos, à quatre lieues de là; leur flotte à trois lieues seulement, dans le port de Néapolis.

42. Antoine vint se poster à un mille de Brutus et de Cassius. Cette hardiesse ne laissa pas de les étonner; car tout l'avantage étoit de leur côté : il campoit dans la plaine, eux sur des hauteurs. Pour avoir de l'eau, il lui falloit creuser des puits, et ils avoient une rivière à leur disposition; il tiroit ses vivres de quinze lieues, et ils les trouvoient bien plus près. La Macédoine seule et la Thessalie fournissoient des subsistances aux troupes d'Antoine, et n'en pouvoient fournir long-temps à une armée aussi nombreuse que la sienne. Ses ennemis, au contraire, avoient la facilité de s'approvisionner dans tout l'Orient, qui leur obéissoit, et ils avoient à leurs ordres trois flottes, en y comprenant celle de Pompée. Enfin, les finances d'Antoine et de son collègue étoient si délabrées, qu'en faisant une revue générale, ils n'avoient pu distribuer pour toute largesse que vingt-cinq deniers à chacun de leurs soldats; Cassius et Brutus en avoient donné quinze cents. Mais les triumvirs réunissoient sous leurs drapeaux beaucoup de vieux légionnaires de César, avantage qui pouvoit tout compenser; les forces étoient du reste, à peu près égales. Chaque côté pouvoit compter environ cent mille hommes. Jamais deux armées romaines aussi puissantes ne s'étoient trouvées

en présence. Les triumvirs étoient supérieurs 42.
en infanterie, et inférieurs en cavalerie.

Octave, quoiqu'à peine convalescent, s'étoit hâté de rejoindre son collègue. Il ne vouloit pas que la querelle se décidât en son absence, et n'eût guère plus redouté une défaite qu'une victoire obtenue sans son concours. L'un et l'autre se placèrent de façon qu'Antoine se trouva opposé à Cassius, et Octave à Brutus. L'intérêt des triumvirs, comme on vient de le voir, exigeoit une bataille. Ils firent donc tous leurs efforts pour l'engager; ils la présentèrent à leurs ennemis, qui ne l'acceptèrent point, et ne crurent pas devoir quitter les collines qu'ils occupoient. Cassius, surtout, qui avoit une plus grande expérience, et entendoit très-bien la guerre, tenoit fortement au projet de tirer celle-ci en longueur, et de détruire les adversaires par la disette. Dans cette vue, il s'appliqua particulièrement à se fortifier; mais pendant qu'Antoine amusoit les ennemis, en se présentant sans cesse en ordre de bataille, il travailloit en secret à rendre praticable le marais qui les couvroit. En dix jours, l'ouvrage fut achevé, sans que les ouvriers, cachés par les roseaux, eussent été aperçus; Cassius, étrangement surpris de le voir fini avant d'avoir su qu'il étoit commencé, entreprit de

42. son côté des travaux pour rendre inutiles ceux des triumvirs ; Antoine , pour les traverser, alla vers le milieu du jour attaquer avec furie des lignes que Cassius avoit tirées dans un petit espace de terrain qui séparoit son camp du marais , les força du premier assaut, mit la division ennemie en déroute , et s'empara de ses retranchemens. Cassius , après de grands et d'inutiles efforts pour retenir ses soldats , se retira très-mal accompagné sur une hauteur à quelque distance, et envoya un officier, nommé Titinius , à l'aile droite que commandoit Brutus, pour savoir ce qui s'y étoit passé. Cet officier ayant perdu un temps précieux , et tardant à revenir , Cassius s'imagina que Brutus n'avoit pas été plus heureux que lui , et s'abandonnant à un désespoir irréfléchi , se fit tuer par un de ses esclaves. Titinius arriva au moment où il expiroit, et s'imputant cette mort, se perça lui-même, et tomba sur le corps de son général.

Cependant Brutus avoit un plein succès ; voulant le pousser trop loin, il oublia son collègue. Dès la première charge, ayant rompu les troupes d'Octave que ce général , encore malade , avoit mises sous les ordres d'un lieutenant , il perça jusqu'aux retranchemens ennemis. Le jeune César alors quitta son lit pour se

jeter dans une litière, et ne put qu'avec beau- 42.
coup de peine se réfugier près d'Antoine. Brutus, en revenant à son camp, apprit la défaite et le suicide de Cassius. Il accourut, et voyant le corps de son ami, versa sur lui des larmes, gémit des suites d'une précipitation imprudente qui privoit le parti des républicains d'un appui si utile, et dit : « Voilà le » dernier des Romains. » Il le fit inhumer sans pompe dans l'île de Thasos, pour éviter l'impression qu'eût pu produire sur l'armée cette lugubre cérémonie.

Devenu seul général, Brutus commença par rassembler les soldats de son collègue, et tâcha par ses discours de ranimer leur courage. Comme ils avoient tout perdu par le pillage du camp, il leur promit une indemnité de deux mille deniers par tête ; ils en poussèrent des cris d'allégresse, et le proclamèrent seul invincible et seul victorieux entre tous les généraux qui avoient combattu à Philippes. Quoiqu'ils parussent revenus de l'abattement où ils étoient d'abord tombés, il ne prit pas en eux assez de confiance pour accepter le défi que les triumvirs lui portèrent dès le lendemain ; il ne quitta point les hauteurs qu'il occupoit, et sur lesquelles toutes ses troupes étoient réunies dans un seul camp. La garde des prisonniers

42. lui étant incommode, il fit égorger les esclaves, et crut cette barbarie justifiée par l'inhumanité de ses adversaires, lesquels avoient tué indistinctement ceux qui étoient tombés en leur pouvoir. Quant aux hommes libres, il en renvoya plusieurs; ses amis et ses principaux officiers en ayant murmuré, il procura les moyens de fuir à ce qui en restoit. Cette faction n'étoit guère moins cruelle que l'autre, à ce qu'il paroît; car deux bouffons ayant été pris et amenés à Brutus par ses amis, furent accusés par eux de continuer leurs mauvaises plaisanteries, même aux dépens de leurs vainqueurs. Le général, occupé de soins plus importans, gardoit le silence : quelqu'un ouvrit l'avis de fouetter ces malheureux et de les renvoyer aux triumvirs; on en rit. Casca, celui qui le premier avoit frappé César, dit avec humeur que ce n'étoit point par des ris qu'on devoit exprimer ses regrets de la perte de Cassius, et demanda la mort de ces deux hommes, à laquelle Brutus consentit. Ce consentement, le massacre des esclaves, la promesse qu'il fit en ce temps à son armée, dans le cas où elle seroit victorieuse, du pillage de Lacédémone et de Thessalonique, qui tenoient pour ses adversaires, et d'autres traits encore, peuvent faire douter de ce ca-

ractère de douceur qu'on attribue à Brutus, que 42.
Cicéron tantôt comble d'éloges, et tantôt peint comme l'homme le plus arrogant. On accusoit Cassius de lui avoir quelquefois inspiré de violens partis ; mais on voit qu'il en prit aussi de lui-même ; en sorte que le caractère de Brutus paroît au moins équivoque, et qu'il ne doit peut-être qu'à la violence extrême de Cassius avec lequel on l'a comparé, cette réputation de bonté, qui se concilie fort difficilement avec un grand nombre de ses actions.

On a aussi révoqué en doute sa prudence ; car Plutarque prétend que la bataille de Philippes ne fut pas l'effet d'un cas fortuit, mais d'une délibération dans laquelle Brutus fit prévaloir son avis contre celui de son collègue. Ce fait cependant est douteux, et l'opinion commune, que nous avons suivie, attribue cette action générale à l'attaque d'Antoine. Mais son issue n'ayant pas été décisive, tout sembloit dévoir déterminer Brutus à reprendre le prudent système de Cassius, et à temporiser ; car déjà les ennemis commençoient à souffrir de la disette. Leur camp étoit situé dans des lieux bas et malsains, près d'un marais ; les pluies d'automne survenues depuis la bataille les incommodoient singulièrement ; pour comble de malheur, un renfort très-con-

42. sidérable qui leur venoit d'Italie par mer, avoit été pris, détruit ou dissipé, le jour même où l'on se battoit à Philippes, par deux flottes républicaines combinées, que commandoient Murcus et Domitius Ahenobarbus. Il est vrai que Brutus ignora cette circonstance : s'il l'avoit connue, il est bien probable qu'il n'eût pas hasardé une seconde action. Les triumvirs en effet n'eussent pu subsister long-temps en Macédoine, et leurs ennemis étant maîtres de la mer, le retour en Italie devenoit pour les premiers d'un danger et d'une difficulté extrêmes. La veille de la seconde bataille dont nous allons parler (donnée vingt jours après l'autre), un transfuge arriva le soir dans le camp de Brutus, et débita la nouvelle de la destruction du convoi, comme étant publique dans l'armée qu'il abandonnoit; on la crut si peu qu'on ne daigna pas en rendre compte au général. Plutarque voit dans cet événement un décret formel de la Providence pour ramener le gouvernement monarchique, devenu nécessaire aux Romains. On peut dire, pour excuser le parti que prit Brutus, de risquer une seconde bataille, qu'il craignit que ses soldats, dont un très-grand nombre avoit servi sous César, ne fussent débauchés par les promesses séduisantes de l'ennemi, qui ne

cessoit de répandre parmi eux des billets pour 42.
les engager à la désertion.

Enfin il rangea ses troupes en bataille, et c'étoit ce que les triumvirs désiroient le plus vivement. Les deux armées demeurèrent longtemps en présence sans s'ébranler. Brutus ne voyoit pas dans la sienne cette ardeur qui est communément le présage de la victoire ; sa cavalerie ne témoignoit aucun empressement de combattre, et attendoit que l'infanterie lui en montrât l'exemple. Tandis qu'il parcouroit les rangs, il reçut divers avis qui lui rendirent suspecte la fidélité d'une partie de ses troupes ; il eut même la douleur de voir un de ses braves officiers passer brusquement du côté des ennemis ; et, soit qu'il fût entraîné par un mouvement de colère, ou qu'il craignît d'autres défections, il donna le signal à l'instant, trois heures avant la fin du jour. Il paroît qu'il commit la même faute qu'à la première bataille : ayant enfoncé les ennemis du côté où il commandoit en personne, il les poursuivit assez loin ; son aile gauche alors s'étendit pour n'être pas prise en flanc, et affoiblit son centre par cette manœuvre ; les triumvirs le rompirent ; et plus habiles que Brutus, sans s'amuser à poursuivre les fuyards, ils ne s'occupèrent qu'à les empêcher de se ral-

42. lier au reste de l'armée. Dans ce dessein, Octave s'empara des portes du camp ennemi pour qu'ils n'y pussent pas rentrer, et Antoine enveloppa Brutus en l'attaquant de front et sur ses derrières. Celui-ci se défendit avec un grand courage; mais les troupes de Cassius avoient conservé, depuis la première journée, une impression de terreur qui s'étoit communiquée à l'armée entière. Le fils de Caton, un neveu de Cassius et d'autres braves, périrent en se battant avec intrépidité aux côtés du général. Celui-ci alors ne vit d'autre parti que celui de la retraite; mais elle n'étoit pas facile: les triumvirs avoient expressément recommandé de ne pas laisser échapper les chefs; et un détachement de Thraces suivoit Brutus de fort près. Lucilius, qui accompagnoit sa fuite se laissa prendre, afin que son général eût le temps de se sauver, et se donna pour lui. Ces soldats triomphant de leur capture reviennent avec elle; Antoine leur dit en riant: « Vous » avez mieux fait que vous ne pensez; vous » comptiez avoir pris un ennemi, c'est un » ami que vous m'amenez. » Il tendit les bras à Lucilius, l'embrassa cordialement; et celui-ci s'attachant aussitôt à sa fortune, le servit avec la même fidélité qu'il avoit jusqu'alors témoignée à son ennemi.

Cependant Brutus avoit traversé un ruisseau dont les bords escarpés et couverts de bois lui parurent un lieu de sûreté pour le reste de la nuit. Il s'y arrêta : quelques uns de ses amis le suivoient. « Jupiter, s'écria-t-il, que » l'auteur de tant de maux n'échappe pas à » ta vengeance ! » C'est le sens d'un vers de la *Médée* d'Euripide. On croit qu'il vouloit désigner Antoine, dont il avoit, après la mort de César, espéré le concours pour le rétablissement de la liberté. Il cita deux autres vers qu'un tragique grec met dans la bouche d'Hercule. « Malheureuse vertu que j'ai cultivée » comme une réalité, tu n'es qu'un fantôme » ou l'esclave de la fortune! » Néanmoins, comme il ne connoissoit pas avec précision l'étendue de sa perte, Statilius, dont il a été dit un mot à l'occasion de la mort de Caton d'Utique, alla par son ordre voir si le camp étoit encore au pouvoir des républicains ; et, s'il en étoit ainsi, il devoit allumer des feux pour l'en avertir : il fit le signal convenu ; mais il périt en cherchant à rejoindre son général. Brutus s'en douta, ne le voyant pas revenir, et délibéroit avec ses compagnons d'infortune, sur la question de savoir s'il falloit retourner au camp, où ils doutoient qu'on pût aisément arriver, et surtout se maintenir. En ce

42. moment on lui annonce que les ennemis sont sur l'autre bord du ruisseau, et on ajoute qu'il faut fuir. « Oui, répliqua-t-il, mais c'est avec » les mains et non avec les pieds. » La réflexion l'ayant calmé, il protesta « qu'il s'es» timoit plus heureux qu'Antoine et Octave, » puisqu'il alloit, disoit-il, jouir de la gloire » attachée à la vertu; gloire que la tyrannie » ne pouvoit lui ravir. » Il implora successivement le secours de trois personnes pour le tuer : on ne lui répondit que par des larmes. Il recourut ensuite à Straton, rhéteur grec qui le guidoit dans l'étude de l'éloquence : celui-ci ne paroissoit pas plus disposé que les autres à lui rendre un si triste office, mais voyant Brutus recourir à un de ses gens, il lui dit : « Je ne souffrirai pas que vous trouviez » plus d'assistance dans un esclave que dans » un ami. » Tournant alors la tête, il présenta la pointe d'une épée à Brutus, qui se précipita dessus, et mourut à l'instant.

Le corps de Brutus étant apporté à Antoine, le triumvir, rappelant la mort de son frère ordonnée par ce républicain, adressa quelques reproches à sa mémoire. Cependant, loin de s'acharner sur des restes inanimés, il leur rendit les derniers honneurs (1); mais il fit

(1) Il donna, pour couvrir le corps, une cotte d'ar-

tomber sa vengeance sur Hortensius, qui 42.
avoit mis à exécution l'ordre de Brutus, et l'immola aux mânes de son frère. Octave vouloit aussi satisfaire à ceux de César, en mettant aux pieds de sa statue dans Rome, la tête de son assassin qu'on avoit séparée du corps, et qu'on lui avoit livrée; elle fut, dit-on, engloutie par un naufrage dans le trajet de Dyrrachium en Italie.

Brutus n'avoit que trente-six ans lorsqu'il mourut; quelques uns disent quarante. On prétend que Porcia, son épouse, ne voulut pas lui survivre, et que, comme on avoit éloigné d'elle toute espèce d'instrument meurtrier, elle mit dans sa bouche des charbons ardens, la ferma, et s'étouffa ainsi. Mais ce fait, qui tient du merveilleux, n'est rien moins qu'avéré; on croit même que Porcia cessa de vivre avant son mari.

Parmi ceux qui moururent volontairement pour échapper à la vengeance ou au pardon des triumvirs, on distingue Labéon qui, après s'être tranquillement préparé un tombeau dans sa tente, après avoir écrit à Rome et donné des

---

mes très-précieuse; un affranchi, chargé du soin des funérailles, au lieu de la brûler avec le corps, se l'appropria. Antoine le fit mourir: punition excessive.

42. instructions pour ses affaires, mit fin à ses jours; et Livius Drusus, père de Livie: celui-ci se tua pour ne pas tomber entre les mains d'Octave, qui dans la suite épousa sa fille. Il n'en eût pas obtenu de quartier; car ce triumvir, qui avoit eu fort peu de part à la victoire, en abusa d'une manière atroce: il fit égorger tout ce qu'il y avoit de plus illustre parmi les prisonniers, qu'il eut même la bassesse d'insulter. L'un d'eux lui demanda un tombeau pour toute grâce; il répondit que les vautours lui en serviroient. On dit qu'un père et un fils étant amenés en sa présence, chacun des deux lui demanda la vie de l'autre; il ordonna qu'on en fît mourir un, et que le sort en décidât. Le père le supplia de lui accorder la mort, il la lui fit donner sous ses yeux, et fut encore témoin de celle du fils, qui se tua lui-même. Aussi, lorsque les prisonniers chargés de fers furent amenés aux vainqueurs, tous, et principalement Favonius, l'accablèrent d'injures, pendant qu'ils saluoient Antoine avec respect. La cruauté dans le premier étoit l'effet de la politique, et dans l'autre celui de l'emportement; quand il n'eut plus besoin d'être cruel, Octave fut très-clément. Antoine l'eût toujours été sans les passions impétueuses qui l'entraînoient quelque-

fois hors d'un caractère assez enclin à la 42.
générosité.

En détruisant Brutus, ils anéantirent la république; car l'ennemi qui leur restoit encore, Sextus Pompée, ne songeoit pas à la relever. Les débris de l'armée républicaine, formant un corps de quatorze mille hommes, offrirent le commandement à Messala, qui malgré sa jeunesse étoit l'officier le plus considérable de son parti. Il détermina ses troupes à se soumettre aux vainqueurs. Les forts des environs, les garnisons qui les occupoient, les magasins de Thasos, tombèrent au pouvoir des triumvirs. Les richesses qui se trouvèrent en ces différens endroits, ainsi que dans les camps de Brutus et de Cassius, furent la proie du soldat.

Les flottes des républicains s'étant réunies dans la mer Ionienne, sous les ordres des amiraux Murcus et Domitius Ahenobarbus, on délibéra sur l'état présent des choses. Les deux chefs ne purent s'accorder. Murcus, avec une division considérable, alla joindre Pompée, dont il accrut beaucoup le pouvoir, et Domitius entreprit avec ce qui lui resta de vaisseaux, de tenir la mer au nom de la république, et d'en défendre seul l'indépendance; entreprise mal conçue, qui passoit de beau-

42. coup ses forces. Ce foible ennemi n'étoit pas plus redoutable pour les triumvirs, que Pompée qui ne possédoit qu'une partie de la Sicile, tandis que le reste de l'Empire leur obéissoit.

L'Orient leur appartenoit depuis la victoire de Philippes, ce qui rendoit un nouveau partage nécessaire. Antoine et Octave regardant Lépide comme un homme sans génie, dont le ressentiment n'étoit point à craindre, arrêtèrent entre eux de le dépouiller presque entièrement : ensuite ils convinrent qu'Octave auroit l'Espagne et la Numidie ; Antoine l'Afrique propre (1), et la Gaule transalpine seule ; car Octave eut l'adresse de lui faire trouver bon que la Cisalpine, cessant d'être comptée au nombre des provinces, fût incorporée à l'Italie. Ayant le projet de ne pas quitter cette dernière contrée, il avoit intérêt qu'il n'y eût en deçà des Alpes d'autres troupes que les siennes. On avoit éprouvé dans la guerre de César et de Pompée, ensuite dans celle de Decimus et d'Antoine, quelle influence devoit avoir sur Rome un gouverneur de la Cisalpine. Il est assez étonnant qu'Antoine eût consenti à cet arrangement ; la vic-

---

(1) Mais avec la condition de la céder à Lépide, si celui-ci se résignoit ; cession qui lui fut faite réellement.

toire de Philippes, dont toute l'armée lui attribuoit exclusivement l'honneur, le mettoit, ce semble, en état de dicter la loi. Il fut, il est vrai, stipulé qu'Antoine feroit reconnoître en Orient la puissance triumvirale, ce qui lui donnoit en quelque sorte cette vaste contrée ; mais Octave étoit chargé d'aller en Italie, où étoit le siége de l'Empire, pour surveiller Lépide, pour combattre Pompée, enfin pour établir les vétérans dans les possessions qui leur étoient promises. Le nombre de ceux qui avoient droit à ces récompenses, étoit de cent soixante-dix mille. Outre les terres et les maisons qu'il falloit leur distribuer, il leur revenoit vingt mille sesterces par tête. Antoine se chargea de lever en Asie les sommes immenses dont on avoit besoin pour cette dernière largesse ; il y mena six légions à cet effet, et dix mille chevaux. Octave revint en Italie avec le reste de l'armée. 42.

Une maladie l'arrêta quelque temps à Brindes ; on douta qu'elle fût véritable ; on craignit que ce ne fût une feinte pour sonder les dispositions des Romains, afin de se procurer un prétexte de recommencer les proscriptions. Il se hâta de continuer sa route sans attendre une parfaite guérison, et se fit précéder à Rome par la promesse d'une conduite modérée;

42. mais il n'étoit pas en son pouvoir de la tenir, car il s'étoit chargé de la plus odieuse opération : il venoit apporter la désolation dans l'Italie en chassant de paisibles citoyens auxquels on ne faisoit aucun reproche de leurs possessions, pour les donner à des gens de guerre. Il ne dépendoit même pas de lui de maintenir la paix : il trouvoit à Rome un personnage très-disposé à la troubler, c'étoit un frère du triumvir Antoine, L. Antonius désigné consul, homme turbulent et vain à l'excès. On a vu qu'on lui avoit dressé des statues avec des inscriptions où il s'étoit fait donner le titre extravagant de patron des chevaliers et du peuple romain. Le même sentiment de vanité lui fit désirer pendant la guerre de Macédoine, la censure et le triomphe. Il fut censeur, et négligea d'en remplir les fonctions, dont la principale étoit le cens. Pour triompher, il s'autorisoit de quelques succès bien légers remportés sur les montagnards des Alpes ; encore lui manquoit-il une condition indispensable à un triomphateur : il n'avoit point commandé en chef ; aussi n'eût-il pas obtenu l'honneur qu'il ambitionnoit sans sa belle-sœur Fulvie, qui, en l'absence de son mari et de son gendre Octave, exerçoit la puissance triumvirale, que le foible Lépide lui abandonnoit. Elle exigea,

en retour de la protection qu'elle lui accorda 42.
dans cette conjoncture, une déférence absolue à ses volontés, pendant le consulat qu'il alloit exercer.

Après la cérémonie du triomphe célébré le 41.
premier janvier, il quitta les ornemens de triomphateur pour présider le sénat, et se compara au vainqueur des Cimbres, qui en avoit usé de même en pareille circonstance. Encore observoit-il à son avantage « que Marius avoit été averti de ne pas mêler la » pompe militaire à la fonction pacifique de » président du sénat; et moi, disoit-il, je m'y » suis porté de mon propre mouvement. » Il se croyoit encore au-dessus de Marius par une autre raison : c'est qu'on avoit à peine dressé une statue à ce dernier, tandis qu'il en comptoit, lui, un grand nombre érigées à sa gloire. Il en coûtoit peu à l'impérieuse Fulvie pour subjuguer un caractère de cette trempe; aussi disoit-on que c'étoit elle qui avoit triomphé, et qui possédoit la puissance consulaire.

Octave n'étoit pas d'humeur à laisser le timon des affaires entre les mains d'une femme; en conséquence, la division se mit bientôt entre eux. Ce fut à l'occasion des terres distribuées aux troupes, qu'elle éclata. Cette ré-

41. partition étoit aussi difficile qu'inique : les propriétaires chassés de leurs héritages, leurs femmes et leurs enfans accouroient en foule à Rome, inondoient tous les lieux publics, et demandoient avec des cris lamentables pour quel crime ils étoient arrachés de leurs foyers, et pourquoi, n'ayant jamais eu de guerre, ils étoient traités en ennemis. Des plaintes si touchantes et si légitimes soulevoient le peuple. D'ailleurs le fardeau de cette grande injustice, au lieu d'être supporté par tout l'Empire, tomboit uniquement sur l'Italie, et même sur quelques villes de cette contrée ; odieuse distinction, qui donnoit une plus grande énergie et un motif plus fort aux éclats de la douleur et de l'indignation des victimes. Des citoyens puissans du parti même des vainqueurs, se trouvoient nécessairement enveloppés dans la mesure générale, par la situation de leurs terres ; et leur crédit augmentoit le poids de leurs réclamations. Octave étoit quelquefois obligé d'y céder. Une première exception en amenoit une autre ; soûvent l'extrême pauvreté tenoit lieu de recommandation à ceux qui eussent perdu tout moyen de subsister en perdant leurs héritages. Mais le soldat avide regardoit comme un vol qui lui étoit fait, ce qu'on laissoit au propriétaire ; et même, peu content

de ce qu'on lui donnoit du bien d'autrui, il 41.
envahissoit ce qui se trouvoit à sa convenance. C'est ainsi que Virgile fut au moment de perdre le champ de ses pères, qui lui avoit été conservé par la protection d'Octave. Un centurion établi près de Mantoue, dans le voisinage du poëte, prétendant reculer ses limites, lui fit une querelle à cette occasion, et l'alloit tuer s'il ne se fût jeté dans le Pô, qu'il eut le bonheur de traverser à la nage.

Octave lui-même n'étoit pas sans appréhension, et se vit plus d'une fois exposé à la fureur des gens de guerre irritée par leur impatiente avarice; leur ayant indiqué une assemblée au Champ-de-Mars, pour tâcher de l'assouvir, ils s'y rendirent avant le jour, et le jeune César se faisant, à leur gré, trop attendre, ils se mutinèrent. Un centurion leur représente que le retardement du triumvir est un effet de sa mauvaise santé : on le traite de flatteur, on le menace; il court vers le Tibre et s'y précipite, ne voyant pas d'autre moyen de salut. On l'en retire, on le massacre, et l'on place son corps sur le chemin d'Octave. A cette nouvelle, les amis de celui-ci veulent l'empêcher de se présenter à des forcenés capables de tout; mais il sent que l'autorité lui échappe, s'il montre de la timidité

41. dans cette circonstance, et mêlant néanmoins la prudence à la hardiesse, il passe près du corps étendu sur son passage, sans paroître le remarquer, fait la distribution des terres qu'on attendoit, et accorde des dons militaires, même à ceux qui n'en méritent pas. Les soldats, confus de son indulgence, proposent de lui livrer les meurtriers du centurion, pour qu'il en fasse justice : il répond qu'il les croit assez punis par les reproches de leur conscience, et la condamnation que viennent de prononcer contre eux leurs camarades.

On sent très-bien dans quels embarras et dans quels périls se trouvoit Octave, au milieu des intérêts opposés des propriétaires et d'une multitude de soldats qui avoient contracté l'habitude de faire la loi à leurs chefs. Le soin de répartir les largesses lui étoit néanmoins, sous un autre rapport, d'un très-grand avantage. Lucius, frère, et Fulvie, femme d'Antoine, conçurent aisément que tout le mérite de ces libéralités seroit attribué au jeune César qui les dispensoit. Pour parer à cet inconvénient, ils demandèrent à être chargés d'établir eux-mêmes dans les colonies, les soldats d'Antoine; Octave leur objecta la convention qui lui accordoit la direction exclusive de cette affaire; c'étoit une faute de son col-

lègue, qu'ils entendoient réparer, et ils per- 41.
sistèrent dans leur prétention. Fulvie étoit encore excitée par un ressentiment personnel contre Octave. Ayant su que son mari étoit l'amant public de Glaphyra, femme d'Archelaüs, grand-pontife de Comanes, elle prétendit que son gendre Octave la consolât de cette infidélité; celui-ci ne le jugea pas à propos, et lui renvoya même sa fille, en assurant que leur mariage n'avoit pas été consommé; Fulvie, doublement offensée, résolut de faire la guerre à Octave, et pour se venger, et pour arracher Antoine à sa maîtresse, en le forçant de revenir en Italie.

Le jeune César avoit plus d'une raison de craindre cette guerre: elle eût troublé l'établissement des colonies, qu'il lui importoit d'achever pour s'attirer la faveur du soldat; de plus, tout retentissoit des exploits, de la bravoure, de la générosité d'Antoine; sa réputation effaçoit absolument celle de son jeune collègue; une grande partie des troupes qui étoient en Italie, ayant été levées pour servir sous lui, portoient, suivant l'usage, son nom sur leurs boucliers; enfin, ce qui rendoit la position d'Octave plus difficile, l'Italie demeurée inculte par l'expulsion d'une foule d'anciens propriétaires, vexée encore par les cour-

41. ses maritimes de Domitius et de Pompée, souffroit une cruelle famine, et la populace de Rome en avoit pris occasion de se mutiner plus d'une fois. Ainsi, le jeune César, pour prévenir des hostilités qui ne lui convenoient pas alors, consentit à ce que Fulvie et Lucius présidassent à la répartition des terres destinées aux soldats d'Antoine; mais Fulvie étoit déterminée à une rupture, et, à cet égard, secondée par un certain Manius, homme audacieux et turbulent, chargé, pendant l'absence d'Antoine, de ses affaires en Italie. Ces deux têtes gouvernoient Lucius; tous trois, de concert, ourdirent une trame très-déliée : ils laissèrent là les partages par eux commencés entre les soldats de leur parti, reçurent d'un côté les plaintes des propriétaires qu'on dépouilloit, s'établissant les protecteurs des opprimés, et de l'autre, publioient que les confiscations du bien des proscrits, et les deniers qu'Antoine levoit en Asie, suffisoient pour acquitter les promesses faites à l'armée : rien n'étoit moins vrai; cependant ces allégations flattoient les possesseurs d'héritages, et les soldats auroient préféré un genre de récompense qui, sans leur rien ôter, eût pu paroître un peu moins odieux. Cette politique mit Octave dans une position très délicate; il s'en

tira fort adroitement : ses espérances repo- 41.
sant toutes sur l'armée, il écouta peu les plaintes des propriétaires, ou ne leur accorda que de légers adoucissemens, et donna aux soldats les terres qui leur étoient promises ; néanmoins, en sacrifiant ainsi la justice aux intérêts de ces derniers, il lui restoit encore à les désabuser de l'opinion qu'on leur avoit fait adopter sur les moyens de les enrichir.

Dans cette vue, il offrit d'entrer en conférence avec ses adversaires, et de prendre les troupes elles-mêmes pour arbitres. Par là, il mit l'armée dans ses intérêts. Un certain nombre de vétérans, avec les députés de quelques légions, s'assemblèrent au Capitole, et firent notifier à Lucius qu'il eût à se soumettre à leur décision, s'il souhaitoit ne pas les avoir pour ennemis. Il se trouvoit alors à Préneste, avec sa belle-sœur, ayant quitté Rome, où il n'étoit pas le plus fort. La même notification fut faite à Octave, qui n'eut pas de peine à s'y soumettre, cette mesure étant de son invention. L'ordre que reçut Lucius lui déplut beaucoup, ainsi qu'à Fulvie ; mais ils n'osèrent y désobéir, et le consul promit de se rendre à Gabies, où devoit se tenir ce tribunal très-extraordinaire. Octave s'y rendit le premier, et fit battre la campagne aux environs, pour

41. voir si l'on n'y cachoit point d'embuscade; ses coureurs rencontrèrent, comme il le désiroit probablement, ceux de Lucius, prirent querelle avec eux, et en tuèrent quelques uns. Leur général effrayé, retourna en arrière, et on ne put lui persuader de se présenter devant les juges qui l'attendoient, quoique les principaux officiers offrissent de lui servir de gardes. Ce refus indisposa contre lui les vétérans; et comme ils apprirent d'ailleurs que le consul et Fulvie les appeloient par dérision *le sénat botté*, ils embrassèrent la cause d'Octave.

Celui-ci alors se vit à la tête d'un parti formidable. Lucius ne pouvoit guère compter que sur six légions, presqu'entièrement composées de soldats enrôlés chez les peuples d'Italie, dont il soutenoit la cause : du reste, il étoit foiblement assisté par les troupes et les lieutenans de son frère dans cette contrée, parce qu'ils doutoient que ce triumvir approuvât une levée de boucliers contre son collègue; cependant il eut d'abord un petit succès. Son adversaire étoit allé dans l'Ombrie, pour enlever un corps de troupes qui appartenoit à Marc-Antoine, et avoit laissé Lépide à Rome avec deux légions. Lucius avoit l'affection des chefs du sénat, parce qu'il s'étoit laissé em-

porter par sa présomption, au point d'oser se 41.
déclarer contre la puissance triumvirale, et publier le projet de rétablir le gouvernement consulaire : projet qui excédoit de beaucoup la mesure de ses talens et de ses forces, mais dans lequel il se disoit, contre toute vérité sans doute, autorisé par son frère. Quoi qu'il en soit, comptant trouver de l'appui à Rome, et n'ayant affaire qu'à Lépide, ennemi peu redoutable, il se présenta devant la ville, battit ce foible triumvir, qui étoit venu au-devant de lui, entra dans la capitale, et assembla le peuple qu'il harangua en habit militaire, ce qui étoit inouï. Octave accourut promptement pour lui disputer le siége de l'Empire ; mais il n'y étoit plus, et déjà il se trouvoit assiégé dans Pérouse, par Agrippa et Salvidienus, dont les manœuvres bien combinées l'avoient réduit à s'y renfermer.

Octave vint en personne à ce siége, dont le succès devoit terminer la guerre à peine commencée ; il fut long et difficile. Lucius appela tous les lieutenans d'Antoine à son secours, et Fulvie le seconda de toute l'activité que lui donnoient un caractère ardent et la haine qu'elle portoit à Octave. Elle étoit à Préneste avec un certain nombre de sénateurs, de chevaliers, et quelques corps de troupes, y

41. gouvernoit avec une autorité absolue, présidoit le conseil, donnoit le mot aux soldats, et les haranguoit, l'épée au côté. Elle mit en mouvement trois corps d'armée pour secourir son beau-frère. Octave, aidé d'Agrippa et de Salvidienus, les écarta de Pérouse. Cette ville se défendit avec un grand courage; mais comme elle n'avoit pas dû s'attendre à être attaquée, elle n'avoit aucunes provisions, et ne tarda pas à éprouver la famine. Sa garnison, pour y résister plus long-temps, recourut à un moyen barbare : ce fut de priver les esclaves de toute nourriture; et néanmoins elle ne leur permettoit pas de sortir de la place, pour qu'ils ne divulguassent point la détresse qu'on y ressentoit. Ces malheureux expiroient en foule; on les voyoit tomber dans les rues et sur les places publiques. Cette horrible ressource prolongea un peu la défense; mais il fallut bien enfin céder à la nécessité. Lucius ayant envoyé demander à capituler (en l'an 40), et n'ayant pas reçu de réponse favorable, alla lui-même trouver Octave, qui le traita honorablement, parce qu'il craignoit son frère. Ce triumvir épargna aussi tous les soldats, par égard pour son armée, qui n'eût pas vu de bon œil leur punition; mais les sénateurs ou les chevaliers romains

n'obtinrent de lui ni grâce, ni pitié ; il répon- 41.
doit aux sollicitations, comme Marius : « Il » faut mourir. » Canutius, qui lui avoit rendu des services si essentiels, ne fut pas exempté de la loi commune (1) ; on dit même qu'il choisit trois cents des plus illustres d'entre ses prisonniers pour être immolés le jour des ides de mars au pied d'un autel érigé en l'honneur de son père adoptif, et supposa y avoir été contraint par les clameurs de ses soldats, qu'il avoit lui-même secrètement excitées. Ce triumvir, ne connoissant d'autre règle que son intérêt, se montra tour à tour cruel sans colère, et clément sans humanité. Les habitans de Pérouse furent traités comme les Romains. Le vainqueur laissa la vie au peuple, et envoya le sénat à la mort, excepté un de ses membres qui, ayant été, à Rome, de la commission nommée pour juger les meurtriers de César, s'étoit distingué par son ardeur à condamner Brutus et Cassius. Pérouse alloit être pillée, si le désespoir d'un de ses habitans n'eût prévenu cette calamité par une

---

(1) Suivant Appien et Dion ; car Velleius en fait une des premières victimes de la proscription triumvirale ; ce qui seroit également de la part d'Octave un trait de la plus noire ingratitude.

41. autre plus grande : car, ayant mis le feu à sa maison pour s'y brûler lui-même, un vent très-violent porta la flamme sur celles qui l'environnoient, et la ville entière fut consumée.

Octave avoit bien pressenti que la conquête de cette place seroit le terme de la guerre civile. Dès qu'elle fut prise, les lieutenans d'Antoine s'empressèrent de quitter l'Italie. Les uns allèrent joindre leur général; les autres se réfugièrent près de Pompée. Du nombre de ces derniers fut Tiberius Néron, époux de Livie : toujours attaché au parti républicain, il servoit Lucius, qui affectoit l'intention de rétablir la liberté ; il tint même quelque temps la campagne après la victoire du triumvir ; mais, surpris par la diligence de ce dernier, il fuit dans la Sicile, emmenant sa femme et son fils qui n'avoit pas encore deux ans, et fut depuis l'empereur Tibère. Deux fois les cris de cet enfant pensèrent trahir le secret de leur fuite.

L'Italie reconnoissant la loi d'Octave, Fulvie désespérée alla cacher sa honte dans la Grèce, d'où elle écrivit à son mari les lettres les plus pressantes pour hâter son retour. Julie, mère d'Antoine, femme aussi recommandable par sa vertu que par sa naissance, quoiqu'elle n'eût rien à craindre de la part du

vainqueur, aima mieux se fier à Pompée, et 41.
passa en Sicile, où ce général lui donna plusieurs vaisseaux pour l'escorter dans la Grèce. Octave envoya Lucius en Espagne, avec le titre de proconsul, mais sans aucune autorité. Ceux auxquels il confia le pouvoir furent chargés du soin de surveiller le vaincu.

Antoine, durant la guerre qu'on faisoit sous son nom et sans son aveu en Italie, parcouroit la Grèce et l'Orient. Dans la première de ces contrées, il s'acquit l'estime et l'affection des peuples; il décidoit les contestations avec équité, régloit les affaires avec douceur. On étoit charmé de le voir s'y honorer du titre qu'on lui donnoit d'amateur des Grecs, et surtout des Athéniens, écouter les leçons des philosophes, converser avec les gens de lettres, assister aux spectacles, et se faire initier aux mystères. L'Asie, où il se rendit ensuite, réveilla en lui le goût des plaisirs, auxquels les travaux et les dangers ne lui avoient pas, depuis quelque temps, permis de s'abandonner. Les richesses d'une contrée délicieuse, une foule de rois qui l'adoroient servilement, de reines qui s'empressoient de lui plaire, tout concourut à le replonger dans les voluptés. Il se livra plus que jamais à celles de la table et à des compagnies peu séantes à

41. un homme qui étoit alors le premier personnage de l'univers. On le voyoit environné de musiciens, de danseurs, d'histrions. S'emparant de son esprit, et, si on ose le dire, de sa prodigalité, ils engloutirent les sommes immenses que rapportoient les plus dures vexations. Un joueur de flûte obtint les tributs de quatre villes et des soldats pour exécuter ses ordres. Un cuisinier, ayant apprêté un repas qui plut au triumvir, eut en récompense la maison et les biens d'un riche propriétaire. Ainsi, tandis qu'on voyoit, d'un côté, des fêtes galantes et somptueuses, on entendoit, de l'autre, des gémissemens et des sanglots. Lorsqu'Antoine fit son entrée à Ephèse, les femmes allèrent à sa rencontre, habillées en bacchantes, les hommes et les enfans représentoient des satyres et des faunes. La ville étoit remplie de festons de lierre, de thyrses, de concerts; et dans les vers chantés à sa louange, il entendoit résonner le nom de Bacchus. Les actes de bienfaisance de ce nouveau dieu étoient autant d'actes d'injustice. Il donnoit à des valets et à de vils flatteurs, des biens qu'il ravissoit aux gens les plus distingués. On obtenoit de lui la dépouille de personnes vivantes qu'on lui disoit être mortes; enfin il doubla les impositions de l'A-

sie. Hybréas, un des plus fameux orateurs de 41.
cette contrée, faisant des représentations à
ce sujet, osa lui dire : « Puisque vous exigez
» deux tributs pour une année, faites donc
» qu'elle nous donne aussi deux récoltes. » Ce
genre de hardiesse et d'éloquence populaire
ne déplaisoit point au triumvir. Dans une
autre occasion, le même orateur lui parla en-
core avec la plus grande liberté. Antoine,
après deux cent mille talens levés sur l'Asie,
demandoit de l'argent ; Hybréas lui dit : « Si
» vous n'avez pas reçu celui que nous avons
» payé, demandez-en compte à ceux qui ont
» le soin de vos finances ; si vous l'avez reçu
» et ne l'avez plus, nous sommes sans res-
» source. » Ce mot fit sur lui une forte im-
pression ; car il ignoroit la plupart des choses
qui se passoient, moins par négligence, sui-
vant Plutarque, que par l'extrême confiance
qu'il avoit en tout ce qui l'approchoit. Sim-
ple et franc de son naturel, s'il apprenoit une
injustice exercée par ceux qui abusoient de
son autorité, il en témoignoit un regret sin-
cère, et s'empressoit de la réparer ; il récom-
pensoit avec magnificence et punissoit avec
sévérité, dépassant néanmoins plutôt les bor-
nes de la générosité que celles de la rigueur.
Plusieurs de ceux qui avoient servi ses ad-

41. versaires éprouvèrent sa clémence en Asie; il n'y eut même guère d'exception que contre les meurtriers de César ou leurs complices, et tous ceux à qui leur attachement pour sa mémoire avoit attiré les persécutions de Brutus et de Cassius, furent comblés des bienfaits du triumvir; entre autres, le célèbre Hérode, fils de l'Iduméen Antipater. La facilité des mœurs d'Antoine alloit jusqu'à une excessive familiarité; il aimoit la raillerie, et la souffroit de la part des autres avec une patience imperturbable. Plutarque observe que cette licence qu'il accordoit lui fut très-nuisible, parce que n'imaginant pas que ceux qui le plaisantoient avec tant de franchise, pussent jamais le flatter, il étoit aisément la dupe de leurs louanges : il ignoroit, ajoute l'historien, que les habiles courtisans savent mêler la liberté avec la flatterie, comme un assaisonnement qui prévient le dégoût, et que, par cette adresse perfide, ils font passer leur souplesse dans les affaires pour l'effet de la persuasion et d'un ascendant qui les subjugue, et qu'ils sont contraints de laisser prendre à la supériorité des lumières.

Une séduction plus dangereuse encore que celle de la flatterie, vint assaillir Antoine. Il est très-probable qu'il avoit vu à Rome la

fameuse Cléopâtre, et dès lors peut-être il 41.
avoit été frappé de ses charmes. Il lui ordonna de venir le trouver à Tharse, en Cilicie, pour se disculper de l'assistance accordée à Cassius par un gouverneur de Chypre, île dépendante de l'Egypte. C'étoit peut-être un prétexte qu'il imaginoit pour l'attirer à sa cour, car elle avoit suivi constamment le parti du triumvirat. Aussi bien, elle ne s'inquiéta nullement de l'ordre du triumvir; elle parut à bord d'une galère, sur le Cydnus, avec le cortége le plus galant et le plus magnifique; on eût dit qu'elle alloit célébrer un triomphe plutôt que subir un jugement. Ce fut aussi ce qui arriva: dès le premier jour, le juge étoit à ses pieds; cette femme séduisante connoissoit les mœurs, les langues de différentes nations (1), et particulièrement la littérature grecque. Son esprit avoit alors toute sa maturité, sa beauté tout son éclat, et sa grâce surpassoit l'un et l'autre; elle donnoit à tout un air de nouveauté: la jouissance, si fatale à l'amour, ne faisoit qu'enflammer celui qu'elle inspiroit, et près d'elle, se convertissoit en désirs. An-

(1) Elle donnoit, dit-on, audience sans interprète à sept peuples voisins, et s'énonçoit dans leurs langues aussi bien qu'eux-mêmes.

41. toine n'étoit pas d'une trempe d'esprit à se défendre de tant d'attraits, et ne fit même aucun effort pour y résister. Un des premiers gages de dévouement qu'il lui donna, fut un assassinat odieux : il la débarrassa d'Arsinoé qui, réduite à se tenir dans le temple de Diane, à Ephèse, donnoit encore de l'inquiétude à Cléopâtre. Ce ne fut pas le seul meurtre qu'elle lui fit commettre. Etant retournée en Egypte, elle l'entraîna bientôt sur ses pas : car, au lieu de suivre le dessein qu'il avoit d'abord conçu de marcher contre les Parthes qui rassembloient leurs forces, il se contenta de parcourir rapidement la Syrie ; et après avoir vainement tenté un coup de main sur Palmyre, qu'il eût voulu piller, il mit ses troupes en quartier, alla passer l'hiver en Egypte, s'y plongea dans les voluptés, et s'y amusa comme un jeune homme qui s'oublie, quoiqu'il eût déjà plus de quarante ans. Il y forma une société dont les membres prenoient le nom de *confrères de la vie inimitable*, qui leur convenoit en un sens ; car il n'étoit pas aisé d'imiter leurs profusions. Leur principal statut consistoit à se donner des repas dont la dépense étoit énorme (1).

(1) On trouvera quelques autres détails des extrava-

Enfin les nouvelles qui parvinrent au triumvir, de l'Italie et de la Syrie, interrompirent ses frivoles amusemens : il apprit d'une part, la prise de Pérouse ; de l'autre, que Labienus, dont nous parlerons bientôt plus amplement, étoit en Syrie à la tête d'une armée de Parthes. Ce péril lui parut le plus imminent ; il s'avança jusqu'à Tyr, dans le dessein de combattre ces peuples ; mais les lettres qu'il reçut de Fulvie, lettres effacées à demi par ses larmes, lui firent changer de résolution ; il vint dans la Grèce, et s'y vit avec plaisir recherché par Sextus Pompée, qui lui envoya Scribonius Libon, son beau-père, pour lui proposer un traité d'alliance. Le prétexte de ce voyage étoit d'accompagner Julie, mère d'Antoine. Le triumvir, quoique sensible à ce procédé, ainsi qu'à l'accueil fait en Sicile à sa mère, et ayant d'ailleurs grand besoin d'appui, ne voulut pas néanmoins rompre légèrement avec Octave : il répondit que s'il étoit contraint d'en venir à cette extrémité, il accepteroit l'alliance proposée ; que dans le cas contraire, il réconcilieroit Sextus avec son collègue. 40.

gances d'Antoine, tom. IV du *Précis*, pag. 447 et suivantes de la deuxième édition.

40. Ce fils du grand Pompée, craint d'Octave, et considéré d'Antoine, jouoit alors un rôle assez flatteur. Sa puissance s'étoit accrue pendant la guerre de Macédoine; il avoit achevé la conquête de la Sicile, dont il ne possédoit d'abord qu'une partie, et fait mourir le gouverneur établi avant lui dans cette île, et qu'il accusoit d'avoir attenté à sa vie. Murcus, comme nous l'avons vu, lui avoit amené un puissant renfort après la bataille de Philippes; il soumit la Sardaigne; enfin, une flotte aguerrie et nombreuse lui assuroit la domination des mers entre l'Italie et l'Afrique. Ce commencement de prospérité lui inspira tant d'orgueil, qu'il se faisoit appeler le fils de Neptune. Cependant l'heureuse situation de ses affaires étoit en partie l'ouvrage des circonstances, et il n'avoit pas les talens nécessaires pour la maintenir. Velleius le donne pour un homme brave, actif, ardent, plus fidèle à sa parole que son père, mais ignorant et grossier jusque dans son langage, se laissant gouverner par ses esclaves, ne sachant point placer sa confiance : en effet, il donnoit la direction de ses flottes à des affranchis. Le plus connu d'entre eux est ce Ménas, qu'Horace a tourné en ridicule, et qu'il nous a peint se promenant à pas comptés avec une toge de six aunes de

long. Marcus ne put abaisser son courage jusqu'à fléchir sous de tels favoris ; ce qui fut la cause de sa perte. 40.

Malgré ses défauts, Sextus Pompée, en joignant ses forces maritimes à celles d'Antoine, pouvoit faire changer la face des affaires. Leur flotte combinée eût été de cinq cents voiles; elle auroit affamé l'Italie, et réduit Octave à capituler, quoiqu'il eût quarante légions sous ses drapeaux. Ce dernier sentit tout son danger, et tâcha de se réconcilier avec Sextus. Dans cette vue, il demanda en mariage Scribonie, sœur du beau-père de Pompée, femme cependant beaucoup plus âgée que lui, veuve pour la seconde fois, et mère. Cette union ne put encore procurer la paix ; et Octave, menacé d'avoir à combattre Sextus et Antoine, éloigna Lépide qui lui étoit suspect, en lui persuadant de se rendre dans son département d'Afrique avec six légions, qui, ayant servi sous Antoine, conservoient de l'attachement pour leur ancien général. Ce fut aussi dans ce temps qu'il relégua Lucius Antonius en Espagne.

La circonstance exigeoit ces précautions : car Antoine, ayant laissé Fulvie malade à Sicyone, et joint ses vaisseaux à Corcyre, s'avançoit vers l'Italie avec deux cents voiles.

40. Dans sa route, il fut joint par Domitius Ahenobarbus, qui, après avoir reconnu l'impossibilité de se maintenir indépendant, venoit, avec une très-belle flotte, se ranger sous le pavillon du triumvir. Avec ce nouveau renfort, Antoine alla se présenter devant Brindes. Le commandant de cette place refusa de le recevoir, sous prétexte qu'il amenoit avec lui Domitius, de tout temps ennemi de César, et même non seulement proscrit, mais condamné comme meurtrier du dictateur, quoiqu'il fût douteux qu'il eût participé à son assassinat. Antoine assiégea la ville, et invita Sextus à faire une descente en Italie; ce qui fut exécuté. Agrippa, envoyé contre ce dernier, lui arracha Tarente, qu'il avoit prise, et le força de chercher un asile dans ses vaisseaux. Octave marcha de son côté vers Brindes, mais de manière à autoriser l'opinion peu avantageuse qu'on avoit conçue de son courage. Il tomba malade en chemin, et la place fut enlevée par l'ennemi.

Cependant les soldats, qui dans ces temps de trouble donnoient la loi, n'étoient nullement disposés à combattre. Ceux des deux triumvirs se regardoient comme appartenant à la même cause. D'ailleurs, les troupes d'Octave craignoient et respectoient dans la per-

sonne d'Antoine le vainqueur de Philippes, 40.
et celles d'Antoine le voyoient de mauvais œil s'unir avec des proscrits. La mort de Fulvie, survenue dans cette conjoncture, ouvrit une voie à la paix. Ce flambeau de discorde une fois éteint, la réconciliation des deux triumvirs devenoit plus facile. Un ami commun, Cocceïus Nerva, se chargea de les rapprocher. Il détermina Octave à écrire une lettre de politesse à la mère de son collègue, et Antoine à éloigner Domitius et Pompée, en donnant à l'un le gouvernement de Bithynie, et en promettant à l'autre, pour prix de son retour en Sicile, de veiller à ses intérêts.

Les soldats du jeune César, satisfaits de ces préliminaires, formèrent une députation qui alla notifier aux deux généraux que l'armée entendoit qu'ils fissent la paix, et donnèrent leurs pleins pouvoirs à trois commissaires, à Mécène pour Octave, à Pollion pour Antoine, et à Cocceïus Nerva comme sur-arbitre. Ces plénipotentiaires conclurent le traité sous l'autorité de l'armée, qui, dans cette conjoncture, usa des droits de la souveraineté; exemple dangereux, et qui ne fut que trop suivi. On fit un nouveau partage du monde. Antoine eut l'Orient, et Octave l'Occident. La ville de Scodras, en Illyrie, fut la borne commune

40. de ces deux immenses départemens. On laissa l'Afrique à Lépide. Octave se chargea de combattre Pompée, si l'on ne pouvoit l'amener à un arrangement, et Antoine les Parthes. L'Italie n'entra point dans ce partage. On stipula qu'Antoine et Octave auroient également le droit d'y faire des levées. Domitius rentra en grâce, et les condamnations prononcées contre lui furent annulées. Quoique le consulat ne fût plus qu'un nom et un titre, comme il pouvoit acquérir quelque valeur entre les mains d'un homme de mérite, il fut convenu que les triumvirs, lorsqu'ils ne l'exerceroient point eux-mêmes, le partageroient entre leurs amis. Enfin, le sceau de la réconciliation fut le mariage d'Antoine et d'Octavie, sœur consanguine du jeune César. Elle étoit l'aînée de son frère, qui l'aimoit tendrement, et depuis quelques mois veuve de C. Marcellus. On espéroit que cette nouvelle épouse, jeune, belle, aimable et sage, arracheroit du cœur d'Antoine la passion que lui avoit inspirée la reine d'Egypte, et ses amis pressèrent ce mariage. Il fut célébré aussitôt, quoique le temps du deuil d'Octavie ne fût pas encore expiré. Pour prévenir la tache imprimée à une pareille précipitation dans les secondes noces, un sénatus-consulte la dispensa de la loi.

Ce traité de Brindes, qui délivroit l'Italie 40.
d'une guerre civile, causa une si grande joie, que le sénat décerna aux deux généraux l'honneur de l'ovation. Mais, avant qu'ils pussent en jouir, Antoine se vit exposé à un très-grand danger : les vieux soldats de César qui avoient suivi Octave s'attroupant autour de son collègue, lui demandèrent les sommes qu'il avoit promis d'envoyer de l'Asie pour leur être distribuées. Ses prodigalités l'ayant mis hors d'état de les satisfaire, ils éclatèrent en menaces, et ne s'en seroient peut-être pas tenus là, si Octave ne se fût rendu caution de son beau-frère. Cette scène fit licencier les vétérans, qui furent renvoyés dans leurs colonies.

La réconciliation des triumvirs devint fatale à Manius et à Salvidienus : le premier fut déféré par Octave à son collègue, comme le moteur de la guerre de Pérouse : Antoine le fit mourir, et dénonça aussi de son côté Salvidienus, qui lui avoit offert ses services pendant le siége de Brindes. Cet homme étoit un des principaux lieutenans d'Octave, et lui devoit sa fortune. Le triumvir le fit condamner à mort par le sénat. Salvidienus exécuta lui-même la condamnation. La différence est grande entre les procédés d'Octave et d'Antoine. Le premier dénonce un intrigant qui

40. avoit cherché à le perdre : le second, un traître qui avoit voulu lui être utile, et dont il eût pu tirer un grand parti, s'il avoit conservé des intentions hostiles. On doit donc présumer qu'il n'en conservoit pas.

Les triumvirs, fidèles à leur plan d'anéantir la puissance des consuls, contraignirent ceux qui possédoient cette charge, Pollion et Calvinus, de s'en démettre, afin d'en faire passer à d'autres la décoration. Un de leurs successeurs fut Balbus, né à Gades, et qui ayant rendu des services dans la guerre de Sertorius, avoit été fait citoyen romain par Pompée ; qualité qu'on lui disputa vainement en justice. Il est le premier exemple d'un souverain magistrat de Rome, né hors de l'Italie. Sa fortune devint assez considérable pour qu'il pût léguer vingt-cinq deniers par tête au peuple romain.

En quittant le consulat, Pollion alla porter la guerre à un peuple d'Illyrie, qui avoit témoigné de l'attachement à Brutus. Ses exploits lui méritèrent le triomphe ; mais il est encore plus connu par son goût pour les arts, qu'il cultivoit avec succès, et qu'il encourageoit dans les autres. Ce fut lui qui, en présentant Virgile à Octave, le fit maintenir dans la possession du champ paternel ; et c'est le premier

Romain qui ait consacré aux lettres une bi- 40.
bliothèque publique. Il y plaça les statues des plus savans hommes de l'antiquité. Varron fut fut le seul des vivans auquel il accorda le même honneur.

Son collègue Calvinus obtint comme lui le triomphe, pour quelques succès remportés sur un peuple d'Espagne. Malgré le relâchement que la guerre civile avoit nécessairement produit presque partout dans la discipline, il la maintint avec sévérité parmi ses troupes. Un corps de celles qu'il commandoit, ayant lâchement pris la fuite, il en fit décimer plusieurs centuries, sans épargner les officiers. Un premier capitaine de légion, entre autres, subit la bastonnade, supplice ignominieux, et qui alloit souvent jusqu'à la mort.

Sous son consulat et celui de Pollion, il se fit un léger changement dans le gouvernement de la Judée. Le titre de roi, éteint depuis assez long-temps, y fut ressuscité en faveur d'Hérode, qui n'appartenoit, ni à la famille royale, ni même à la nation juive; il étoit originaire de l'Idumée; il fut redevable de son élévation aux circonstances. Les Parthes, durant les guerres civiles des Romains, avoient fait des progrès dans la Syrie; ils étoient maîtres de presque toute la Judée, avoient pris Hyrcan,

40. et mis le sceptre dans les mains d'Antigone, chef de la branche ennemie de leur prisonnier. Antoine crut qu'il lui étoit avantageux d'opposer un autre roi à celui que les Parthes avoient établi. Hérode vint sur ces entrefaites à Rome y demander du secours, et la royauté pour le frère de sa femme (l'infortunée Marianne), lequel étoit de race royale; car les Romains n'accordoient guère à d'autres la dignité souveraine. Hérode entendoit bien s'en réserver la puissance, et n'en laisser que le titre à son beau-frère; mais Antoine ne jugea pas devoir séparer ces deux choses : Hérode étant agréable à tout le parti de César, auquel son père Antipater, et lui, avoient rendu des services, ce triumvir le fit nommer roi par un sénatus-consulte.

C'est aussi dans la même année que fut rendue, sur la proposition du tribun Falcidius, la célèbre loi qui porte son nom. Elle restreignit la liberté indéfinie de tester, dont on abusoit, au point que souvent les legs épuisoient la succession du testateur; on ordonna que le quart en appartiendroit de droit aux héritiers naturels, et cette portion privilégiée fut appelée la Falcidie.

39. De leur côté, les deux souverains de la république établirent un usage qui acquit bien-

tôt force de loi, et qui achevoit de dégrader 39.
le consulat. Quoique plusieurs de ceux qui avoient exercé cette suprême magistrature, eussent été contraints, dans ces derniers temps, de l'abdiquer avant le terme, pour en laisser le titre à d'autres, on n'avoit cependant jamais nommé de consuls pour un espace moindre que celui d'un an; cet ordre changea. Les consuls qui entrèrent en charge le premier janvier de l'année actuelle, ne furent mis en place que pour un nombre de mois déterminé, et on désigna leurs successeurs en même temps qu'eux. On ne vit plus de consuls annuels. Ceux qui l'étoient au commencement de l'année, lui donnoient leurs noms, et s'appeloient ordinaires (*ordinarii*); les autres, substitués (*suffecti*). Ces derniers n'étoient guère connus dans les provinces, et on les y qualifioit par cette raison, de petits consuls, *minores*. Outre le dessein d'abaisser la dignité de consul, la multitude de ceux que les triumvirs avoient à récompenser fut une des causes de la multiplication des consulats. Le même motif introduisit aussi dans le sénat des gens de toute espèce, jusqu'à de simples soldats et même des esclaves. Un homme de cette dernière classe, désigné questeur, fut reconnu par son maître, qui le revendiqua, et le remit en ser-

39. vitude. Il se trouva aussi parmi les légionnaires un esclave qui fut précipité du roc Tarpéien. En un mot, la confusion régnoit partout.

Mais un mal encore plus vivement senti du peuple, étoit la disette à laquelle les escadres de Pompée condamnoient l'Italie. Maître de la Sicile, de la Sardaigne et de la Corse, il interrompoit toute communication avec l'Orient et l'Occident. La multitude s'ameuta, et pressa les triumvirs de s'arranger avec Sextus. Octave demeurant inflexible, il fallut recourir à des impôts, pour se procurer les moyens de combattre. On afficha des ordonnances qui taxoient les maîtres à douze deniers et demi, par chaque tête d'esclave, et assignoient au fisc une certaine portion des successions et des legs. Le peuple trouva très-mauvais que les triumvirs, après avoir épuisé le trésor public, dépouillé les provinces et vexé l'Italie par des proscriptions, des confiscations et des rapines de tout genre, prétendissent encore lui arracher des tributs, pour soutenir une querelle qui n'intéressoit que leur ambition. Les édits bursaux furent déchirés; l'indignation qu'inspiroient les triumvirs tourna vers Pompée l'affection du peuple; l'usage étant de porter en pompe, aux jeux du cirque, la statue de

Neptune, la multitude, en la voyant paroître, fit retentir l'air d'acclamations, pour honorer Sextus, qui se disoit le fils de ce dieu. Octave défendit de la produire les jours suivans. Le peuple l'ayant en vain demandée, se révolte avec fureur. Octave se présente, et court risque de la vie. Antoine vient à son secours; et, comme on le savoit assez disposé à la paix, la multitude se contente de l'engager instamment à se retirer. Sur son refus, elle lui lance des pierres; alors il mande des troupes, qui, à la suite d'un grand carnage, lui donnent les moyens de dégager son collègue. Les morts, après avoir été dépouillés par les soldats et la canaille, sont jetés dans le Tibre. 39.

Octave augmenta le mécontentement par la fête qu'il donna, suivant la coutume, à l'occasion des prémices de sa barbe, consacrées à un dieu. Les Romains, avant l'âge de vingt-un ou de vingt-deux ans, ne se servoient pas du rasoir; le jeune César étoit dans sa vingt-cinquième année lorsqu'il en fit usage. Pour célébrer cette cérémonie, il fit servir un banquet à tout le peuple : au lieu d'applaudissemens, il n'excita que des plaintes; on trouva une dépense aussi énorme très-déplacée dans un temps où l'on manquoit de pain. Il fallut qu'Octave cédât enfin à la nécessité; son beau-

39. frère, Scribonius Libon (qui étoit en Sicile), fut prié de se rendre à Rome ; arrivé près de Naples, il refusa d'aller plus loin, sans un sauf-conduit du jeune César, qui, pour l'accorder, se fit encore presser par les cris du peuple. La multitude désiroit la paix avec tant d'empressement, qu'elle contraignit Mucie, mère de Pompée, à passer en Sicile, pour y déterminer son fils, et qu'éprouvant quelque résistance de sa part, elle menaça de la brûler dans sa maison.

Cette intercession n'étoit rien moins que superflue ; car Sextus n'inclinoit point à la paix, et Ménas, qui commandoit pour lui dans la Sardaigne, l'en dissuadoit, ou du moins lui conseilloit de ne pas se presser, parce que la famine, qui chaque jour devenoit plus insupportable, lui procureroit de meilleures conditions. Les personnages de marque réfugiés en Sicile, prétendoient que Ménas, dans ce conseil, considéroit uniquement son intérêt personnel, les profits et les honneurs que lui rapportoit la guerre ; eux-mêmes écoutoient aussi le leur sans doute, en opinant pour la paix. Murcus s'expliquant avec plus d'énergie que les autres, fut lâchement assassiné par ordre de Sextus. Une paix que deux des trois principaux intéressés ne

désiroient pas, étoit difficile à conclure. Libon 39.
le sentit, et pour se mettre hors d'embarras, proposa une conférence entre les trois généraux. Le peuple romain d'un côté, les fugitifs de l'autre, firent accepter la proposition. Antoine et Octave se rendirent avec des troupes sur la côte de Bayes ; Sextus avec une belle flotte se rangea devant le promontoire de Misène. Sur des pilotis enfoncés dans la mer, on jeta deux ponts, entre lesquels on laissa un petit intervalle ; celui qui tenoit à la terre étoit pour les triumvirs, l'autre pour Sextus. Dans le premier entretien, on fut très-loin de s'entendre : Pompée vouloit être substitué à Lépide dans le triumvirat; ses adversaires prétendoient ne lui accorder que la liberté de revenir à Rome. Mais la famine pressoit les triumvirs, et Sextus étoit vivement sollicité par ceux qui l'environnoient. Dans un moment où celui-ci se sentoit excédé de leurs instances, il déchira ses habits et s'écria qu'il étoit trahi par ceux qu'il avoit sauvés, et ne pouvoit compter que sur Ménas. Néanmoins, il ne put résister aux prières de tout ce qui l'entouroit, soutenues de celles de sa mère, et fit la paix : il stipula pour lui, pour les fugitifs et pour ses soldats.

A la Sicile, à la Sardaigne et à la Corse

39. dont il étoit en possession, fut ajoutée l'Achaïe : on lui promit le consulat, avec faculté de l'exercer par procureur, la dignité d'augure, et soixante-dix millions de sesterces (sans doute outre ce qu'il avoit déjà reçu) pour les biens de son père. Quant aux fugitifs, on en fit trois classes : la première, composée des assassins de César, ne fut pas comprise dans le traité; mais il paroît qu'on s'engagea verbalement à les laisser vivre en sûreté dans l'exil qu'ils se choisiroient. La seconde étoit celle des proscrits; on leur rendit le quart seulement de leurs biens, et tous leurs autres droits. La dernière comprenoit le reste des fugitifs, qui ne souffrirent d'autre perte que celle de leurs meubles. Quelques uns des plus distingués obtinrent des magistratures et des sacerdoces; les soldats de condition libre, soit qu'ils servissent dans ses armées ou sur ses flottes, reçurent la promesse des mêmes récompenses (après le temps de leur service), que celles qui avoient été accordées aux troupes des triumvirs. Une foule d'esclaves avoient déserté l'Italie pour se rendre en Sicile (1), sûrs

(1) La désertion avoit été si considérable que, l'année précédente, les vestales reçurent l'ordre d'ajouter aux vœux qu'elles formoient pour le bonheur de l'Em-

de trouver la liberté sous les drapeaux de Sextus ; la jouissance qu'ils en avoient acquise leur fut confirmée. 39.

Sextus s'obligea de son côté à évacuer les postes qu'il occupoit en Italie, à ne plus recevoir d'esclaves dans ses armées, à ne pas accroître ses forces navales, à défendre l'Italie contre les pirates, enfin à envoyer dans la capitale les impositions de toute nature que payoient autrefois les îles dont la possession lui étoit confirmée. Ce traité fut déposé entre les mains des vestales à Rome, pour être religieusement conservé. Les trois généraux solennisèrent la paix qu'ils venoient de conclure, par des repas qu'ils convinrent de se donner réciproquement : ils tirèrent au sort pour en régler l'ordre ; et le sort ayant d'abord désigné Sextus, Antoine lui demanda où il recevroit ses convives : « A mon bord (1), répondit » Sextus, car telle est la maison paternelle » qui me reste. » C'étoit un reproche pour Antoine, usurpateur de la maison du grand

---

pire, une prière pour demander la cessation de ce fléau.

(1) Le mot dont il se servit *in carinis meis*, forme une équivoque ingénieuse, exprimant tout à la fois son vaisseau, et le quartier des *Carènes*, autrefois habité par son père.

39. Pompée. On raconte que pendant qu'ils étoient à table, Ménas dit tout bas à Sextus : « Voulez-» vous être le maître de l'univers ? laissez-» moi couper les câbles ; » et que l'autre répondit : « Il le falloit faire sans m'en prévenir ; » mais ma parole est sacrée, je ne la violerai » point. » On a prétendu que c'étoit là un grand trait de générosité ; cependant repousser la proposition d'un crime n'est qu'un trait de probité, et le regret témoigné par Sextus de ce que la perfidie n'eût pas été commise sans le consulter, n'est point un mouvement généreux ; car il n'eût pu en profiter sans en devenir complice. Cette anecdote qui nous paroît douteuse, nous semble aussi mal appréciée : il falloit, à notre avis, se contenter de dire que Sextus eut la force de résister à une tentation délicate ; ce qui véritablement n'étoit pas sans mérite dans ce siècle de perversité. Au reste, il trouva sous les tentes des triumvirs la même bonne foi qu'ils avoient éprouvée sur sa flotte. Après ces politesses réciproques on se sépara : Pompée retourna en Sicile, Antoine et Octave à Rome.

Ces triumvirs y restèrent quelques mois ; et ce temps fut consacré à la littérature, et à des amusemens alors à la mode, tels que des combats de coqs et de cailles. On prétend qu'An-

toine perdant tous les paris qu'il faisoit contre 39.
Octave, à l'occasion de ces combats, et malheureux également à tous les jeux de hasard qu'ils jouoient ensemble, en fut mortifié; l'humeur qu'il en conçut, le disposa, dit-on, à écouter un astrologue égyptien, qui étoit à sa suite, et que Cléopâtre y avoit probablement aposté, pour qu'il lui ramenât son amant: cet homme lui répétoit sans cesse que sa fortune étoit obscurcie par celle d'Octave: « Votre » génie, lui disoit-il, craint le sien: il est fier, » élevé, loin de ce concurrent, et semble se » rapetisser dès qu'il s'en approche. » Enfin, on va jusqu'à supposer que ces causes frivoles précipitèrent le départ d'Antoine.

Il alla passer l'hiver à Athènes, avec le projet de se rendre de là en Asie, pour combattre les Parthes. Il emmena Octavie dans cette ville, où il se plut à déposer l'appareil de la grandeur, et à se familiariser avec un peuple poli, flatteur et enjoué. Pour présider à ses jeux, il quitta la toge, et prit un manteau et une chaussure à la grecque; comme en Asie, il joua le rôle de Bacchus, jeune, et conquérant de l'univers. Athènes lui proposa pour épouse Minerve, déesse protectrice de la ville: il accepta le parti, en exigeant une dot de mille talens. Cette plaisanterie parut fort mauvaise

39. aux Athéniens, ils s'en vengèrent par des brocards, dont Antoine ne fit que rire, leur laissant la liberté de railler, pourvu qu'ils payassent.

38. Les nouvelles qu'il reçut de la Syrie abrégèrent ses amusemens. Dans les guerres civiles des Romains, les Parthes avoient toujours favorisé le parti de Pompée, qui avoit tenu à leur égard une conduite pacifique, lorsqu'il s'étoit trouvé dans l'Orient. Labienus, fils de celui qui avoit déserté les drapeaux de César, sollicitoit leur secours pour Brutus et Cassius, et alloit l'obtenir, lorsqu'il apprit la mort de ces deux républicains. Regardant sa perte comme inévitable en Europe, il demeura chez les Parthes, où il fut d'abord assez peu considéré; mais lorsqu'il vit Antoine et Octave brouillés, et le premier languir à la cour de Cléopâtre, il fit observer au roi, nommé Orode, que le moment étoit favorable pour envahir les provinces romaines de son voisinage. Le prince goûta ses conseils, et fit faire une irruption dans la Syrie, par son fils Pacorus, auquel il donna pour guides un de ses premiers satrapes, et Labienus, sur les intelligences duquel il comptoit principalement. Son attente ne fut pas trompée : les troupes ennemies ayant servi sous Cassius autrefois,

furent débauchées par Labienus, et le lieutenant qui les commandoit pour Antoine, se tua de désespoir. Toutes les villes de la province, à l'exception de Tyr, reçurent les Parthes. 38.

De la Syrie, ils passèrent dans la Judée, où les appeloit Antigonus, neveu et rival du grand sacrificateur Hyrcan; ce prince acheta leur assistance par la promesse de mille talens et de cinq cents femmes. Secondés par son parti, ils s'emparèrent de toute la contrée, et pénétrèrent dans Jérusalem. Hérode et ses frères, qui régnoient, sous le nom du foible Hyrcan, résistèrent néanmoins avec courage dans le palais; mais les Parthes, accoutumés à se jouer de la bonne foi, attirèrent à une conférence, sous prétexte de la paix, le crédule pontife, et même un frère d'Hérode, qu'ils livrèrent à leur ennemi. Le dernier se tua de désespoir : quant à l'autre, Antigonus lui mordit et lui déchira les oreilles, pour le rendre à jamais incapable de la souveraine sacrificature, que ne pouvoit posséder un homme qui avoit subi la moindre mutilation; et les Parthes l'amenèrent prisonnier, pour ôter tout ombrage à son neveu, qu'ils établirent roi de Judée. Ce fut alors qu'Hérode se rendit à Rome, et obtint, comme nous l'a-

38. vons dit, le même titre d'Antoine et d'Octave.

Labienus, poussant ses conquêtes, entra dans la Cilicie. Plancus, chargé par Antoine de la défense des provinces asiatiques, s'enfuit lâchement dans quelque île voisine, où il trouva toute sûreté, les Parthes n'ayant point de vaisseaux. Le pays, ainsi abandonné, devint la proie du vainqueur, qui alla ensuite dans la Carie. L'orateur Hybréas, né dans cette province, animoit ses compatriotes à une vigoureuse défense; et, pour se moquer de Labienus, qui, par une vanité ridicule et l'interversion d'un usage très-ancien chez les Romains, prenoit à contre-sens le nom de Parthique, il se fit, lui, appeler le Carique. Malgré son zèle et ses plaisanteries, sa ville natale, Mylasa, et une autre encore, furent prises et détruites. L'orateur put se réfugier à Rhodes. La place de Stratonicée repoussa le vainqueur.

Tel étoit au temps du traité de Brindes, l'état des choses en Asie. Antoine qui devoit y passer, se fit précéder par Ventidius: dès que ce lieutenant parut, tout changea de face; Labienus recula sur-le-champ jusqu'au mont Taurus, pour se rapprocher de la plus grande partie des troupes de Pacorus, demeurée en Syrie. Ventidius le suivit, et à l'approche des

Parthes, qui ne combattoient jamais qu'à cheval, et qui, par cette raison, avoient de l'avantage dans la plaine, il se posta sur une hauteur, et affecta de la crainte. Les ennemis, fiers de leur nombre et de leurs anciens exploits, eurent la témérité de l'attaquer dans cette position, et furent taillés en pièces. Labienus se sauva, et alla se cacher en Cilicie. Il y fut découvert, arrêté, et, suivant ce qu'on présume, mis à mort; car l'histoire n'en dit plus rien. Cette première bataille fut bientôt suivie d'une seconde, qui eut la même issue, et coûta la vie au satrape. Les Parthes se virent successivement chassés des contrées de l'Asie mineure, dont ils s'étoient emparés, et de la Syrie. La petite île d'Aradus osa seule résister. Ses habitans, qui avoient brûlé vif un officier d'Antoine venu pour lever sur eux des contributions, n'espérant point de quartier, soutinrent un long siége, mais avec des forces trop inégales, pour ne pas finir par succomber. Il est probable qu'ils subirent un sort rigoureux. 38.

Le bruit de tant de gloire acquise par son lieutenant, réveilla dans Antoine le goût qu'il eut toujours pour elle, lors même qu'il sembloit l'oublier. Il craignit que Ventidius ne lui en laissât plus de matière dans l'Orient, et partit dans les premiers mois de l'année,

38. Tandis qu'il étoit en route, Pacorus, rentré en Syrie avec une nombreuse armée, auroit pu y faire de grands progrès, s'il ne s'étoit pas laissé tromper par son adversaire, qui avoit alors une partie de ses troupes au-delà du mont Taurus, dans la Cappadoce. L'adresse de Ventidius le tira d'affaire; il avoit dans son camp un petit prince syrien, qui entretenoit des intelligences avec les Parthes; il le savoit, et paroissant l'ignorer, feignoit quelquefois de le consulter, et de lui confier son secret. Dans l'occasion actuelle, il lui dit qu'il désiroit que les ennemis, suivant leur usage, passassent l'Euphrate à Zeugma, parce qu'il y avoit dans ce pays des hauteurs dont il sauroit profiter, et qu'il seroit fâcheux pour lui que la pensée leur vînt de chercher plus bas un passage au-delà duquel ils trouveroient des plaines où leur cavalerie se déploieroit avec une plus grande commodité. Pacorus instruit de cette fausse confidence, prit justement la route que son ennemi paroissoit craindre de le voir prendre, c'étoit la plus longue, et le fleuve se trouvoit très-large à l'endroit où il le traversa; en sorte que la construction d'un pont lui emporta beaucoup de temps. Il perdit quarante jours, qui suffirent à Ventidius pour rassembler toutes ses forces.

Les Parthes, quoique battus deux fois par lui, 38.
furent encore dupes des mêmes apparences de timidité qui les avoient attirés déjà dans le piége. Pacorus le voyant se renfermer dans ses retranchemens, vint y donner l'assaut, et perdit avec la vie la plus grande partie de son armée. Quelques fugitifs se retirèrent auprès d'Antiochus, roi de Comagène. Si Ventidius avoit profité de la consternation que jeta parmi les Parthes la mort du fils de leur roi, il eût pu renverser leur monarchie; mais il craignit d'avoir déjà donné trop de sujets de jalousie à son général, et se contenta d'affermir la puissance des Romains en Syrie, où l'on conservoit toujours de l'affection pour les Parthes. Tout se soumit, excepté Antiochus, qui refusa de livrer les fuyards réfugiés dans ses Etats. Le vainqueur l'assiégea dans Samosates, sa capitale, et le réduisit bientôt à solliciter une capitulation, et à lui faire une offre de mille talens. Antoine, étant sur le point d'arriver, défendit d'accepter aucune proposition; il vouloit se réserver la gloire d'emporter la ville de force. Mais l'ardeur de ses troupes se refroidit, quand elles le virent écarter, par une basse jalousie, Ventidius de tout emploi; et le désespoir ranima la vigueur des assiégés, dont on ne vouloit accepter aucune offre. Le

38. siége traîna en longueur, et le triumvir se trouva trop heureux de recevoir trois cents talens pour le lever, et pour prix de la paix qu'il accorda au roi de Comagène. Après ce mince exploit, ou, pour mieux dire, ce revers, Antoine retourna vers Octavie. Quoique les victoires de son lieutenant lui eussent inspiré d'abord un mouvement de jalousie, comme il n'étoit ni malfaisant, ni injuste par caractère, il n'envia point à Ventidius le triomphe qui lui fut décerné. Dans l'usage ordinaire, on ne l'accordoit pas à ceux qui avoient commandé au nom d'autrui; mais trois victoires consécutives remportées sur un peuple que les Romains n'avoient encore combattu qu'avec désavantage, méritoient une exception. D'ailleurs, les triumvirs étant de véritables souverains, leurs lieutenans sortoient de la thèse commune, et pouvoient être regardés comme des généraux en chef. Aussi nous verrons bientôt un collègue d'Antoine offrir le même honneur à un des siens. La pompe triomphale de Ventidius présenta deux singularités remarquables : c'étoit la première à laquelle les Parthes donnoient lieu, et Rome avoit vu autrefois le triomphateur mené en triomphe.

Les succès de ce vaillant guerrier privèrent

Antigonus du secours des Parthes, qui l'a- 38.
voient porté au trône de Judée. Néanmoins ce prince, fort de son courage, et en général de l'amour des peuples, se défendit encore au moins un an contre Sosius, préposé par Antoine au gouvernement de Syrie. La ville de Jérusalem, que les Romains assiégèrent de concert avec Hérode, et qu'ils attaquèrent avec onze légions, résista cinq mois, et ne fut prise qu'en détail : les assiégés se retranchoient dans l'intérieur même de la place, à mesure qu'ils étoient forcés de céder du terrain. Le temple, leur dernière ressource, et qu'une aveugle superstition leur faisoit toujours regarder comme imprenable, quoiqu'il eût déjà été pris plus d'une fois, fut emporté d'assaut (en 37), le même jour de sabbat auquel Pompée s'en étoit rendu maître vingt-six ans auparavant. Les vainqueurs inondèrent la ville de sang, et ne firent grâce ni à l'âge, ni au sexe. La longue résistance des assiégés enflammoit la colère des Romains, et la haine de parti excitoit encore davantage la cruauté des partisans d'Hérode. Ce prince, après la première fureur assouvie, sauva néanmoins ceux qui avoient eu le bonheur d'y échapper. Il préserva même la place du pillage ; mais ce ne fut qu'en la rachetant par une copieuse

38. distribution d'or faite à tous les Romains, depuis le général jusqu'au dernier des soldats. Par égard pour les idées religieuses des Juifs, sur lesquels il alloit régner, il fit en sorte que l'intérieur du temple ne fût pas visité par cette multitude d'étrangers qui avoient forcé Jérusalem. Moins humain que politique, il s'acharna sur son rival, qui s'étoit remis entre les mains de Sosius, et à force d'instances et d'argent, obtint qu'on lui fît son procès. Le malheureux Antigonus fut condamné, attaché à un poteau, déchiré à coups de verges, et décapité par la main d'un licteur; indignités que les Romains faisoient pour la première fois subir à une tête couronnée.

Mais les lois, les règles, les usages subissoient alors une espèce d'interrègne, et n'étoient respectés ni dans l'Orient, ni dans l'Occident. Il n'y avoit plus de république, et la monarchie n'existoit pas encore; César n'avoit fait que la montrer. La confusion qui régnoit actuellement à Rome, achevoit d'en prouver la nécessité. Les abdications forcées des magistratures devinrent si fréquentes, qu'il y eut cette année soixante-sept préteurs. La questure qu'on ne pouvoit exercer, suivant la loi, qu'à vingt-sept ans, fut donnée à un enfant, qui ne prit la robe virile que le lende-

main de sa nomination. Un sénateur, de la 38.
création des triumvirs, voulut combattre comme gladiateur; on s'opposa cependant à cette dégradation de sa dignité. On rendit même une loi pour prévenir dans la suite un pareil opprobre; mais elle fut violée sous les empereurs.

Au milieu de ces désordres qu'Octave fomentoit sans doute, pour qu'on fût forcé de désirer, ou du moins de recevoir un maître, ce triumvir, quoique très-occupé de ses affaires, fut néanmoins sensible aux charmes, et surtout au mérite transcendant de Livie. La hauteur et la fierté de son mari, qui l'avoit amenée avec lui en Sicile, n'ayant pu se plier aux déférences qu'exigeoit Pompée, il passa dans la Grèce, où il trouva Antoine qui le ramena en Italie. Livie s'attira d'abord les regards d'Octave; et sa douceur rendit plus insupportable au triumvir l'humeur fâcheuse de Scribonie sa femme, qu'il eut la dureté de répudier le jour même où elle mit au monde la trop fameuse Julie. Aussitôt il voulut épouser Livie, enceinte de six mois. Les prêtres furent consultés sur la question de savoir si elle pouvoit, dans cette situation, contracter un mariage; ils répondirent qu'il n'y avoit nul obstacle, puisqu'on ne pouvoit former aucun

38. doute sur la paternité. Tiberius Néron, son premier époux, y consentit de très-bonne grâce, et remplit même dans la cérémonie l'office de père à l'égard de sa femme. L'enfant que Livie portoit dans son sein fut nommé Drusus à sa naissance, et le public le donnoit à Octave, mais mal à propos sans doute, puisque, lorsqu'il fut long-temps après question de désigner un héritier de l'Empire, il lui préféra successivement un neveu, un gendre, et des petits-fils.

A peine eut-il formé cette union, qu'il s'occupa de la guerre. Sextus et lui n'avoient consenti qu'à regret à la paix, et ne cherchoient qu'un prétexte pour la rompre. Sextus se plaignoit que l'Achaïe, qui lui avoit été cédée par le traité de Misène, lui fût retenue par Antoine, et qu'Octave ne fît pas jouir ses partisans des avantages stipulés. De son côté, il se permit des infractions aux clauses convenues; il construisit encore des vaisseaux; faculté à laquelle il n'avoit renoncé qu'avec une crainte et une répugnance extrêmes; et de plus, il autorisa, sous main, les corsaires, qu'il s'étoit obligé de réprimer, à enlever les subsistances qui venoient par mer en Italie, en sorte que la disette s'y fit sentir de nouveau. Octave ne manqua pasde faire connoître

au peuple la collusion de Sextus avec les pirates, afin de pouvoir imputer à son ennemi la rupture qu'il désiroit. Il fit appliquer à la question les pirates qui furent pris, et publier leurs dépositions qui inculpoient Sextus. Ménas, qui venoit de changer de parti, confirma leur témoignage. 38.

Cet affranchi avoit de la valeur, connoissoit la marine, et gouvernoit absolument son patron. Mais son arrogance le rendit odieux aux Romains d'un certain rang, qui reconnoissoient Pompée pour leur chef; et comme ils voyoient que celui-ci n'avoit d'oreilles que pour les affranchis, ils piquèrent leur jalousie contre Ménas, leur confrère, et les engagèrent à le rendre suspect à Pompée : cette manœuvre réussit. Un ordre fut expédié au favori, alors en Sardaigne, de venir rendre compte de son administration : cet homme adroit avoit prévu la possibilité d'une semblable intrigue, et s'étoit depuis quelque temps ménagé la faveur d'Octave. Lorsqu'il vit sa disgrâce résolue, il offrit de lui livrer tout ce qu'il avoit à sa disposition, la Sardaigne, la Corse, trois légions et soixante galères; et son offre ayant été acceptée, il fit mourir ceux qui lui avoient porté l'ordre de Sextus, et embrassa le parti du triumvir, qui lui donna le

38. titre de chevalier romain, le rang de lieutenant-général, et l'admit à sa table ; honneur qu'il ne fit jamais à un autre affranchi. Pompée, irrité de la trahison de Ménas, le réclama comme un serf fugitif, et pour se venger du refus qu'il éprouva, ravagea les côtes de la Campanie.

Octave, après cet acte d'hostilité, invita Lépide et Antoine à venir le joindre, pour combattre l'ennemi commun. Le premier, lent à se mouvoir, demeura en Afrique ; l'autre, qui n'avoit pas encore en ce temps rejoint les troupes que commandoit pour lui Ventidius, se rendit à Brindes ; mais Octave ne s'étant pas trouvé au rendez-vous qu'il lui avoit donné, il repartit sur-le-champ. Les préparatifs formidables de son collègue lui ayant causé de l'ombrage, il lui manda que la guerre des Parthes exigeoit sa présence en Syrie ; qu'il étoit au reste d'avis de s'en tenir au traité ; et rejetant la rupture sur Ménas, menaça de le revendiquer, en sa qualité d'adjudicataire des biens du grand Pompée, dont cet esclave, disoit-il, faisoit partie. Le jeune César fit donc seul la guerre.

Il avoit deux belles flottes : l'une en grande partie composée des vaisseaux de Ménas et commandée en chef par Calvisius, sur la mer

de Toscane; l'autre, sur la mer Adriatique, 38.
et qu'il voulut diriger lui-même. Son plan étoit d'attaquer la Sicile des deux côtés. Sextus partageant ses forces, envoya Ménécrate, un de ses affranchis, au-devant de Calvisius, et resta lui-même à Messine, pour attendre Octave. Ménécrate rencontra Calvisius, près de Cumes, l'attaqua vivement, et déjà il avoit coulé bas et mis hors de combat plusieurs de ses vaisseaux, lorsqu'il aperçut celui de Ménas, qui reconnut aussi le sien. Ces deux hommes, tous deux habiles et braves marins, se détestoient réciproquement; ils ne songèrent qu'à se précipiter l'un sur l'autre. Ménécrate dont le vaisseau étoit plus foible, fut vaincu. Il se jeta dans la mer pour ne pas tomber au pouvoir de son ennemi. Démocharès, son lieutenant, et comme lui affranchi de Sextus, se retira au port de Messine, quoique sa flotte eût perdu moins de monde et de navires que celle de son adversaire.

Octave, ayant reçu la nouvelle de cette bataille, sortit de Rhége pour joindre Calvisius. Pompée, qui de Messine observoit les mouvemens du triumvir, mit à la voile et tomba brusquement sur lui, près du roc de Scylla, cet écueil si fameux dans la fable. Démocharès et Apollophane, autre affranchi de Pom-

38. pée, coulèrent à fond ou brûlèrent plusieurs vaisseaux d'Octave, et eussent peut-être pris ou détruit toute sa flotte, s'ils n'eussent, vers le soir, aperçu celle de Calvisius qui venoit à son secours, et dont la vue étoit dérobée au triumvir par sa position. Après que les vainqueurs se furent retirés, la terreur étoit encore si forte du côté des vaincus, que la plupart se sauvèrent à terre, où dans la nuit qui survint aussitôt, ils ne trouvèrent ni retraite, ni subsistances. Ils allumèrent des feux pour annoncer au voisinage qu'ils avoient besoin de secours. Dans ce désordre et cette affliction générale, Octave conserva son sang froid et sa fermeté. Manquant lui-même de tout, il ne s'occupoit que de consoler ses soldats. Une légion qui n'étoit pas loin, aperçut les signaux, et l'on apprit que Calvisius se trouvoit dans les environs; mais le retour de la lumière présenta un triste spectacle. On vit sur le rivage ou sur les eaux les débris des navires fracassés la veille, et l'on éprouva un nouveau malheur: une tempête détruisit la plupart des vaisseaux échappés à l'ennemi. Pompée avoit mis les siens à l'abri dans le port de Messine; et Calvisius, au premier instant où le mauvais temps s'étoit annoncé, avoit eu soin de gagner la pleine mer. La flotte seule du triumvir restée

près de la côte, vint échouer au rivage ou se 38.
briser sur des écueils : il la perdit presque toute, avec la plus grande partie de ceux qui la montoient; mais ce désastre n'eut pas les suites auxquelles on devoit naturellement s'attendre : Pompée ne tira aucun parti de sa victoire, ne forma aucune entreprise, et ne poursuivit même pas le peu de navires que son adversaire avoit sauvés. Cependant la perte d'Octave avoit été si grande que malgré l'indolence de Sextus, il lui fallut près de deux ans pour la réparer.

Les succès qu'obtinrent ses armes dans la Gaule, furent pour lui un motif de consolation. Ce pays s'étoit soulevé, et le jeune César avoit chargé Agrippa de le réduire. Ce général, homme d'une très-basse extraction, s'appeloit originairement Vipsanius; mais ce nom étoit si obscur qu'il le changea quand il fut parvenu à la haute fortune qu'il dut à son rare mérite et à la faveur d'Octave auquel il s'attacha dès sa première jeunesse. Lorsqu'il eut fait rentrer les Gaulois dans le devoir, Octave lui fit donner le consulat et décerner le triomphe ; mais l'habile courtisan refusa un honneur qui auroit contrasté avec la douleur et l'état d'humiliation où se trouvoit le jeune César depuis sa défaite.

38. Malgré cet échec et l'éloignement d'Antoine et de Lépide, le triumvirat qui alloit expirer avec l'année actuelle, fut encore prolongé pour cinq ans, sans plébiscite ni sénatus-consulte et par la seule puissance de ceux qui s'en étoient revêtus ; peut-être s'y crurent-ils suffisamment autorisés par un décret du sénat, rendu deux ans auparavant, qui ratifioit ce qu'ils avoient fait ou feroient durant leur magistrature.

37. Le premier soin de celui d'entre eux qui étoit resté en Italie, fut de refaire sa marine. Agrippa, chargé par lui de construire une nouvelle flotte et de former à la manœuvre ceux qui devoient la monter, s'acquitta de ce double emploi avec son zèle ordinaire, présida lui-même aux constructions et aux exercices de vingt mille esclaves qu'Octave avoit affranchis pour en faire des rameurs, et ne se borna pas là ; comme la côte d'Italie n'avoit pas de port assez vaste ni assez commode, il en créa un en joignant ensemble, puis avec la mer, le lac Lucrin et le lac Averne ; il paroît que ce dernier formoit le port. Les forêts qui embrassoient tous ses contours, l'environnoient d'une ombre si épaisse, que l'air n'y circulant qu'avec peine, il s'en exhaloit des vapeurs très-malsaines. Les poëtes ont sup-

posé que les oiseaux qui vouloient le traver- 37.
ser y tomboient morts. Agrippa, en abattant tous ces bois, rendit le séjour des bords du lac salubre et même agréable; il donna au nouveau port le nom de Jules que portoit Octave depuis son adoption. Ce fut là qu'il rassembla les vaisseaux construits en divers lieux de l'Italie, et qu'il exerça les rameurs. Cependant ce port vanté par Virgile et par Horace n'a pas eu une très-grande réputation; il n'en reste plus de trace aujourd'hui. Un tremblement de terre bouleversa ces lieux en 1538, et fit du lac Lucrin une montagne de cendres, entourée de mares fangeuses.

Pompée ne tenta rien pour troubler les pré- 36.
paratifs dirigés contre lui. Quand ils furent achevés, Octave dépêcha Mécène vers Antoine pour demander qu'il se joignît à lui contre l'ennemi commun, et fit la même sommation à Lépide: celui-ci régnoit sur deux grandes provinces, l'Afrique proprement dite et la Numidie, où il n'avoit eu qu'à se présenter pour faire reconnoître ses lois; car elles étoient tenues par un général dévoué aux triumvirs. Il y rassembla de très-grandes forces de terre et de mer: douze légions, cinq mille chevaux numides, mille bâtimens de transport et soixante-dix vaisseaux de guerre, plutôt pro-

36. bablement avec l'intention de profiter de la dépouille de Sextus, que d'appuyer son collègue.

Antoine se préparoit à partir d'Athènes pour retourner contre les Parthes, lorsqu'il y vit arriver le député du jeune César. Il remit ce projet à un autre temps, et vint en Italie avec trois cents vaisseaux, disposé non à secourir Octave, mais à le combattre. Des soupçons, des rapports avoient déjà semé de la mésintelligence entre deux hommes qui se défioient toujours beaucoup l'un de l'autre. Antoine ayant trouvé les portes de Brindes fermées, alla débarquer à Tarente ; Octavie l'accompagnoit. Elle se rendit près d'Octave pour ménager une réconciliation entre les deux triumvirs, et lui dit en présence d'Agrippa et de Mécène, ses deux plus intimes confidens : « S'il s'élève une guerre entre mon frère et » mon époux, il est incertain lequel des deux » sera favorisé par la fortune ; mais, quant à » moi, mon sort est décidé d'avance, je ne » puis être que malheureuse. » Le jeune César aimoit sa sœur ; mais cette seule considération n'eût pas été assez puissante pour arrêter un ambitieux : ce qui le fit incliner à la paix lui et son rival, c'est qu'ils n'étoient pas encore prêts pour la guerre, et que leur intérêt

actuel demandoit qu'ils se donnassent des se- 36.
cours réciproques. L'un avoit besoin de vaisseaux, l'autre de soldats. Octave proposa une conférence dans laquelle ils devoient être séparés par une petite rivière. Antoine, dont le caractère étoit franc et loyal, arrivant le premier au rendez-vous, aperçoit Octave qui s'en approchoit, et se jette dans une barque pour passer à l'autre bord. Afin d'imiter cette noble confiance, le jeune César en fait autant. Ils se rencontrent sur la rivière, et après un combat de générosité, on arrête de se rendre à Tarente, pour qu'Octave y puisse embrasser sa sœur, et celui-ci va sans gardes loger sous le même toit qu'Antoine, qui le lendemain se remet aussi au pouvoir de son collègue. C'est ainsi qu'ils passoient, suivant le besoin de leurs affaires, d'une extrémité à l'autre. Le traité entre eux fut bientôt conclu : Antoine prêta cent vingt navires à son collègue, et en reçut vingt mille légionnaires. Il partit aussitôt pour retourner dans l'Orient, laissant en Italie sa vertueuse épouse qu'il avoit paru aimer d'abord, mais à laquelle il préféroit déjà, dans son cœur, la voluptueuse Cléopâtre.

Avec l'accroissement de forces qu'il venoit de recevoir, Octave ne douta pas qu'il ne dût accabler Sextus ; il forma le projet de l'attaquer

36. de trois côtés à la fois : Lépide devoit partir de l'Afrique ; Statilius Taurus de Tarente, avec la flotte prêtée par Antoine, et le jeune César lui-même, du port Jules. Presqu'au moment du départ, il fut abandonné par Ménas, qui retourna vers son patron ; la légèreté du caractère de cet officier balançant au moins son courage et sa capacité, Octave regarda cette défection comme un très-petit malheur ; un plus grand l'attendoit : les trois flottes furent accueillies par la tempête ; Lépide seul put débarquer et prit terre du côté de Lilybée. La flotte de Taurus regagna Tarente, mais celle d'Octave fut très-maltraitée ; Ménas prit ou brûla beaucoup de navires que le vent avoit écartés. Plusieurs conseillèrent au triumvir de remettre son expédition à l'année suivante ; mais les obstacles ne faisant qu'accroître sa persévérance, il dit qu'il vaincroit, même en dépit de Neptune. D'ailleurs, les murmures du peuple qui souffroit de la disette, excitoient sa diligence. Il envoya Mécène à Rome, pour contenir la multitude, répara ses pertes, et radouba ses vaisseaux en trente jours. Sextus, follement enorgueilli de l'avantage que les vents lui avoient procuré, prit les couleurs de Neptune, quittant pour le vert la pourpre dont s'habilloient les généraux ro-

mains; il offrit des sacrifices à ce dieu, et fit jeter en son honneur, des chevaux, et même suivant quelques uns, des hommes dans la mer. Tandis qu'il se livroit ainsi à la joie, il fut très-étonné d'apprendre que son infatigable ennemi lui préparoit de nouveaux dangers. Il envoya Ménas reconnoître ce qui se passoit sur les côtes d'Italie. Celui-ci, toujours mécontent du parti qu'il servoit, en changea une troisième fois. Octave voulut bien le recevoir, mais se garda de lui confier aucun emploi de quelque importance. 36.

Lorsque ce triumvir eut pris toutes ses mesures pour la descente, il mit la flotte qu'il avoit montée, sous les ordres d'Agrippa, qui, ayant rencontré une grande partie de celle de Sextus, auprès de Myles, la battit et la mit en fuite, après qu'elle eut perdu trente vaisseaux. Comme cette victoire n'avoit coûté que cinq navires au lieutenant d'Octave, il auroit pu la rendre décisive, s'il n'eût craint les basfonds, d'autant plus à redouter, que la nuit approchoit. Peut-être aussi fut-il arrêté par des considérations politiques; car il tenoit pour maximes, que les subalternes doivent appréhender les succès trop éclatans, et qu'il est de la prudence de laisser aux chefs l'honneur des grands exploits.

36. Octave jugea la circonstance favorable pour passer en Sicile avec son armée : en conséquence il partit avec la flotte d'Antoine, que Taurus avoit amenée à Leucopétra, et débarqua sans obstacle à Tauroménium. Pompée en ayant été instruit, fit voile de Messine avec des troupes, et alla se présenter devant le port où son ennemi venoit de débarquer. Octave laissant ses légions sous le commandement de L. Cornificius, remonta sur sa flotte, croyant qu'il lui seroit facile de repousser un adversaire qui venoit d'être battu ; mais il fut défait encore une fois, et perdit presque tous ses navires : lui-même pensa périr, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put se sauver dans une chaloupe. Il débarqua dans une anse d'Italie, avec un seul homme, pour toute suite, et sur-le-champ, marcha de nuit vers Leucopétra, où il avoit encore des troupes sous le commandement de Messala, qui s'étoit attaché à lui, après la mort de Brutus. Sans être découragé par son malheur, sans perdre un instant, avant de changer ses habits qui étoient mouillés, et de prendre aucune nourriture, il dépêcha des pinasses à Cornificius, pour l'assurer d'un prompt secours, à Agrippa, pour lui ordonner de dégager ce lieutenant ; et à un autre général, pour lui commander

d'aller joindre Agrippa. Ce dernier, qui venoit 36.
de prendre Tyndarium, port de Sicile, envoya trois légions vers Cornificius, lequel, ayant été obligé de quitter Tauroménium, où il manquoit de vivres, s'acheminoit vers Myles; toujours harcelé par Sextus dans une marche extrêmement pénible, il avoit à garder, outre ses bagages, une foule de soldats, sans armes, échappés à la bataille navale perdue par Octave. Il rencontra sur sa route un espace de terrain brûlé par des laves découlées du mont Etna, et qui s'étendoient jusqu'à la mer. De cette terre calcinée et encore brûlante, il s'élevoit des tourbillons de poussière qui étouffoient presque les soldats, et leur causoient une soif dévorante, qu'ils n'avoient ni le temps, ni les moyens d'éteindre. Leur chef les soutenoit par ses exhortations et son exemple; et malgré l'excès de leur épuisement, ils ne furent point entamés par les ennemis qui bordoient cette terre de feu. Enfin, après quatre jours, ils découvrirent le secours qu'on leur envoyoit, et qui mit fin à leurs peines; car Sextus crut alors devoir se retirer. Leur commandant fut si glorieux de cette retraite, qu'il en perpétua le souvenir pendant le reste de sa vie, en montant un éléphant pour retourner à sa maison, toutes les fois qu'il soupoit en ville : qu'eût-il donc

36. fait, s'il avoit gagné la bataille de Pharsale?

Quoi qu'il en soit, cette retraite qui conserva un bon nombre de troupes à Octave, mérita ses éloges et ses récompenses; mais la prise de Tyndarium lui fut encore plus utile. Cette conquête importante lui assurant une entrée dans la Sicile, il y porta son armée jusqu'à vingt et une légions, vingt mille chevaux, et cinq mille hommes de troupes légères. Lépide qui jusqu'alors s'étoit tenu près de Lilybée, avança dans le pays, et les deux triumvirs campèrent sous les murs de Messine. Mais bientôt la division se met entre eux; Octave traitant, pour ainsi dire, son collègue, comme s'il eût été son lieutenant, Lépide, indigné, entre en négociation avec Sextus. Le jeune César s'en doute, ou en est averti, et se détermine à une action générale, qu'il n'eût pas livrée, sans ce motif; car la supériorité de ses forces lui donnoit le moyen d'affamer Sextus. Celui-ci de son côté, voyant la Sicile couverte d'une foule innombrable d'ennemis, craignit d'être abandonné des siens, et désiroit aussi une bataille. Mais comme il avoit la certitude d'être accablé sur terre, il défia Octave à un combat naval, et le triumvir l'accepta contre son intérêt, sans qu'on en puisse assigner d'autre raison que la honte qu'il at-

tachoit apparemment (bien mal à propos) au 36.
refus d'un défi. Octave pouvoit cependant être mu par la considération que Pompée, vaincu sur mer, demeuroit sans ressource, et victorieux, pouvoit encore être écrasé sur terre. Le jour étant arrêté, les lieutenans des deux généraux, Agrippa d'une part, de l'autre Démocharès et Apollophane, s'attaquèrent entre les promontoires de Myles et de Pélore, tandis que les légions, ayant à leur tête les généraux eux-mêmes, étoient également en présence sur la côte. La victoire fut quelque temps disputée ; mais Agrippa ayant perfectionné le *corbeau*, ou la main de fer qui accrochoit les navires, et par là, rendu l'abordage plus facile, les soldats d'Octave, supérieurs à ceux de Pompée, décidèrent du succès. La flotte entière de ce dernier fut prise ou détruite, à l'exception de dix-sept navires qui purent regagner Messine, et les vainqueurs n'en perdirent que trois.

Sextus avoit tout préparé pour sa retraite de Sicile, en cas de revers ; il s'embarqua promptement à Nauloque pour Messine ; son armée de terre, abondonnée à un lieutenant, se soumit à Octave. Il avoit encore huit légions du côté de Lilybée ; il les manda pour s'en faire accompagner dans sa fuite, voulant

36. arriver avec les apparences d'un allié utile près d'Antoine, auquel il étoit résolu de se confier ; mais trop pressé par Agrippa, qui déjà entroit dans le détroit de Sicile, il partit sans les attendre, avec les dix-sept vaisseaux qui s'y étoient sauvés, emmenant sa fille, le peu d'amis que lui laissoit son malheur, et ses principales richesses.

Les huit légions qu'il avoit appelées, étant arrivées trop tard pour s'embarquer avec lui, se renfermèrent dans Messine, où elles furent à l'instant assiégées par terre et par mer. Lépide d'un côté, Agrippa de l'autre, leur ayant ôté toute ressource, relativement aux subsistances, elles demandèrent à capituler. Le lieutenant d'Octave insistoit pour qu'on attendît son général ; mais Lépide traita de sa seule autorité, joignit à ses légions celles de Sextus, et abandonna aux unes et aux autres le pillage de Messine.

Octave arriva dès le lendemain, bien décidé à lui disputer non seulement cette conquête, mais celle de toute la Sicile. Lépide, qui avoit vingt-deux légions sous ses ordres, se crut en état de résister, et campa sur une hauteur près de Messine. Il y eut des explications entre les deux triumvirs. Lépide soutenoit que la Sicile devoit lui appartenir,

parce qu'il y étoit entré le premier, et que 36.
la plus grande partie en avoit été soumise par ses armes ; il observoit qu'ajoutée à son lot, elle ne l'égaleroit pas encore à celui de ses collègues : c'étoit la vérité ; mais Octave répondoit qu'il n'avoit pas vaincu pour autrui. On ne put donc s'arranger, et l'on craignit un moment de voir renaître la guerre civile. Cette crainte ne fut pas longue : il y avoit trop de différence entre les deux rivaux ; et Lépide, qui n'avoit mérité par aucune vertu, la longue faveur de la fortune, n'étoit pas estimé de ceux même qui servoient sous lui. Le jeune César connoissoit leurs dispositions, et savoit que les huit légions de Sextus ne se fioient que médiocrement à leur capitulation, dont elles n'avoient pour garant que la parole du plus foible des triumvirs : ainsi, ayant fait sonder les officiers de son collègue par ses émissaires, Octave s'avance vers le camp qu'il occupoit, avec un gros de cavalerie, en laisse la plus grande partie dehors, et entre avec quelques cavaliers, comme n'ayant d'autre vue que de négocier. Dans sa marche, il prend ceux qu'il rencontre à témoin de ses dispositions pacifiques, de la nécessité où on le réduit de combattre. Plusieurs le saluent comme leur général. Les soldats de Sextus accourent, et

36. lui demandent grâce ; il répond qu'ils n'ont encore rien fait pour la mériter : ils entendent ce langage, lui apportent leurs étendards, et plient leurs tentes pour le suivre. Lépide, instruit de ce mouvement, accourt pour l'arrêter, et fait charger Octave, dont l'écuyer est tué à côté de son maître, et qui lui-même reçoit un trait que pare sa cuirasse. Le jeune César se retire avec précipitation vers le gros de cavalerie qu'il a placé à la porte du camp. Quelques soldats ennemis qui occupoient un petit fort, se moquant de sa fuite, il attaque leur retranchement, et le force. Ceux qui gardoient les autres redoutes en dehors, intimidés par cet exemple, ou s'en appuyant pour colorer leur défection, se rendent dans le moment même, ou pendant la nuit.

Le lendemain, Octave, encouragé par ce premier succès, et par la connoissance qu'il a des dispositions de l'armée ennemie, fait sortir la sienne de ses lignes, et la range en bataille. A l'instant, tous les fantassins de Lépide défilent pour se rendre à son rival ; il s'efforce d'arrêter cette désertion, et saisit une enseigne, en disant « qu'il ne la quitteroit » pas tant qu'il vivroit. » « Ce sera donc en » mourant, » répondit un de ses soldats, qui alloit le percer, si le malheureux général ne

l'eût abandonnée. La cavalerie, sans s'ébranler, envoya demander au jeune César, s'il vouloit qu'on lui livrât son ennemi mort ou vif; ne le trouvant pas digne de mourir, il dit qu'on pouvoit le laisser vivre. Lépide quitte les ornemens de sa magistrature, et vient dans l'habit d'un simple citoyen, demander grâce à son rival; celui-ci l'ayant dépouillé du triumvirat, le relègue à Circeies, dans le Latium, où Lépide n'emporte que le titre de grand-pontife, que son ancien collègue lui laissa toujours, respectant la loi qui vouloit que cette dignité ne pût se perdre qu'avec la vie. Octave, suivant sa maxime constante, abattit les chefs de la faction vaincue; et, après s'être défait de presque tous les sénateurs et chevaliers qui avoient combattu pour Sextus, fit grâce à la multitude. Quant aux villes et aux peuples de la Sicile, il leur distribua des faveurs ou des châtimens, suivant le parti qu'ils avoient embrassé. Il ne songea point à poursuivre Pompée, qui n'étoit plus à craindre, et qui d'ailleurs sembloit hors d'atteinte dans l'Empire d'Antoine. 36.

Après la réduction de la Sicile, le conquérant se vit en quelque sorte accablé du poids de sa puissance : il avoit sous ses ordres quarante-cinq légions, vingt-cinq mille chevaux, trente-

36. sept mille soldats armés à la légère, et six cents vaisseaux. Cette innombrable multitude de combattans sentit sa force, et prétendit donner la loi : elle demanda des récompenses égales à celles qu'avoient eues les vainqueurs de Philippes, et même son congé. Il étoit aussi impossible de la satisfaire, que de la réprimer. Octave répondit qu'il ne pouvoit, sans le consentement d'Antoine, régler une affaire de cette importance : il exhorta les séditieux à chercher tout ensemble du butin et de la gloire dans une guerre contre les Illyriens et les Dalmates, qui, pendant les dissensions des Romains, avoient fait des irruptions sur leur territoire; enfin, il leur proposa des honneurs militaires, des couronnes, il offrit aux principaux officiers la robe prétexte, et une place de sénateur dans la ville où chacun d'eux étoit né. Un tribun des soldats, nommé Offidius, l'interrompit en lui disant « que c'étoient là des babioles avec lesquelles » on amusoit des enfans; mais qu'à des guerriers qui avoient rendu de grands services, » il falloit de l'argent et des terres. » Octave déconcerté quitta son tribunal. Soit douceur ou violence, Offidius fut écarté. Le jeune César n'avoit ni l'héroïque intrépidité de son grand-oncle, ni ses talens militaires, qualités

qui seules imposent aux soldats. Il gagna, par 36.
des libéralités et des promesses, vingt mille hommes qui avoient servi à Philippes et à Mutine; ils acceptèrent leur congé que les factieux ne demandoient pas sans doute avec l'intention de l'obtenir, et quittèrent l'île sans bruit. Octave feignit alors de les regarder comme les seuls auteurs du trouble, et annonça au reste de son armée, que dans peu il lui accorderoit du repos et des établissemens; il s'engagea de plus à une distribution très-prochaine de cinq cents deniers par tête, pour laquelle il imposa sur la Sicile seize cents talens.

Après avoir ainsi calmé la sédition, il fit des dons militaires à ceux qui s'étoient le plus distingués dans la bataille navale. Agrippa, qui l'avoit gagnée, reçut, comme un monument de sa victoire, une couronne d'or dont les rayons étoient des éperons de vaisseaux. Octave établit en Sicile un propréteur qui la gouverna en son nom, et envoya prendre possession pour lui de la Numidie et de l'Afrique propre, lesquelles formoient le lot de Lépide, dont il saisit ainsi toute la dépouille, sans en rien donner au collègue qui lui restoit. Il lui renvoya seulement ses vaisseaux, et remplaça ceux qui avoient péri, puis retourna en

36. Italie avec toutes ses forces, ayant réuni à ses États ceux de Sextus et du triumvir dépossédé. Le sénat en corps alla fort loin de Rome à sa rencontre : il lui avoit d'avance décerné tous les honneurs dont il voudroit jouir. Octave accepta l'ovation, l'établissement d'une fête annuelle pour célébrer la victoire remportée par lui, et une statue avec cette inscription : « POUR AVOIR RÉTABLI LA PAIX LONG-TEMPS TROUBLÉE SUR TERRE ET SUR MER. » Dans les discours qu'il fit (1) au sénat et au peuple, il annonça la tranquillité de l'Italie comme le fruit de ses succès, cachant avec soin des projets qu'il n'étoit pas temps de faire éclater. Il abolit quelques impôts et remit ce qui étoit dû de ceux que la guerre avoit fait établir. Le peuple, satisfait de pouvoir enfin respirer un moment, lui offrit le grand-pontificat dont Lépide étoit revêtu : il refusa d'enfreindre en ce point la loi. De lâches flatteurs conseillèrent de mettre le titulaire à mort comme ennemi public ; ce conseil infâme fut rejeté, ce que dans ces temps malheureux, on regarda comme un trait de modération. Quelques historiens louent aussi la conduite qu'il tint à l'égard

(1) Il ne les débita pas de mémoire, il les lut ; ce qu'il observoit dans toutes les occasions importantes.

des esclaves, auxquels Sextus avoit, en les 36.
enrôlant, accordé la liberté. Cette concession fut ratifiée en leur faveur par l'arrangement conclu à Misène. Néanmoins Octave les fit tous arrêter le même jour, en rendit trente mille à leurs maîtres, et en égorgea six mille que personne ne réclamoit. Nous ne saurions croire que la liberté qui est un droit naturel, puisse être ainsi reprise à volonté, et qu'il soit permis de violer un traité qui en confirme le don, sous prétexte que ce traité fut extorqué par *une sorte* de violence. Nous ne voyons pas d'ailleurs que la paix de Misène ait été arrachée violemment par Sextus, comme le suppose ici Crevier, qui se borne à dire ailleurs qu'il ne s'y prêta qu'avec répugnance.

Octave rendit aux peuples un autre service qui ne blessa en rien l'équité. Des compagnies de brigands, qui s'étoient formées au milieu du désordre introduit par les guerres civiles, exerçoient, dans Rome, l'Italie et la Sicile, des brigandages qui ressembloient moins à de simples vols qu'à des hostilités : il les fit exterminer ; et pour ce bienfait, l'adulation plaça ses statues parmi celles des dieux tutélaires. D'autres actions encore lui méritèrent la reconnoissance publique : il brûla les papiers qui, rappelant les discordes intestines,

36. pouvoient servir de motifs ou de prétextes à la vengeance, laissa les magistrats exercer leurs fonctions avec une indépendance entière, et alla même jusqu'à faire espérer l'abolition du triumvirat. Cette espérance, qu'il n'avoit pas l'intention de réaliser, fit le plus grand plaisir à la nation, qui aimoit encore par habitude le gouvernement républicain. Pour engager le jeune César à tenir sa parole, et lui donner une sorte de compensation, le sénat lui offrit pour toujours la puissance tribunitienne, qui rendoit sa personne inviolable, et lui donnoit la faculté d'empêcher qu'il ne se fît rien à Rome contre sa volonté; mais il ne s'expliqua pas sur cette offre, ne voulant ni d'un échange désavantageux, ni d'une nouvelle augmentation de pouvoir, celle qui provenoit de la dépouille de Sextus et de Lépide n'étant déjà que trop propre à exciter la jalousie d'Antoine.

Dans le loisir que lui laissoit l'état actuel des choses, il s'occupa de l'embellissement de la ville, objet qu'il ne perdit plus de vue, et qu'il remplit avec tant de magnificence, qu'il se vanta dans la suite, qu'ayant trouvé Rome de brique, il la laissoit de marbre. Il commença par se construire un logement assez modeste, qui prit le nom de la colline dont il occupoit

une partie, et s'appela *palatium*, d'où nous 36.
est venu le mot *palais*. A côté de cet édifice, il éleva un temple en l'honneur d'Apollon, et y joignit une bibliothèque publique, qui devint une espèce d'académie : des juges éclairés y examinoient les nouveaux ouvrages de poésie, et ceux qui paroissoient dignes d'être conservés étoient placés dans ce monument, avec le portrait de l'auteur. Le jeune César annonçoit ainsi la protection qu'il devoit accorder aux lettres, dont on sait que son gouvernement est devenu une des époques les plus fameuses.

Dès ce moment, Octave parut tout autre qu'on ne l'avoit vu jusqu'alors. Son intérêt l'avoit rendu injuste et cruel ; on le vit juste et modéré lorsqu'il se crut intéressé à l'être. La distribution de terres promises aux vétérans, et qui avoit excité tant de cris de douleur et d'indignation après la bataille de Philippes, s'exécuta paisiblement cette année : les fonds assignés aux soldats appartenoient à la république, ou furent achetés par elle. Par cette sage conduite, le jeune César regagnoit l'estime et l'affection des Romains.

Son rival, au contraire, s'attiroit leur haine et leur mépris. Ventidius cependant lui avoit frayé le chemin de la gloire, et les dissensions

36. domestiques qui troubloient les Parthes en ce temps, le lui aplanissoient encore. La mort de Pacorus avoit jeté son père, Orode, dans le plus sombre désespoir; pendant six jours, il ne voulut ni voir personne, ni prendre aucune nourriture. A cette violente douleur succéda la plus cruelle inquiétude sur le choix d'un successeur. Il avoit, de différentes femmes, trente fils, qui tous aspiroient à le remplacer, et qui, se joignant à leurs mères, fatiguoient sa vieillesse par leurs sollicitations. Il se décida pour l'aîné, qui se nommoit Phraate, et qui, impatient de jouir de l'héritage et de se l'assurer, fit mourir son père, tous ses frères, et jusqu'à l'aîné de ses propres fils, assez âgé déjà pour lui donner de l'ombrage. Les grands du royaume, effrayés d'une telle férocité, qui s'étendoit aussi sur eux, et ayant vu abattre plusieurs des chefs de la noblesse, s'enfuirent en divers pays: l'un des plus puissans, appelé Monésès, se retira près d'Antoine.

Ce triumvir n'avoit pas vu Cléopâtre depuis quatre ans: il avoit eu des enfans de sa nouvelle épouse et lui avoit témoigné de l'attachement; néanmoins sa passion pour la reine d'Égypte n'étoit pas éteinte; lorsqu'il se trouva près de la Syrie, il envoya un of-

ficier de marque pour la chercher et l'amener 36.
dans cette province. Dès qu'elle fut arrivée, il lui donna la Phénicie, excepté Tyr et Sidon, la Célésyrie, le canton de la Judée qui produit le baume, une portion du pays des Arabes nabathéens, dépouillant pour sa maîtresse tous les petits princes qui possédoient ces Etats sous la protection de Rome. Il poussa même l'oubli de la bienséance et de la raison jusqu'à lui céder les droits de la république sur l'île de Chypre et sur Cyrène, anciens démembremens de la couronne d'Egypte. Les Romains furent très-choqués de ces folles libéralités dont le motif étoit connu.

Antoine toutefois ne perdit pas de vue l'objet qui l'avoit attiré dans l'Orient, la guerre qu'il se proposoit de faire aux Parthes. Déjà la terreur de ses armes avoit été portée jusqu'au mont Caucase et à la mer Caspienne, par les victoires que son lieutenant Canidius avoit remportées sur les rois d'Ibérie et d'Albanie; et il fondoit de grandes espérances sur la capacité, les conseils et le crédit de Monésès. Cette attente fut trompée : Phraate sentant combien un tel transfuge pourroit lui être nuisible, n'omit rien pour le regagner, et y réussit. Ce Parthe demanda au triumvir la permission de se retirer. Quoique fâché de sa

36. retraite, Antoine lui en laissa la pleine liberté. Cette loyauté apparente couvroit son projet d'endormir la vigilance du roi, afin de le prendre au dépourvu. Ce fut avec la même intention qu'il envoya une ambassade lui faire quelques propositions de paix ; et sans attendre sa réponse, après avoir renvoyé Cléopâtre, il s'avança vers l'Arménie, où étoit le rendez-vous général de toutes ses troupes.

Le roi de cette contrée, allié des Romains, avoit la guerre avec celui des Mèdes-Atropaténiens (1), ami de Phraate. Antoine venoit comme pour le secourir. Il avoit d'autres vues encore, et cette guerre n'étoit que le prélude de celle qu'il prétendoit faire directement aux Parthes ; la Médie-Atropatène subjuguée, il se seroit trouvé en état d'entrer subitement au cœur de leur pays. Ses forces étoient imposantes : elles consistoient en soixante mille hommes d'infanterie romaine, dix mille chevaux espagnols et gaulois, et trente mille alliés fournis par les rois du voisinage. Cette puis-

(1) On distinguoit alors deux Médies : la grande, qui faisoit partie de l'Empire des Parthes, et dont la capitale étoit Ecbatane ; et la Médie-Atropatène, canton de l'ancien royaume des Mèdes, et qui tiroit son nom d'Atropatos, lequel, l'ayant préservée du joug des Macédoniens, en fut élu roi par les habitans.

sante armée répandit l'alarme jusqu'aux Indes; 36.
mais son général n'en tira pas le parti qu'on en devoit attendre. Brûlant du désir de revoir Cléopâtre, il commença les opérations de la guerre avant le temps, afin de pouvoir passer l'hiver en Egypte. On lui conseilloit de séjourner dans l'Arménie pendant cette saison, dont on n'étoit pas très-éloigné, et de donner à ses soldats ce temps pour se reposer d'une marche de trois cents lieues. Mais tout délai lui paroissant insupportable, il entra dans l'Atropatène sur-le-champ, et assiégea Praaspa, sa capitale; s'imaginant que la conquête de cette place, et celle de tout le pays, ne souffriroient pas la moindre difficulté, attendu l'absence du roi, occupé ailleurs avec Phraate. Telle étoit sa confiance à cet égard, que la marche nécessairement lente des machines de guerre contrariant son impatience, il les avoit laissées derrière lui sous la garde de deux légions. Le siége fut à peine commencé, qu'il sentit son imprudence : la place étoit forte. Le roi des Mèdes et celui des Parthes s'en étoient approchés; mais la voyant ainsi attaquée, ils craignirent peu pour elle, et allèrent tomber sur les deux légions qui escortoient les machines; ils les taillèrent en pièces. Dix mille hommes restèrent sur la place. L'attirail

36. qu'ils accompagnoient fut pris ou brûlé. Cet échec est suivi de l'abandon du roi d'Arménie : sans égard pour un allié qui étoit venu le défendre, il se retire dans ses Etats avec son armée, composée de seize mille chevaux et de sept mille fantassins.

Les Parthes alors s'avancèrent pour dégager la place assiégée. Antoine s'empressa d'aller à leur rencontre ; et dès qu'il les eut découverts, étala dans son camp le signal du combat, qui étoit une cotte d'armes de pourpre placée sur la tente du général. Les Barbares soutinrent assez bien le choc de la cavalerie romaine ; mais lorsque l'infanterie s'en approcha, ses cris et le bruit des lances frappées sur les boucliers effarouchèrent les chevaux ; et les cavaliers, sans chercher à remédier au désordre, s'enfuirent avant de combattre. On les poursuivit assez loin, et l'on se félicitoit d'une victoire qui sembloit décisive. Bientôt on s'aperçut que l'ennemi n'avoit laissé que quatre-vingts morts sur le champ de bataille, ou dans la fuite, et qu'on ne lui avoit pris que cinquante hommes. Alors la joie se changea en tristesse, en comparant le résultat des deux actions dans lesquelles les Romains avoient été tour à tour vaincus et vainqueurs. Le lendemain confirma leurs tristes réflexions ; car

lorsqu'ils se mirent en route pour retourner 36.
vers Praaspa, ils virent reparoître l'armée ennemie, qui ne cessa de les fatiguer par des attaques brusques et réitérées, jusqu'à ce qu'ils eussent regagné leur camp; ce qu'ils ne firent ni sans peine ni sans danger. Peu après, les assiégés, dans une sortie, mirent en fuite ceux qu'ils attaquèrent. Antoine, irrité, décima les coupables, et fit, au lieu de froment, distribuer de l'orge à ceux que le sort avoit préservés du supplice.

La situation des Romains étoit fâcheuse. Ils ne pouvoient aller au fourrage sans avoir à essuyer des attaques meurtrières, et commençoient à redouter la disette. Phraate, de son côté, n'étoit pas sans inquiétude; les premiers froids de l'automne se faisoient déjà sentir, et les Parthes ne tenoient point la campagne pendant l'hiver; en conséquence, leur roi craignoit d'être abandonné, et forcé à la retraite. Pour se délivrer de cette crainte, il eut recours à l'artifice : il ne s'opposa pas aux fourrages des Romains; ses soldats laissèrent apercevoir qu'ils s'écartoient à dessein. Ce procédé amical donna lieu à quelques conversations familières entre eux et les troupes d'Antoine, et ils firent entendre que leur monarque avoit des intentions pacifiques,

36. qu'ils en étoient certains, et qu'on pouvoit s'y fier. Le triumvir saisit cette ouverture, et députa vers Phraate quelques uns de ses amis pour négocier. Le roi les reçut assis sur un trône d'or, et tenant un arc, dont il pinçoit la corde. Un tel appareil annonçoit une réponse très-ferme : aussi repoussa-t-il dédaigneusement la proposition qui lui fut faite de rendre les aigles et les prisonniers restés au pouvoir des Parthes depuis la défaite de Crassus ; il promit seulement paix et sûreté aux Romains, s'ils consentoient à se retirer. Il fallut bien se contenter de ce que vouloit accorder un ennemi en état de faire la loi. Antoine ordonna les préparatifs de la retraite. En de semblables occasions, l'usage exigeoit que le général haranguât son armée ; personne n'en étoit plus capable que ce triumvir, également propre à briller dans la tribune aux harangues, et sur un tribunal militaire. Mais dans cette triste circonstance, il chargea un de ses lieutenans d'une fonction qu'il lui eût été trop pénible de remplir. La plupart de ses soldats comprirent le motif de son silence, et en parurent touchés ; ce fut pour eux une raison de lui témoigner plus d'obéissance et d'attachement.

Il se disposoit à reprendre la route par laquelle il étoit venu, lorsqu'un ancien prison-

nier romain, échappé des fers du Parthe, 36.
vint dans son camp, lui conseilla de ne pas mener ses légions armées pesamment dans les vastes plaines qu'elles avoient traversées, où elles ne trouveroient aucun poste tenable contre cinquante mille hommes de cavalerie qui les accableroient d'une nuée de flèches. Il lui découvrit les secrètes intentions de Phraate, qui n'avoit cherché qu'à l'entraîner dans le piége, et proposa de lui enseigner, à travers des hauteurs, un chemin plus court, plus sûr, et qui offriroit plus de ressources pour les subsistances. Antoine, frappé de ce discours, se faisoit néanmoins une sorte de scrupule de révoquer en doute la bonne foi des Parthes; mais le double avantage d'une marche moins longue et de la facilité des vivres le décida : le guide fut accepté. Le troisième jour, ce prisonnier reconnut à un certain indice que les ennemis n'étoient pas loin, et en avertit le général, qui eut à peine le temps de ranger son armée en bataille, lorsqu'il les aperçut. Ils furent repoussés, principalement par la cavalerie gauloise : les trois jours suivans ils revinrent à la charge, sans plus de succès. La témérité d'un officier romain leur procura enfin un avantage dans une autre occasion : s'étant laissé emporter par son cou-

36. rage, après les avoir battus, il les poursuivit trop loin, et fut enveloppé. Son général le dégagea ; mais les Romains perdirent trois mille hommes, et en eurent cinq mille de blessés. Le malheureux auteur de ce revers, percé de quatre flèches, mourut peu après. Antoine, en cette triste occurrence, alloit dans toutes les tentes visiter ceux qui avoient reçu des blessures, les consoloit, prenoit part à leurs maux, les soulageoit, s'attendrissoit sur leur sort jusqu'à verser des larmes. Aussi étoit-il l'idole de son armée, également adoré de l'officier et du soldat, dont l'unique souci, en quelque état qu'ils se trouvassent, étoit la conservation de leur général.

Les Parthes, ignorant cette disposition des Romains, et les regardant comme entièrement découragés, s'imaginèrent trouver le lendemain leur camp désert, et n'avoir plus à s'occuper que du soin de le piller ; Antoine de son côté, ne songeant qu'à les bien recevoir, crut que dans cette circonstance, il convenoit de haranguer son armée. Dans le discours qu'il lui fit, mêlant le reproche et la louange, il réprimanda les fuyards, et loua ceux dont la bravoure avoit rétabli le combat. Tous l'assurèrent de leur dévouement à ses volontés ; les coupables demandèrent des punitions, se bor-

nant à le conjurer de cesser d'être irrité contre 36.
eux ; loin d'en infliger aucune, il pria les dieux, si ses prospérités passées devoient être expiées par quelque revers, que leur courroux ne tombât que sur lui, et que la générosité de son armée eût la victoire pour salaire. Des soldats, ainsi animés par un général pour lequel ils se seroient sacrifiés sans hésiter, n'étoient pas faciles à vaincre. Quand les Parthes se présentèrent, croyant n'avoir à saisir qu'une proie facile, ils furent accablés d'une grêle de traits, et trouvèrent de toute part la plus vive résistance. La surprise et la terreur les firent reculer avec précipitation ; mais c'étoit toujours pour revenir promptement à la charge. Bientôt ils crurent avoir trouvé une occasion immanquable d'écraser leurs ennemis. Les Romains se voyoient à la vérité dans une position difficile, sur une pente roide et glissante, harcelés par une nombreuse cavalerie : comme ils ne pouvoient avancer, sans courir les plus grands risques, ils s'arrêtèrent pour former avec leurs boucliers ce qu'ils appeloient une tortue militaire, manœuvre qu'ils employoient souvent, lorsqu'ils se voyoient exposés à une multitude de traits sans pouvoir joindre l'ennemi corps à corps : ils disposoient alors leurs boucliers sur leurs têtes, en forme de tuiles, de manière

36. à se trouver à l'abri de toute atteinte sous cette espèce de toit. Ceux qui étoient à la première ligne, pour se couvrir entièrement, mettoient un genou en terre : ce fut ce qui trompa les Parthes ; regardant cette posture comme l'effet du découragement et de la fatigue, ils laissèrent là leurs arcs, et s'avancèrent avec de longues hallebardes, pour percer le toit mobile qu'on leur opposoit. A leur approche, les Romains se lèvent, jettent un cri menaçant, et les frappant de leurs javelines qu'ils tenoient d'une main, les épouvantent et les mettent en fuite.

Mais comme ces attaques se renouveloient chaque jour, Antoine faisoit très-peu de chemin, et la disette vint se joindre aux maux que souffroient d'ailleurs ses troupes : elle étoit si cruelle, que le pain d'orge s'échangeoit avec de l'argent, poids pour poids ; les soldats ne vivoient que de racines et de légumes ; et cette ressource ne suffisant pas, ils essayèrent d'une herbe inconnue, dont l'effet très-surprenant fut de leur faire perdre le sens et la mémoire. L'unique idée qui occupoit ceux qui en avoient mangé, c'étoit de déplacer les pierres qu'ils trouvoient en leur chemin ; le vin guérissoit ce mal, mais il leur manquoit. Leur général, les voyant périr en assez grand nombre, s'é-

cria plusieurs fois : « O retraite des dix 36.
mille ! » songeant au sort des troupes grecques commandées par Xénophon, qui les avoit ramenées avec bonheur et avec gloire à travers un espace cinq ou six fois plus long. Cependant la retraite d'Antoine aussi ne laissoit pas d'avoir son mérite ; si la route étoit plus courte, les ennemis étoient plus redoutables, et les Parthes toujours attaquans étoient sans cesse repoussés, battus et mis en fuite : de sorte que, désespérant de vaincre par la force, ils eurent encore recours à la perfidie : ils s'approchèrent des Romains, lorsque ceux-ci alloient au fourrage, et montrant leurs arcs détendus, ils entroient avec eux en conversation, et leur disoient que s'estimant assez vengés, ils se disposoient à retourner dans leur pays : des témoignages de bienveillance accompagnoient ces discours. Les Romains, et, ce qui est fort étrange, Antoine lui-même, étoient tentés d'y ajouter foi, et de reprendre le chemin de la plaine, parce qu'on manquoit d'eau sur les hauteurs. Un parent de Monésès vint de sa part avertir le triumvir du piége qui lui étoit tendu ; il lui montra une chaîne de montagnes, derrière laquelle les Parthes étoient embusqués, espérant que leurs ennemis, trompés par les discours qu'ils avoient entendus, enfi-

36. leroient la plaine qu'elles dominoient ; ils continuèrent donc de suivre la route qu'ils avoient prise, et marchèrent toute la nuit. Les Parthes attaquèrent leur arrière-garde au point du jour, et jetèrent d'abord quelque trouble parmi des troupes qui, souffrant sans cesse de la soif, venoient de faire une marche forcée de dix lieues ; mais bientôt rappelant leur courage, elles combattirent avec vigueur, en avançant toujours. Tandis qu'on se battoit à la queue de l'armée, la tête arriva près d'un fleuve, dont les eaux chargées d'acides allumoient la soif au lieu de l'apaiser : le guide en prévint les soldats, mais ses avis ne purent les empêcher d'en boire. Antoine parcourut les rangs, les encourageant à s'armer encore de patience jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à une rivière qui n'étoit pas éloignée, et où ils se désaltéreroient sans danger, et ajouta que là seroit le terme de leurs souffrances, parce que le pays étant impraticable pour la cavalerie, l'ennemi cesseroit sa poursuite ; en même temps, il fit sonner la retraite, voulant camper au lieu où il se trouvoit ; et les Parthes, qui n'attaquoient jamais les Romains que pendant la marche, se retirèrent.

Le jour suivant, ils n'éprouvèrent aucune alarme extérieure ; mais ils rendirent la nuit

cruelle par leur propre fait. Les soldats qui, 36.
pendant toute cette campagne, n'avoient, à ce qu'il paroît, manqué ni à la discipline, ni à la probité, sont saisis tout à coup d'une fureur de pillage à peine concevable, et ne pouvant faire de butin sur l'ennemi, en cherchent dans leur propre armée, se jettent sur ceux qui ont de l'or et de l'argent, et les tuent pour les voler : ils n'épargnent même pas les bagages de leur général, dont ils mettent la vaisselle en pièces, pour se la partager. Antoine, ignorant la cause de ce désordre, l'attribue à une attaque des ennemis, et, craignant que tout ne soit perdu, fait promettre à un de ses gardes, avec serment de lui passer son épée au travers du corps au premier signal, de lui couper la tête, et de la défigurer pour que les Parthes ne le reconnoissent pas après sa mort : ses amis ne peuvent retenir leurs larmes ; mais le guide console Antoine, en lui annonçant que dans la journée suivante, on atteindroit le point où l'on devoit trouver une entière sécurité; en même temps, des officiers viennent l'instruire de la cause du tumulte ; il le fit bientôt cesser. Le jour ramena les Parthes : on leur résista encore avec avantage.

Enfin, on découvrit la rivière tant désirée. Dès que les ennemis l'aperçurent, ils déten-

36. dirent leurs arcs, et l'un d'eux cria aux Romains : « Retirez-vous sans crainte. C'est avec » raison que la renommée publie votre gloire, » et que les autres nations reconnoissent votre » supériorité, puisque vous avez pu échapper » aux flèches des Parthes. » Six jours après, les Romains arrivèrent sans péril, mais non encore sans inquiétude, à l'Araxe qui séparoit la Médie-Atropatène de l'Arménie. Leur joie fut inexprimable, quand ils se virent en repos et en sûreté, après tant de fatigues et de périls. Ils perdirent, dans cette campagne, vingt-quatre mille hommes, dont plus de la moitié, par des maladies. Leur marche, depuis Praaspa, jusqu'au lieu où se livra la dernière action, fut de vingt et un jours, pendant lesquels ils traversèrent cent lieues et soutinrent dix-huit combats, toujours victorieusement, à l'exception d'un seul ; mais ces succès n'eurent rien de décisif, parce que n'ayant affaire qu'à de la cavalerie, il leur étoit impossible de la poursuivre bien loin. On voit par là quel immense préjudice leur avoit causé la retraite du roi d'Arménie, dont les seize mille cavaliers, accoutumés à combattre comme les Parthes, eussent complété les victoires perpétuelles d'Antoine. Aussi toute l'armée romaine ne respiroit que vengeance, et vouloit l'obtenir

sans différer. Le général, non moins irrité, 36.
mais plus maître de son ressentiment, ne crut pas devoir s'y livrer avec des troupes fatiguées et dénuées de tout. Il ne fit pas même de reproches au roi, et en accepta de l'argent et des vivres; il ne crut pas néanmoins devoir séjourner dans ses Etats : il en partit malgré l'hiver, et la rigueur de la saison ajouta encore huit mille hommes à sa perte. Il se rendit dans un petit port de Syrie, entre Bérite et Sidon; et là il attendit la reine d'Egypte avec une si grande impatience, qu'il se levoit quelquefois brusquement de table, pour voir s'il ne découvriroit point les vaisseaux qui devoient la lui amener. Il eut bientôt cette satisfaction. La reine lui apporta des habits et de l'argent qu'il distribua aux troupes, et ils partirent ensemble pour Alexandrie.

Quoiqu'Antoine n'eût pas réussi dans son expédition contre les Parthes, malgré les preuves de courage et de talent qu'il y avoit données, il en fit passer à Rome une relation pompeuse. Octave, ne voulant pas encore rompre avec son collègue, ne révéla point la vérité qui lui étoit connue : au contraire, il fit remercier les dieux des prétendus succès de son beau-frère. Il avoit intérêt de le ménager, à cause de Sextus, qui, joignant quelques

36. forces qu'il avoit recueillies depuis sa retraite,
à celles d'Antoine, auroit pu balancer la puis-
sance du jeune César.

En effet, ce malheureux fugitif n'étant point
poursuivi avoit un peu réparé sa fortune. Il
commença par se procurer de l'argent en pil-
lant un riche temple de Junon, situé près de
Cortone ; c'étoit une ressource à laquelle on
voit que les anciens recouroient assez fré-
quemment sans trop de scrupule, lorsqu'ils
se sentoient aiguillonnés par la détresse ou la
cupidité. Après quelques autres courses, il se
rendit à l'île de Lesbos, dont les habitans
étoient attachés à sa famille. Il se proposoit
d'y attendre le retour d'Antoine, alors occupé
contre les Parthes, pour se retirer près de lui
comme un ami malheureux, qui ne deman-
doit qu'un refuge. Mais les revers de ce trium-
vir, exagérés encore par la renommée, firent
naître de plus hautes espérances dans l'âme de
Sextus : il espéra le remplacer ou du moins
partager l'Orient avec lui. Sa troupe se gros-
sissoit chaque jour d'un grand nombre de ses
anciens soldats et amis, qui, manquant de toute
ressource, en cherchoient une sous ses dra-
35. peaux. Il reprit les signes du commandement,
la cotte d'armes de général, et radouba ses
vaisseaux, alléguant pour prétexte la nécessité

de se précautionner contre Octave, ou l'intention de venir au secours d'Antoine. En même temps, il négocioit sous main avec de petits princes de la Thrace et du Pont, et même avec les Parthes, près desquels il se flattoit que le fils du grand Pompée trouveroit plus de crédit encore que Labienus; ce qui ne l'empêchoit pas d'envoyer en Egypte, offrir ses services au triumvir, et lui représenter que tout demandoit qu'ils se liassent d'intérêt contre l'excessive puissance d'Octave, accrue par la double dépouille qu'il venoit de s'approprier. Ses députés observèrent que la guerre avec le jeune César étoit inévitable, que cet ambitieux chercheroit à détruire le seul obstacle qui s'opposoit à ce qu'il fût le maître de l'univers, qu'alors le secours de Sextus seroit utile à son rival; et que s'il étoit possible que la paix subsistât, il seroit flatteur pour Antoine, d'avoir sauvé le fils du grand Pompée. 35.
Antoine, sur les premières nouvelles des mouvemens de Sextus, avoit fait partir M. Titius pour le combattre s'il continuoit à garder les armes, ou pour l'amener honorablement en Egypte, s'il les déposoit. Il le dit à ses députés, et ajouta que la conduite de Pompée feroit voir si les sentimens qu'il exprimoit par leur organe étoient sincères. Il survint à l'instant

35. même un incident bien propre à lui en faire soupçonner la bonne foi : on lui amena ceux que Pompée avoit dépêchés vers les Parthes, et qui avoient été reconnus et arrêtés. Le triumvir étoit de si bonne composition, qu'il reçut les excuses des agens de Sextus. Ils lui représentèrent que leur chef étant incertain des dispositions d'Antoine, il n'y avoit pas lieu d'être surpris qu'il eût songé à des moyens extrêmes, et analogues à l'état de ses affaires ; mais qu'aussitôt que les intentions favorables d'Antoine lui seroient connues, il s'empresseroit de s'y conformer.

Les effets démentirent ces promesses. Sextus persista dans le projet de se faire un établissement au préjudice du triumvir : il battit, même avant l'arrivée de Titius, quelques troupes qu'avoit Antoine en Asie, sous le commandement d'un officier nommé Furnius, que secondoient encore Domitius Ahenobarbus et Amyntas, nouvellement créé par Antoine, roi des Galates : il s'empara de leur camp, et prit plusieurs villes considérables. Cette lueur de bonne fortune accrut sa petite armée. Les peuples, en proie à des vexations, le regardoient comme un libérateur. Il rassembla trois légions et deux cents chevaux, mais Titius survint avec des forces de terre et de

mer si supérieures, que Pompée, n'envisageant plus d'autre ressource qu'une prompte retraite dans la haute Asie, brûla sa petite escadre devenue inutile contre cent quatre-vingt-dix vaisseaux de guerre, et convertit en soldats ce qu'elle portoit de rameurs et de matelots. Ce parti étoit extrême ; aussi ce malheureux chef se vit-il abandonné de ses principaux amis, entre autres de Cassius de Parme, l'un des meurtriers de César, et de son beau-père même, Scribonius Libon. Il n'en persista pas moins dans son projet ; mais, poursuivi par Titius, Furnius et Amyntas, réduit à manquer d'eau et de vivres, il offrit de se rendre à Furnius ou au prince galate, ne voulant point voir Titius, qu'il avoit autrefois reçu en Sicile, qui lui devoit de plus, en vertu du traité de Misène, son retour à Rome, et qu'il regardoit, non sans raison, comme un homme dangereux et comme un ingrat. Celui-ci commandoit en chef, et refusa la proposition. La nuit suivante, Pompée se déroba aux ennemis, et dirigea ses pas vers la mer, avec le projet désespéré de mettre le feu à la flotte ennemie ; mais ayant été poursuivi et atteint en Phrygie par Amyntas, il fut abandonné à peu près de tous ceux qui l'accompagnoient, et se rendit sans condition à ce prince, qui le 35.

35. remit au pouvoir de Titius. Il fut mené à Milet pour attendre les ordres d'Antoine : on l'y fit mourir. On ne sait pas bien précisément si c'est par l'ordre de ce triumvir; car dans les discordes civiles, il est assez reconnu qu'il se commet beaucoup de cruautés, qui ne sont ni commandées, ni même autorisées par les chefs. Ce dernier fils du grand Pompée avoit trente-neuf ans quand il termina une vie sans cesse agitée, et presque toujours malheureuse. Octave fit décerner de grands honneurs à son collègue pour la mort de Sextus, et célébrer des réjouissances publiques. Il est à présumer que bien peu de citoyens y prirent une part sincère, puisque Titius, l'auteur ou le complice du meurtre de cet infortuné, ayant donné dans la suite des jeux dans le théâtre de Pompée, fut chargé d'imprécations par le peuple, et réduit à sortir promptement d'un spectacle dont il faisoit tous les frais.

Cette fête, donnée par Octave, fait peu d'honneur à sa politique. Du reste, il continuoit de se gouverner avec sagesse; et, tandis que son rival perdoit du temps auprès de Cléopâtre, et compromettoit son armée dans des guerres lointaines et d'une utilité au moins douteuse, il se bornoit, lui, à des expéditions plus faciles, et néanmoins suffisantes pour

exercer et entretenir la valeur de ses troupes. 35.
Au moment où il alloit, pour la première fois, tourner contre l'étranger ses armes qu'il n'avoit encore employées que contre des concitoyens, il fut arrêté par une sédition. Les vétérans qu'il avoit licenciés en Sicile, se plaignoient de n'avoir encore reçu aucune récompense, et demandoient au moins du service : il en établit plusieurs dans la Gaule cisalpine : cette distinction augmenta encore la mutinerie des autres; Octave en fit mourir quelques uns, et désarma le reste. Après avoir sauvé ainsi l'honneur du commandement, il écouta les supplications, et craignant de jeter tant de braves soldats dans le parti d'Antoine, les reçut sous ses drapeaux.

Quand cet obstacle fut écarté, il partit pour réprimer quelques nations de l'Illyrie (1), qui, depuis la guerre entre César et Pompée, n'avoient cessé de commettre des hostilités. Une d'elles venoit récemment de s'avancer jusqu'aux murs d'Aquilée, et de piller Trieste, colonie romaine. Octave attaqua successivement les Japydes, les Pannoniens et les Dalmates. On assure qu'il y réfuta, par plus d'un trait de bravoure, les reproches de lâcheté

(1) Vaste contrée qui en contenoit plusieurs.

35. qui lui ont été faits par Antoine, et dont néanmoins l'impression est restée. Dans une occasion, il fut blessé assez considérablement d'un coup de pierre; dans une autre, voyant ses soldats hésiter à se porter contre l'ennemi, il les entraîna, en courant se placer aux premiers rangs avec un bouclier de simple fantassin, dont il s'étoit saisi. Enfin, au siége de Metulum, capitale des Japydes, ayant élevé une tour, de laquelle il avoit fait jeter, sur le mur ennemi, quatre ponts volans, construits avec trop de précipitation, trois se rompirent quand on voulut y passer, et personne n'osoit se hasarder sur le quatrième. Octave, accompagné d'Agrippa et de deux autres lieutenans-généraux, donna l'exemple; une si grande multitude se précipita sur ses pas, que ce pont se rompit comme les autres. Quelques uns furent tués, plusieurs grièvement blessés; le triumvir, entre autres, eut une jambe et les bras fort maltraités; néanmoins il se montra sur-le-champ au haut de la tour. Ces preuves de vaillance lui donnoient le droit de punir les lâches, et il en usa. Une cohorte ayant mal fait son devoir, il la fit décimer. Cette guerre, dans laquelle il ne périt d'autre homme un peu remarquable que Ménas, ce personnage inconstant, dont nous avons quel-

quefois parlé, exigea trois campagnes, et 35.
se termina en 33, par la soumission des Barbares.

Dans le même temps, un de ses officiers réprima les Salasses, qui occupoient le pays qu'on nomme aujourd'hui le Val-d'Aoste, dans le Piémont. Quelques années après (en 29), M. Crassus, fils puîné du triumvir, se signala contre les Mysiens, les Bastarnes, et autres peuples voisins du Danube, vers la Thrace. Il tua de sa main un des rois de ces nations belliqueuses. On ne lui décerna pas néanmoins l'honneur des dépouilles opimes, soit que sa qualité de lieutenant d'Octave fût regardée comme un titre d'exclusion, l'usage ne les accordant qu'au général en chef, soit parce que le triumvir n'auroit pas vu sans envie un autre jouir d'une distinction si rare, et que lui-même n'avoit point méritée. Ce dernier motif pourroit bien être le véritable, puisque le vainqueur obtint le triomphe qui étoit réservé aussi au général commandant, et que d'ailleurs, comme nous l'avons déjà observé, ce titre sembloit appartenir à celui qui dirigeoit les armées d'un triumvir.

Dans un des combats qu'Octave livra aux Mysiens, tandis qu'il rangeoit son armée, un de leurs principaux officiers s'avançant vers

35. elle, cria : « Qui êtes-vous ? » On lui répondit : « Les Romains, maîtres des nations. » « Avant » de pouvoir prendre ce titre, réplique le » Mysien, il faut nous vaincre. » Cette fierté, qui paroissoit annoncer une résolution déterminée, céda cependant à un frivole épouvantail : un centurion s'avisa de mettre sur son casque un petit brasier qui jetoit de la flamme ; les Barbares effrayés crurent avoir affaire à un monstre qui vomissoit le feu, et prirent la fuite.

Si les exploits militaires d'Octave et de ses lieutenans ne furent pas très-remarquables, son administration civile, depuis l'absence d'Antoine, lui fit le plus grand honneur; et il le dut à Agrippa et à Mécène ; principalement au premier, qui sembloit n'avoir d'autre pensée que l'élévation d'Octave, et sacrifioit tout à cette vue. Le gouvernement triumviral absorbant la puissance publique, avoit ôté leur lustre aux charges de l'Etat, à l'édilité notamment qui imposoit la nécessité d'une prodigieuse dépense ; en sorte que l'année 36 n'avoit point eu d'édile, personne ne voulant d'une magistrature ruineuse, à laquelle n'étoit attachée aucune considération. Agrippa, qui avoit exercé le consulat, ne dédaigna point l'édilité, emploi bien inférieur, mais

dont les fonctions convenoient singulièrement 35.
au désir qu'il avoit de faire aimer le gouvernement du jeune triumvir. Il répara tous les édifices publics, en construisit de nouveaux, rétablit les aqueducs, et en créa un qu'il conduisit à travers un espace de cinq lieues, et auquel il donna le nom de Jules, fit sept cents abreuvoirs, cent cinq fontaines, et d'autres ouvrages encore, tous décorés avec goût et avec somptuosité, ornés de trois cents statues et de quatre cents colonnes de marbre. Il auroit souhaité que tout ce qui existoit à Rome de statues et de tableaux eût été placé dans des monumens publics, et prononça sur ce sujet un discours, dont Pline l'ancien a fait un pompeux éloge, et dans lequel il disoit qu'une idée aussi noble étoit digne du plus grand des citoyens. Nous avons déjà parlé de la magnificence des égouts de Rome. Le temps les avoit encombrés; l'édile forma comme sept rivières pour les déblayer; et, quand cette opération fut terminée, il les parcourut lui-même en bateau, jusqu'à leur embouchure dans le Tibre.

La dépense qu'il fit pour les jeux, et les largesses qu'il prodigua au peuple pendant ces fêtes, ne peuvent se calculer; elles durèrent cinquante-neuf jours. Ce n'est pas tout : pen-

35. dant l'année entière, il ouvrit et entretint à ses frais cent soixante-dix bains. Des provisions de toute espèce furent livrées au pillage de la multitude; et du haut du théâtre, l'édile jeta des billets contenant, au profit de ceux qui pouvoient s'en saisir, des largesses de divers genres. Parmi les spectacles qu'Agrippa offrit aux Romains, on distingua celui de la course, qu'on appeloit Troyenne, parce qu'on le supposoit venu de Troie. Octave, qui prétendoit tirer son origine d'un des héros de cette ville fameuse, en fut flatté. Non moins attentif à la sûreté qu'aux plaisirs du public, Agrippa fit observer une exacte police : il chassa de Rome les astrologues et les magiciens, qui se faisoient un revenu de la crédulité du peuple.

Mécène et lui furent les principaux instrumens de la haute fortune du jeune César. Il avoit en eux une confiance si absolue, qu'il fit faire deux cachets semblables, dont l'un étoit à leur disposition, afin qu'ils pussent l'apposer à tous les ordres qu'ils jugeroient à propos de donner en son nom. C'étoit particulièrement Mécène qui régloit les affaires de la ville et de l'Italie, sous le titre de préfet de Rome, charge créée pour lui. Il maintint le calme en des temps très-orageux, quoique

la guerre le contraignît souvent d'imposer des 35.
taxes qui mécontentoient le peuple. Le sénat, en reconnoissance d'un repos, dont le principal mérite est communément attribué à celui qui commande, ou par un sentiment de flatterie dont il avoit déjà contracté l'habitude, voulut honorer la famille d'Octave, et décerna des statues à sa femme et à sa sœur. Le jeune César, de son côté, pour fixer de plus en plus les regards sur sa maison, employa le butin fait sur les Dalmates à la construction d'un portique, auquel il donna le nom d'Octavie; et, afin d'augmenter le nombre de ses créatures, il fit, à l'exemple de César, de nouveaux patriciens. Cette création avoit, à la vérité, un motif plausible : c'étoit de remplir les vides produits par l'extinction de plusieurs familles patriciennes, triste suite de tant de guerres civiles.

Antoine tenoit une conduite bien différente de celle d'Octave : il oublioit sa gloire et même la bonne foi, qui en général le caractérisoit. Il n'eût cependant tenu qu'à lui de réparer les disgrâces qu'il avoit essuyées dans la campagne précédente; car le partage de quelques dépouilles des Romains avoit déjà causé de la division entre ses ennemis, le roi des Parthes et celui des Mèdes, et ce dernier recherchoit

35. son alliance. Ce monarque et le triumvir étoient également irrités contre Artabaze, roi d'Arménie. Le premier le regardoit comme l'auteur de la guerre que lui avoit faite Antoine, qui, de son côté, n'avoit pu oublier l'abandon qu'il en avoit éprouvé; il fut donc résolu entre eux d'attaquer d'abord le prince arménien; mais le Romain avoit peine à s'arracher des bras de Cléopâtre, et l'expédition ne commença que l'année suivante.

34. Antoine quitta l'Egypte au printemps, et mena ses troupes en Arménie; mais il s'y fit précéder par des députés, pour engager Artabaze à le venir joindre, et chercha même à le tromper par des promesses et des démonstrations d'amitié. Le roi, qui ne pouvoit se dissimuler ses torts, et qui les aggravoit même par la négociation secrète qu'il entretenoit en ce moment avec Octave, ne se fioit point aux caresses d'Antoine, et alléguoit des prétextes pour éluder ses instances; mais le triumvir les appuya par la force, en s'approchant d'Artaxate, capitale de l'Arménie. Le prince alors se rendit dans le camp romain, et s'en repentit aussitôt, car il y fut arrêté; on colora cette violence du motif le plus ridicule : Antoine dit qu'ayant besoin d'argent, il vouloit que les trésors du roi, répartis en différens châteaux,

lui fussent livrés, et qu'il ne pouvoit les arracher à ceux qui en avoient la garde, qu'en les exigeant pour prix de la rançon du prince. Artabaze, mené successivement sous les murs de ses diverses forteresses, ordonna d'en ouvrir les portes : on refusa d'obéir à des ordres si manifestement extorqués. Les Arméniens voyant leur roi captif, donnèrent la couronne à son fils aîné, Artaxias. Antoine alors renonçant à la feinte, fit charger Artabaze de chaînes, et voulut qu'elles fussent d'argent : distinction frivole ou dérisoire. La guerre qui suivit cette violence ne fut pas longue; le nouveau roi, vaincu dans une bataille, se retira chez les Parthes, et ses Etats subirent le joug des Romains. Antoine borna, pour cette année, ses exploits à la conquête de l'Arménie, et se contenta de resserrer son alliance avec le roi des Mèdes, par un mariage arrêté entre un de ses fils, né de Cléopâtre, et la fille de ce prince, puis retourna promptement en Egypte.

34.

Il y célébra un triomphe, pour des exploits qui lui faisoient assez peu d'honneur. Dédaignant l'usage invariable qui réservoit cette pompe à la seule ville de Rome, il en voulut faire hommage à Cléopâtre. Artabaze, lié avec des chaînes d'or, sa famille, plusieurs des

34. grands de son royaume, furent traînés aux pieds de cette reine; l'intention du triumvir étoit qu'ils se prosternassent devant elle. On ne put jamais les contraindre à cette indignité. Antoine, aveuglé par sa fatale passion, trouva mauvais qu'on refusât de fléchir le genou devant sa maîtresse, et fit ramener le roi en prison.

33. Après ce honteux triomphe, il alla en Syrie, dans le dessein de porter la guerre chez les Parthes. Cléopâtre l'accompagnoit; mais ils reçurent, en arrivant, une fâcheuse nouvelle: Octavie, ne pouvant plus supporter la préférence que son époux accordoit à sa rivale, partit de Rome pour le rejoindre, et venoit avec une infinité de présens pour les amis et les principaux officiers d'Antoine, des chevaux et des mulets pour les bagages, des habits pour les troupes, une grande quantité d'argent pour aider à payer leur solde, et deux mille hommes d'élite, richement équipés, qu'Octave lui envoyoit pour sa garde. L'adroite Cléopâtre, voyant son amant sensible au noble procédé d'Octavie, affecta pour lui plus de passion qu'elle n'en ressentoit probablement, parut plongée dans la plus profonde douleur, employa les manéges de la coquetterie la plus raffinée, fit insinuer au crédule Antoine qu'elle

succomberoit infailliblement à sa tristesse, s'il 33.
l'abandonnoit. Dupe de tous ces artifices, il écrivit à Octavie de ne pas s'avancer au-delà d'Athènes, où elle étoit déjà, et s'excusa même de recevoir ce qu'elle lui destinoit. Non content d'avoir sacrifié sa femme à sa maîtresse, il abandonna encore pour elle ses projets contre les Parthes, ou du moins en différa l'exécution, malgré les arrangemens qu'il avoit pris avec le roi des Mèdes, et retourna en Egypte, de crainte que son absence ne causât la mort à Cléopâtre.

Octavie revint à Rome, et, malgré les conseils de son frère, ne quitta point la maison de son mari, ne cessa d'y veiller, non seulement à l'éducation des enfans qu'elle avoit d'Antoine, mais à celle des enfans du précédent mariage de son époux, et d'accueillir et de recommander ses amis à Octave, lorsque leurs affaires les appeloient à la ville. Cette générosité, contre son intention, nuisoit à son volage époux : plus elle faisoit paroître de grandeur d'âme, plus elle excitoit d'intérêt pour elle, et d'indignation contre l'auteur de son infortune. Celui-ci acheva d'aigrir tous les esprits, par une extravagance opposée aux droits, aux mœurs, aux usages de Rome, et en mettant le comble à ses torts envers l'es-

33. timable Octavie : dans une assemblée solennelle, tenue à Alexandrie, ayant pris le sceptre et ceint le diadème, il reconnut Cléopâtre pour son épouse, la proclama reine d'Egypte et de plusieurs autres Etats, conjointement avec Césarion, qu'il déclara être un fils légitime de César, donna divers royaumes, entre autres celui des Parthes, qu'il se flattoit de conquérir, à deux fils jumeaux qu'il avoit de l'Egyptienne, et perdit le sens au point d'envoyer le procès-verbal de cette séance aux consuls romains.

32. Ces magistrats étant ses amis, cachèrent ce monument de folie ; mais Octave, instruit de ce qui s'étoit passé, en fit part au sénat et au peuple : il ne laissoit échapper aucune occasion de déprimer son collègue ; il étoit piqué d'ailleurs des honneurs rendus à Césarion, qu'Antoine sembloit lui opposer comme un concurrent à la qualité de fils et d'héritier de César. Quant à ce qui intéressoit le public, une reine reconnue pour épouse par un général romain, le titre de roi attribué à leurs enfans (deux choses également contraires aux maximes des Romains, qui, depuis si longtemps, avoient en horreur ces alliances et ces noms), de grandes provinces démembrées de l'Empire en faveur de Cléopâtre et de ses fils,

un triomphe célébré hors de Rome, tous ces 32.
torts ouvroient le plus vaste champ aux déclamations, et même aux justes plaintes d'Octave; il en tira le plus grand parti. Antoine récrimina, accabla son adversaire de reproches, l'attaqua dans son honneur, dans sa conduite, et porta même au sénat des plaintes en forme contre lui : le premier article concernoit la Sicile ajoutée par Octave, de son propre chef, au lot qu'il possédoit; le second étoit relatif à la déposition de Lépide, et à la liberté qu'avoit prise le jeune César, de s'approprier sa dépouille entière; enfin, Antoine se plaignoit que ses soldats n'eussent obtenu aucune portion des terres distribuées en Italie par son beau-frère, qui les avoit toutes données aux siens. Le jeune César répondoit d'abord que Lépide avoit mérité son sort, par une injuste ambition; ensuite, qu'il partageroit avec Antoine les Etats dont il avoit agrandi son département, lorsque ce dernier lui feroit part de ses conquêtes; et, quant à la distribution des terres faites à ses troupes, il disoit, avec une insultante ironie, que celles de son collègue trouveroient une abondante compensation dans l'Arménie et la Médie, subjuguées par leur courage.

Les deux triumvirs, comme on voit, ne

32. cherchoient qu'à se décrier mutuellement : Antoine tendit un piége à son rival pour tâcher de soulever contre lui l'opinion publique : il écrivit au sénat qu'il étoit résolu d'abdiquer une magistrature trop absolue pour un Etat républicain (1). Il n'en avoit certainement pas le projet, mais il trouvoit dans cette déclaration le double avantage de plaire aux Romains et d'enlever leur bienveillance à Octave ; du moins il s'en flattoit : car son rival résidant à Rome, devoit naturellement être le premier requis de se démettre, et ne pouvoit y consentir sans compromettre sa puissance, ni s'y refuser sans encourir une extrême défaveur. Mais Antoine avoit affaire à un politique consommé qui sut éluder la proposition sans tomber dans aucun de ces inconvéniens; Octave demanda qu'il vînt faire son abdication à Rome. La demande, sous un certain rapport, sembloit assez juste, puisque dans la position hostile où ils se trouvoient l'un à l'égard de l'autre, il n'y avoit de sûreté pour aucun à renoncer au pouvoir triumviral, s'ils n'y renonçoient de concert, et au même instant;

---

(1) Cette déclaration suppose que le second triumvirat avoit été renouvelé ; car il étoit expiré l'année précédente.

et la capitale de l'Empire étoit sans doute le 32
lieu le plus convenable pour un acte de cette importance : le blâme restoit tout entier à Marc-Antoine, s'il rejetoit le moyen proposé par son collègue, et il n'étoit pas assez insensé pour venir désarmé à Rome où son rival étoit le maître.

Cette discussion entre les triumvirs donna lieu à de violentes altercations dans le sénat. Antoine y avoit un parti puissant, à la tête duquel étoient les deux consuls Domitius et Sosius. Octave étant prévenu que le dernier devoit parler contre lui, s'absenta pour n'être pas obligé de répondre le même jour; mais il avoit dans l'assemblée un tribun du peuple prêt à s'opposer aux décrets qu'on voudroit rendre contre lui. Sosius, comme on le lui avoit dit, osa censurer sa conduite, détailler les injustices qu'il avoit commises, à l'égard d'Antoine, et conclut à ce que le sénat en exigeât la réparation. A l'assemblée suivante, Octave, accompagné d'un grand nombre d'amis armés de poignards cachés, vint se placer entre les deux consuls, et après une apologie de sa conduite, invectiva contre Antoine et même contre Sosius, et les accusa de plusieurs attentats contre la république. Son discours ne produisant aucun effet, il assigna un jour pour

32. lire des pièces qu'il prétendoit convaincantes. Les consuls, ne se sentant pas en état de lui résister, n'attendirent pas cette lecture, et, suivis de plusieurs membres du sénat, partirent secrètement pour se rendre près d'Antoine. Octave n'en fut pas fâché; il ne se soucioit nullement, lorsqu'il quitteroit la ville pour combattre son rival, d'y laisser les amis de ce dernier. Il déclara donc que tous ceux qui voudroient l'aller joindre en étoient les maîtres : presque tous ses partisans profitèrent de la permission. Pollion voulut être neutre dans cette querelle; Octave lui ayant proposé dans la suite de l'accompagner à la guerre, il refusa de prendre les armes contre un homme qui avoit été son bienfaiteur, et répondit : « J'ai » plus rendu de services à Antoine que je n'en » ai reçu, mais ses bienfaits à mon égard sont » plus connus : je me résigne à devenir la » proie du vainqueur. »

Les autres amis de ce triumvir le trouvèrent à Ephèse. Il s'étoit d'abord transporté de Syrie en Arménie, pour se concerter avec le roi des Mèdes sur la guerre qu'il se proposoit de recommencer contre les Parthes; là il reçut des nouvelles de Rome qui lui annonçoient une rupture inévitable avec Octave; dès lors il ne s'occupa plus que de cet objet : il donna

seulement du secours à son allié pour com- 32.
battre l'ennemi commun, et en emprunta de lui pour soutenir sa querelle contre Octave. Cet échange de troupes devint fatal au prince mède. Avec l'aide qu'il avoit reçue, il gagna d'abord, il est vrai, une bataille sur les Parthes et l'Arménien Artaxias qu'ils protégeoient; mais Antoine ayant dans la suite retiré ses soldats, sans renvoyer ceux qu'on lui avoit prêtés, son allié affoibli, fut vaincu et fait prisonnier. Ses Etats tombèrent au pouvoir des Parthes, et Artaxias rentra en possession de l'Arménie.

Après s'être séparé de son malheureux allié, Antoine se rendit à Ephèse, où Cléopâtre le rejoignit. Domitius, en y arrivant, lui conseilla de la renvoyer en Egypte; outre que son avis étoit d'un très-grand poids, attendu l'importance du personnage qui le donnoit, il servoit ici d'organe à tous ceux qui avoient un véritable attachement pour le triumvir. La reine, craignant qu'il ne fût écouté, gagna Canidius Crassus, qui avoit la confiance intime de son amant, et le commandement de ses troupes de terre. Ce lâche et perfide général étala aux yeux du triumvir les secours immenses que lui fournissoit Cléopâtre : une belle flotte, vingt mille talens, des vivres pour toute l'ar-

32. mée tant que dureroit la guerre ; il fit valoir encore l'expérience que lui avoit acquise un règne de plusieurs années. Ces méchantes raisons, que la foiblesse d'Antoine lui fit trouver bonnes, l'emportèrent sur des conseils dictés par la sagesse. Tandis que dans une grande partie de l'univers tout étoit en mouvement pour envoyer à Ephèse des troupes et des subsistances, l'île de Samos, où Antoine alla se confiner avec la reine, se remplissoit de musiciens et d'histrions, et le triumvir oublioit l'empire du monde pour une courtisane couronnée. De Samos, les deux amans vinrent à Athènes, où les mêmes amusemens occupèrent leurs loisirs, et où les cajoleries de Cléopâtre obtinrent les hommages que cette ville avoit rendus au mérite d'Octavie. Ce fut en ce temps qu'Antoine renonça en forme à son mariage avec la sœur d'Octave, à laquelle il ordonna de sortir de sa maison. Les Romains voyant qu'elle ne le cédoit à sa rivale ni pour la jeunesse, ni pour la beauté, sans parler de sa vertu qui n'admettoit point de comparaison, ne pouvoient concevoir un si fatal aveuglement. Ce ne fut pas la seule faute que la passion fit commettre à son mari ; car le temps qu'il donnoit à ses plaisirs étoit extrêmement précieux pour lui, et il laissoit imprudemment

échapper l'occasion de vaincre, qu'on ne retrouve pas toujours. 32.

En effet, son ennemi, n'étant pas prêt, craignoit beaucoup d'être attaqué pendant cette campagne, et l'appréhendoit d'autant plus, que les taxes qu'il étoit forcé de lever sur l'Italie y excitoient de grands murmures. Tout le monde payoit le quart de son revenu, et les affranchis bien davantage : on exigeoit le huitième de leurs biens-fonds. Il fallut employer les soldats pour percevoir des impôts si exorbitans, et réprimer les émeutes. Si Antoine se fût montré dans ces circonstances avec des forces respectables, il eût pu triompher de son rival ; mais il laissa le temps à Octave d'achever ses préparatifs, de se réconcilier les esprits, et même de les aigrir contre lui. Un illustre transfuge qui vint alors au jeune César, et qu'il reçut avec joie, le servit beaucoup pour ce dernier objet : c'étoit Plancus, qui avoit été long-temps dans l'intimité de son adversaire, et qui le quitta, parce qu'il en avoit été froidement traité à cause de ses rapines manifestes. Il amenoit avec lui son neveu Titius, meurtrier de Sextus Pompée. Octave fut ravi de trouver en eux des accusateurs de son ennemi ; car, suivant la pratique des traîtres, qui invectivent communément

32. contre le parti qu'ils désertent, ils accablèrent Antoine devant le sénat des plus atroces imputations. Un ancien préteur, nommé Coponius, indigné de cette bassesse, dit à Plancus : « Il faut qu'Antoine ait commis bien des » crimes la veille du jour où tu l'as aban- » donné ! » Ce même Plancus et son neveu Titius, rendirent encore, dit-on, à Marc-Antoine un mauvais office, qu'on pourroit appeler une perfidie : ils avoient signé son testament comme témoins, et révélèrent à Octave les clauses qu'il contenoit. Cet acte étoit déposé dans le temple de Vesta. Le jeune triumvir contraignit les prêtresses de cette déesse à le lui livrer, et en lut au sénat et au peuple les articles qu'il savoit devoir les choquer. C'étoit la confirmation de ce qu'Antoine avoit proclamé en faveur de Cléopâtre et de ses trois fils. Les Romains, ajoute-t-on, furent encore plus offensés d'une clause qui portoit que, s'il mouroit à Rome, son corps, après y avoir reçu les honneurs accoutumés, seroit transporté en Egypte, pour être enseveli des mains de la reine. Plusieurs trouvèrent étrange qu'on voulût rendre un citoyen responsable des volontés qu'il avoit déposées dans un monument secret, pour n'être exécutées qu'après sa mort. Quelques auteurs

ont pensé qu'Octave avoit supposé ce testa- 32.
ment pour rendre son rival odieux, ce qui rejetteroit tout le blâme sur lui, et disculperoit les transfuges du reproche d'infidélité sur ce point.

Les amis d'Antoine, voyant les dispositions des esprits à son égard, n'employèrent pour lui près du peuple que les supplications; et l'un d'eux, Geminius, partit pour conjurer ce triumvir imprudent de ne pas s'exposer plus long-temps à être destitué avec ignominie, et déclaré ennemi public. Cléopâtre devina l'objet de sa mission, ou en fut instruite, et, le regardant comme un envoyé d'Octavie, l'accabla de railleries insultantes et d'humiliations. Il surmonta ces dégoûts, attendant une audience où il pût parler en liberté; mais ayant été sommé dans un repas de s'expliquer, il dit : « Les objets qui m'a-» mènent ne sont pas de nature à être traités » à table; il en est un cependant sur lequel » je puis m'ouvrir partout : c'est que nos af-» faires iront beaucoup mieux si Cléopâtre » retourne en Egypte. » Antoine s'offensa de cette franchise, et la reine, hors d'elle-même, dit avec insolence au véridique Geminius : « Tu as bien fait d'avouer la vérité, sans » attendre à y être contraint par les tortures. »

32. Celui-ci, effrayé de la repartie, ne tarda pas à s'enfuir; quelques autres quittèrent aussi cette cour, ne pouvant souffrir l'impertinence avec laquelle les flatteurs de la reine les outrageoient à chaque instant. Tous ces déserteurs ne méritoient pas d'être regrettés : il en étoit un, Dellius, que Messala nommoit voltigeur de guerres civiles (*desultorem bellorum civilium*). Sénèque le père dit qu'il avoit été amoureux de Cléopâtre, et qu'il existoit des lettres galantes par lui écrites à la princesse.

Ces nouveaux déserteurs et les anciens adversaires d'Antoine concouroient également à le décrier dans la ville. Il est vrai qu'il fournissoit la plus ample matière à leurs discours. Asservi en esclave aux volontés de Cléopâtre, il lui permettoit tout : elle osoit se promettre l'empire de Rome, et jurer par les lois qu'elle dicteroit, disoit-elle, à l'univers du haut du Capitole. Elle avoit une garde romaine dont les soldats portoient son nom sur leurs boucliers. Octave en concluoit que si le sort se déclaroit pour son concurrent, il asserviroit les Romains à cette princesse, et transféreroit le siége de l'Empire dans la capitale de l'Egypte. Antoine, à la vérité, sembloit oublier qu'il fût né Romain. On le voyoit souvent sur un trône d'or, vêtu comme les princes

orientaux, couvert de pourpre et de diamans, avec un sabre médois, et même, s'il faut en croire Florus, avec les ornemens royaux. Il avoit aboli le nom de *prétoire*, qui désignoit le quartier du général dans le camp, ou la demeure du souverain magistrat dans la province, pour lui substituer un terme grec qui exprimoit une tente ou habitation royale, comme s'il eût cédé le commandement à la reine. Enfin, Cléopâtre prenant dans ses tableaux, dans ses statues et même sur sa personne, les attributs d'Isis, Antoine se faisoit peindre à côté d'elle, ou sculpter avec les symboles d'Osiris (1). 32.

Octave, profitant de toutes ces fautes, obtint un plébiscite qui privoit son collègue de la puissance triumvirale. Il ne le fit point déclarer ennemi public, sans doute parce qu'une telle condamnation eût enveloppé une foule d'illustres personnages amis de son beau-frère, et que le jeune César vouloit attirer à lui. Cependant, il publia une proclamation par laquelle ils étoient sommés d'abandonner son parti. On déclara la guerre, non à ce triumvir, mais à Cléopâtre seule; et dans le

---

(1) Les Egyptiens adoroient le soleil et la lune sous les noms d'Osiris et d'Isis.

32. discours que prononça Octave à ce sujet, il dit qu'Antoine, entraîné par une espèce d'enchantement à la suite d'une femme, n'étoit plus à lui, et que les chefs de la guerre contre les Romains seroient deux eunuques du palais d'Alexandrie, et deux femmes de Cléopâtre qui gouvernoient cette cour. La feinte modération et la fausse pitié du jeune César irritèrent son rival au suprême degré : il demanda un nouveau serment à ses troupes, et jura solennellement à leur tête qu'il ne feroit avec lui ni paix ni trève, ajoutant que deux mois après la victoire, il abdiqueroit le triumvirat. Dans l'autre parti, l'animosité n'étoit pas moins grande : l'Italie prit le ciel à témoin de l'engagement qu'elle contractoit avec Octave. Des deux côtés l'année se passa en préparatifs. Vers l'automne, Antoine se rendit à l'île de Corcyre ; mais bientôt il se retira vers le Péloponèse, y distribua ses troupes, et alla passer l'hiver à Patras.

31. Les Romains n'avoient pas encore vu sur pied autant de forces que celles qui s'apprêtoient à en venir aux mains. L'Empire s'ébranla tout entier : c'étoit une lutte terrible entre l'Occident et l'Orient. L'avantage du nombre par terre et par mer étoit du côté d'Antoine ; mais son ennemi avoit de meilleurs vaisseaux.

On commença de part et d'autre par des défis. 31.
Pendant que la flotte d'Octave étoit encore à Brindes et à Tarente, il fit proposer à son compétiteur de vider le différent en Italie, offrant de lui laisser le passage libre, et, si ce parti n'étoit pas accepté, il demandoit qu'on lui accordât la même facilité de passer en Epire. Antoine se moqua de ces deux propositions, et demanda quel seroit le juge, si les clauses de cet arrangement n'étoient pas observées. Cependant, pour ne point paroître craindre un ennemi auquel il n'avoit jamais accordé le mérite du courage, il proposa un combat singulier, ou une bataille rangée dans la plaine de Pharsale. Ces démarches n'avoient probablement pour objet, des deux côtés, que d'encourager le soldat.

Il fallut donc s'occuper d'autres mesures plus sérieuses : dès le commencement de la belle saison, Octave rassembla ses troupes à Brindes et dans le voisinage ; il y réunit encore les hommes les plus considérables, soit du sénat, soit de l'ordre des chevaliers, pour mieux s'assurer de leur fidélité, en les tenant près de sa personne, et pour montrer à l'univers les chefs de la nation s'intéressant à sa cause. Il détacha d'abord une flotte sous le commandement d'Agrippa, pour inquiéter

31. l'ennemi. Ce brave amiral emporta de vive force une place considérable du Péloponèse, et prit un grand convoi de vivres qui venoit de la Syrie et de l'Egypte. Après cette heureuse expédition, il rejoignit Octave, qui partit aussitôt avec toutes ses forces, et couvrit la mer Ionienne d'une multitude innombrable de bâtimens de transport chargés de quatre-vingt-douze mille hommes, sans parler de deux cent cinquante vaisseaux de guerre. L'armée de terre débarqua au pied des monts Cérauniens, avec ordre de défiler jusqu'au golfe d'Ambracie. Octave, avec l'armée navale, se rendit au promontoire d'Actium; il pensa surprendre la flotte ennemie qui mouilloit dans la rade et se trouvoit en fort mauvais état : les équipages en étoient incomplets et mal composés, les rameurs et les matelots, la plupart enlevés de force dans la Grèce, n'avoient aucune expérience, et voyoient la mer pour la première fois, ils périssoient journellement de maladie et de misère. On prétend que le général en étant prévenu, répondit : « Qu'on ait soin des rames; tant » qu'il y aura des hommes dans la Grèce, les » rameurs ne manqueront pas. » Le mot est cruel, s'il est vrai. Antoine se tira d'affaire par une grande présence d'esprit; il n'avoit

que très-peu de troupes sur sa flotte : pour 31.
tromper l'ennemi, auquel il étoit hors d'état de résister, il arma les rameurs, et les plaça sur les ponts ; en même temps, il fit suspendre les rames de manière qu'on eût cru que personne ne manquoit à la chiourme. Octave crut qu'on étoit en état de le bien recevoir, et se retira.

Il établit son camp sur la côte septentrionale du golfe d'Ambracie. Antoine occupoit les deux pointes qui dominent l'entrée du golfe. Ses vaisseaux en gardoient l'embouchure ; en sorte qu'il étoit le maître d'entrer dans le port, ou d'en sortir à sa volonté. Son camp, étendu dans la plaine au-dessous d'Actium, étoit séparé par la largeur du golfe de celui de son adversaire. Ce dernier ne put réussir à engager une bataille, et l'offrit en vain. Antoine ne se livra qu'à des escarmouches peu importantes, parce que toutes ses troupes n'étoient pas arrivées ; lorsqu'il les eut réunies, il passa du côté qu'occupoit Octave, et y dressa un camp, laissant néanmoins ses principales forces dans celui qu'il avoit auprès d'Actium. Son rival alors ne témoigna plus aucun empressement de combattre ; mais il fit agir divers détachemens par terre et par mer, pour tâcher de tirer l'ennemi

31. des postes qu'il occupoit. Agrippa commandant une forte escadre, prit Leucade, Patras et Corinthe. Ces succès ébranlèrent la fidélité de quelques partisans d'Antoine. Amyntas, roi des Galates, qui lui devoit le trône, et le roi de Paphlagonie quittèrent son camp pour passer dans celui de son adversaire. Aucune défection ne lui fut aussi sensible que celle de Domitius. C'étoit de tous ses amis le plus distingué par sa naissance, son rang et son mérite. Il n'avoit jamais pu se résoudre à faire la cour à Cléopâtre, et il étoit le seul qui, en parlant à cette princesse, ne lui avoit jamais donné aucune qualification : aussi essuya-t-il de sa part mille désagrémens journaliers. Le dépit qu'il en conçut, et peut-être des motifs plus importans lui firent préférer le parti opposé. Antoine, naturellement généreux, en usa noblement à son égard : il lui renvoya tout ce qu'il n'avoit pu emporter dans sa fuite. Cet illustre transfuge mourut peu après. Sa désertion en entraîna plusieurs autres; leur fréquence aigrit l'esprit d'Antoine. Sur des soupçons d'infidélité il fit périr dans les tourmens un prince arabe nommé Jamblichus, et livra un sénateur à des soldats, qui le déchirèrent comme des bêtes féroces. Il alla même jusqu'à témoigner des craintes de poi-

son de la part de Cléopâtre; mais elle l'en 31.
guérit par un moyen très-extraordinaire, en lui prouvant que, malgré les précautions outrageantes qu'il prenoit pour se garantir du danger, il ne tenoit qu'à elle de le faire périr.

Il éprouva quelques nouveaux échecs qui augmentèrent ses inquiétudes : Sosius engagea un combat naval, et fut battu. Antoine ne fut pas plus heureux dans une rencontre de cavalerie, où il se trouvoit en personne; enfin il pensa être enlevé : il se tenoit dans son nouveau camp près de l'ennemi, et souvent il passoit sans trop de précaution à sa flotte, se fiant sur les lignes palissadées qu'il avoit établies jusqu'au port; Octave plaça sur sa route une embuscade qui ne le manqua que d'un instant. Cette aventure le fit retourner à ses anciens retranchemens. Là, voyant ses affaires dépérir de jour en jour, et la disette le menacer, il tint un grand conseil pour délibérer sur le parti le plus convenable. Il s'agissoit de savoir si l'on devoit combattre par terre ou par mer; il ne sembloit pas qu'on dût balancer. Les légions d'Antoine étoient accoutumées à vaincre, et sa flotte mal équipée n'avoit réussi dans aucune action. Canidius même, à l'approche du danger, oubliant son rôle de flatteur, lui conseilla de renvoyer

31. Cléopâtre, et de se retirer dans la Macédoine ou la Thrace, pour vider la querelle en pleine campagne; il observoit que la flotte d'Octave s'étoit long-temps exercée contre Sextus, et qu'Antoine, qui avoit une si haute expérience dans les combats de terre, devoit en profiter, et ne pas risquer sur la mer une victoire qui ailleurs paroissoit infaillible. Mais Cléopâtre préféroit une bataille navale, afin de pouvoir fuir plus aisément, si l'on y étoit réduit; et comme elle régnoit en souveraine sur la volonté d'Antoine, son avis l'emporta. Ce général fit monter sur sa flotte vingt-deux mille hommes, et laissa le reste à terre. On raconte qu'un vieux centurion couvert de cicatrices dit au triumvir en s'embarquant: « Pourquoi » mettez-vous vos espérances dans un bois » fragile? Que les Egyptiens et les Phéniciens » se battent sur les flots; et laissez-nous sur la » terre, où nous sommes accoutumés à com» battre de pied ferme, déterminés à vaincre » ou à mourir. » Antoine lui fit un signe de tête qui pouvoit passer pour un remercîment du courage qu'il témoignoit; mais il ne suivit pas son conseil. Du côté d'Octave, Agrippa eut la principale direction de la bataille. Elle se donna près de l'embouchure du golfe d'Ambracie, et de la ville d'Actium, le 2 septembre,

et ne commença que vers midi. L'action avoit 31.
déjà duré quelque temps, lorsque Agrippa étendit sa gauche pour envelopper l'ennemi. Le commandant qui lui étoit opposé en fit autant pour prévenir son dessein, et en exécutant cette manœuvre se sépara peu à peu du centre où il se manifesta quelque trouble; cependant le combat se soutenoit; Cléopâtre le regardoit d'assez près. Bientôt saisie d'inquiétude ou d'épouvante, elle ordonne à sa galère de s'éloigner un peu; puis s'enfuit à toutes voiles vers le Péloponèse. Elle avoit pris d'avance ses précautions pour un tel événement; car ses navires étoient chargés de ses effets les plus précieux. La galère qui la portoit étant distinguée par la dorure et les voiles de pourpre, sa fuite fut remarquée de toute la flotte égyptienne, qui la suivit: elle étoit composée de soixante vaisseaux. Antoine affoibli par cette défection, perdit apparemment tout espoir de vaincre, et sembla même avoir perdu la raison; car ayant rejoint les fugitifs, au lieu de chercher à les ramener au combat, il s'enfuit avec eux, monta dans le navire de Cléopâtre; et, sans la voir ni lui parler, passa du côté de la proue, paroissant anéanti par la douleur, la honte et le désespoir. Cependant les siens, dont une très-petite

31. partie seulement connoissoit sa fuite, soutinrent encore le combat avec courage, et ne se rendirent que vers quatre heures après midi. Ils n'avoient perdu que cinq mille hommes. Agrippa eut, à juste titre, la principale gloire de cette bataille. Messala s'y distingua aussi; Octave lui en témoigna sa reconnoissance, et quelque surprise sur ce qu'ayant été un de ses plus ardens ennemis à Philippes, il lui avoit rendu ici d'importans services. Cet officier lui répondit : « Ne vous en étonnez » point; vous m'avez toujours vu dans le meil- » leur parti » : mot hardi et flatteur à la fois.

L'armée de terre, simple spectatrice du combat, étoit intacte et composée de dix-neuf légions d'une valeur invincible, sans compter douze mille chevaux. Elle refusa de croire que son général l'eût abandonnée, et s'attendoit à le voir reparoître incessamment. Dans cet espoir, elle demeura pendant plusieurs jours inaccessible aux offres que lui fit Octave pour l'engager à se rendre. Enfin, après ce temps, Canidius qui la commandoit, reçut du Ténare, où Antoine avoit relâché, un ordre de l'amener en Asie par la Macédoine. Elle se mit en marche; mais le commandant lui-même se retira pendant la nuit, et cette malheureuse armée, manquant de tout, et abandonnée de

ses chefs, se rangea sous les drapeaux de l'ennemi. 31.

Octave alors ne devoit, ce semble, avoir rien de plus pressé que de poursuivre le vaincu; mais il s'en falloit bien que son activité dans la guerre égalât celle de César. Il n'estimoit rien tant que la circonspection, et répétoit sans cesse ce proverbe grec : « Hâtez-vous » lentement. » Il prétendoit qu'un général prudent valoit mieux qu'un général intrépide. Peut-être crut-il, dans la circonstance actuelle, que la perte d'Antoine étoit infaillible, et qu'il seroit toujours maître de la consommer à l'instant où il voudroit s'en occuper. Après avoir rendu de solennelles actions de grâces à son dieu tutélaire, Apollon, honoré de tout temps sur le promontoire d'Actium, il tourna son attention vers cette multitude immense d'hommes armés qui l'entouroient, et divisa d'abord l'armée d'Antoine, licenciant les plus anciens soldats, et incorporant les autres parmi les siens; il ne conserva même pas en un seul corps toutes ses propres troupes, et fit passer en Italie ceux qui avoient achevé leur service; quant aux autres, la perspective d'un riche butin en Egypte, lui répondoit de leur fidélité; mais, n'étant pas encore en état de tenir les promesses faites à la nombreuse milice qu'il

31. avoit renvoyée en Italie, et connoissant son impatiente avidité, il craignoit qu'elle n'y excitât quelque trouble. Ce fut pour lui une raison de soulager cette contrée des impôts que la guerre l'avoit contraint d'y établir, afin que les vétérans n'y trouvassent pas de mécontens disposés à les appuyer dans leur mutinerie : il supprima toutes les nouvelles taxes, et cet adoucissement lui concilia les esprits.

On lui sut aussi quelque gré de ce qu'il ne renouvela pas les proscriptions; et quoiqu'il n'usât point de la clémence inouïe de son grand-oncle, on s'attendoit peut-être à plus de rigueur ou de cruauté de sa part. Les peuples et les princes qui avoient embrassé la cause de son compétiteur, furent cependant punis : les premiers par des amendes, et les autres par la perte de leurs Etats; un de ceux-ci subit même la mort : c'étoit le frère et en même temps l'accusateur de ce souverain arabe (Jamblichus) qu'Antoine avoit fait mourir. Le délateur avoit eu la dépouille de l'accusé pour récompense. Ce misérable, jugé indigne de pardon, ayant été retenu prisonnier, et mené en triomphe deux ans après, eut ensuite la tête coupée : quant aux Romains de quelque distinction qui avoient combattu pour Antoine, le vainqueur laissa la vie au plus grand

nombre. Parmi ceux qu'il égorgea, étoit un 31.
fils de ce fameux Curion qui avoit tant rendu de services à César, et qui avoit péri en combattant pour lui en Afrique; considérations qui auroient dû être pesées par Octave. Quelque temps après, se trouvant à Samos pour passer en Egypte, il tint une audience, dans laquelle il prononçoit, avec son conseil, sur le sort des prisonniers. Un Metellus, vieillard accablé de détresse autant que d'années, ayant une longue barbe et tout l'extérieur d'une grande infortune, est amené à ce tribunal où siégeoit son fils. Celui-ci, l'ayant reconnu, se précipite dans ses bras en jetant un cri, en versant un torrent de larmes, puis se retourne vers Octave, et lui dit : « Mon père a été votre » ennemi, et moi votre officier ; ou donnez-lui » sa grâce, ou accordez-moi celle de mourir » avec lui. » Le triumvir fit mettre le père en liberté. Sans être clément, il exerçoit alors des actes de clémence. Tous les chefs du parti républicain étoient exterminés, il n'avoit plus d'intérêt à verser du sang ; car il pouvoit espérer que les ennemis d'Antoine, accoutumés à servir un maître, en reconnoîtroient aisément un autre qui s'attacheroit à gagner leur affection et leur estime ; et dès lors sa conduite parut en général dirigée par ce désir.

31. Peu après la bataille d'Actium, il se rendit par mer à Athènes; et loin de punir la Grèce d'avoir secouru son ennemi, il adoucit les maux que lui avoit faits la guerre : ils étoient extrêmes; car on lui avoit enlevé hommes, vivres et bestiaux. On peut juger de l'oppression qu'elle avoit soufferte, par le traitement qu'éprouva la ville de Chéronée. Plutarque raconte que tous ses habitans avoient été contraints de porter jusqu'à Antycire, sur le golfe de Corinthe, une certaine quantité de blé. La seconde charge étoit sur leurs épaules lorsque la nouvelle de la bataille d'Actium arriva. Les agens et les soldats d'Antoine s'enfuirent alors promptement, ce qui mit fin à cette vexation cruelle. Octave n'eut pas de peine à faire préférer sa domination à un joug si tyrannique.

D'Athènes il passa dans l'Asie, et alloit à la poursuite d'Antoine, lorsqu'il apprit par des courriers, que lui dépêchèrent Mécène et Agrippa qui gouvernoient l'Italie en son nom, qu'il y avoit tout lieu de craindre une révolte de la part des vétérans. Ils lui mandoient que sa présence étoit indispensable pour les contenir.

30. Il s'embarqua dans la saison la plus rigoureuse, et ne gagna le port de Brindes qu'a-

près avoir essuyé deux tempêtes, qui lui firent 30.
courir de grands dangers. Il y trouva le sénat, l'ordre des chevaliers, tous les magistrats (1), enfin Rome entière, qui venoit rendre hommage à son maître. Son arrivée déconcerta les mutins, et un seul de ses regards, suivant Tacite, porta la terreur dans leur âme. Nous sommes cependant persuadés qu'il dut moins à son intrépidité qu'à son adresse ordinaire le succès qu'il eut dans cette périlleuse circonstance. Pour apaiser les murmures que faisoit naître la cupidité, il donna des terres aux plus âgés d'entre les soldats, en chassant les possesseurs, sous prétexte qu'ils avoient favorisé la reine d'Egypte. Quant à l'argent qu'il avoit promis, étant hors d'état de s'acquitter en ce moment, il mit en vente ses biens et ceux de ses principaux amis : personne ne fut assez hardi pour en acquérir la moindre portion, et il fit valoir près de l'armée cette démarche, comme une preuve de sa bonne volonté, et comme une raison d'attendre qu'il se fût saisi des richesses de Cléopâtre déjà confisquées. Il réduisit par là les mutins au silence. Cet incident ne l'arrêta que trente jours, et il repartit

(1) A l'exception de quatre qu'un décret retint à la ville pour y maintenir le bon ordre.

30. dans le dessein d'accabler promptement son rival.

Cet infortuné, peu après être monté dans la galère de Cléopâtre, s'aperçut qu'il étoit poursuivi par quelques vaisseaux de la flotte d'Octave. Il revira de bord, et leur présenta la proue. Tous s'écartèrent, à l'exception d'un seul, dont il vit le capitaine s'apprêtant à lui lancer sa pique. « Qui es-tu, lui cria le général » fugitif, et pourquoi t'obstines-tu à pour- » suivre Antoine ? » Le capitaine répondit : « Je suis Euryclès, Lacédémonien, qui cher- » che à venger sur toi la mort de son père. » Le triumvir, à la vérité, l'avoit fait mourir, mais c'étoit pour cause de vol et de brigandage, et ce n'étoit pas ici le cas d'une vengeance légitime. Le Lacédémonien, au reste, malgré sa menace, se détourna, se jeta sur une autre galère et sur un navire chargé de meubles précieux, s'empara de l'un et de l'autre, et se retira. Antoine rentra dans sa chambre, se replongea dans ses sombres réflexions, et resta seul pendant trois jours, sans entrevoir même la reine d'Egypte. Mais après ce temps, lorsqu'ils furent arrivés à Ténare, les femmes de la reine réconcilièrent les deux époux. Là ils furent joints par quelques amis, qui leur apprirent que l'armée de terre paroissoit se

maintenir dans la fidélité. Ce fut alors que, ra- 30.
nimé par cette nouvelle, Antoine manda ses légions ; mais nous avons vu que son ordre ne fut pas exécuté. Conservant toute sa générosité dans la plus grande infortune, il partagea entre ses amis son argent, sa vaisselle, leur fit présent de ses bijoux, et les pria de songer à leur sûreté. Attendris jusqu'aux larmes, ils résistoient et vouloient le suivre ; mais il fallut qu'ils se rendissent à ses instances redoublées. En les renvoyant, il prévit qu'ils pourroient avoir encore des besoins, et leur donna des ordres pour son intendant de Corinthe, auquel il recommanda de cacher ses amis jusqu'à ce qu'ils pussent fléchir le vainqueur.

Il partit ensuite avec Cléopâtre ; mais ils se séparérent sur les confins de la Cyrénaïque ; la reine retournant dans sa capitale, laissa son mari à la solitude que la tristesse lui faisoit rechercher. Il s'y enfonça quelque temps, sans autres compagnons qu'un rhéteur grec, et Lucilius, qui ne lui fut pas moins fidèle dans son malheur, qu'il l'avoit été à Brutus dans une position semblable. Antoine avoit cependant un autre objet que de se livrer à sa douleur, en s'arrêtant dans cette contrée. Quatre légions la gardoient pour lui, et il prétendoit

30. se mettre à leur tête ; mais le lieutenant qui les commandoit en son nom, ayant fait mourir ses courriers, et même quelques soldats qui réclamoient en sa faveur, livra cette petite armée à Gallus, général ennemi. Antoine sentit si vivement cette infidélité, qu'il se seroit donné la mort, si ses amis ne l'en eussent empêché. Ils l'emmenèrent en Egypte.

Cléopâtre y rassembloit toutes ses ressources pour échapper à la ruine dont elle étoit menacée, y amassoit de l'argent par toute sorte de moyens, pilloit les temples, égorgeoit les seigneurs de la cour qui avoient eu la hardiesse de blâmer sa conduite, confisquoit leurs biens, et dépouilloit même ceux qu'elle laissoit vivre. Elle prétendoit voiturer sa flotte par l'isthme de Suez, jusqu'aux bords de la mer Rouge, et se retirer dans une autre partie de l'univers. Déjà quelques uns de ses vaisseaux étoient dans cette mer ; mais les Arabes ignorant son projet, et craignant qu'il ne les concernât, détruisirent ces navires ; Antoine, d'ailleurs, arrivé sur ces entrefaites, et qui ne savoit pas qu'il n'avoit plus d'armée, la dissuada de cette tentative désespérée, et lui conseilla de fortifier les avenues de l'Egypte. Elle s'occupa de préparatifs de tous les genres, et sollicita tous les princes dont elle espéroit quelques

secours. Pour se concilier le roi des Mèdes, elle fit tomber la tête de celui des Arméniens (Artabaze), et la lui envoya. Antoine, au lieu de l'aider à exécuter ce qu'il lui avoit conseillé, ou d'en prendre seul le soin, toujours en proie à la plus noire mélancolie, se renferma dans une petite maison écartée, qu'il fit construire à la hâte sur un promontoire, et cessa de prendre part aux affaires. Canidius vint dans cette retraite lui annoncer que sa grande armée étoit au pouvoir d'Octave, que tous les rois de l'Asie qu'il avoit créés, se déclaroient contre lui, ou ne régnoient plus, qu'enfin, hors de l'Egypte, il n'avoit plus d'appui à espérer. En recevant ces nouvelles accablantes, il éprouva cette espèce de soulagement qui naît du désespoir : n'ayant plus d'espérance, il n'eut plus d'inquiétude; il rentra dans la ville et dans le tourbillon des plaisirs. A la société *de la vie inimitable*, Cléopâtre et lui en substituèrent une autre, dont les membres contractoient l'engagement de mourir ensemble, et donnoient leurs derniers momens à la volupté. 30.

Quoique décidée à terminer ses jours plutôt que de subir un joug ignominieux, Cléopâtre voulut auparavant essayer le pouvoir de ses charmes sur le cœur d'Octave ; sans être dans

30. toute leur fraîcheur, ils n'étoient pas encore flétris, et elle se flattoit que l'art aideroit la nature ; mais elle avoit affaire à un homme dont toutes les passions étoient subordonnées à une seule, et qui, loin de leur obéir, les faisoit servir d'instrumens à son ambition. Il éluda les artifices de la reine, et tâcha de tirer parti de sa vanité pour perdre son mari, et la faire tomber elle-même en son pouvoir avec ses Etats et ses trésors.

Les deux époux envoyèrent trois ambassades successives à Octave, en Asie, pour demander la paix. La reine eut toujours ses agens secrets chargés de négocier pour elle en particulier. Le jeune César leur laissa tout espérer, si elle vouloit faire mourir son ennemi, ou du moins le chasser ; il ne fit à celui-ci aucune réponse, et fut cependant assez peu délicat pour recevoir non seulement un meurtrier de César qu'Antoine lui envoyoit, et qu'il mit à mort, mais de l'or qu'il lui fit offrir dans l'espérance de le désarmer. Octave dépêcha, de son côté, à Cléopâtre un de ses affranchis, chargé de lui insinuer qu'elle avoit subjugué son vainqueur. L'accueil que la princesse fit à cet homme, et leurs longs entretiens donnèrent de l'ombrage à Antoine, quoique naturellement peu soupçonneux. Il le fit battre de

verges avant de le renvoyer, et s'en excusa 30.
néanmoins auprès d'Octave, auquel il manda qu'il n'avoit pu souffrir l'insolence d'un affranchi qui le bravoit. Cléopâtre alarmée des soupçons d'Antoine, l'accabla de fêtes et de caresses pour les dissiper.

Il quitta néanmoins ses amusemens pour une opération militaire. Gallus, avec les quatre légions qu'un perfide lui avoit livrées, s'étoit rendu maître de Párctonium, la clef de l'Egypte, du côté de l'occident. Antoine, à qui il restoit encore des forces assez considérables de terre et de mer, marcha vers cette place, et fit partir sa flotte en même temps pour l'investir. Il se flattoit qu'en le voyant, ses anciens soldats retourneroient à lui; lorsqu'il voulut les y exhorter du pied des murailles, Gallus fit sonner toutes les trompettes pour qu'il ne fût pas entendu, et sortant de la place avec quelques troupes, remporta sur lui un avantage. Les vaisseaux d'Antoine reçurent un bien plus grand échec: on avoit laissé libre l'entrée du port; des chaînes, tendues sous les eaux, furent à l'instant élevées par le moyen de quelques machines, et en fermèrent la sortie. Assaillis alors de tout côté, par mer, du rivage, et de la ville, ces navires furent pour la plupart brûlés ou coulés à fond.

30. Cette tentative fut d'autant plus malheureuse, que pour la faire, Antoine perdit un secours qui lui étoit offert par des hommes dont le zèle et l'intrépidité ont quelque chose d'étonnant : pendant que tout le monde l'abandonnoit à l'envi, une troupe de gladiateurs montra, pour voler à sa défense, un courage incroyable. Il la faisoit instruire à Cyzique, pour les jeux par lesquels il comptoit célébrer une victoire dont il n'avoit jamais douté, et qui pourtant lui échappa. Ces braves gens traversèrent l'Asie, malgré les princes amis d'Octave. Ils furent seulement arrêtés en Syrie, mais sans pouvoir être vaincus. Ils firent avertir Antoine de leurs dispositions, et le prièrent de venir se mettre à leur tête ; il préféra l'expédition de Paretonium. Les gladiateurs, abandonnés à eux-mêmes, n'eurent d'autre parti à prendre que de traiter avec ses ennemis. Ils stipulèrent qu'ils ne seroient plus contraints de combattre sur l'arène. On les sépara sous prétexte de les incorporer dans diverses légions : c'étoit un moyen qu'on prenoit pour faire périr des hommes dont les nobles sentimens méritoient un autre sort ; mais Octave ne se piquoit pas d'une générosité infructueuse.

Ce vainqueur, quel que fût son motif, ne

se hâtoit pas de venir porter le dernier coup 30.
à son rival. Il étoit encore à Rhodes lorsqu'il reçut un transfuge célèbre, Hérode, qui se présenta devant lui en état de suppliant, sans diadème, et qui, par son courage et son adresse, tâcha de couvrir la honte attachée à la défection, surtout à celle qui n'éclate qu'après que le sort semble avoir prononcé. Suivant l'historien Josephe, il dit à Octave : « C'est Antoine qui m'a fait roi des Juifs, et » j'ai employé à son service la fortune que je » tenois de lui ; j'avouerai même que si la » guerre contre les Arabes ne m'eût retenu, » je serois venu combattre à ses côtés. Je lui » ai fait passer autant de secours qu'il m'a été » possible ; et même depuis la bataille d'Actium, je n'ai pas abandonné mon bienfaiteur ; je l'ai du moins assisté de mes conseils : je lui ai représenté que l'unique » moyen de salut qui lui restât, c'étoit de » faire mourir Cléopâtre (1) ; et dans ce cas » je lui offrois ma personne et tout ce que je

(1) Il eût suffi de s'en séparer ; mais un avis aussi barbare étoit digne d'Hérode, qui, avant de partir de la Judée, avoit ordonné de tuer sa femme Marianne, dont il savoit n'être point aimé, si Octave le faisoit mourir lui-même, comme il le craignoit. On eut l'indiscrétion de révéler à l'infortunée Marianne cet ordre

30. » possède. Il n'a point écouté un avis salutaire : mon trône est renversé avec sa fortune ; et je me présente devant vous sans » autre droit à votre indulgence que ma vertu, » espérant que vous considérerez, non pas » qui j'ai servi, mais quelle est ma constance » et ma fidélité. » Octave, loin de s'offenser de ce discours, laissa la Judée à Hérode, et lui promit son amitié. Il fut plus sévère à l'égard d'Alexas, Syrien, vil flatteur d'Antoine, qu'ensuite il trahit. Cet homme crut que sa perfidie seroit un titre de grâce près d'Octave ; mais comme on savoit que pour plaire à Cléopâtre, il s'étoit appliqué à détourner son amant des mouvemens passagers que la raison lui inspiroit quelquefois en faveur d'Octavie, le jeune César, non seulement ne lui pardonna point cette offense, mais l'envoya dans sa ville natale, pour y subir un supplice ignominieux, à la vue de tous ses concitoyens.

Après ces exemples de clémence et de sévérité, Octave partit pour détruire Antoine, passa par la Judée où il reçut d'éclatans témoi-

---

conditionnel ; elle éclata en reproches qui lui coûtèrent la vie ; mais ce crime fit le supplice d'Hérode qui adoroit son épouse. Elle étoit de l'illustre sang des Machabées, et l'une des plus belles princesses de son temps.

gnages de la reconnoissance d'Hérode, et arriva devant Peluse, place forte, qui, du côté de l'orient, étoit la barrière de l'Egypte. Le commandant la livra : on prétend que ce fut par l'ordre de Cléopâtre; du moins Antoine soupçonna qu'il étoit trahi. La reine écarta ce soupçon en abandonnant à sa vengeance la famille du commandant. Peu après elle fit porter toutes ses richesses dans un superbe tombeau qu'elle s'étoit fait construire, et les environna d'un bûcher, destiné, disoit-elle tout haut, à les consumer si on la poussoit à bout. Octave ne fut pas insensible à cette menace, et continua de rassurer et de flatter cette princesse par des émissaires secrets. 30.

Enfin il parut sous les murs d'Alexandrie. Son rival ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il en fit ouvrir les portes, et fondit courageusement sur sa cavalerie qu'il mit en fuite, et qu'il poursuivit jusqu'à ses retranchemens. La valeur d'Antoine étoit un peu fastueuse : il courut tout armé embrasser Cléopâtre, et lui faire hommage d'un succès plus glorieux qu'important. Il essaya en vain de débaucher les soldats de son adversaire, en faisant jeter dans leur camp des billets qui promettoient quinze cents drachmes à chaque déserteur. Octave craignit si peu cette séduction, qu'il lut publi-

30. quement à son armée un de ces billets. Antoine ne fut pas plus heureux dans le défi qu'il porta une seconde fois à son ennemi, de vider la querelle par un combat singulier. Octave étoit trop peu courageux pour l'accepter, et trop habile pour confier au hasard une victoire qu'il regardoit comme assurée. Son rival ne songea donc plus qu'à mourir avec honneur, et résolut de livrer une double bataille par terre et par mer à la fois. Il envisageoit sa fin avec tant de sang-froid, que la veille du combat, il dit à ses gens de lui préparer un bon repas. « Ce sera peut-être, ajouta-t-il, le der- » nier que je prendrai ; demain peut-être je » ne serai plus. » Généreux jusqu'à son dernier moment, il refusa de mener ses amis à une action où il déclara qu'il alloit plutôt chercher la mort que la victoire : il n'y trouva ni l'une ni l'autre. Sa flotte et sa cavalerie se rangèrent du côté d'Octave, et l'infanterie, avec laquelle il voulut néanmoins tenter un combat, fut bientôt mise en fuite. En rentrant avec elle, il s'écria qu'il étoit trahi. On prétend que c'étoit la vérité (1); du moins la

(1) Nous avons peut-être avancé ce fait trop affirmativement dans notre première édition du *Précis*. Suétone, Florus, Velleius, Dion n'en parlent pas. Les derniers momens d'Antoine et de Cléopâtre le rendent

reine, craignant d'envisager le vaincu, se réfugia dans son tombeau, en ferma toutes les portes, et fit dire à son époux qu'elle s'étoit donné la mort. Antoine aussitôt remet son épée à Eros, son plus fidèle esclave, pour qu'il la lui plonge dans le sein. Eros, incapable de lui obéir, se tue lui-même. Antoine se saisit du fer et s'en fait une blessure mortelle. Au même instant on lui annonce que la reine vit encore; il se fait transporter près d'elle, et meurt (1) dans ses bras, presque satisfait en voyant la douleur véritable dont elle est saisie. On pénétra par surprise dans le tombeau de Cléopâtre; elle voulut se poignarder, et fut désarmée. 30.

Octave alors fit son entrée dans Alexandrie, où il épargna tous ceux dont la vie ne pouvoit l'inquiéter, et fit périr les autres. Antyllus, l'aîné des fils d'Antoine, ayant été livré par son précepteur, l'impitoyable vainqueur ordonna de le faire mourir, et la statue de César que ce jeune homme tenoit embrassée, ne put lui servir de sauvegarde.

---

problématique. On trouvera dans le *Précis* de plus amples détails du roman d'Antoine et de Cléopâtre, car leurs amours sont véritablement romanesques.

(1) A cinquante-trois ans, suivant les uns, à cinquante-six, suivant les autres.

30. La perfidie d'un autre précepteur perdit également Césarion, âgé, comme Antyllus, de seize à dix-sept ans. Cléopâtre l'envoyoit dans l'Inde par l'Ethiopie; son maître le détermina au retour, en lui faisant entendre qu'Octave vouloit le mettre sur le trône d'Egypte. Dès qu'il fut arrivé à Alexandrie, on l'arrêta. On lui laissa le jour tant que sa mère vécut; quand elle eut cessé d'exister, Octave délibérant sur le sort de son fils, un philosophe alexandrin, nommé Areus, lui dit en faisant quelque changement à un demi-vers d'Homère : « La multitude des Césars n'est » pas un bien pour vous. » N'étant par lui-même que trop enclin à commettre un crime qui pouvoit offrir quelque apparence d'utilité, il immola encore cette victime. Les autres enfans de Cléopâtre, dont il ne craignoit rien, furent toujours traités par lui avec douceur.

Quant à leur mère, il la ménageoit singulièrement, parce qu'il en vouloit faire le principal ornement de son triomphe; il lui accorda la triste faveur, briguée par des souverains et des généraux, de rendre les derniers devoirs à son mari, qu'elle ensevelit elle-même, et qu'elle fit déposer dans les tombeaux des rois d'Egypte; mais la douleur et les meurtrissures qu'elle s'étoit faites au sein,

lorsqu'Antoine vint mourir sous ses yeux, 30.
altérèrent sa santé, enflammèrent son sang; elle saisit cette circonstance pour se laisser mourir de faim, sous prétexte d'observer un régime salutaire. Octave sut l'enchaîner à la vie, en lui faisant craindre pour celle de ses enfans. Quand elle fut un peu rétablie, il lui rendit une visite. Cette princesse employa, dit-on, pour le séduire tous les raffinemens de la coquetterie; elle fut repoussée par une froide politesse. Octave ne lui promit que de la générosité. Il crut qu'elle s'en contenteroit; mais cette entrevue la décida irrévocablement à s'en passer. Elle avoit inspiré de la compassion, et peut-être un sentiment plus tendre à Dolabella, jeune Romain, de la cour d'Octave; il lui fit savoir qu'on alloit, sous trois jours, la faire partir pour l'Italie avec ses enfans; elle prévint par une mort volontaire la honte qu'Octave lui destinoit, et dont elle ne pouvoit souffrir la pensée. L'opinion commune est qu'elle périt par la morsure d'un aspic; quelques uns disent par une aiguille empoisonnée. Elle étoit âgée de trente-neuf ans. Par une lettre écrite peu d'instans avant sa mort, elle avoit demandé à Octave d'être inhumée près de son mari. Il fit exécuter sa volonté dernière. Cette reine fut la cause

30. principale de la perte d'Antoine qui, succombant sous un rival moins aimable, moins généreux, moins brave, moins habile à la guerre que lui, éprouva qu'on ne néglige pas impunément la fortune. Né pour obéir à des femmes, Cléopâtre l'avoit reçu des mains de Fulvie, façonné en quelque sorte à l'esclavage.

Ses statues furent renversées, ses honneurs abolis, le jour de sa naissance mis au rang des jours malheureux, et l'on défendit qu'aucun de sa famille portât son surnom de Marcus. On remarqua, comme une circonstance singulière, que toutes ces peines contre la mémoire d'Antoine furent prononcées par un décret du sénat, rendu sous la présidence du fils de Cicéron, alors consul. Les statues de la reine d'Egypte eussent subi le même outrage que celles de son époux, si un ami généreux de cette princesse ne les en eût préservées au prix de mille talens comptés au vainqueur.

Antoine laissa des enfans de ses trois femmes : de Fulvie, Antyllus, égorgé par ordre d'Octave, comme nous l'avons vu, et Jule Antoine, que sa grande jeunesse apparemment fit épargner ; d'Octavie, deux filles, l'une et l'autre nommées Antonia ; enfin, de Cléopâtre, deux

fils et une fille qui porta le nom de sa mère. 30.
Octavie ne cessa de témoigner une tendresse maternelle aux enfans de Fulvie et de Cléopâtre : tous furent élevés dans sa maison. Elle fit épouser à Jule Antoine, Marcella qu'elle avoit eue de Marcellus, son premier mari, et donna Cléopâtre à Juba, roi de Mauritanie, dont nous avons déjà parlé à l'occasion du triomphe de César. On ignore ce que devinrent les deux frères de cette princesse; nous savons seulement qu'on les laissa vivre. Des deux filles d'Octavie, l'aînée épousa Domitius Ahenobarbus, et l'autre, célèbre par sa vertu et sa beauté, fut l'épouse de Drusus (frère puîné de Tibère) et la mère de Germanicus. Par ces alliances, trois descendans du malheureux Antoine régnèrent dans Rome : Caligula, son arrière-petit-fils; Claude, son petit-fils, et Néron dont le père étoit petit-fils et la mère arrière-petite-fille d'Antoine.

On voit par ce détail, qu'un seul des enfans de ce triumvir fut sacrifié à la barbare politique d'Octave; quant à ses amis, on n'en cite que trois qui aient subi le même sort : Cassius de Parme, le seul des assassins de César qui vécût encore; Canidius, qui avoit commandé l'armée de terre d'Antoine; et un sénateur, lâche courtisan de Cléopâtre, et qui

30. s'étoit chargé de l'intendance de ses meubles : emploi réputé servile par les Romains.

De la part d'Octave, une vengeance qui ne tomboit que sur un si petit nombre d'hommes pouvoit passer pour clémence; cependant il aspiroit à la réputation plutôt qu'à la réalité de cette vertu : il déclara qu'il avoit brûlé les papiers trouvés chez Antoine. Pompée et César lui avoient donné l'exemple d'une semblable générosité ; il voulut en avoir l'honneur comme eux, mais sans le mériter : il garda la plupart des papiers qu'il disoit anéantis, et s'en servit dans la suite, quand l'occasion s'en présenta. Il en usa mieux avec les étrangers, et mit en liberté un grand nombre d'enfans de rois ou princes orientaux des deux sexes, qu'Antoine retenoit dans Alexandrie, les uns comme otages, les autres pour peupler son sérail.

L'Egypte fut pour le jeune César une mine féconde qu'il se crut en droit d'exploiter, ce pays étant devenu une province romaine, depuis la facile victoire remportée sur Cléopâtre; le palais contenoit un prodigieux amas de richesses dont il s'empara, et en outre il fit payer très-chèrement aux Egyptiens le pardon qu'il leur accordoit. L'argent qu'il retira de sa conquête le mit en état d'acquitter ce

qu'il avoit promis aux soldats renvoyés en 30.
Italie, de donner à ceux qui l'accompagnoient une gratification de cent cinquante deniers par tête, de récompenser avec magnificence les sénateurs et les chevaliers qui étoient dans son armée, de rembourser tout ce qu'il avoit emprunté pour soutenir cette guerre, et de faire encore au peuple romain d'immenses libéralités. Rome et ses temples furent décorés et enrichis des dépouilles de l'Egypte ; enfin, l'acquisition de ce royaume répandit dans la ville une telle abondance, que les biens-fonds y doublèrent de prix, et que l'intérêt de l'argent fut réduit au tiers, de douze à quatre (1).

L'Empire romain tira d'autres avantages de la possession d'un si fertile territoire. Alexandrie fournit assez de blé dans la suite, pour nourrir la capitale du monde pendant quatre mois de l'année. Cette fertilité même pouvoit inspirer de hautes et dangereuses pensées à un gouverneur ambitieux, qui auroit pu se faire un Etat indépendant, d'une contrée dont l'accès étoit difficile par terre et par mer, et dont les habitans, avides de nouveautés,

---

(1) Il est vrai que la fin de la guerre civile dut aussi contribuer à ces changemens.

30. étoient prompts à s'émouvoir. Alexandre avoit déjà fait cette observation, et prévenu le danger, en établissant dans l'Egypte plusieurs commandans; Octave alla au même but par une autre voie : il préposa, pour la gouverner, un simple chevalier romain, avec le seul titre de préfet, ne lui donna que des forces médiocres, et porta même l'attention jusqu'à défendre à tout sénateur de mettre, sans sa permission, le pied dans cette province. Pour n'avoir rien à craindre de l'esprit remuant des Egyptiens, il n'accorda point de sénat à la ville d'Alexandrie, quoique ce fût un avantage dont jouissoient presque toutes celles de l'Empire. Rome introduisoit toujours quelques formes républicaines dans ses nouvelles conquêtes; il en fut autrement de l'Egypte : on la gouverna comme une monarchie; ses préfets exercèrent l'autorité de ses anciens rois. Du reste, en place d'une liberté qui ne lui eût pas convenu, Octave lui procura le bonheur qu'elle ne connoissoit plus depuis long-temps. La mauvaise administration de ses derniers rois lui avoit fait perdre presque tous les avantages de sa miraculeuse fécondité. Leur négligence avoit laissé obstruer les canaux tirés du Nil, si nécessaires au commerce intérieur et à la fertilité du territoire.

Octave les fit nettoyer par son armée, qui en 30.
creusa même de nouveaux; il favorisa surtout le commerce maritime pour lequel Alexandrie étoit si heureusement située : elle devint alors l'entrepôt des nations, le lien de l'Orient et de l'Occident, et fut, jusqu'à la fondation de Constantinople, la seconde ville de l'univers.

Pendant le séjour qu'il y fit, Octave visita le tombeau d'Alexandre; il y jeta des fleurs, et l'orna d'une couronne. Il voulut même voir le corps du conquérant. On lui proposa aussi de le conduire aux monumens qui renfermoient les Ptolémées; il refusa d'y aller, en disant : « Qu'il avoit été curieux de voir un » roi, et non pas des morts. » Il dédaigna également de jeter les yeux sur le bœuf Apis, alors adoré par l'Egypte.

Il alla passer l'hiver en Asie, où il fit remettre dans les temples les statues qu'Antoine en avoit ravies pour orner le palais de Cléopâtre : ce qui fut très-agréable aux villes grecques dont on sait que cette contrée étoit remplie. Là, il fut recherché par deux princes qui se disputoient le royaume des Parthes. Les succès obtenus par Phraate, lui ayant inspiré de l'orgueil, il s'étoit livré sans retenue à sa férocité naturelle, et avoit versé des flots de sang. Ses sujets indignés le chassèrent du

30. trône, et y firent monter Tiridate. Le prince détrôné, secouru par les Scythes, rentra dans le pays, les armes à la main. Les deux concurrens sollicitèrent l'assistance d'Octave, tandis qu'il étoit encore en guerre avec Antoine ; il répondit que sa situation ne lui permettoit pas de s'occuper des affaires d'autrui. Tiridate fut battu, et se retira en Syrie, avec le fils de Phraate, qu'il avoit enlevé. Il supplia le jeune César, alors en Asie, de le rétablir, offrant de se reconnoître son vassal. Phraate, de son côté, demanda que son fils lui fût rendu, et Tiridate livré comme un esclave rebelle. Octave demeura neutre dans ce différent : il assura seulement un asile à Tiridate, et résolut d'amener l'enfant du roi parthe à Rome, où il alloit retourner.

Le fils de Lépide avoit formé une conspiration pour l'assassiner, dès qu'il y arriveroit. Mécène la découvrit, le fit arrêter, et condamner à mort ; sa femme, Servilie, le suivit volontairement au tombeau. Junie, mère du conspirateur, et sœur de Brutus, fut impliquée dans l'accusation ; Mécène vouloit l'envoyer à Octave, pour qu'il la jugeât lui-même, ou du moins exigeoit une caution qui répondît qu'elle se représenteroit, quand elle en seroit requise. Lépide étoit tombé dans un si grand

discrédit, qu'il ne trouvoit personne qui vou- 30.
lût répondre pour sa femme. Il se vit forcé de recourir à la protection d'un consul, proscrit autrefois, et qui devoit prononcer sur cet incident. L'ancien triumvir se présenta très-souvent à sa porte sans être admis; et lorsqu'il vouloit approcher de son tribunal, les licteurs le repoussoient. Enfin, il fut un jour plus heureux, et dit au magistrat : « Ce n'est pas » moi qui vous ai proscrit. Considérez l'in» constance de la fortune en voyant Lépide à » vos pieds; et, touché d'un tel spectacle, ou » acceptez-moi pour caution de ma femme, » ou envoyez-moi enchaîné à Octave. » Le consul laissa, sans condition, la liberté à Junie.

Le succès de cette conspiration, dont on ne connoît aucun détail, eût été peu agréable aux Romains. Ils avoient vu avec plaisir la victoire d'Octave, dont ils préféroient la domination à celle d'Antoine qui, depuis quelques années, avoit presque entièrement perdu l'estime publique. Aussi, le sénat n'avoit-il pas attendu sa mort pour faire éclater les sentimens que lui inspira sa défaite. Immédiatement après la bataille d'Actium, cette compagnie décréta que le vainqueur triompheroit de Cléopâtre. A cet honneur, qui

30. étoit prématuré, puisque la guerre duroit encore, on en ajouta beaucoup d'autres. Lorsqu'on apprit la mort d'Antoine, on déféra un second triomphe à Octave, pour la conquête de l'Egypte; car, pour sauver les apparences, on ne faisoit pas mention du triumvir. Comme on sentit que cet éclat passager ne suffiroit pas à l'ambition du jeune César, on y joignit l'offre qu'il avoit une première fois refusée (en 36), de la puissance tribunitienne. Nous avons déjà dit quelle étoit l'importance d'un pouvoir de cette nature. Il ne l'accepta que long-temps après (l'an 23); mais on le reconnut à l'époque actuelle pour le chef de la nation, en ordonnant que son nom fût ajouté à ceux du sénat et du peuple, dans les vœux que les prêtres feroient pour le salut de l'Empire.

29. Enfin, au premier janvier, tous les sénateurs jurèrent l'observation de ses décrets: c'étoit reconnoître un souverain. On ne s'arrêta pas là: le nom d'Octave fut inséré parmi ceux des divinités de l'Olympe, dans les hymnes consacrés à leur louange, et il fut enjoint de lui offrir des libations à chaque repas. La politique d'Auguste eut plus de part peut-être que son amour-propre à l'acceptation de ces honneurs divins; il savoit que ce

qui impose à la multitude, la dispose à une 29.
plus stricte obéissance. Ce fut pour s'environner lui-même d'une plus grande considération, qu'après avoir bâti dans la ville un temple en l'honneur de César, il consentit que les peuples de Pergame lui en élevassent un à Ephèse, et les Bithyniens un autre à Nicée. Dans ce dernier, il étoit adoré conjointement avec la ville de Rome, dont on avoit depuis long-temps fait une déesse. Il ne tenoit qu'à Octave d'avoir aussi des temples dans la capitale; il ne le voulut pas. Ceux qu'il permit de lui ériger éclipsoient, en général, les monumens consacrés aux anciennes divinités. Au reste, ces honneurs divins avoient souvent été rendus à de simples proconsuls.

Mais rien ne flatta plus le nouveau maître des Romains, que deux sénatus-consultes, dont le premier fit fermer le temple de Janus, ce qui n'étoit encore arrivé que deux fois depuis la fondation de Rome, et le second renouvela une cérémonie pacifique, qu'on appeloït l'*Augure de salut.* C'étoit un genre de divination, pour connoître si les dieux trouvoient bon qu'on leur demandât le salut et le bonheur de la république, les Romains ne se croyant pas même en droit de les demander, si le Ciel ne les y autorisoit : idée singulière-

29. ment religieuse. On ne pouvoit, à cet égard, consulter les auspices que dans un jour entièrement pacifique, lorsqu'il n'y avoit ni armée ennemie en campagne, ni préparatifs, ou apparence d'hostilités dans la ville. Cette cérémonie annuelle avoit été interrompue depuis trente-quatre ans, par les guerres étrangères ou civiles. Octave attachoit avec raison une grande gloire à ramener dans sa patrie un repos depuis si long-temps ignoré.

Ce pacificateur et ce souverain de l'univers entra dans sa capitale en triomphe. Il commençoit alors sa trente-cinquième année. Son neveu Marcellus, fils d'Octavie, qu'il se destinoit pour successeur, s'il n'avoit pas d'enfant mâle, et Tibère, fils de Livie, montoient à droite et à gauche les chevaux de volée attelés au char du triomphateur. On portoit devant Agrippa un étendard, dont la couleur verte indiquoit la part qu'il avoit eue à la victoire navale qui donna l'empire du monde à Octave. On voyoit, à défaut de Cléopâtre, un tableau où cette princesse étoit peinte avec un aspic attaché au bras. Deux de ses enfans, Alexandre et Cléopâtre, paroissoient parmi les captifs; le troisième étoit mort sans doute depuis la conquête de l'Egypte. On y vit encore cet Arabe dont nous avons parlé, cet

odieux délateur de son frère Jamblichus, et 29.
un prince nommé Adiatorix, de la race des tétrarques gallo-grecs, avec sa femme et ses trois fils. Il avoit, par surprise, égorgé les habitans d'une colonie romaine établie dans le Pont. Octave, l'ayant fait prisonnier avec toute sa famille, et l'ayant mené en triomphe, crut devoir venger le sang des Romains par sa mort et celle de son fils aîné. Lorsqu'il fut question d'exécuter ses ordres à cet égard, le cadet soutint qu'il étoit l'aîné. Celui à qui appartenoit le droit d'aînesse le réclama. La contestation fut longue, et ces deux jeunes gens renouvelèrent le combat de générosité si célèbre dans la fable entre Oreste et Pylade. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans cette aventure, c'est que ce fut le cadet qui périt. On dit à l'autre que son âge plus avancé le mettoit à portée d'être plus utile à sa mère et au dernier de ses frères; il se rendit par cette raison, voulut bien se résigner à vivre, et l'autre consomma le sacrifice que lui avoit suggéré l'amitié fraternelle. Octave, informé trop tard de ce trait sublime, regretta de n'avoir pu conserver le jour à son auteur, et donna la prêtrise de Comanes, dans le Pont, à l'aîné. C'étoit, comme nous l'avons déjà dit, un emploi considérable.

29. Ce triomphe sur l'Egypte avoit été précédé de deux autres : le premier, pour les succès remportés sur les Dalmates, les Pannoniens, les Japydes, et autres nations de leur voisinage ; le second, pour la victoire d'Actium. Aucun des trois ne coûta rien aux peuples. Les villes d'Italie furent dispensées de fournir les couronnes d'or qu'elles avoient coutume de donner aux triomphateurs. Ce ne fut pas là le seul sujet qu'elles eurent de se louer de la modération de celui-ci : il consacra des sommes considérables à l'indemnité de ceux qui souffrirent des établissemens accordés à ses soldats ; et ce dédommagement s'étendit même aux provinces, ce qui étoit sans exemple. Octave ne se borna pas à ces actes de justice : le peuple de Rome tout entier eut part à ses libéralités ; ceux qui étoient au-dessus de l'âge de dix-sept à dix-huit ans, reçurent de lui quatre cents sesterces par tête, et le même don fut fait à tous les autres au nom de Marcellus. La récompense des soldats fut portée à mille sesterces, et ils étoient cent vingt mille.

Le mois d'août tout entier fut donné à des fêtes et à des réjouissances. La cérémonie des triomphes fut suivie de magnifiques dédicaces : de celle d'un temple à Minerve, d'un autre à

César, enfin, d'un vaste édifice destiné aux assemblées du sénat, et qu'Octave nomma le *Palais Jules*. Il y consacra une statue de la victoire, afin que ce monument, dit l'historien Dion, attestât qu'il ne devoit le commandement suprême qu'à la force de ses armes. Le même auteur ajoute qu'il fit rendre un sénatus-consulte, qui ordonna d'ôter du Capitole tous les trésors qu'il renfermoit, pour faire place aux nouvelles offrandes qu'il y déposa lui-même. Elles consistoient en seize mille livres pesant d'or, et en diamans de la valeur de cent cinquante millions de sesterces. 29.

La dédicace du temple de César fut accompagnée de spectacles de tout genre. Un sénateur eut la bassesse de se mêler parmi les gladiateurs. On contraignit de se battre les uns contre les autres un grand nombre de Suèves et de Daces faits prisonniers en diverses guerres; la liberté fut la récompense des vainqueurs. Parmi les animaux extraordinaires qui parurent dans les chasses, on distingua un rhinocéros et un hippopotame, ou cheval marin. Aux spectacles ordinaires, Octave ajouta le *jeu de Troie*, qui consistoit en des évolutions de cavalerie exécutées par les enfans de la plus haute noblesse. Il avoit plu à César, et il plaisoit à son petit-neveu.

29. Nous en avons déjà dit la raison : ils se prétendoient issus d'Enée.

Ce n'étoit pas assez pour Octave de célébrer, par des fêtes passagères, des succès qui le faisoient monter sur le trône du monde ; pour en laisser des monumens à la postérité, il fonda sur le promontoire d'Actium des jeux qui devoient se célébrer tous les cinq ans, et bâtit, dans l'endroit où il avoit campé, une ville qu'il appela Nicopolis, *ville de la victoire.* On plaça une statue d'Apollon dans l'endroit où avoit été la tente du général. Une seconde Nicopolis fut construite près d'Alexandrie, sur le terrain où Octave avoit, sans peine et sans danger, gagné la dernière bataille qui termina la révolution opérée par le génie et le courage de César, consolidée par l'adresse et l'habileté de son fils adoptif.

Le peuple romain en général vit ce changement avec plaisir : il resta bien dans quelques esprits des souvenirs et des regrets de l'ancienne liberté ; mais la génération actuelle n'en connoissoit guère que le nom ; et, comme l'observe Tacite, les largesses faites à l'armée, les vivres distribués à la multitude, le repos obtenu par tous les ordres de citoyens, firent insensiblement oublier tout le reste. Après tant de sang vainement répandu pour rétablir

un gouvernement qui n'eut pas la force de se 29.
maintenir lors même qu'il sembla n'avoir plus d'ennemis ni d'obstacles, on dut voir que le meurtre de César avoit été un crime, non seulement inutile, mais nuisible, et que la destruction de la république étoit le salut de l'Etat.

FIN.

NOTICE

HISTORIQUE ET SUCCINCTE

DES ECRIVAINS

QUI ONT VÉCU SOUS LA RÉPUBLIQUE ROMAINE *.

POËTES LATINS.

Livius Andronicus est le premier poëte latin qui soit connu. Il fit jouer une espèce de tragédie l'an 240 (1), environ cent soixante ans après la mort de Sophocle et d'Euripide, et deux cent vingt et un ans avant celle de Virgile. Ses poésies, auxquelles on donnoit le nom de tragédies, étoient grossières, et son langage barbare. Il est resté quelques fragmens de ses ouvrages, imprimés avec des notes de Vossius. On y a joint tout ce qui subsiste des tragédies et des comédies de Næ-

* En plaçant ces notices à la fin de chacune de nos histoires, nous n'avons certes point entendu qu'elles tinssent lieu d'un cours de littérature; nous avons voulu seulement faire connoître l'époque à laquelle ont paru les écrivains dont nous parlons, donner une légère notion de leurs œuvres principales, et quelquefois rappeler des anecdotes de leur vie. Ces auteurs ont été appréciés plus d'une fois dans des ouvrages connus, que nous n'avons cru devoir ni copier ni refaire.

(1) Toutes les dates de cette notice sont antérieures à l'ère chrétienne.

vius, d'Ennius, de Pacuvius, d'Attius, et de quelques autres poëtes.

La noblesse romaine cultivoit les lettres dès ce temps; car Livius Andronicus enseigna la fable à C. Claudius, fils de Claudius l'aveugle.

Nævius avoit servi pendant la première guerre Punique; il composa un poëme sur cette guerre, et diverses pièces de théâtre dont la première fut jouée en 233. Son humeur satirique ayant déplu à la famille des Metellus, très-puissante dans l'Etat, elle le fit exiler à Utique, où il mourut. Ennius, qui vint après lui, affecta de le mépriser à cause de l'irrégularité et de la dureté de ses vers; il eut d'autant plus de tort, qu'il lui emprunta beaucoup de choses.

Ennius, auteur de quelques tragédies et de dix-huit livres en vers d'annales de la république romaine, naquit environ l'an 238 ou 237. Il avoit toute la vanité qu'on attribue communément aux poëtes, témoignoit le plus grand mépris pour ses rivaux, et prétendoit que ses poésies étoient capables d'échauffer les cœurs et de porter le feu dans les veines. Effectivement, Cicéron lui accorde du génie, et Ovide en porte le même jugement; mais il ajoute qu'il manquoit d'art :

Ennius ingenio maximus, arte rudis.

Horace prétend qu'il ne travailloit que lorsqu'il étoit échauffé par le vin. Il passe pour être le premier qui, parmi les Romains, ait employé le vers épique ou héroïque. On sait que Virgile lui a pris plusieurs vers

entiers qu'il appeloit des perles tirées du fumier d'Ennius.

Cecilius, poëte comique, du temps d'Ennius, mais plus jeune que lui, né aux environs de Milan, écrivoit fort mal, au jugement de Cicéron. Cependant Horace le loue, apparemment sous un autre rapport; car on n'entend pas très-bien le sens de ces mots : *Vincere Cecilius gravitate;* mais il est évident qu'ils renferment un éloge. Les fragmens qui se sont conservés de ce poëte, et qu'on trouve dans le *Corpus Poetarum* de Maittaire, ne sont pas assez considérables pour qu'il soit possible aujourd'hui de le bien apprécier.

Pacuvius, neveu d'Ennius, né à Brindes, étoit peintre et poëte. Son style, ainsi que celui de Cecilius, ne se ressentoit pas de la pureté de langage qui distinguoit déjà le siècle de Lelius et de Scipion, dont ils étoient l'un et l'autre contemporains. Pacuvius avoit fait des tragédies, dont la plus estimée étoit son *Oreste.* On admiroit surtout la scène où Pylade, devant le roi de la Tauride, se donnoit pour Oreste, afin de mourir à sa place, et où ce dernier, s'opposant à la générosité de son ami, réclamoit son nom et la mort.

Attius ou Accius, né d'un affranchi en 169, auteur tragique. Horace a dit de Pacuvius et de lui que le premier étoit plus savant, le second plus élevé ;

.... aufert
Pacuvius docti famam senis, Accius alti.

Quintilien en a jugé de même. Accius, dit-il, a plus de force, et Pacuvius d'érudition. Le style de tous deux

étoit encore un peu rude et barbare, surtout celui d'Attius, quoique ce poëte fût postérieur de cinquante ans.

Attilius, qui vivoit vers l'an 140, avoit fait plusieurs tragédies, entre autres une *Electre* qui n'étoit qu'une traduction, ou peut-être une imitation de celle de Sophocle. Cicéron l'appelle un écrivain *de fer*, mais qui toutefois mérite d'être lu. *Ferreum scriptorem, verum scriptorem tamen ut legendus sit.*

Plaute, natif de Sarsine, ville d'Ombrie, et mort en 184. D'un très-grand nombre de comédies qu'il avoit composées, vingt ont échappé à l'injure du temps. Cet auteur a donné lieu à une très-grande diversité d'opinions chez les anciens et les modernes. Varron, Cicéron, Quintilien, Aulu-Gelle, saint Jérôme même en font les plus grands éloges. Horace, au contraire, traite à peu près d'imbbciles ceux qui l'avoient admiré dans les temps anciens. Des jugemens si contraires proviennent sans doute de ce que la cause n'a pas été envisagée sous tous ses aspects par ceux qui les ont portés. Les uns n'ont été frappés que des beautés, les autres que des défauts du poëte. Les Latins sont d'accord qu'il a écrit avec une grande pureté. Ses plaisanteries sont tantôt grossières, tantôt délicates et ingénieuses. Mais il est juste de faire attention au temps où il écrivoit, et de se souvenir qu'il a fourni des sujets à nos meilleurs comiques, entre autres ceux de l'*Amphitryon*, des *Ménechmes*, et le caractère de l'avare. Madame Dacier prétend que si Térence a plus d'art,

Plaute a plus de saillies, de mouvement et de vivacité.

Térence, né à Carthage en 192, fut esclave d'un sénateur romain qui le fit très-bien élever, et l'affranchit fort jeune. Les six comédies qu'il fit jouer se sont conservées. Lorsqu'il voulut vendre la première, *l'Andrienne*, aux édiles qui achetoient des pièces de théâtre pour les faire représenter dans les jeux publics, ces magistrats le renvoyèrent à Cecilius, dont ils vouloient prendre l'avis. Celui-ci étoit à table quand Térence, alors inconnu, et vêtu fort modestement, fut introduit. On lui donna près du lit de Cecilius un fort petit siége. Mais il n'eut pas plus tôt lu quelques vers, que le vieux poëte le fit asseoir à sa table. Après le repas, il acheva la lecture de sa pièce, à laquelle Cecilius donna les plus grands éloges. Scipion le second Africain, et Lelius passèrent pour l'avoir aidé dans la composition de ses ouvrages. Il quitta Rome à l'âge de trente-cinq ans, et alla dans la Grèce. Il périt, à ce qu'on croit, au retour; car on ne connoît pas bien les circonstances de sa mort. Le naturel, les grâces, l'élégance, la simplicité, telles sont les qualités qui distinguent Térence. César lui a justement reproché de manquer de force comique. Les comédies latines, en général, n'étoient que des imitations, et quelquefois des traductions de celles des Grecs.

Lucile, de Suessa, ville de Campanie, né en 147, fut, comme Térence, ami de Scipion et de Lelius. Il passe pour l'inventeur de la satire. Cependant Ennius en avoit fait avant lui, mais en vers de différentes me-

sures. Lucile fut le premier qui employa le seul vers hexamètre à cette composition; ce qui lui fit attribuer l'invention de ce genre de poésie (1). Il en avoit composé trente livres. Il y censuroit amèrement de très-grands personnages qu'il désignoit par leurs noms, ne ménageant que la vertu. Ce poëte eut une très-grande réputation, même long-temps après sa mort, et la comparaison qu'en fit Horace avec un fleuve bourbeux (2) excita beaucoup de clameurs à Rome. Ce dernier écrivit sa dixième satire pour justifier le jugement qu'il avoit porté. Le peu de fragmens qui subsistent de Lucilius ne suffisent pas pour que nous puissions juger par nous-mêmes de la justesse de la critique d'Horace, qui, au reste, y mêla beaucoup de louanges; mais la présomption est en faveur d'un juge aussi éclairé.

Afranius, qui vivoit vers l'an 98, excella dans le genre comique appelé *togatæ* et *attellanæ* (de la toge et des attellanes). On nommoit ainsi les premières de ces pièces, parce qu'on n'y représentoit que des mœurs, des actions et des personnes romaines, et les autres, qui étoient à la fois satiriques et comiques, parce que l'idée en avoit d'abord été conçue et exécutée dans la

---

(1) Il existoit une autre espèce de satire nommée *Ménippée*, parce que Varron, son premier auteur chez les Romains, imita dans cet ouvrage un philosophe cynique nommé Ménippe, de Gadara (ancienne ville de Palestine), qui tournoit en ridicule les choses les plus sérieuses. Varron y avoit mis des vers de différentes mesures, de la prose et du grec mêlé avec le latin.

(2) *Cùm flueret lutulentus*. Quatrième satire.

ville d'Attella, en Campanie. On finit par y mettre tant d'obscénités, que le sénat les défendit. Afranius avoit souillé les siennes par la peinture d'amours déshonnêtes, avouant ainsi lui-même, dit Quintilien, l'infamie de ses mœurs. Cet auteur mettoit Térence au-dessus de tous les poëtes, et ne vouloit pas même que personne lui fût comparé.

Lucrèce, né à Rome vers 94 d'une famille distinguée. On croit qu'il alla étudier à Athènes, où il puisa sous Zénon les principes de la philosophie d'Epicure, qu'il a mis en vers dans son poëme *de la Nature des Choses*, en six chants. Il le fit, dit-on, dans les intervalles lucides que lui laissoit une frénésie causée par un filtre que lui fit prendre sa femme, qui l'aimoit un peu trop (1). Dans un de ses accès de fureur, il se donna la mort, à l'âge de quarante-quatre ans. L'extravagance du système qu'il a développé rend la lecture de son ouvrage assez pénible; mais il s'y trouve des morceaux pleins de verve et de génie. Tout le monde connoît ses beaux vers sur la peste et sur l'amour. Son style néanmoins n'a ni la douceur, ni la perfection de celui de Virgile. Après sa mort, Cicéron corrigea son poëme. Lucrèce n'a pas nié l'existence des dieux; mais il dit que se suffisant à eux-mêmes, ils ne sont ni sensibles à nos vertus, ni susceptibles de colère : en un mot, il nie ouvertement la Providence.

---

(1) Lagrange, mort à Paris en 1775, à trente-sept ans, auteur d'une traduction estimée de Lucrèce, traite cette anecdote de conte ridicule.

Catulle, né à Vérone en 86, s'est fait une réputation brillante par un très-petit nombre de petites pièces remplies de naturel, de grâces, de délicatesse, et quelquefois d'une licence cynique; il nous en reste cent dix-sept, parmi lesquelles il s'en trouve trois ou quatre d'une étendue plus considérable, entre autres deux épithalames. Celui de Thétis et Pélée renferme l'épisode d'Arianne abandonnée dans l'île de Naxos. Les plaintes de cette amante malheureuse respirent la passion. Virgile en a imité plusieurs traits dans son quatrième livre de l'*Enéide*. Il s'en faut beaucoup que Catulle soit partout le même. Quelques unes de ses épigrammes sont dénuées de tout esprit et de tout agrément. Tel est le distique contre César, qui signifie littéralement qu'il ne se soucie pas beaucoup de lui plaire, ni de savoir s'il est blanc ou noir. Il se trouve encore dans son recueil deux autres épigrammes contre ce grand homme, qui ne s'en vengea qu'en invitant l'auteur à souper.

HISTORIENS LATINS.

Fabius Pictor (1) qui vivoit vers 214, écrivit le premier l'histoire romaine en prose; car Nævius, comme nous l'avons vu, avoit déjà fait un poëme sur la guerre Punique, et après lui Ennius avoit mis en vers héroïques les annales de Rome. Avant ces deux poëtes, il n'y avoit d'autres monumens historiques que de simples mémoires dressés par le grand-pontife, où étoient consignés les événemens les plus considérables : usage qui se perpétua pendant plus de six siècles. Ces mémoires portoient le nom de *grandes Annales*. L'incendie de Rome par les Gaulois en fit perdre la plus grande partie. L'ouvrage qui existe sous le nom de *Fabius Pictor* est une imposture. Tite-Live cite quelquefois cet auteur, et en parle honorablement. Vossius dit qu'on prétendoit de son temps que l'histoire de Fabius Pictor existoit à Venise. Sigonius assuroit l'y avoir vue.

Caton le censeur naquit vers 234. Il avoit rédigé en sept livres une histoire romaine à laquelle on donnoit le nom d'*Origines*, parce que le second et le troisième livre contenoient l'origine de toutes les villes d'Italie. Cicéron fait un grand éloge de cet ouvrage.

---

(1) Ce nom de *Pictor* (peintre) vint aux Fabius d'un homme de leur famille qui avoit peint le temple de la Santé.

Nous en avons quelques fragmens avec un traité *de Re rusticâ*, qui a été traduit dans notre langue. Caton, accusé plus de quatre cents fois par ses ennemis, ne fut pas même soupçonné d'être capable d'un crime. Dans un âge très-avancé, il apprit le grec. Il se repentoit de trois choses : d'avoir passé un jour sans s'instruire, d'avoir confié son secret à sa femme, et d'être allé par mer où il eût pu se rendre par terre. Il mourut vers 146.

Sylla, né en 138, commença les mémoires de sa vie; Epicade, son affranchi, les acheva; Lucullus les revit. Ils n'existent plus.

Salluste, natif d'Amiterne (San-Victorino), en Italie, contemporain de César, et mort vers l'an 33, est un des plus grands historiens de Rome; mais on n'est point d'accord avec Martial que ce soit le premier. Ce qui le caractérise principalement, c'est la concision et l'énergie de son style. La *Conjuration de Catilina* et la *Guerre de Jugurtha* qui sont parvenues jusqu'à nous, n'étoient qu'une partie de ses ouvrages. Il avoit écrit une histoire qui commençoit à la fondation de Rome, et qui s'est perdue, à l'exception de quelques fragmens. On sait que personne n'a plus parlé de la vertu et ne l'a moins pratiquée. Dans le cours de l'histoire de la république, nous avons cité quelques traits de sa mauvaise conduite. Ses concussions rétablirent sa fortune, que sa prodigalité avoit ruinée. Il bâtit une maison magnifique à Rome, et y créa de superbes jardins qui portent encore son nom. Il épousa Terentia, femme de Cicéron, que celui-ci avoit répudiée. On prétend

que ce fut pour connoître les secrets de l'orateur dont il étoit l'ennemi.

Varron (*Marcus Terentius*), né en 114, vécut quatre-vingt-dix ans, et fut regardé comme le plus docte des Romains. Il avoit composé près de cinq cents volumes sur différentes matières. Le temps n'a épargné que son traité sur la langue latine, dédié à Cicéron, et un autre traité de la vie rustique, *de Re rusticâ*, qui est estimé. Ses œuvres historiques étoient bien plus considérables; il y en avoit une en quarante et un livres sur les antiquités romaines. Cicéron, en parlant de cet ouvrage, disoit à l'auteur lui-même : « Nous étions » étrangers, égarés, en quelque sorte, dans notre » propre ville; vos livres nous ont, pour ainsi dire, » ramenés chez nous, en nous faisant connoître qui » nous étions et où nous étions. » Malgré une quantité si étonnante de productions, cet écrivain avoit encore employé un temps assez considérable à la guerre. Il l'avoit faite, comme nous l'avons vu, sur terre et sur mer.

César, qui auroit pu être un grand orateur, un excellent historien, et probablement un très-bon poëte, César, né avec tous les talens, a laissé sur les guerres des Gaules et sur la guerre civile des commentaires que des imbéciles, dit Cicéron, pourroient être tentés d'amplifier, mais auxquels tout homme sensé se gardera bien de toucher. Il faut observer que César n'a composé que les sept premiers livres de la guerre des Gaules; le dernier, à ce qu'on présume, est de Hirtius

Pansa, l'un de ses amis, ainsi que ceux des guerres d'Alexandrie et d'Afrique. On ne sait pas quel est l'auteur de celui de la guerre d'Espagne, attribué communément à Hirtius. Bien des savans doutent, malgré l'autorité de Suétone, que les trois livres *de la Guerre civile* soient de César; mais ils ne contestent pas qu'il n'en ait au moins fourni les mémoires, et qu'il n'ait présidé à leur rédaction. Il avoit encore composé beaucoup d'ouvrages que nous n'avons pas, entre autres un poëme à la louange d'Hercule, et la tragédie d'*Œdipe*, productions de sa première jeunesse; des recueils de bons mots et de paroles remarquables; deux livres sur l'analogie de la langue latine; plusieurs plaidoyers; deux Anti-Caton; quelques traités sur les auspices et les augures (1); un voyage en vers (probablement un voyage d'Espagne), et des éphémérides.

---

(1) Il eût été curieux de voir comment un homme aussi peu crédule traitoit un pareil sujet.

ORATEURS LATINS.

Cicéron. Il y a eu plusieurs orateurs latins avant celui qu'on a nommé l'orateur de Rome, ou de son temps; entre autres Antoine, Crassus, Scevola, Sulpicius, Cotta, Hortensius, Calvus, Brutus, Messala, César surtout; mais ou ils n'ont point écrit, ou les discours qu'ils avoient composés pour le barreau ne sont pas venus jusqu'à nous. Cicéron naquit à Arpinum le 3 janvier 106. Doué du plus beau génie, il fut dirigé par Crassus. Après avoir pris des leçons des meilleurs maîtres de Rome, il alla dans la Grèce et dans l'Asie mineure, pour puiser à leurs sources mêmes les préceptes de l'éloquence. La supériorité de ses talens le conduisit à la première dignité de la république, dix ans avant qu'il eût quitté la toge et fait sa première campagne, ce qui n'est arrivé qu'à lui. Peu d'écrivains ont été aussi féconds; et il seroit difficile d'assigner le genre dans lequel il a le plus réussi. Chacun de ses ouvrages d'éloquence, de morale, de philosophie, de législation, de rhétorique, auroit suffi pour lui faire une réputation éclatante, et rien n'est au-dessus de ses lettres. Mais pour les lire avec fruit, il faut connoître bien l'histoire du temps où il a vécu.

TABLE

DE GÉOGRAPHIE COMPARÉE,

ANCIENNE ET MODERNE,

POUR L'INTELLIGENCE DE CETTE HISTOIRE.

A.

Aciris (Agri), rivière d'Italie, dans la Lucanie.

Actium, promontoire d'Epire.

Addua (l'Adda), rivière d'Italie.

Adrumète (Hamamet), dans le royaume de Tunis.

Aduatiques, peuples des environs de Namur, à ce qu'on croit.

Agendicum (Sens).

Alise, ou Sainte-Reine, bourg de Bourgogne.

Allia, rivière d'Ombrie.

Allobroges, peuples qui habitoient entre l'Isère et le Rhône.

Ambracie (Arta), en Albanie.

Amérie (Amelia), au duché de Spolette.

Amisus (Samsoun), ville maritime du Pont dans la Turquie asiatique.

Amphipolis (Emboli), en Macédoine.

Antemnates; leur ville étoit au nord de Rome, à l'embouchure de l'Anio dans le Tibre.

ATERNE (Pescara), dans l'Abruzze.

ATTALIE (Satalie), en Pamphylie.

ATUATIQUE (Tongres).

AVARICUM (Bourges).

AUFIDE (Ofanto), rivière d'Italie.

AULERQUES (les) habitoient le Maine et le pays d'Evreux.

AURUNCES, peuples de la Campanie, près du Latium.

AUXIMUM (Osimo), dans la marche d'Ancône.

B.

BAGRADA (Megrada), fleuve d'Afrique.

BAÏES, ou BAYES (Baia), port en grande partie submergé par la mer, à l'ouest de Naples.

BELGIQUE; la Gaule Belgique comprenoit les pays situés entre l'Océan, le Rhin, les Vosges, jusque vers la Seine et la Marne.

BELLOVAQUES, peuples du pays de Beauvais.

BESSES, peuples voisins des Gètes et du Danube, suivant Ovide.

BÉTIQUE (Andalousie).

BÉTIS (Guadalquivir), fleuve d'Espagne.

BIBRACTÉ (Autun).

BIBRAX (Bièvre), village près de Laon.

BITHYNIE, province de l'Asie-Mineure, au nord-est.

BITURIGES, peuples du Berri.

BOÏENS, originaires du Bourbonnois, donnèrent leur nom à la ville de Bononia, Bologne.

BOSPHORE (la Crimée, et la côte de l'Ouest et du Midi de la mer d'Azoff).

C.

Celtique; la Gaule Celtique comprenoit le milieu et la plus grande partie de la France.

Céniniens, vers la Sabine, à peu de distance de Rome. Leur ville étoit Cenina.

Cénomans, ou Cénomanes, peuples venus des environs de la ville nommée aujourd'hui le Mans, se fixèrent dans le canton de Brescia et de Mantoue.

Céphallédie (Cefalus en Sicile).

Cercine (Querquénez), île de la Méditerranée, sur la côte de Tripoli.

Chalcédoine, ville de Bithynie.

Chéronée, ville de la Béotie, dans la Grèce.

Cilicie, province asiatique; elle fait partie de la Caramanie.

Clusium (Chiusi), ville de Toscane.

Cnide, ville de la Doride, dans la Natolie.

Collatie, à l'est, et à cinq milles de Rome.

Comanes, ville de Cappadoce.

Cominium. On croit que cette ville étoit sur le territoire des Hirpiniens, auxquels appartenoit aussi Bénévent.

Compsa (Conza), au royaume de Naples.

Corcyre (Corfou).

Corduène, canton de la grande Arménie.

Corfinium, ville ruinée près de Sulmona.

Corioles (Corioli), un peu au sud d'Albe, vers Lavinium et Aricie.

Corniculum, dans la Sabine, à peu près au nord de Tibur.

Cosa, promontoire d'Etrurie (mont Argentaro), près d'Orbitello.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

MYLE (Milazzo), en Sicile.

MYTISTRATE, ville de Sicile à l'occident, près du fleuve Alœsus.

N.

NARBONNOISE. La Gaule Narbonnoise renfermoit le Languedoc, le Dauphiné, la Provence et la Savoie.

NAULOQUE (Diveto), petit port de Sicile entre Pélore et Milazzo.

NAUPACTE (Lépante), dans l'Etolie (la Livadie).

NÉAPOLIS (Naples).

NERVIENS (les) occupoient le Hainaut et le Cambrésis. Leurs villes principales étoient Cambrai, Valenciennes et Tournai.

NICOMÉDIE (Nicomedia), ville de l'Asie-Mineure (ou Natolie).

NICOPOLIS (Preveza), en Albanie.

NITIOBRIGES, peuples de l'Agénois.

NORIQUE (la Bavière et partie de l'Autriche en deçà du Danube).

NOVIODUNUM (Nouan), dans l'Orléanois. Nevers avoit aussi le même nom.

NUCÉRIE (Nocera), au duché de Spolette.

NUMICIUS, petite rivière qui s'est tarie dans le Latium.

NUMIDIE, contrée d'Afrique, ayant au nord le Mont-Atlas, et au sud la Libye.

NYMPHÉE, petit port de l'Epire.

NYMPHÉE, port de la Chersonèse Taurique.

O.

P.

PROMONTOIRE LACINIEN, dans la grande Grèce.
PYDNA, ville de Macédoine.

R.

RAURAQUES, habitans du canton de Bâle.
RÉATÉ (Rieti).
ROCHER DE SCYLLA (Siglio).

S.

SABINE (la), pays des Sabins situé au centre de l'ancienne Italie. CURES (Correse), paroît en avoir été la capitale. Cures, étoit un nom générique, par lequel les Sabins désignoient leur ville principale, ainsi que les Romains nommoient la leur *Urbs.* Ce nom de Cures étoit donné à d'autres capitales, ce qui prouve, comme on vient de le dire, qu'il étoit générique.

SAGONTE, ville d'Espagne, étoit située assez près de l'embouchure de l'Ebre, en deçà de ce fleuve par rapport à Carthagène, à un mille de la mer, à quatre lieues de Valence. Ses ruines existent à Morvedro. On y voit encore des restes d'un amphithéâtre des Romains.

SALAPIE (Salpe), dans l'Apulie.
SALENTINS, peuple de la terre d'Otrante.
SAMAROBRIVE (Amiens).
SAMNIUM (l'Abruzze).
SAMOTHRACE (Samandrachi), île de la mer Egée.
SCODRA (Scutari), dans l'Illyrie.

T.

U.

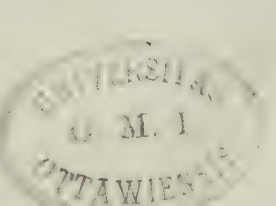
V.

Z.

FIN DE LA TABLE DE GÉOGRAPHIE.

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATRIÈME VOLUME.



FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

